N° 332 — Tome XC 16 Avril 1911

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois

HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÉLEMY, MAURICE BOISSARD, JULES BORÉLY,
R. DE BURY, AUGUSTE CALLET, HENRY-D. DAVRAY, LOUIS DUMUR,
GEORGES EEKHOUD, MARCEL FOSSEYEUX, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, P.-G. LA CHESNAIS,
PHILÉAS LEBESGUE, PAUL LOUIS, HENRI MAZEL,
CHARLES MERKI, MONTADE, CHARLES MORICE, EDMOND PILON,
PIERRE QUILLARD, RACHILDE, WILLIAM RITTER, ANDRÉ ROUVEYRE,
E. SÉMÉNOFF, ANDRÉ SPIRE, GUSTAVE WENDT.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

—

N° 332 — 16 Avril 1911

Paul Louis	*Le Double Prolétariat antique*	673
André Rouveyre	*Visages : LXIII. Jules Soury*	687
Marcel Fosseyeux	*La Vie au XVII^e siècle : L'Abbé Blache ou le Poison au Couvent*	688
André Spire	*Poèmes*	704
Jules Borély	*Une Visite à J.-H. Fabre*	709
Auguste Callet	*Le Système étymologique de Littré et de son école*	726
Edmond Pilon	*Sur une épitaphe : Maître Jean Renard*	738
Louis Dumur (*illustrations de* Gustave Wendt)	*L'Ecole du Dimanche* (I.-II), roman.	743

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Lettres d'un Satyre (VIII)*	797
Pierre Quillard	*Les Poèmes*	800
Rachilde	*Les Romans*	804
Jean de Gourmont	*Littérature*	809
Edmond Barthélemy	*Histoire*	812
Henri Mazel	*Science sociale*	820
Charles Merki	*Archéologie. Voyages*	824
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	829
R. de Bury	*Les Journaux*	835
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	840
Charles Morice	*Art Moderne*	842
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	847
Henri Albert	*Lettres allemandes*	850
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	854
Philéas Lebesgue	*Lettres portugaises*	858
E. Séménoff	*Lettres russes*	863
P.-G. La Chesnais	*Lettres scandinaves*	867
William Ritter	*Lettres tchèques*	871
Henri Mazel	*Variétés : La Conversion de Voltaire*	876
Montade	*La Vie anecdotique*	881
Mercvre	*Publications récentes*	884
—	*Echos*	886

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er du mois suivant.

Librairie H. CHAMPION, Éditeur, 5, quai Malaquais, PARIS

BÉDIER (Joseph). Les Légendes épiques. Recherches sur la formation des chansons de geste. Tome I. Le Cycle de Guillaume d'Orange. — Tome II. La légende de Gérard de Roussillon. — La légende de la conquête de Bretagne par le roi Charlemagne. — Les chansons de gestes et les routes d'Italie. — Ogier de Danemark et Saint Taron de Meaux. — La légende de Raoul de Cambrai. In-8, 8 fr. chaque volume.

GRAND PRIX GOBERT, décerné en 1911 par l'Académie française.

Vie de paraître à la même librairie

ARTHUR CHUQUET, MEMBRE DE L'INSTITUT

ORDRES ET APOSTILLES

DE

NAPOLÉON

(1799-1815)

TOME PREMIER

Fort volume in-8° de 400 pages, avec notes et index..... **7 fr. 50**

PRÉFACE

Notre supplément à la *Correspondance* renferme, comme l'indique le titre, des *ordres* et des *apostilles*. Parmi les *ordres*, quelques-uns méritent sûrement d'être connus. Quant aux *apostilles* — signées Bonaparte, ou Napoléon, ou Nap., ou N. — nombre d'entre elles sont curieuses. Un mot, une phrase suffit au Consul, à l'Empereur pour exprimer sa volonté, pour trancher une question, lever une difficulté, prononcer un jugement, apprécier un homme, et certaines de ces apostilles sont des coups de griffe.

Cette liasse d'*ordres et apostilles*, trouvés au cours de nos recherches dans les archives de la Guerre et classés selon l'ordre chronologique, sera suivie d'une autre. ARTHUR CHUQUET

Du même auteur :

LETTRES DE 1815 (in-8°, 408 pages, **3 fr. 50**)

TABLE

1. Exelmans et Sencier. — 2. Les relations de Savary avec l'île d'Elbe. — 3. Gazan à Soult. — 4. Gazan au duc de Feltre. — 5. Le major Dauger à Antibes. — 6. Loverdo au maire de Manosque. — 7. Premier rapport du préfet des Basses-Alpes au ministre de l'Intérieur. — 8. Deuxième rapport du préfet des Basses-Alpes au ministre de l'Intérieur. — 9. Troisième rapport du préfet des Basses-Alpes au ministre de l'Intérieur — 10. Rapport du Conseil municipal de Digne. — 11. Le sous-préfet de Forcalquier au maire de Manosque. — 12. Mouton-Duvernet à Rostollant. — 13. Lettres de Rostollant. — 14. La mission d'Emery. — 15. Ordre de Marchand à Lessard. — 16. Relation du chef de bataillon Lessard. — 17. Déposition de Lessard. — 18. Le rôle de Randon à Laffrey. — 19. Relation du colonel Roussille. — 20. Déposition du colonel Roussille. — 21. Relation de Gerin et Etchegoyen. — 22. Exposé de la conduite du colonel Izoard. — 23. Déposition du général Daumas. — 24. Relation du général Marchand. — 25. Une déposition de Marchand. — 26-29. Macdonald à Lyon. — 30. Lettre du colonel Esnard. — 31. Le général Simmer. — 32. L'Ordre de bataille de l'armée au 12 mars. — 33. Formation d'une 3e division au 13 mars. — 34. Le transport des troupes. — 35. Ney et Mermet. — 36. Ney et Jarry. — 37. Ney et Levavasseur. — 38. L'ordonnateur Cayrol. — 39-46. Le procès du maréchal Ney. — 47. Curial au duc de Feltre. — 48. Zaepffel à Davout. — 49. La gratification de l'armée. — 50. Une affaire de police. — 51. Le 1er lanciers. — 52. Mémoire de Roussel d'Hurbal. — 53. Rapport du général Haxo. — 54. Exposé de Legentil de Quélern. — 55. Relation du capitaine Forget. — 56. Le capitaine Moura. — 57. Le Congrès de Vienne et la nouvelle du débarquement de Napoléon. — 58. Réflexions de Gentz sur la déclaration des huit puissances contre Napoléon, du 13 mars 1815. — 59. Demandes de service. Le colonel Hazard. — 60. Le capitaine Christ. — 61. L'Ardennais Jacquemart. — 62. D'Henin à Davout. — 63. Morand à Davout. — 64. La duchesse d'Angoulême à Bordeaux. — 65. La campagne du midi. — 66. La décoration du pont de la Drôme. — 67. Le colonel Barré et le 6e de ligne à Avignon. — 68. Monnier au duc de Feltre. — 69. Le général Corbineau. — 70. Solignac à Davout. — 71. Mémoire du général Abbé. — 72. Grouchy à Suchet. — 73-75. La Corse au début des Cent Jours. — 76. Lettre d'un colonel. — 77. Lettre d'un Vosgien. — 78. L'espion Schulmeister.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI

Vient de paraître :

G. LACHAPELLE

Secrétaire général du Comité républicain de la R. P.

LA REPRÉSENTATION PROPORTIONNELLI

EN FRANCE ET EN BELGIQUE

Préface de M. H. POINCARÉ, de l'Académie française

1 volume in-16..... 3 fr. 5

RÉCENTES PUBLICATIONS ÉCONOMIQUES ET FINANCIÈRES

Traité théorique et pratique d'Économie politique par **Paul LEROY-BEAULIEU**, membre de l'Institut, Professeur d'Économie Politique au Collège de Franc Directeur de l'*Économiste Français*. 5e édition revue et augmentée. 5 vol. in-8..... 36

La Politique budgétaire en Europe, LES TENDANCES ACTUELLE — Allemagne, France, Grand Bretagne, Empire Ottoman, Russie, par MM. **Emile LOUBET, S.-A., HUSSEIN HILM PACHA, André LEBON, Georges BLONDEL, Raphaël-Georges LÉVY, A. RAFFALOVICH Charles LAURENT, Charles PICOT, Henri GANS**, 1 vol. in-16..... 3 fr. 5

Le Conflit des Doctrines dans l'Économie politiqu contemporaine, par **Ch. BROUILHET**, Professeur d'Économie politique à la Faculté Lyon. 1 vol. in-16..... 3 fr.

Le Mouvement physiocratique en France de 1756 à 177 par **G. WEULERSSE**, ancien élève de l'École Normale Supérieure, Professeur au Lycée Carnot, docte ès lettres. 2 volumes in-8..... 25

La Belgique et le Congo. par **E. VANDERVELDE**, député, professeur à l'U versité nouvelle de Bruxelles. 1 vol. in-8 de la *Bibliothèq générale des Sciences sociales*, cartonné à l'anglaise..... 6 fr.

Finances Contemporaines, par **A. NEYMARCK**. Tomes VI et VII. **L'ÉPARGN FRANÇAISE ET LES VALEURS MOBILIERE** (1872-1910), 2 volumes in-8..... 15

La Question agraire en Italie, LE LATIFUNDIUM ROMAIN, par **P. ROU** 1 volume in-16..... 3 fr.

Le Marché Financier, L'ANNÉE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE (1900-1910 par **A. RAFFALOVICH**. 1 volume gr. in-8..... 12

Les Sociétés par Actions, LA RÉFORME, par **R. NOUEL**, docteur en dr Avocat à la Cour d'Appel de Paris, Préface de M. Pier Baudin, sénateur. 1 volume in-16..... 3 fr.

La Fraude Successorale par le procédé du Compte-join par **R. DEPUICHAULT**, docteur en droit, Préface de M. Leroy-Beaulieu, de l'Institut. 1 vol. in-16. 3 fr.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris-VI^e^)

STEPHEN CRANE

La Conquête du Courage. Episode de la Guerre de Sécession. Traduit de l'anglais par Francis Vielé-Griffin et Henry-D. Davray. Vol. in-18... 3 50

FRANCIS JAMMES

Les Géorgiques Chrétiennes. Chants I et II. Vol. in-16 soleil, tiré sur vergé d'Arches..... 5 »

IWAN GILKIN

La Nuit, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

HENRI DE RÉGNIER
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le Miroir des Heures, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

ANDRÉ GIDE

Nouveaux Prétextes. Réflexions sur quelques points de littérature et de morale.
Vol. in-18..... 3 50

FRANÇOIS PORCHÉ

Humus et Poussière, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

RUDYARD KIPLING

Actions et Réactions. Traduction de Louis Fabulet et Arthur Austin-Jackson.
Vol. in-18..... 3 50

JULIEN OCHSÉ

Profils d'or et de cendre, poèmes. Vol. in-18. 3 50

A.-FERDINAND HEROLD

La Route fleurie, poèmes. Vol. in-18..... 3 50

FERNAND BENOIT

La Foire aux Paysages, poèmes. Vol. in-18... 3 50

LUCIEN ROLMER

Le Second volume des Chants perdus,
poèmes. Vol. in-18..... 3 50

AGATHON

L'Esprit de la Nouvelle Sorbonne. La Crise de la Culture classique. La Crise du Français. Vol. in-18..... 3 50

LUCIEN CORPECHOT

René Quinton. Origines marines de la vie. Lois de Constance originelles. Essai sur l'esprit scientifique.
Avec un portrait et un autographe (Collection « Les Hommes et les Idées »)
Vol. in-16..... 0 75

Bibliothèque du CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Dernières publications :

Les Chroniques libertines (Tome III)

LES AMOURS DE LA REINE MARGOT

Par Jean HERVEZ

Le Divorce satyrique. — La Ruelle mal assortie. — Historiettes de Tallemant des Réaux.
Un vol. in-8 carré de 320 pages, papier vergé. 10 hors texte..... **6 fr**
Couverture artistique

Les Maîtres de l'Amour — (3e Série) - IV.

L'ŒUVRE LIBERTINE DE L'ABBÉ DE VOISENON

Introduction et Notes de **B. de VILLENEUVE**

Les Heures de Cythère. — **Les Exercices de Dévotion de M. Henri Roch**, etc
L'ouvrage contient les meilleurs contes et les plus rares du célèbre abbé.
Un vol. in-8 carré de 320 pages, papier alfa ..... **7 fr. 50**

Le Coffret du Bibliophile — (2e série - VI)

LE JOUJOU DES DEMOISELLES

Nouveaux choix de poésies à l'usage du beau sexe libertin (1755) suivi du «Calembourg en action» tiré des Annales secrètes des chevalières de l'Opéra (1789).
Un vol. in-18 carré, sur papier d'Arches, sous étui..... **6 fr.**

Catalogue et prospectus franco sur demande

CATALOGUE de LIVRES CURIEUX

ENVOYÉ GRATIS
SUR DEMANDE

LIBRAIRIE VIVIENNE
12, Rue Vivienne, PARIS (Bourse)

Vient de paraître chez

GIARD ET BRIÈRE
16, rue Soufflot

L'ÉGLISE ROMAINE DANS L'AMÉRIQUE LATINE

par Jorge CORREDOR LA TORRE

EMPORIUM

Revue illustrée d'art, de littérature et de science

Paraissant chaque mois en livraisons de 80 pages in-4° illustrées de plus de cent gravures

PRIX D'ABONNEMENT POUR L'UNION POSTALE

Un an. . . . . 13 francs | Six mois. . . . . 7 francs

Un numéro vendu isolément : 1 fr. 50

Pour l'abonnement s'adresser à l'**Instituto italiano d'arti grafiche — Bergamo (Italie)**

LE
DOUBLE PROLÉTARIAT ANTIQUE

—

Les sociétés anciennes, — et je veux parler en particulier des sociétés de Rome et de la Grèce, — présentent des différences extrêmement marquées, dans leur contexture, avec nos sociétés modernes. Aujourd'hui, que nous envisagions l'un quelconque des pays de grand développement capitaliste, l'Angleterre ou la France, l'Union Américaine ou l'Allemagne, l'Autriche ou la Suisse, nous trouvons en présence une classe de propriétaires relativement étroite, — et qui détient de formidables capitaux, dont elle fait usage pour asservir la majorité de la nation, — et une classe de gens sans propriété, qui tend à s'accroître sans cesse des éléments rejetés par la première, et qui est vouée à l'existence la plus instable et la plus précaire. Cette structure est relativement simple, puisqu'elle oppose l'un à l'autre, abstraction faite de certains détails intermédiaires, le prolétariat et la bourgeoisie, et j'ajouterai qu'elle tend de plus en plus à se simplifier, à offrir un aspect en quelque sorte schématique, au fur et à mesure qu'opèrent les forces économiques, et que l'outillage de production augmente sa puissance.

Beaucoup plus compliquée est la constitution des sociétés de l'antiquité classique. Le prolétariat s'y révèle, pour ainsi dire, double. A côté de la plèbe libre, qui jouit des droits élémentaires du citoyen, qui dispose de la faculté d'aller et de venir, de travailler et de chômer à ses heures, il y a une plèbe

servile, astreinte au dur et continuel labeur, souvent enchaînée dans de sombres cachots, qui, elle, du moins, est sûre de sa subsistance, mais qui est assimilée, pour sa condition générale, au vulgaire bétail, — qui peut être achetée et vendue, torturée et mise à mort, au gré du maître, et qui forme dans l'Etat une troisième division sociale. Même à la fin de la république romaine, lorsque l'aristocratie de naissance et la ploutocratie équestre, après de longues années de combats, auront confondu leurs rangs, la triple classification subsistera toujours, et il suffit de l'évoquer, pour mesurer toute la différence qui apparaît entre ce régime ancien et notre régime contemporain.

Je voudrais ici exposer en ses grandes lignes le sort du double prolétariat, libre et servile, sous la république romaine, c'est-à-dire pendant les 480 années qui s'écoulent depuis la chute de la royauté jusqu'au triomphe d'Octave. Et peut-être le sujet, en dépit des innombrables et magistrales études qui lui ont été consacrées, semblera-t-il encore pouvoir nourrir un article, où les traits généraux de la structure sociale seront seuls mis en lumière, et d'où les détails historiques connus seront, autant que possible, éliminés.

On sait que Rome fut, à l'origine, une république de paysans qui s'étaient groupés autour d'une roche fortifiée, pour se protéger contre les incursions de leurs voisins. Au cours de leurs luttes, ils passèrent de la défensive à l'offensive, et leurs conquêtes commencèrent de bonne heure. Jusqu'en 264, c'est-à-dire jusqu'à l'ouverture des guerres puniques, ces conquêtes furent déjà considérables, puisqu'à l'avènement de la république, le territoire englobait 1.000 kilomètres carrés, et qu'au début du 3e siècle avant notre ère, il atteignait à 27.000; mais elles furent autrement amples dans les périodes qui suivirent. On évaluait la surface du domaine romain à 3 millions de kilomètres carrés en l'an 30 avant Jésus-Christ, dont 1.900.000 en Europe, 600.000 en Asie, 440.000 en Afrique. A ce moment, la population, pourvue des droits civiques ou simplement subjuguée, ne devait pas être inférieure à 50 millions d'hommes.

Lorsqu'on étudie l'histoire romaine, il faut toujours avoir présente à l'esprit cette idée que la guerre a été suscitée par des mobiles économiques, — tantôt par le désir d'ajouter à des champs quelque peu ingrats des terrains plus fertiles, et tantôt

par la volonté de s'enrichir des dépouilles des princes et des villes. S'il y a eu un capitalisme antique, et à la vérité on saisit, au lendemain des défaites de la Syrie et de la Macédoine, la formation de ce capitalisme, il est né de la spoliation armée, qui s'organisa avec une continuité remarquable, et en quelque sorte méthodique.

Mais cette conquête incessante, qui avait centuplé la superficie occupée, en 234 ans, bouleversa, révolutionna elle-même la contexture du monde romain primitif. Elle aboutit à diviser la classe des citoyens, qui avait trouvé une certaine unité, quand les magistratures avaient été également assignées aux patriciens et aux plébéiens. Les luttes sociales qui avaient surgi, au VI^e^ siècle, entre la première noblesse et la première plèbe, — et qui, en somme, avaient tourné au profit de celle-ci, puisqu'elle avait obtenu accès aux hautes charges, et spécialement au consulat, — avaient mis aux prises une oligarchie de naissance et une masse de gens que le principe nobiliaire seul avait exclus des fonctions; mais dans cette masse, il y avait des personnes, nombreuses même, comme dans notre Tiers Etat d'avant 1789, qui disposaient de fortunes considérables, et qui s'autorisaient de leur richesse pour réclamer l'égalité intégrale des droits. Lorsqu'un nivellement politique qui, à beaucoup d'égards, n'était pas complet, eut été opéré, un nouvel antagonisme de classes, plus grave, plus durable que l'ancien, ne tarda pas à se manifester. Ce fut celui des riches et des pauvres. La conquête, qui avait engendré la démocratisation du régime, depuis l'institution du tribunat jusqu'au partage du consulat, provoqua en même temps la prolétarisation d'une large portion de la plèbe. Et ce prolétariat, armé des droits du citoyen, se forma, parce que les grands domaines couvraient des surfaces de plus en plus considérables, et que les petits faire-valoir directs tendaient à disparaître. De même qu'au début du XIX^e^ siècle les artisans de France et d'Angleterre furent expropriés de leurs outils, de leurs instruments de travail, par l'invasion du grand machinisme, de même, au III^e^, au II^e^ siècle avant notre ère, les paysans romains et italiens, qui avaient porté tout l'édifice social, avaient été expropriés de leurs champs. L'agitation des lois agraires, les luttes de rues, qui se livrèrent à l'époque des Gracques, nous montrent combien les oppositions de classes étaient profondes, et avec

quelle rapidité s'était effectuée la dépossession des cultivateurs, qui avaient fait la puissance de la Rome de Servius.

Le mécanisme de cette dépossession se dégage très nettement. La guerre, qui a sévi en permanence en Italie, du Ve au IIIe siècle, et ensuite hors d'Italie, en Afrique, dans la Macédoine et la Grèce, en Espagne, en Asie, arrachait pour de longs mois, parfois pour des années, les agriculteurs à leurs terres. Ceux d'entre eux qui avaient quelque aisance et qui possédaient des effectifs serviles suffisants, pouvaient prendre les armes sans craindre de voir la mauvaise herbe envahir leurs parcelles. Mais ceux qui n'avaient d'autres ressources que leurs bras étaient obligés de vendre leurs arpents à vil prix. Ou encore à leur retour, ayant pu échapper à cette pénible extrémité, ils trouvaient leur bétail mort, leurs instruments aratoires endommagés; ils tombaient aux mains des usuriers qui leur faisaient payer un intérêt très supérieur au taux autorisé de 12 o/o, qui leur prenaient 24 ou 48 o/o, et qui les amenaient à une désastreuse liquidation. Dans les deux cas, et bien d'autres sont indiqués à chaque instant par les écrivains de Rome, le petit domaine allait s'adjoindre au grand.

Le Latifundium était encore le fruit de la victoire. Les territoires enlevés aux vaincus, et qui restaient en principe propriété de l'Etat, l' « ager publicus », selon l'expression consacrée, n'était réparti entre les pauvres que pour une minime portion. Il était en général adjugé, affermé aux riches, aux sociétés par actions qui ne tardaient pas à abolir tout paiement de redevances au Trésor, et qui se comportaient en véritables propriétaires. En vertu d'une loi d'attraction qui se constate à travers toute l'histoire, les fonds immenses qui se créaient ainsi, et qui atteignaient à des milliers d'hectares, s'arrondissaient des petits enclos environnants : les humbles paysans étaient chassés de l'« ager », résistant d'autant moins d'ailleurs que l'agriculture primitive, celle qui exigeait peu de capitaux, celle des céréales, disparaissait sous l'écrasante rivalité de la production provinciale, et faisait place aux coûteuses installations de l'oléiculture, de la viticulture et des villas. C'est encore une conséquence de l'expansion militaire de Rome qui s'évoque presque automatiquement ici.

La Sicile, l'Afrique, la Sardaigne étaient tenues d'envoyer, chaque année, à la métropole la dîme de leurs grains, c'est-à-

dire une quantité de froment qui était recueillie par les publicains, et qui constituait un impôt en nature. Outre ces importations gratuites, elles devaient expédier d'autres quantités au-dessous du cours. Comme cette contribution monta à des centaines de milliers d'hectolitres, de très bonne heure, et que le blé, ainsi introduit à Rome, était vendu à très bas prix par les édiles, la culture des grains se raréfia dans la Péninsule. Les petits propriétaires ruraux, accablés par cette concurrence invincible, n'en furent que plus incités à déserter les campagnes, et à accélérer leur cheminement vers les villes, où ils allaient grossir les rangs du prolétariat libre. Sénateurs et chevaliers se disputaient leurs dépouilles, tandis qu'ils tâchaient de trouver des emplois dans les petits métiers.

Mais en même temps que ce prolétariat libre se renforçait, le prolétariat servile ne cessait d'augmenter ses contingents. L'esclavage a été la règle de l'antiquité. Nul ne s'étonnera, même parmi les écrivains de Rome qui feront profession d'une philosophie humaine, que des hommes puissent être tenus en captivité, traités comme des bestiaux, astreints au travail permanent, et séparés de leurs familles. Tout au plus ceux d'entre les novalistes, qui commencent à condamner la violence, demandent-ils qu'on ne brutalise point les esclaves, qu'on les nourrisse convenablement, et qu'on leur donne un vêtement décent. Toutes les sociétés anciennes ont compris un effectif plus ou moins considérable de prisonniers, dont le rôle était de peiner pour les citoyens, et d'assurer la production des denrées et des marchandises indispensables. L'idée abstraite de la liberté souveraine de la personne est une thèse purement moderne. De même que le maintien du salariat apparaît aujourd'hui naturel, légitime et nécessaire à la classe dirigeante, de même l'existence d'une classe servile, qui était une condition vitale pour l'Etat romain, était tenue, par les patriciens et par les plébéiens à la fois, pour conforme à la raison et au droit éternel. Bien mieux, la réduction des vaincus en captivité s'imposa comme un progrès de la civilisation, comme un adoucissement des lois de la guerre. Pendant des siècles, on avait froidement égorgé tous ceux qu'avait accablés la fortune des combats; on épargnait leur vie, on prenait soin d'eux, on leur assignait, en échange de l'effort quotidien, une subsistance rudimentaire. Envisagée de ce point de vue, l'institution ser-

vile ne pouvait révolter un peuple dont la guerre resta d'ailleurs l'industrie nationale, qui tirait toute sa richesse des rapines, et qui avait mis la force à la base de son empire. Les Athéniens, les Spartiates, les Gaulois, les Germains, comme les Romains, entretenaient des foules d'esclaves. Ce régime économique et social fut aussi universalisé dans les cinq ou six siècles qui précédèrent notre ère, que le régime du salariat à notre époque; et si Rome s'y était soustraite, elle eût été à l'encontre des principes communément admis, elle eût de plus innové grandement, alors qu'elle ne fut en rien novatrice.

Mais si l'esclavage fut la caractéristique même de l'organisation du travail, à la campagne d'abord, et à la ville ensuite, il exerça un tel rôle dans la production agricole et industrielle que le labeur manuel en fut discrédité, estimé indigne du citoyen : il pesa lourdement sur l'évolution de la société romaine. Il ne contribua pas seulement à aggraver la misère du prolétariat libre, en lui arrachant toutes les tâches ; il maintint la fabrication manufacturière dans un état rudimentaire, car il excluait par essence les méthodes nouvelles, les améliorations et aussi la division et la classification des besognes. Les économistes ont reconnu de longue date que l'esclave rendait infiniment moins que le salarié libre, et lors qu'au Nouveau-Monde se dessina, au XIX^e^ siècle, le mouvement d'opinion qui aboutit à l'émancipation des noirs, beaucoup de ceux qui propageaient les thèses humanitaires cédaient à une simple conception d'intérêt. Il semble que les plus intelligents des Romains, au moins sous l'Empire, aient dû à perçu cette vérité que l'esclave coûte plus cher que l'ouvrier proprement dit. Car l'ouvrier n'est payé qu'autant qu'il produit, tandis que l'esclave doit être d'abord acheté, — cette acquisition immobilisant un capital, — et qu'ensuite il requiert un entretien permanent. Si on le livre à une oisiveté périodique, en le cantonnant dans un métier déterminé, qui peut chômer à intervalles plus ou moins réguliers, la durée de l'amortissement se prolonge d'autant. Les propriétaires Romains étaient donc incités à confier à leurs domestiques les opérations les plus diverses, de façon à exploiter sans trêve leur activité, et cette pratique interdisait toute spécialisation des tâches, par conséquent tout progrès technique. On n'exagère rien en affirmant que l'esclavage fut une des raisons primordiales de la stagnation économique qui

se perpétua pendant des siècles ; mais il faut ajouter que l'esclavage lui-même aurait été fortement ébranlé, si de grandes découvertes scientifiques étaient venues bouleverser le système de la production, remettre des forces nouvelles à l'humanité, et provoquer cette division du labeur, cette hiérarchisation des besognes, qui a été poussée à l'infini aux XIX^e^ et XX^e^ siècles.

Quoi qu'il en soit, la société romaine nous montre deux prolétariats superposés, l'un pourvu, l'autre privé de la liberté, des garanties élémentaires de la personne. C'est lorsqu'on envisage cette structure complexe, pleine de périls et de menaces, qu'on se demande comment cette société a pu subsister si longtemps intacte. Elle vivait toujours dans la crainte d'une sédition des plébéiens et d'une révolte des captifs. Ces séditions plébéiennes se multiplièrent surtout dans la première période de la République jusqu'aux guerres carthaginoises, et ces révoltes de captifs furent surtout fréquentes et redoutables dans la seconde période, entre la conquête du bassin oriental de la Méditerranée et l'ouverture des luttes civiles. Chose étrange, — et ce fut le salut de l'Etat, de la république aristocratique, — ces deux prolétariats ne firent jamais cause commune. La classe dirigeante régna par leur antagonisme, qui les dressait l'un en face de l'autre, comme deux peuples distincts.

La plèbe romaine était cette foule bruissante, qui s'affairait autour du Forum, qui tombait à la solde des riches en vendant ses votes. Elle travaillait peu, car l'artisanat libre n'a jamais exercé, dans la métropole du monde ancien, une fonction comparable à celle qui lui échut au moyen âge. Il y eut bien des corporations, et nous savons que, depuis Numa jusqu'au I^er^ siècle, se recrutèrent en permanence les collèges des joueurs de flûte, des fondeurs en or, des forgerons, des teinturiers, des cordonniers, des corroyeurs, des ouvriers en airain et des potiers. Nous savons aussi que d'autres collèges se constituèrent après les guerres puniques, et que la métropole ne fut pas seule à se doter de ces groupements, car les cuisiniers (des inscriptions le prouvent) s'associèrent à Préneste, et les foulons à Spolète.

Mais ces corporations, qui s'assignaient des objectifs extrêmement divers, la célébration d'un culte ici, la défense mutualiste là, et qui furent d'ailleurs assez maltraitées par le pouvoir

au temps de Cicéron, puis au temps de César, quelques années plus tard, ne rendaient que de médiocres services économiques à leurs membres. Elles ne pouvaient leur procurer les emplois, qui faisaient défaut dans un régime industriel fondé, avant tout, sur le labeur servile. Si les plébéiens libres réussissaient à subsister dans quelques petits métiers, nombreux étaient ceux d'entre eux qui étaient voués au chômage périodique et qui, par l'échec des lois agraires et des fondations coloniales successives, se trouvaient réduits à la détresse la plus atroce.

Ce prolétariat affamé, qui se donnait au plus offrant, qui fut ballotté d'un parti à l'autre, pendant les guerres civiles du Ier siècle, qui suivit tantôt Marius et tantôt Sylla, qui s'attelait un jour au char de Pompée et qui le lendemain acclamait César, eût été infiniment plus menaçant encore pour le statut politique, si des institutions d'assistance, très largement développées, n'étaient venues lui assurer un minimum d'aliments. Quand on étudie les lois frumentaires, qui se sont échelonnées de siècle en siècle dans la Rome antique, — et même en s'arrêtant à la date initiale de l'empire, — on s'aperçoit que l'interventionnisme, que le socialisme d'Etat y fut plus accentué et plus actif que chez aucune nation du XXe siècle. Les textes qui assurent maintenant aux indigents, ou même à ceux des ouvriers qui, sans être étreints par la misère, ont atteint à un certain âge, des pensions annuelles, sont de toute évidence suggérés, dictés aux Parlements par la crainte salutaire de la foule. La plèbe romaine avait réalisé ce prodige de forcer le Sénat à la nourrir, tout au moins partiellement, aux frais du Trésor; et c'est en lui fournissant à bon compte, puis gratuitement, le blé, que l'aristocratie avait atténué la colère populaire, et sauvegardé sa propre influence dans les affaires publiques. La conception de l'assistance, en ces temps lointains, ne différait pas en somme beaucoup de celle qui a prévalu de nos jours, mais le lecteur ne trouvera sans doute pas mauvais que nous la précisions, en énumérant quelques-unes des lois auxquelles elle donna lieu.

Il faut dire ici que, de bonne heure, Rome exigea, des territoires conquis, des contributions en nature. Ce furent ces contributions en nature, — les quantités expédiées à titre de dîme, — auxquelles s'adjoignaient d'autres quantités achetées par l'édilité, qui servaient aux distributions publi-

ques. Dès 439, les magistrats vendaient des grains à un taux dérisoire, et en tout cas très inférieur à la valeur normale. Au IIIe siècle, lorsque la Sicile, qui devint, selon le mot de Caton, le magasin de la République, eut été annexée, et dut payer un tribut annuel de 600.000 rediminés ou 300.000 hectolitres, — tribut qui ne tarda pas à être doublé, les disponibilités furent considérablement augmentées. En 203, le froment était livré, par le service de l'annone, à 2 fr. 64 l'hectolitre; il tombait à 2,50 en 201, et à 1,15 en 200. Caius Gracchus généralisa et réglementa le système, en décidant que tout citoyen pauvre aurait droit à recevoir mensuellement 5 boisseaux à moitié du cours. Par là, les charges du Trésor s'aggravaient singulièrement, car une obligation était imposée à l'Etat, alors qu'auparavant il cédait les céréales par pure libéralité. Les taux exigés ne cessèrent point de descendre, ni les quantités distribuées de s'accroître. En 62, d'après Plutarque, plus de 2 millions d'hectolitres auraient été de la sorte répartis dans le peuple. Avec le tribunat de Clodius, en 58, les allocations gratuites succèdent brusquement aux ventes à perte, et au lieu de 200.000 citoyens qui bénéficiaient auparavant des prescriptions de Caius Gracchus, 320.000 sont portés sur les listes d'assistance. De 6 millions de francs sous Caton, les dépenses passent à 22 ou 23. Elles rétrogradèrent à 19 millions par an, quand César eut retranché de larges portions de l'effectif nourri gratuitement, — décidé que pour figurer dans l'état des secours en blé, il faudrait avoir le droit civique, prouver son indigence, se domicilier à Rome, — arrêté à 200.000 le maximum des inscrits, et stipulé que la revision du contingent serait effectuée chaque année. Mais César lui-même, en dehors du service régulier de l'annone, soignait sa popularité en ordonnant des distributions extraordinaires de blé, et même de denrées diverses. Dès 79, au surplus, un édile avait vendu de l'huile, soit pour être agréable à la population, soit encore pour convertir en numéraire, même à perte, le tribut que l'Espagne et d'autres provinces fournissaient en nature.

Tel était le sort de la plèbe à la fin de la République : privée de travail régulier par la concurrence écrasante de l'armée servile, elle recevait des magistrats une pitance régulière; et les ferments séditieux qui eussent pu se développer dans ses rangs

étaient savamment contenus par une organisation complexe et coûteuse de l'assistance.

L'effectif des esclaves s'accrut beaucoup plus vite que celui des citoyens libres, dans les derniers siècles avant notre ère. Et le fait n'est point surprenant, si l'on songe à la série continue de campagnes que Rome entreprit sur le pourtour du bassin méditerranéen, et dont chacune lui valait des captures plus ou moins nombreuses. Jusqu'à l'époque des guerres puniques, les grands troupeaux serviles étaient rares. Les agriculteurs travaillaient sur leurs champs, avec un ou plusieurs domestiques qu'ils avaient ramenés de leurs expéditions, qui étaient parqués sur le fonds, mais qui vivaient de la vie même de leurs maîtres. Après la conquête de la Sicile, et plus encore après l'annexion de la Macédoine et de la Grèce, les contingents dont disposèrent les riches Romains montèrent à des milliers d'hommes, parfois à 25.000. Ces contingents s'augmentaient sans trêve, au fur et à mesure que la petite propriété disparaissait devant le Latifundium, et que la culture des céréales cédait la place à l'exploitation des villas ou à la viticulture. Entre ce prolétariat attaché au sol et les détenteurs de ce sol, il n'y avait rien de commun, et si le sort de l'esclave s'atténua en droit, il devint beaucoup plus dur dans la pratique, au moins dans les grands domaines agricoles.

Les historiens nous ont laissé des statistiques, qui nous permettent de mesurer quelque peu l'importance de ce second prolétariat, dans la dernière période de la République. En 210, 1.000 Italiens, alliés d'Hannibal contre Rome, sont pris par les Consuls et asservis; même infortune arriva à 30.000 personnes en 209, à 4.000 en 208, à 5.400 en 207, après la bataille du Métaure, à 1.200, en 202; 35.000 Carthaginois sont chargés de fer après le traité de 201; Flamininus expédie 5.000 Macédoniens, en 197, après Cynoscéphales; 80.000 Sardes sont privés de leur liberté en 177, 15.000 Macédoniens ou Epirotes en 167; Scipion Emilien enlève 55.000 Africains après le grand assaut de Carthage en 147. Mais aucun pays n'éprouva les rigueurs que César fit subir à la Gaule : 40.000 guerriers furent saisis à Alésia, 55.000 à Namur; des cargaisons entières de Vénètes furent dépêchées de Bretagne dans la Narbonnaise et sur le Tibre. Au total, un million de Gaulois furent livrés aux trafiquants qui suivaient le vainqueur, et qui

se targuaient de les vendre avec de gros profits. Car le commerce servile, alimenté par la guerre, et aussi par la piraterie, ou plus simplement par le caprice des propriétaires, était des plus lucratifs.

C'étaient surtout les marchés d'Asie qui concentraient ce gibier humain. Là se rencontraient les serviteurs robustes qui pouvaient faire fructifier les latifundia et les captifs aux brillantes qualités intellectuelles, les captives aux belles formes, à la démarche élégante, que réclamaient les raffinés de la capitale. Chios était l'entrepôt où l'on conduisait les Thraces; à Tanais affluaient les Scythes; à Ephèse et à Samos, les Grecs et les Asiatiques arrivaient par troupes. Athènes exhibait des pièces de choix, des rhéteurs, des poètes, des mimes capables de charmer les repas de la bonne société. Les pirates ciliciens, que Rome poursuivit à diverses reprises et qui écumaient la Méditerranée et ses littoraux, pourvoyaient Phaselis et Sydé de Pamphylie, — qui fut leur centre d'opérations, au milieu du IIe siècle, et où ils réunissaient les victimes de leurs rapts. Mais ce fut Délos qui resta le plus longtemps la métropole du commerce des esclaves, et 10.000 cachots y étaient tenus ouverts en permanence. Les gens de l'Asie Mineure s'y échangeaient contre ceux de la Gaule et de la région alpestre, et Rome ne réussit que très tard à disputer à cette place le quasi-monopole que les insulaires avaient su s'attribuer après la décadence de Rhodes.

Il eût été intéressant de retrouver des statistiques complètes de ce trafic de bétail humain, mais nul n'ignore que l'antiquité ne se préoccupait point de pareilles enquêtes. Sur les prix mêmes qui étaient pratiqués, nos informations sont rares et contradictoires. Ce qui est sûr, c'est qu'au IIe siècle les esclaves ordinaires et d'une vigueur moyenne devenaient relativement coûteux, et qu'au Ier siècle l'afflux même des captifs, en multipliant les offres, avait notablement abaissé les cours.

D'après Tite-Live, Annibal, qui voulut tirer profit de ses victoires, après sa descente en Italie, et que gênaient ses prisonniers, écoula à vil prix les Romains enlevés au Tessin, à Trasimène, et à Cannes. Un chevalier valut 388 francs, un légionnaire 233, un affranchi armé et incorporé aux cohortes 78 francs; les taux étaient minimes, mais il ne faut pas oublier que les acquéreurs n'étaient point des citoyens de Rome.

Caton l'Ancien, qui fut un maître dans l'art d'exploiter la main-d'œuvre servile, déboursait rarement plus de 1.000 fr. pour un domestique de choix. D'après certains, il aurait été jusqu'à 1.100 fr., d'après d'autres encore, jusqu'à 1.164 fr. et 1.304 francs, mais les serviteurs vulgaires se vendaient trois fois moins à son époque, et Beloch, qui fait autorité en la matière, estime que leur prix descendait à 400 francs.

Il y eut pourtant, dès le début du IIe siècle, des esclaves de luxe, choisis parmi les vaincus de la Grèce et de la Macédoine, et qui trouvaient acquéreurs jusqu'à 1.800 et 2.000 francs, et Plaute cite des femmes qui furent cotées jusqu'à 5.225 francs. Le moment n'était pas encore venu où les belles Athéniennes et les adolescents des îles étaient disputés à des cours fabuleux, et où un vigneron de capacité moyenne était coté 2.000 fr. ; mais l'esclave représentait déjà un capital considérable.

Rien n'était, au demeurant, plus instable que ces prix ; ils oscillaient avec l'abondance des récoltes, avec les besoins industriels, avec la nature et l'ampleur des campagnes militaires, qui devaient pourvoir la république des travailleurs requis. Peu importe d'ailleurs : ce qu'il faut montrer, c'est le rôle énorme que ce personnel captif exerçait dans tous les ordres de l'activité humaine.

Les quatre millions et demi d'esclaves, qui vivaient dans la Péninsule à la fin de la République, se répartissaient entre l'agriculture, l'industrie et le commerce, ou encore étaient employés dans les services publics. Leur contingent était colossal, si l'on songe que les hommes libres ne devaient pas être alors plus de 4 millions ou 4 millions et demi.

On trouvait ce personnel servile dans les fermes aux vastes contours de la Sicile et de l'Etrurie, où il formait une véritable hiérarchie, avec le villicus en tête, puis les monitores et magistri operum, puis les domestiques spécialisés et les domestiques à tout faire. On le trouvait dans les exploitations moyennes de la Haute Italie et du Latium, dans les villas de la Campanie et de Naples.

Toute grande maison avait des dizaines, des centaines d'esclaves affectés au service intérieur, à l'entretien, à la préparation des repas, aux soins personnels, et ici encore une classification rigoureuse des fonctions s'étageait, depuis le majordome ou *procurator* et le *dispensator* ou trésorier, jusqu'aux

cochers et aux chauffeurs. Mais la « famille urbaine » comprenait surtout, et ceci est plus important au regard de l'histoire économique, des ouvriers de professions diverses qui produisaient pour la vente à l'extérieur. Tous les métiers étaient plus ou moins envahis par cette population servile, qui travaillait pour le compte des propriétaires. Ceux des maîtres qui ne voulaient point s'astreindre à aménager des manufactures louaient leurs captifs à des tiers, qui leur payaient des redevances. Crassus, dont la fortune fut une des plus fameuses de la République, avait à sa disposition des centaines de céramistes, des centaines de forgerons, des centaines de tisserands, etc., et tirait de leur labeur de somptueux profits. Caton l'Ancien faisait donner à ses *servi* une éducation particulière, pour qu'ils pussent acquérir une valeur technique, puis il les prêtait, moyennant un prix fixé, ou les revendait à bénéfice : il exploitait aussi des professeurs de grammaire ou de poésie, dont il touchait les cachets. Atticus augmentait ses revenus en administrant habilement des ateliers de copistes, et tandis que des esclaves, à Rome, excellaient dans les arts libéraux, pour le compte du maître, d'autres peinaient affreusement dans les mines et les carrières où ils étaient rassemblés en très grand nombre : 5.000 à Verceil, 40.000 à Carthagène, 10.000 au Laurion, etc.

Le sort de ce bétail devint de plus en plus cruel, tandis que son contingent progressait, que l'intendant remplaçait le maître à la tête de l'atelier ou du domaine agricole, et que les serviteurs nouveaux arrivaient de contrées plus lointaines, plus extérieures au monde italien.

Le vieux Caton, qui vivait au début de la grande période de transformation de l'agriculture et de l'industrie, nous indique comment il en usait avec ses esclaves, et sans doute il n'était point le plus inflexible des patriciens. Professant cette maxime qu'un domestique devait travailler ou dormir, il ne laissait aucun répit aux gens qui étaient attachés à ses terres. Pour tout costume, il leur donnait, de deux en deux ans, une tunique et une saie, et une paire de sabots à gros clous. Pour logement, il leur assignait une place à l'étable ou dans une cellule étroite et sans air, où l'homme, à la moindre faute, était enchaîné. Pour nourriture, il leur allouait une horrible piquette, du pain détestable et des olives tombées.

Encore Caton, qui, si dur et si rapace qu'il fût, se levait de

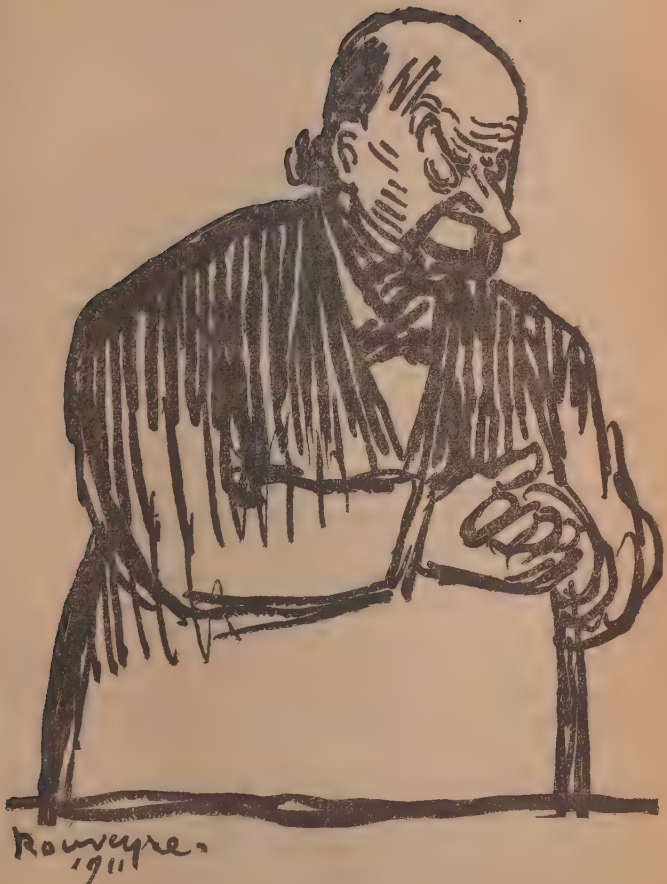
grand matin pour aller aux champs, labourait-il aux côtés de ses esclaves; mais les *latifundia* de l'Italie méridionale et de la Sicile apparaissent comme d'effroyables bagnes. Là les travailleurs étaient internés dans d'immenses casernes, construites pour eux, sous la surveillance de gardes-chiourmes armés nuit et jour; on les maltraitait beaucoup plus que des bœufs et que des ânes. Même malades, même exténués, il leur fallait donner leur effort jusqu'au dernier souffle. Ils étaient si nombreux, sous la domination des agents des publicains, que leur mort passait inaperçue. Comme on se défiait d'eux, les bâtiments où on les parquait s'enfonçaient dans le sol très profondément, et les fenêtres étaient si élevées qu'il semblait presque impossible de les atteindre.

On comprend, lorsqu'on étudie le régime qui pesait sur la population servile de vastes portions du monde romain, qu'elle ait, à maintes reprises, essayé de briser ses fers. Plus l'on s'avance dans l'histoire de la République et plus les révoltes deviennent redoutables. Ce prolétariat esclave faillit, à certains jours, provoquer l'effondrement de la puissance romaine. Il lui manqua l'universalisation d'une offensive, qui ne pouvait réussir que si elle éclatait partout à la fois.

Le prolétariat libre, qui végétait au-dessus de lui, souffrant à la fois de la concurrence servile et de la domination de la ploutocratie, constitua, dans les périodes critiques, une ceinture de protection au Sénat et à l'ordre équestre. Il ne pouvait se réjouir des succès de ces captifs, qui, après tout, s'ils faisaient la richesse des grands, pourvoyaient à sa subsistance et assuraient l'alimentation de la capitale. Il se sentait menacé dans ses habitudes de vie, comme l'aristocratie elle-même, par les séditions dont la Sicile fut fréquemment le foyer, et il souhaita que ces insurrections fussent écrasées.

La lutte des classes, dans les temps modernes, se révèle d'autant plus clairement que deux catégories sociales, les possédants et les non-possédants, se trouvent seules en présence. Elle fut autrement complexe dans l'antiquité romaine, lorsque les prolétaires libres et les prolétaires esclaves, impuissants à se concerter, séparés non seulement par un monde d'idées, mais encore par tout un système économique, favorisaient, par leur antagonisme même, l'hégémonie insolente d'une minorité gorgée d'or.

PAUL LOUIS.



JULES SOURY

LA VIE AU XVII^e SIÈCLE

—

L'ABBÉ BLACHE
OU LE POISON AU COUVENT

—

La scène se passe en 1673 chez les « Calvairiennes » de la rue de Vaugirard, — à deux pas de l'hôtel du *Mercure de France*. Les bénédictines du Calvaire, venues de Poitiers en 1620, étaient installées, en effet, dans deux anciennes demeures de la rue de Vaugirard, qu'elles avaient achetées en 1622, « l'Image Saint-Nicolas » et « l'Image Sainte-Geneviève » (1). C'étaient alors les dernières maisons de Paris de ce côté ; la rue de Vaugirard se terminait pour faire place à un petit sentier conduisant au « Pressoir » de l'Hôtel-Dieu. Un mur mitoyen seul les séparait de l'aile orientale du Petit-Luxembourg ; pour sa construction, leur protectrice, Marie de Médicis, avait d'ailleurs fait en 1630 une large emprise sur leurs propriétés (2) ; elles s'étaient, par contre, dotées, de 1625 à 1631, d'une chapelle, avec chœur, tribune et cloître.

Comme la plupart des communautés religieuses, dans la seconde moitié du XVII^e siècle, les Bénédictines recevaient des dames pensionnaires ; ces loyers leur procuraient le plus clair de leurs revenus. L'une de ces pensionnaires et bienfaitrices, l'héroïne de notre histoire, était, en 1673, la marquise d'Assérac, héritière de la famille bretonne de Rieux (3). Entre elle et le cardinal de Retz, ou, à son défaut, son fidèle d'Hacqueville, ont lieu, au parloir des Calvairiennes, des colloques

(1) V. Berty et Tisserand. Topog. hist. du Vieux-Paris. Région du Bourg-Saint-Germain. Paris 1876, p. 291 ; et *Bib. Nat.* Mss. fr. 10571. Histoire de l'établissement de la Congrégation du Calvaire.

(2) Elle avait disposé pour elles de 5 arpents de terre dans le pourpris du Luxembourg, puis leur avait repris la maison de l'Image Saint-Nicolas en leur donnant en dédommagement la « ferme du Bourg ».

(3) C'est René de Rieux, évêque de Saint-Pol-de-Léon, qui avait béni en 1631 leur église commencée par Sal. de Brosse et terminée par G. Boffrand. La façade a été transportée en 1845 dans les jardins du Luxembourg. (Cf. Troche, l'Eglise des Bénédictines du Calvaire, in *Rev. archéol.*, 1846-47, pp. 520-29.)

mystérieux qui intriguent toute la communauté, y compris le confesseur des religieuses, l'abbé Blache, un saint prêtre, protégé de l'archevêque de Paris, Hardouin de Péréfixe, et de la toute puissante duchesse d'Aiguillon. Il faut pénétrer à tout prix le secret de ces conciliabules ; la supérieure du couvent, en femme avisée, — c'était alors sœur Jeanne-Thérèse de Sainte-Marie, — se sert, pour cet office, d'une sœur, amie particulière de la marquise, la mère Angélique, qui se dissimule derrière une porte, et écoute... Horreur ! quel secret ! Il s'agit tout simplement d'empoisonner le roi et le dauphin ! La supérieure s'émeut, le confesseur en devient, ou en deviendra fou, et finira ses jours à la Bastille. Il aurait été la seule victime de cette conspiration... imaginaire, si, par contre-coup, un siècle plus tard, l'ordre tout entier des Jésuites, dénoncé par l'abbé Blache dans ses pamphlets, n'avait été expulsé, entre autres causes, si nous en croyons le réquisitoire du président Roland d'Erceville, en 1768, pour avoir trempé dans ce complot. Mais n'anticipons pas sur les événements.

La présence au parloir des Calvairiennes du cardinal de Retz s'expliquera facilement lorsqu'on saura que sa propre nièce, Marie-Thérèse de Gondi (1), était supérieure générale de leur ordre, à la maison mère du Marais, qu'une duchesse de Retz était supérieure de leur couvent de Nantes, fondatrice de celui de Machecoul, que chez elles, enfin, se trouvait sa parente (2), Jeanne-Pélagie de Rieux, comtesse de Châteauneuf et autres lieux, marquise d'Assérac (3).

Veuve, depuis 1657, de Jean-Emmanuel de Rieux, marquis d'Assérac, « gentilhomme curieux et savant », nous dit Guy Patin dans une lettre du 21 sept. 1655, elle avait dû vendre pour payer ses dettes la plupart de ses immeubles de Bretagne (4), puis elle était venue habiter Paris, au couvent du Calvaire, suivant l'usage des veuves, ou des femmes séparées de leur mari. Une mauvaise réputation l'avait précédée. Ne l'accusait-

(1) V. Lettres de Marie de Gondi aux religieuses du Calvaire. (Bib. Nat., mss fr. 13.878). Elle mourut le 31 juillet 1701 au Calvaire de la rue de Vaugirard.

(2) En venant habiter le couvent du Calvaire, après la mort de son mari, elle avait promis une rente perpétuelle de 1.300 l. pour fondation de messes (contrat du 28 oct. 1657. Arch. Nat., S. 4040), rente qui ne fut pas intégralement payée par la suite, à cause de ses difficultés financières.

(3) On écrit aussi Acerac. (Cf. La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la Noblesse*, t. XII, p. 110.) Assérac est une commune de l'arrondissement de Saint-Nazaire.

(4) Cf. Merlet, la famille de Rieux, in la *Revue Morbihannaise*, Vannes, 1908. Les armes sont « d'azur à 10 besans d'or ».

on pas (1) — tout bas — d'avoir fait sur son mari l'essai de ce fameux « élixir d'hérédité », dont l'italien Pietro lui aurait donné le secret, et qui avait été expérimenté sur Mazarin? Le choix du monastère de la rue de Vaugirard était pourtant fort naturel; n'était-elle pas la nièce de défunte mère de la Passion, Anne de Rieux, supérieure générale du couvent? Elle y était cependant assez mal vue; on la dépeint comme « athée et impie ». Nous savons, en tous cas, qu'elle était prodigue de ses revenus. N'avait-elle pas prêté, en 1655, 18.000 livres au cardinal de Retz, qui nous rapporte lui-même ce fait dans ses Mémoires (2)? Son accusateur, Blache, que nous allons voir entrer en scène, prétend qu'elle possédait 80. 000 livres de rentes; il ajoute, il est vrai, qu'elle mourut sans avoir pu payer au couvent sa dette alimentaire, et que son fils, marié à la fille d'un riche marchand de Saint-Malo, vivait de la dot de sa femme (3). Ceci correspond assez bien au portrait que nous en a laissé le Père Rapin : « C'étoit une femme qui étoit glorieuse sans faire la vaine, mais qui ne laissoit pas que d'aimer la dépense dans les occasions d'éclat et qui pouvoient flatter sa fierté, parce qu'elle aimoit l'honneur (4). »

Nous savons par la correspondance du cardinal de Retz avec son intendant, M. de la Fons, contrôleur des restes à la Cour des Comptes, lequel était en même temps le syndic de ses créanciers, qu'il confia plus d'une fois à ce dernier des lettres pour Mme d'Assérac, en particulier au cours de l'année 1673. Il vint d'ailleurs faire « un petit tour à Paris » (5) au cours de l'hiver. Il descendait habituellement, — quand il quittait ses vastes appartements du château de Commercy (6), garnis de meubles précieux choisis par sa cousine, Mme de Sévigné, — chez sa nièce, la duchesse de Lesdiguières, rue de la Cerisaie (7). Qu'il vînt rendre visite à la marquise, son

(1) Notons que c'est à partir de 1673 que plusieurs confesseurs se crurent autorisés à informer le lieutenant de police qu'un grand nombre de femmes avouaient en confession avoir empoisonné leur mari. (Cf. Ravaisson, Arch. de la Bastille, t. IV, introd.) Blache écrit dans ses Memoires que la marquise d'Assérac aurait avoué 3 empoisonnements et 2 assassinats.

(2) Ed. des Grands Ecriv., t. V, p. 115.

(3) Bib. Nat., mss. 23.493.

(4) P. Rapin, Mém. II, 233. V. aussi. Mém. sur la vie privée de Fouquet, par Chéruel, t. I, p.p. 364-68, et II, 466.

(5) L. du 23 nov. 1673. Corr. ; éd. des Grands Ecriv., t. VIII.

(6) Cf. C.-E. Dumont, Histoire de la Ville et des seigneurs de Commercy. Bar-le-Duc, 1846, 3 vol., t. II, p. 139.

(7) C'est chez elle qu'il mourut, le 24 août 1679. Son cœur se trouvait au couvent

amie, presque sa parente, chez les Calvairiennes, cela n'est pas douteux. Qu'il y vînt même, accompagné de son ami de collège, l'abbé d'Hacqueville, qui resta son confident dévoué, cela n'est pas pour nous surprendre. Que ce dernier, que Mme de Sévigné nous dépeint comme le modèle des « factotums (1), », y soit venu souvent de sa part, c'est très probable encore. Retz ne s'était-il pas mis en tête de payer ses dettes (2), et de consacrer à cette tâche une partie des revenus de son abbaye de Saint-Denis? Il était pour cela occupé à d'incessantes négociations.

Nous avons donc, en dehors des commérages de l'abbé Blache, et des indiscrétions de paravent ou de clôture des Calvairiennes, une explication très plausible de ses visites. Il ne viendra plus d'ailleurs souvent à Paris, tout occupé qu'il est de rédiger ses « Mémoires », dans sa captivité dorée de Commercy. Quant à la marquise, elle ne mourra que très longtemps après lui, en 1693, dans cette communauté, d'où l'affection et les prévenances s'étaient retirées d'elle, à mesure que sa ruine se précipitait : elle fut cependant inhumée dans le cloître, devant la grande porte de l'église (3).

Arrivons à notre troisième personnage, le confesseur de la communauté, Antoine Blache ; c'est un prêtre instruit, lettré même, d'une famille noble dauphinoise ; il a débuté par la carrière des armes, puis il s'est consacré à Dieu ; il habitait dans la communauté de Saint-Sulpice, quand son archevêque, en octobre 1670, le fit nommer, à la place de l'abbé Gondon, confesseur de la congrégation du Calvaire, dont il fut élu « visiteur » en septembre 1672 (4).

Il avait jusqu'alors partagé tranquillement sa vie entre la piété et les lettres quand la confidence de la prieure sœur Jeanne-Thérèse de Sainte-Marie, et de la mère Angélique, dé-

du Marais dans un médaillon sculpté par Girardon. (Guilhermy, *Promenades archéologiques*, I, p. 555.)

(1) C'était aussi un de ses fidèles correspondants. Il mourut le 31 juillet 1678.

(2) A son arrivée à Commercy, en 1662, il devait 4 millions. Ses revenus n'excédaient pas 170,000 l. Il parvint cependant à réduire considérablement ses dettes.

(3) Elle mourut le 24 sept. 1693; la cérémonie d'inhumation eut lieu le lendemain; sa femme de chambre resta au couvent, où elle mourut le 22 avril 1696 ; elle fut également inhumée. (Arch. Nat., L. 1053. Registre des bienfaitrices de la communauté du Calvaire.)

(4) Il fut présenté au parloir du couvent comme visiteur par l'évêque de Rhodes, supérieur du couvent, le 9 sept. 1672. (Rég. de délib. du couvent, p. 100, Arch. Nat., L. 1660.)

positaire du secret de la marquise d'Asserac, mirent à la torture sa conscience. Son premier mouvement fut de se démettre de son emploi ; il s'en ouvre à Mme d'Aiguillon, nièce de Richelieu, protectrice de la communauté, qui, dans son hôtel voisin du Petit-Luxembourg, reçoit les artistes et les gens de qualité de l'époque (1), et consacre une partie de sa fortune à doter les couvents et les œuvres charitables de la capitale. Elle le persuade de demeurer à son poste. Il reste en effet, pour tâcher d'empêcher la réalisation du complot. Son secret toutefois l'étouffe. Il s'en ouvre alors aux R. P. Guilloré, Seigne, et au recteur des Jésuites, qui le dissuadent de toute dénonciation. Il en conçoit une violente colère contre « la Société », comme on disait alors, et il va prendre d'autres conseils ; il frappe à la porte du père Texier, prieur de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, qui, lui, l'engage à *tout révéler*. Cette fois ses hésitations sont vaincues ; sa conscience parle ; il écrit au secrétaire d'Etat, à Le Tellier. Mais comme il craint pour sa sûreté en dénonçant la conspiration, il demande simplement à le Tellier, s'il croit sa communication digne d'intérêt, de ne point lui en accuser réception, mais d'imprimer seulement par une majuscule initiale en rouge le titre de la *Gazette de France* du 31 décembre 1673, ce qui eut lieu en effet (2). Blache dès lors ne doute plus de l'importance du service qu'il a rendu au Roi et à l'Etat, d'autant plus que cet événement coïncide avec la suppression à la Cour du fameux « cabinet des parfums ».

Après avoir ainsi libéré sa conscience, Blache — il s'y attendait — est en butte à toute les persécutions. Il ne doute pas que ses ennemis ne cherchent à se débarrasser d'un personnage détenteur d'un secret d'Etat. On essaye, il le dit, de l'empoisonner avec le vin de ses burettes. Il se retire, en 1674, pour échapper aux embûches qu'on lui tend, au Séminaire des Missions étrangères, rue du Bac et Petite-Grenelle (3), au

(1) V. la description de l'hôtel du Petit-Luxembourg, dans Sauval. Hist. de Paris, t. III. Didier, 1879, p. 6. Sur Mme d'Aiguillon. Bonneau-Avenant : la duchesse d'Aiguillon, Paris.

(2) M. Taschereau, dans la *Revue rétrospective* (t. I, II, III), ou il a reproduit un résumé du mémoire de Blache, dit qu'il a vérifié le fait : dans le n° du 31 déc. 1673, le G. initial est rouge, alors qu'il est noir dans tous les autres numéros.

(3) C'est aujourd'hui la rue de Babylone, en souvenir du fondateur de ce séminaire, le R. P. Bernard de Sainte-Thérèse, évêque de Babylone. (V. Bournon, Add. au. Lebeuf, Paris, Champion, 1890, p. 267.)

faubourg Saint-Germain, institution que protégeaient Mme d'Aiguillon et quelques autres dames de qualité, parmi lesquelles Mme de Miramion. Il y reste peu de temps. Dès le 29 janvier 1675, il est installé à la cure de Rueil, toujours à l'instigation de Mme d'Aiguillon, alors propriétaire du château que lui avait légué son oncle, « l'éminentissime cardinal de Richelieu ». Son ministère paroissial fut troublé par des tribulations sans nombre qu'il serait trop long de rappeler, et sur lesquelles il s'est étendu avec complaisance : déjà on voit s'affirmer cette maladie de la persécution qui devait croître avec les années, et le mener à la Bastille. Il est accusé par ses paroissiens de tomber du mal caduc ; son archevêque lui fait prendre ses papiers ; il est arrêté par des exempts et reconduit à Saint-Sulpice; sur l'ordre de M. Hotman, faisant fonction d'intendant de la généralité de Paris (1), on lui ordonne de résigner sa cure qui valait 3.000 fr., sous la menace d'une lettre de cachet; dans ce complot tramé contre lui, il reconnaît la main des conjurés, des empoisonneurs, « qui n'ont rien négligé pour se délivrer d'un homme qui était à toute heure en état de les convaincre de leur crime ». Son enlèvement à Rueil date du 18 décembre 1676. Dès le mois de janvier 1677, nous le trouvons prêtre habitué et confesseur à Saint-Sulpice, dont le curé est alors M. de Poussé. Il paraît avoir vécu quelques années paisibles; il fait connaissance, parmi les paroissiens, de M. Saint-Aignan, qui lui arrache son secret en 1681, et l'introduit à la Cour. Il est reçu un jour à Saint-Germain, par le roi lui-même, qui le comble d'amabilités, en présence de l'archevêque de Paris, étonné, et du Père La Chaise, confondu. N'oublions pas que le Père La Chaise est devenu pour lui la personnification de tous les crimes tramés dans l'ombre par les Jésuites, depuis que ceux-ci l'ont dissuadé de dénoncer le complot qu'il a surpris au couvent du Calvaire; c'est lui qu'il accusera de supprimer pendant 14 ans tous les placets qu'il adressera au roi, datés de ses diverses captivités, ainsi que les requêtes de ses protecteurs, le duc de Saint-Aignan et M. de La Rochefoucauld; c'est lui qui dénonce aux autres

(1) Vincent Hotman, intendant des finances, suppléa, de 1675 à 1679, l'intendant en titre, Charles Colbert de Croissy : c'était un des familiers de J.-B. Colbert (Cf. Mém. de S. Simon, t. II, pp. 224-25), et A. de Boislisle, les Intendants de la Gté de Paris, in *Mém. Soc. Hist. de Paris*, t. VII, 1880, p. 280.

cours les secrets de la cour de France, c'est lui qui, possédant la feuille des bénéfices, se livre à des malversations sans nombre. Il nous en a conté quelques-unes, non sans saveur. Il faut lire au moins dans ses Mémoires les histoires du P. de Goulaine, de l'abbé de Bellemont, sans oublier les aventures de l'archevêque, qui, « ennuyé des vieux charmes » de Mme de Bretonvilliers, se laisse prendre par ceux de la jeune grisette La Varennes.

Enfin, et surtout, le récit d'une visite à la maison de campagne du P. La Chaise, le château de Mont-Louis, en compagnie du frère Julien : à la cave, ce sont des tonneaux de dix ou douze sortes de vins; dans le garde-manger, des amas de jambons, cervelas, langues fourrées, andouilles de Troyes; dans l'office, des confitures sèches et liquides, des rossolis de toute espèce, des ratafias de toute couleur; dans le jardin, des orangers, grenadiers, citronniers; dans la chapelle, des tableaux originaux des meilleurs maîtres; enfin, « un vrai pays de Cocagne où les alouettes tombaient toutes rôties » : tout cela en effet venait de présents offerts par les candidats aux bénéfices dont le tout puissant jésuite tenait « la feuille ».

Pour l'instant Blache est en pleine faveur. Il a refusé de s'en aller en mission au Siam, où voulait l'envoyer l'évêque d'Héliopolis, sans doute pour se débarrasser de lui. Il est nommé député du 2e ordre à l'assemblée du clergé de 1683, pour la province du Dauphiné, malgré l'opposition de son évêque. Le Camus ; il est chargé, en 1685, de l'instruction de plusieurs «nouveaux convertis ».

A leur usage il écrit sa « Réfutation de l'Hérésie de Calvin » (1) qui paraît en 1687, chez Antoine Lambin, rue Saint-Jacques, « au Miroir », précédée de l'approbation, non seulement de l'abbé Cocquelin, chancelier de l'Eglise et de l'Université de Paris, « approbateur royal », mais de celle des curés de Saint-Laurent, de Saint-Sulpice, des Saints-Innocents, docteurs en Sorbonne, des R. P. Claude Frassen, « définiteur » général de l'ordre de Saint-François, des abbés de Champigny, de Guénegaud, d'Argouges et Le Camus, docteurs en Sorbonne (2). Blache approuve les mesures prises par le roi

(1) Le titre exact est *Révélation de l'hérésie de Calvin* par la seule doctrine de MM. de la R. P. R. pour affermir sans dispute les nouveaux convertis dans la foy de l'Eglise catholique. Paris, 1787, in-16.

(2) Il prétendit plus tard, dans un mémoire manuscrit, avoir été frustré d'une

contre les protestants, les déclare conformes à la doctrine de saint Augustin, dont il donne à la fin de son volume quelques extraits de lettres, pour comparer la conduite de Louis XIV à l'égard des calvinistes à celle d'Honorius contre les donatistes. Devançant d'une année Bossuet, dont « l'Histoire des variations » ne paraîtra qu'en 1688, il écrit : « D'où vient cette diversité de sentiments parmi les Calvinistes et quelle est la pierre d'achoppement de tous ces hérétiques ? Il est aisé de le découvrir. C'est le penchant naturel que les hommes ont de donner à l'Ecriture Sainte l'explication qui flatte le plus leur sens et leur raison ; et comme les Calvinistes tiennent pour article de foi que leur esprit particulier est plus capable de juger du vrai sens de l'Ecriture que toute l'Eglise ensemble, il s'ensuit de là qu'ils ne seront jamais constans dans leur foy, et qu'ils changeront toujours selon qu'ils le jugeront à propos (1). » Nous ne suivrons pas A. Blache dans sa controverse théologique, toute émaillée de citations des Pères. Constatons seulement qu'elle représente une culture développée des matières religieuses selon l'esprit du temps, et que l'auteur se signale par le souci de rester dans la pure orthodoxie de l'Eglise.

Cependant, plus tard, dans sa Lettre aux religieuses de la Visitation, datée du 3 juin 1695, au sujet d'une « vie » de leur supérieure, la R. M. Louise-Eugénie Fontaine, morte le 29 septembre 1694 (2), nous le verrons prendre résolument la défense des doctrines jansénistes contre les Jésuites, qu'il accuse d'avoir rédigé cet ouvrage anonyme et surpris la bonne foi des religieuses. On se rappelle que ce fut cette visitandine qui fut désignée par l'archevêque de Paris pour diriger l'abbaye voisine de Port-Royal, après l'expulsion des religieuses. « Née de parents calvinistes, nous dit Sainte-Beuve dans son *Port-Royal* (t. V, p. 212), et d'abord élevée dans cette communion, elle s'était de bonne heure réconciliée à l'Eglise catholi-

partie des bénéfices de son livre par de louches intrigues de personnages de l'archevêché [mss. 23.493 de la Bib. Nat.].

(1) Réfut. de l'Hér., p. 186 [Bib. Nat. Rés. P. 22.284].

(2) Dans cette lettre, véritable opuscule de 94 p. [Bib. Nat., mss. 23.493], il approuve en particulier la résistance des sœurs de Port-Royal contre la mère Eugénie Fontaine, de la Visitation Sainte-Marie, placée à la tête de leur ordre après les journées des 21 et 26 août 1664, et cite l'exemple, rapporté par Ch.-Aug. de Sales, neveu de Fr. de Sales, de la résistance de la R. M. Marie de Blonay à l'archevêque de Lyon, comme un épisode louable de la vie de cette religieuse.

que et à son autorité, et elle penchait tout entière du côté de cette autorité, comme il arrive d'ordinaire aux convertis. »

Bien qu'à cette époque Blache eût les faveurs de la cour (1), sa manie des complots ne l'avait pas abandonné. En novembre 1683, il a découvert, sur la dénonciation de la sœur Marguerite Boucheron, tourière du Calvaire, une nouvelle conspiration contre la vie de la Dauphine et de Monseigneur le prince de Bourgogne, dirigée toujours par la marquise d'Assérac, « qui se sert pour ses menées secrètes de l'entremise d'une de ces femmes qui vendent à la toilette des dames de qualité, et que Mlle de Bensola, fille d'honneur de la Dauphine, introduit à la toilette de cette princesse »; Mlle de Bensola reçut même de Mme d'Assérac des confitures « en flans d'épine-vinette » qu'elle aimait beaucoup, et qu'elle soupçonna — plus tard — avoir été empoisonnées; il en avertit le chancelier Le Tellier. En 1692-93, il découvre des projets d'insurrection suscités par le Prince d'Orange, et il écrit à Pontchartrain. Cette fois on renvoie ses lettres au lieutenant de police, la Reynie : on le traite comme monomane du complot, on ne prend plus au sérieux ses dénonciations. Bien plus, c'est lui qu'on espionne. Ce sauveur du roi et de la monarchie est devenu gênant pour tous. L'archevêque de Paris, Mgr de Harlay, obtient contre lui des lettres de cachet pour le faire enfermer à Saint-Lazare, où il est conduit le 15 décembre 1694 (2).

Une partie du vaste enclos de Saint-Lazare, en dehors des bâtiments de la Congrégation de la Mission, dont le supérieur était alors le P. Joly, venait d'être affecté à une prison (3), dont le directeur était M. de Saint-Paul, et où l'on renfermait surtout les aliénés et les fils de famille convaincus de dissipation. Le séjour à la prison de Saint-Lazare était loin d'être agréable, si nous en croyons la description que Blache a laissée de son cachot : « Il n'y avait pour tout siège

(1) Le roi lui avait accordé une pension de 600 fr. sur sa cassette, et il avait en 1684 observé l'éclipse dans un télescope imaginé par lui, ainsi qu'il le rappellera plus tard dans son placet à Mme de Maintenon.

(2) Bib. Nat. mss 23.493. Pièces très curieuses composées par l'abbé Ant. Blache, dénouement de plusieurs intrigues concernant Mgr de Harlay et les Jésuites (1693-96).

(3) Bournon, *Addit. au Lebeuf*, p. 318, et Arch. Nat. X^{2b} 1335 : procès-verbaux des visites faites chaque année aux détenus par un président et un conseiller au Parlement, série complète de 1718 à 1788, sauf les années 1722-33 ; le nombre de ces détenus était d'environ 50.

qu'un morceau de bois large de 3 ou 4 pouces scellé dans le mur, et plus haut un autre bout de planche, aussi scellé dans le mur servant de table; le lit était disposé à proportion...; ce lieu n'était éclairé que par une fenêtre grillée qui donnait dans la galerie qui ne tirait son jour que d'une fenêtre qui était au bout. » Nous ne nous attarderons pas à rappeler « les manières féroces » du frère Jacques Cauvin, son geôlier, qui lui apportait à manger en le menaçant du bâton. On finit par lui accorder, grâce au P. Thieulin, confesseur des prisonniers, de l'encre et du papier, et un poële, qui faillit l'asphyxier : il ne manqua pas d'attribuer son salut à l'intercession quasi divine de saint Vincent de Paul, en faveur de qui il voulut plus tard témoigner, quand fut instruite sa cause de béatification (1).

Pourtant le nouvel archevêque de Paris, Mgr de Noailles, teinté de jansénisme, et moins soumis aux Jésuites que son prédécesseur, sollicité d'autre part par le curé de Versailles, Hébert, qui était venu plusieurs fois voir Blache dans sa prison, le fit mettre en liberté le 21 mars 1696. Il était resté 16 mois à Saint-Lazare. Il alla, après avoir remercié le roi, au noviciat des Jacobins, Faubourg Saint-Germain. Mais les dominicains étaient assez inquiets de l'avoir parmi eux, soit qu'ils craignissent quelque scandale de sa part, soit qu'ils eussent peur de mécontenter le Père La Chaise, alors tout puissant sur l'esprit du roi. Il ne resta dans leur couvent que jusqu'en 1703, non sans avoir eu le temps d'y écrire la relation de son secret, et de déposer un testament, en certifiant la véracité, chez Dupont, notaire; il en remit également une copie au P. Vinand, son confesseur au noviciat.

Pour jouir pleinement de sa tranquillité, il alla louer, au prix de 62 livres, une chambre au collège de Justice, rue de la Harpe. Là, il s'occupait d'œuvres charitables, allant le matin à l'Hôtel-Dieu, le soir chez les Chartreux et les Capucins. Mais son esprit travaillait toujours, hanté par les persécutions des jésuites et par les complots : il recopiait l'histoire de son fameux secret sur la tentative d'empoisonnement, que d'Ar-

(1) V. Déposition juridique de A. Blache, produite par devant les commissaires députés du Saint-Siège, afin de procéder à l'information du serviteur de Dieu, Vincent de Paul, après avoir prêté serment le 3 août 1705, au sujet de 2 grâces qu'il reçut du ciel par l'intercession de ce serviteur de Dieu, alors que lui, déposant, était injustement détenu prisonnier dans un cachot de la prison à Saint-Lazare-les-Paris. [Bib. Arsenal. Arch. Bastille, 10,588.]

genson trouvera plus tard en perquisitionnant dans sa chambre et qui forme un manuscrit de plus de 1000 pages, conservé à la Mazarine (1). Des placets adressés au roi attirèrent de nouveau sur lui l'attention de la police. Au mois d'avril 1709, il est arrêté par ordre du lieutenant de police, et conduit à la maison des Frères de la Charité, à Charenton.

Dans cette maison, fondée, en 1645, par un ancien contrôleur des guerres, Sébastien le Blanc, et desservie par les frères de Saint-Jean-de-Dieu, ceux-là mêmes qui possédaient au faubourg Saint-Germain un hôpital réputé, on recevait, comme à Saint-Lazare, des individus atteints de faiblesse ou de dérangement d'esprit, sans qu'ils y soient détenus à la suite d'une condamnation judiciaire : « Les prisonniers de Charenton, écrira Mercier (2), sont des fous, des imbéciles, des libertins, des débauchés, des prodigues ; l'amour et l'ambition, voilà les deux maladies qui désorganisent la tête humaine ; la maison est agréablement située ; elle n'était point de sa nature une prison d'Etat, elle l'est devenue, puisqu'on y enferme par lettres de cachet. Il y avait là une moyenne de 120 « pensionnaires », retenus par ordre du roi, qui payaient une pension de 400 à 600 fr. et devaient être relativement assez bien soignés (3); tous les ans, au mois de septembre, ils étaient visités par un délégué du roi, le premier président du Parlement.

Dès qu'il est enfermé à Charenton, Blache ne cesse d'écrire des placets au Roi, à d'Argenson, à Pontchartrain : plusieurs copies autographes se trouvent encore à son dossier, conservé dans les Archives de la Bastille, à la Bibliothèque de l'Arsenal (4). La police de son côté ne perd pas son temps ; en juin 1709, on perquisitionne dans sa chambre, au collège de Justice : on y trouve des liasses de papiers qui sont mises sous scellé, des libelles, des demandes de bénéfices, d'emplois, des livres,

(1) Bib. Maz. mss *2247*. « Anecdotes ou histoire secrète qui découvre les menées sourdes du cardinal de Retz et de ses adhérans pour ôter la vie au Roy et à monseigneur le Dauphin par les mêmes moiens dont ce cardinal s'était servi pour la faire ôter au cardinal Mazarin, par Ant. Blache, prêtre, docteur en théologie. 1702. 1058 p., copie authentique, avec corrections authographes de l'auteur. » — C'est d'après une autre copie qui se trouvait dans les papiers de Bouhard, que Taschereau a publié les extraits de la *Revue rétrospective*, t. I, p. 7, II, p. 18, et III, p. 33, Paris, Fournier, 1833 et sqq. C'est sans doute celle qui se trouve actuellement à la Bib. de la Chambre des députés sous le n° 1364.

(2) *Tabl. de Paris*, Amsterdam 1788.

(3) V. Esquirol, la Maison de Charenton. *Revue d'hyg.*, t. XIII, 1835, pp. 1 et sqq.

(4) Bib. Ars. [Arch. de la Bastille : 10.588.]

la plupart jansénistes (1), bien que Blache se soit toujours défendu d'être de ce parti, enfin des liqueurs et onguents, qui excitent plus particulièrement l'attention. Le roi ordonne de les examiner. L'analyse en est confiée à un expert, nommé Homberg, dont on a conservé le rapport. Ces produits trouvés sont inoffensifs : eau distillée, vinaigre distillé, huile de térébenthine, baume de copahu, extrait de genièvre, préparation émétique de l'antimoine, etc. Pourtant l'impression de la police paraît avoir été mauvaise sur le compte de Blache, car il est transféré à la Bastille, le 15 janvier 1710, et ni ses placets au roi, ni sa lettre à Mme de Maintenon, ni la protection de M. de La Rochefoucauld ne l'en feront sortir. Nous avons l'explication de ces refus par les notes qui sont au dossier, telles que celle-ci : « Cet abbé Blache était apparemment un fou, un visionnaire, qui ne rêvait que complots et conjurations contre le roy, par-dessus cela un menteur perpétuel qui, à l'aide de ses impostures, croyait faire fortune ou avoir récompense de ses avis. » Néanmoins aucune charge précise contre lui, il gêne, on l'enferme, et c'est tout.

Lors du transfert de Blache à la Bastille, Lazare Richer, le prieur de Charenton, avait remis au gouverneur, M. de Bernaville (2), les affaires du prisonnier : une montre en argent, une tabatière de cuivre, un porte-crayon, un sifflet. Pour son entretien, Blache n'avait qu'une pension de 600 fr., qui lui avait été léguée par le président Cousin, en 1702, et qui lui était payée par le principal du collège de Laon, puis quelques menus revenus comme celui de la chapelle Jean Beuse, dans l'Eglise de Montlhéry, que lui transmettait son ami et confident, Louis Dumonceau [ou Du Monceau], prêtre, docteur en Sorbonne, demeurant quai des Ballons, dans l'île Notre-Dame aujourd'hui île Saint-Louis. Sans doute n'était-il point trop malheureux à la Bastille : nous trouvons dans les listes de ses menus, qui lui sont fournis par le « major » : poulets, oranges, eau-de-vie, vin de Bourgogne, de Tonnerre, d'Alicante... et

(1) Entre autres : Défense de Port-Royal, apologie de Jansénius, vie de M. Arnauld, apologie de Saint-Cyran, puis des livres sur les jésuites : Historia jesuitica, morale des jésuites, défense de l'Université contre les jésuites. (Arsenal, 10c 1

(2) Ch. de Fournière, écuyer, sieur de Bernaville, venait d'être nommé gouverneur de la Bastille le 12 nov. 1709 : il était auparavant gouverneur de Vincennes. Il fut un bienfaiteur de l'Hôtel-Dieu, comme son prisonnier (A.-N. [illegible], p. 206). Il mourut le 8 déc. 1718, à 74 ans, et fut enterré au couvent des Minimes de la Place Royale. (F. Bournon, la Bastille, *Hist. Gen. de Paris*. Imp. Nat. 1893 p. 91.)

même du Champagne (1). Mais ce qui le soutenait surtout, c'est sa haine des Jésuites, qui paraît bien être devenue chez lui l'idée fixe du persécuté, haine qui se donne carrière dans tous ses placets, et qui est traduite d'une phrase lapidaire sur la feuille de garde de son dossier de prisonnier, dans les Archives de la Bastille. « C'était un ardent ennemi des Jésuites. »

Il paraît pourtant avoir promis aux protecteurs, qui sollicitaient sa mise en liberté, de ne plus s'occuper des Jésuites ; c'est ce qu'il fait écrire à M. de La Rochefoucauld, dans une lettre du 2 février 1713 (2), où celui-ci intercède de nouveau en sa faveur. Il fait encore écrire par un « concaptif » à son ami Dumonceau, le 1er janvier 1714 : « Il y a trois ans et 11 mois que je suis à la Bastille après 10 mois de captivité à Charenton. » Enfin le 29 janvier 1714, c'est Bernaville, le gouverneur, qui écrit lui-même à Dumonceau : « Notre pauvre bonhomme vient de mourir (3). » Il n'avait pas 82 ans comme il le disait dans une de ses dernières lettres, mais seulement 78 ans 1 2, étant né le 28 août 1635.

Il fut enterré, selon l'usage dont on usait pour les prisonniers de la Bastille, au cimetière de la paroisse Saint-Paul ; son convoi coûta 8218 s. (4).

Il avait, avant de mourir, dicté un testament, daté du 26 janvier 1714, reçu par Vieillart et Delaleu, notaires, où il faisait l'Hôtel-Dieu son légataire universel, et désignait pour exécuteur testamentaires son fidèle correspondant l'abbé Dumonceau. Il avait espéré venir un jour mourir dans la maison des pauvres : « Je me trouverai mieux partagé, écrivait-il dans sa lettre à Mme de Maintenon (5), en 1709, d'aller mourir à l'Hôtel-Dieu après avoir été ruiné et persécuté par un jésuite, confesseur d'un roi très chrétien par excellence, sans autre raison que d'avoir été son fidèle Mardochée, que si je mourais dans le plus superbe appartement de Versailles. »

(1) Bib. Ars. [Arch. Bast. 10558]. On a la même impression en lisant le Journal de la Jonchere, financier enfermé à la Bastille sous Louis XV, publié par Babeau, in *Mem. de la Soc. de l'Hist. de Paris*, 18[illegible], pp. 1 à 46, ou celui du baron Hennequin, enfermé de 1675 à 1677, in *Rev. retrosp.*, 1888, 2e sem. pp. 49 à 21. V. aussi A. Gazier, la Bastille en 1743, in *Mem. Soc. Hist. de Paris*, 1880, pp. 11 et suiv.

(2) Arch. Ass. Pub. Fonds Hôtel.-Dieu. Dons et legs. Dossier Blache.

(3) Arch. Ass. P.

(4) La Bastille se trouvait dans la circonscription curiale de cette paroisse, on y célébrait les convois des prisonniers, et on les inhumait au cimetière de la paroisse. (Bournon, la Bastille, *o. c.*, p. 154.)

(5) Cette lettre a été publiée, et se trouve à la Bib. Nat. [Rés. Ld 39. 236.]

Il avait été en relation avec une religieuse de l'Hôtel-Dieu, sœur Sainte-Claire, qui vint le voir à la Bastille, et à qui il confia en dépôt une copie de son fameux manuscrit, ce qui procura quelques désagréments à cette pauvre religieuse, interrogée à ce sujet par la police (1). Cela explique assez qu'il ait songé à l'Hôtel-Dieu pour lui léguer ses biens, assez modestes d'ailleurs. Après la vente des meubles, et le payement des dettes, l'administration hospitalière toucha simplement 2717# 11 s.; ses habits furent donnés, suivant ses volontés, à Viart, aubergiste, demeurant devant Saint-Côme, près le collège de Justice, ses livres à Dumonceau, et sa montre avec 100# à Janisson de Mondevis, son codétenu à la Bastille. Dans sa chambre au collège de Justice que, dans une de ses lettres, il appelle le collège d Injustice en souvenir de son arrestation, au premier étage, sur la cour, chambre louée 48#, on trouva quelques toiles religieuses, le portrait du roi, un Christ d'ivoire, deux pendules plaquées d'écaille, 15 pièces de faïence formant garniture de cheminée, une couche à piliers de hêtre, 2 fauteuils et 7 chaises en noyer, divers ustensiles en cuivre rouge ou jaune : coquemard, chauffrette, bassinoire, etc : le tout fut vendu pour 903#11 s. (2).

On pouvait croire à jamais ensevelie dans l'oubli la mémoire de ce pauvre abbé qui avait fait à peu près toutes les prisons de la capitale, lorsque, au moment du procès des jésuites, le Président Roland d'Erceville (3), s'emparant du manuscrit de Blache, découvert en 1763, dans les papiers du collège de Clermont, par les commissaires du Parlement, le présenta aux Chambres du Parlement, dans un rapport fort étendu, daté du 27 février 1768, comme étant une pièce à conviction très sérieuse contre les Jésuites (4).

Après avoir résumé toutes les tribulations de Blache, rappelé ses accusations contre le P. La Chaise, contre l'archevêque de Harlay, contre l'évêque de Grenoble. Le Camus, contre les doctrines des Jésuites, « dont la favorite est le parricide des rois qu'ils n'abandonnèrent jamais », ainsi que Blache

(1) Ars. Bastille, Doss. 10588, lettre de Pontchartrain du 14 janv. 1711.
(2) Arch. Ass. Pub.
(3) Barthelemi-Gabriel Roland d'Erceville, né en 1734, président de la Chambre des enquêtes au Parlement de Paris, mourut sur l'échafaud le 20 avril 1794, avec plusieurs de ses collègues. (Cf. Biographie Michaud.
(4) V. Recueil de plusieurs ouvrages de M. le Président Roland, Paris, P.-G. Simon et N.-H. Nyon, 1783, in-4°, pp. 278-334.

n'avait pas craint de l'écrire à Mme de Maintenon, le Président Roland conclut : « L'abbé Blache n'a rien inféré dont il n'ait été témoin, et très souvent auteur, circonstances qui ajoutent un très grand poids à tout ce qu'il raconte. En effet, toute cette histoire est marquée, du commencement jusqu'à la fin, au sceau de la bonne foi et de la véracité; un air de simplicité et de candeur annonce partout que les faits se sont passés tels que l'abbé Blache les rapporte; les événements s'y succèdent de la manière la plus naturelle; ils s'arrangent sous la plume de l'auteur avec un ordre si convenable qu'ils semblent naître les uns des autres et que ceux qui suivent, en servant de preuve aux premiers, tirent eux-mêmes toute leur force de ceux qui sont détaillés ensuite ; l'auteur sait piquer la curiosité de son lecteur et ensuite la satisfaire », et il ajoute un peu plus loin : « Les épreuves par lesquelles la Providence l'a fait passer servent aujourd'hui de preuves contre la morale pernicieuse des Jésuites. » Le Parlement se contenta d'ordonner le dépôt au greffe du manuscrit de Blache (1).

Après avoir vu les notes du dossier de la Bastille, que n'a pas connu le président Roland, il nous est difficile de souscrire à l'avis intéressé de ce magistrat. Sur un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (2), intitulé : « Lettre d'un docteur en théologie sur l'emprisonnement de l'abbé Blache », et dont l'auteur n'est autre que Blache lui-même, on lit, en note : « L'auteur de ce manuscrit ne peut être exempt du soupçon de passion, et le sieur Blache d'après les faits qu'il raconte ne peut manquer d'être regardé comme léger, indiscret et peut-être un peu visionnaire. » C'est l'opinion sans doute à laquelle il est raisonnable de s'arrêter; c'est celle qu'ont adoptée MM. les Dr Cabanès et Nass dans leurs études sur les « Poisons et sortilèges (3) », où ils relatent en quelques mots les révélations de Blache : « C'est un persécuté-persécuteur, qui ignorait les conspirations et complots qui défrayaient la curiosité publique, sincère, mais déséquilibré. » La note qui se trouve à l'article Blache dans la liste des prisonniers de la Bastille (4),

(1) Bib. Nat. mss fr. 6453, f° 186.
(2) Bib. Nat., mss. fr. 6453, f° 185.
(3) Drs Cabanès et Nass : *Poisons et sortilèges*, 2e série. Paris, Plon, 1903, p. 186.
(4) *Histoire générale de Paris.* Les lettres de cachet à Paris, suivies d'une liste des prisonniers de la Bastille (1659-1789). Paris, Imp. Nat., 1903, p. 161.

donnée par M. Funck-Brentano : « Transféré de Charenton à la Bastille, pour libelles jansénistes et parce qu'il distribuait des remèdes pour guérir, dont quelques-uns étaient estimés dangereux », si elle émane de Pontchartrain, montre toutefois de quels prétextes fantaisistes on se servait alors pour obtenir et délivrer les lettres de cachet. Que dire aussi d'un siècle où la marquise d'Assérac, héritière d'une noble famille, était soupçonnée, après les accusées de la Chambre Ardente, la comtesse de Soissons, la marquise de Polignac, la princesse de Tingry, la duchesse de Bouillon, la maréchale de la Ferté, et jusqu'à la Montespan elle-même !

MARCEL FOSSEYEUX.

POÈMES

LE CHIEN RIT

Le chien rit, le chat danse.
Toi, tu lis, tu lis !

Le chien rit, le chat danse.
Et tu lèves les yeux.

Le chien rit, le chat danse,
Mais ton livre te chante :
Tout l'art, toute la science :
Tu les veux, je les ai.

Le chien rit, le chat danse,
L'eau fleurit, le ciel chante ;

Tout l'art, toute la science..

BRUIT DE LA MER

Bruit de la Mer,
Bruit régulier et doux,
Vers tes eaux tu m'attires,
Dans tes eaux tu me berces.

Tes eaux ne sont pas froides,
Bruit prolongé et doux,
Tes eaux ne sont pas chaudes,
Mais, dans ton sel liquide,
Porté, glacé, brûlé,
Mon corps joyeux s'enivre.

Bruit complexe et brisé,
Chant des eaux bienfaisantes
Qui purifient mon corps,
Eau tiède qui me berces,
Eau dense qui m'allèges,
Ah ! purifie mon âme !

— Des quatre coins du monde
J'ai lancé mes tempêtes
Contre les murs boueux
Des ports pleins de richesses,
De lumières et de femmes
Qui rendent les hommes fous.
Aux quatre coins du monde
J'y ai sali mes eaux.

— Bruit chuintant et doux,
Les débris que tu roules
Je les vois... Mais je t'aime...
Donne-moi le baptême
De ton seul mouvement.

— Endors-toi, je te berce,
Homme petit-enfant.
Rêve, mes bras sont tièdes ;
Tiède leur va-et-vient.
Abandonne-toi, rêve...
Dors, ferme les yeux
Dans leur va-et-vient tiède,
Dans leur va-et-vient trouble...

TEMPÊTE

Tu as pris ta face noire,
Rivière.
Tu t'es mise à courir.
Tes nuages s'effilochent, traînent,

Sur les petites têtes jaunâtres
De tes vagues pressées.
Les planches de ma barque craquent.
Tu me chasses par le travers.
Tu me roules, tu me couches.
Dans les nénuphars tu m'empêtres,
Sur les racines tu m'échoues.

Les branches des saules me sifflent :
« Saute à terre !
Elle casse toutes les amarres,
Elle affole toutes les voiles.
Vois ce qu'elle fait de nous-mêmes
Qui cachons les plaies de ses rives.
Ses tornades tragiques
Dispersent nos débris. »

Ah ! peureuses !
Qu'il fait bon dans ces souffles tièdes !
Ma barque est large et stable,
Et les cals de mes mains
Collent solidement à mes rames flexibles.
Pleurez, saules d'argent, sur votre paix troublée,
Pleurez saules, pliez, mais laissez-moi me battre
Contre ses herbes, les grosses gouttes de sa pluie, son vent.
J'avance, peu à peu, sur la tête des lames,
Je danse, je suis fier, je suis seul, et je pars
Loin des conseils prudents de vos têtes hagardes.
Je ne suis pas d'humeur à céder aujourd'hui.

AOUT S'EN VA

Août s'en va.
Et je ne rêve plus que cartouches,
Bourres grasses, cartons minces, chargettes, sertisseur.

Quelle poudre ? La pyroxylée, ou la noire ?
Quel plomb ? Ordinaire ou durci ?

Je fais venir les catalogues.
Je feuillette les manuels.

Et je tire de sa gaîne
Mon bon fusil, pas hammerless.
Je le monte, je le démonte,
Je le remonte, je le graisse.

J'appelle, toutes les cinq minutes,
Je siffle, je caresse mon chien.
Je lui tapotte les cuisses,
Je le serre dans mes bras.
Je lui parle. Et je le bats,
S'il ne fait pas « terre » à mon signe.

Et je vois les champs parallèles
Des plaines où je vais marcher.
Leur terre dense, crevassée,
Et molle encore de l'aube.

Je vois les têtes versées
Des paturins écrasés d'eau,
Entre les ombelles des friches ;

Les fils de la Vierge accrochés
A la paille grise des éteules,
Chargés de gouttes de rosée,
Argentés, lourds, et cintrés,
Comme les câbles d'un train de péniches ;

La fumée des fanes brûlées
Monter, s'infléchir et descendre
Vers le brouillard laiteux qui flotte
Entre les mottes des sillons ;

Et des paysans gigantesques,
Derrière leurs attelages fumants,
Fendant la terre embuée,
Labourer comme sur une mer.

Tout à coup les brindilles luisent,
Les feuilles deviennent des miroirs.
Le ciel vit ; j'ai une ombre.
Le silence fuit, déchiré...

Mes bottes me semblent légères.
Du bleu tombe de partout.
Un parfum éternel monte
Des têtes inégales des trèfles
Où le chien s'enfonce, et rencontre.

Il me regarde. Il s'allonge.
Sa bouche mordille le vent.
Il arrête... Je m'avance.
Et le faisan part en criant.

ANDRÉ SPIRE.

UNE VISITE A J.-H. FABRE

Orange, samedi 24 septembre (1).

J'ai suivi tes instructions. Je suis ici depuis ce matin. Ma lettre et ton mot seront déjà arrivés à Sérignan. Mais si j'allais ne pas être reçu! Tu n'en serais pas si fâché que moi, puisque tu tiens moins à être renseigné sur Fabre que sur les lieux et les objets qui lui sont familiers, sur son milieu. Ceci ne te manquera pas.

Je viens de feuilleter sur les gradins du Théâtre antique le second tome des *Souvenirs* que j'emporte parce que c'est celui où Fabre parle le plus de Sérignan.

Je le ferme en me disant que Fabre est au moral à ses contemporains ce que le Théâtre antique d'Orange est aux maisons que l'on a bâties autour.

Je m'imaginais que sa renommée, qui est allée ces jours-ci au bout du monde, lui avait fait une gloire dans son pays et qu'à vingt lieues à la ronde on ne rencontrerait personne qui ne le connût au moins de nom. Mais à l'hôtel, au café, au bureau de tabac, je me suis adressé à des gens qui n'avaient apparemment jamais entendu parler de lui.

De Sérignan, dimanche.

2 heures. Je n'ai pas encore vu Fabre, mais, bien que je ne sache encore en quels termes m'excuser de ma venue, je ne saurais plus me dérober. Son ami Marius Guigue, l'aveugle des *Souvenirs entomologiques*, dont j'ai fait la connaissance, l'a prévenu de mon arrivée.

Le comment de cette rencontre? Je te raconterai cela plus tard. Nous avons, Marius et moi, déjeuné tous deux à l'auberge. Je l'attends dans une heure; il me conduira.

Ce matin il m'a fait faire le tour de l'*harmas*, où s'enterre notre ermite. As-tu remarqué comme cette propriété qui est à l'entrée du village, sur le bord de la route, en paraît éloignée

(1) 1910. (Ces lettres sont adressées à M. Marcel Coulon, dont le *Mercure de France* publiera bientôt une étude sur l'œuvre de J.-H. Fabre.)

dans son triste isolement? L'habitation, qui se cache sous un mur de clôture assez haut derrière lequel s'élève encore une rangée de cyprès, s'aperçoit à peine. C'est là que Fabre, loin des villageois, travaille depuis trente ans parmi les plantes et les insectes.

Le jour est splendide. On dirait, par ce dimanche, que le village met quelque coquetterie à s'habiller de lumière. Mais c'est le soleil qui rit et les maisons restent mornes. C'est l'heure où chacun se retire chez soi derrière les volets clos.

Portes de remise délabrées sur lesquelles éclatent des affiches électorales encore fraîches.

J'ai en face, par la fenêtre de l'auberge, la place ensoleillée où personne ne passe. Quelle tristesse dans le fin sourire de ces lauriers roses dont la fleur se consume au soleil sur la terrasse du café! Comme par tout le territoire provençal, sitôt qu'on quitte la mer, la vie respire ici l'abandon le plus désolé dans la lumière la plus charmante.

Je ferme étroitement les volets. Dans la salle où nous avons mangé règne une pénombre exquise. Je note le saucisson, les olives, le « lapin des champs », je ne sais quel bon vin du déjeuner et le tête à tête avec Marius Guigue qui se poursuivit gaîment.

Nous n'avons causé que de Fabre. On ne surprend dans l'admiration de ce menuisier (c'est un menuisier) pour son philosophe rien d'excessif ni de charlatanesque, rien de trivial. Une douceur qui vient de l'âme et emprunte à l'accent provençal sa gentillesse enveloppe la conversation de Marius quand il parle de son maître. Des traits de naïveté servent la vérité de ses sentiments : dernièrement, quand le délégué du ministre est venu remettre à Fabre la rosette, lui s'est mis en quatre pour organiser un « orphéon » dans lequel il comptait « prendre un trombone », car il joue de cet instrument. Mais l'ayant appris, Fabre lui a fait dire par une personne de la maison « que ce n'était pas sa place ».

Chut ! le voici et nous partons dès que j'aurai cacheté ma lettre.

Nîmes, le 26 septembre.

Arrivée chez Fabre à 3 heures. Nous n'entrons pas par la « grille », mais par cette discrète, étroite porte de côté dont

tu m'as parlé et qui ressemble en effet à une porte de tombeau. As-tu remarqué qu'il y a un bouton électrique ? Marius, qui devine mes moindres impressions, m'a dit en sonnant : « C'est son jeune fils qui a placé cela. »

L'après-midi est silencieuse, immobile ; le soleil brûlant courbe le jardin. Le maître n'a pas achevé sa sieste.

— « Cela semble un fait exprès — dit aimablement Madame Fabre; lui qui d'ordinaire se réveille vers trois heures! »

Mais il fait charmant sous les tilleuls et les marronniers. Dans sa cage suspendue au bout d'une branche, un serin égoutte par instant de petits cris cristallins. Je m'assieds sur un banc très abrité en face de l'entrée de la modeste demeure. Au rez-de-chaussée, aux étages, les volets vert fané sont clos. La façade en son crépi vieux rose est délicieusement paisible. C'est le moment de marcher dans le jardin sans trop faire crier le sable.

Comme la végétation est épuisée par l'été ! Les lauriers-thyms s'abandonnent, les lilas « sont moins que leur ombre », tant d'autres arbustes défaillent ; le jardin exprime avec soumission un à quoi bon mélancolique. Déjà mille feuilles sèches ne tiennent plus qu'à un fil ; mais l'air est si léger, si voluptueux que la vie se maintient encore dans ses fibres secrètes.

Cependant, au milieu de l'enclos et par-dessus les massifs, des marronniers superbes opposent aux traits du soleil des rameaux de la plus fraîche émeraude. J'arrive par une allée de bambous au pied d'un tertre tissé de lierre. Trois marches humides donnent accès sur le bord d'un bassin dont le cristal réfléchit la verte obscurité du feuillage. Au milieu est une rocaille couverte de mousse où s'accroche un figuier sauvage. Les mains basses de l'arbuste, dieu sylvestre de ce berceau, trempent dans l'eau pure où flottent quelques feuilles mortes.

Ce frais séjour dans cet enclos à cigales me rappelle ces entremets brûlants, à l'espagnole, où l'on a enfermé de la glace. Je sors à regret d'un endroit si délicieux.

Il faudra bien que je te parle des plantes et des arbres de l'harmas. Marius les touche et me les nomme sans se tromper. C'est un fouillis qui n'a pas son pareil dans la garigue. Le botaniste n'est pas seul responsable de cette collection d'épines

et de mauvaises herbes, mais l'entomologiste. Fabre a voulu retenir dans son enclos les insectes que la pioche et la charrue chassent de la plaine vers les montagnes incultivées en leur donnant le végétal qui est à chacun nécessaire. Et sans doute l'insecte fourmille là-dedans. Eh bien! en me baissant je n'en ai pas aperçu un seul.

On nous appelle. Le vieillard est levé. On me fait entrer dans la salle à manger, dont les volets rabattus à la manière provençale laissent pénétrer juste la lumière qu'il faut pour ne pas heurter les meubles.

Fabre est là, sa face blafarde tranche dans l'obscurité comme un portrait décoloré sur son fond noirci. Il est assis dans un fauteuil près de la cheminée, le bras appuyé sur une table, sa pipe d'une main et du tabac dans les doigts qu'il est en train de tirer d'un grand pot. C'est bien plutôt un portrait qu'un homme devant lequel je me trouve. C'est-à-dire que ma première pensée a été de télégraphier à un peintre. A qui ? A Rembrandt, à Chardin? Non: au Van Eyck de *l'Homme à l'œillet*. Tiens, Lucien Simon, s'il voulait y mettre de la finesse, saurait peindre ce visage-là.

S'il est un portrait de Fabre ressemblant, c'est celui qui figure dans sa brochure *Une vocation scientifique*. Quant aux innombrables photographies que les magazines viennent de donner, elles ne valent pas mieux que le texte qu'elles ont servi à illustrer. Je mets à part celle d'un numéro tout récent de *l'Illustration*. Cependant, pour une pareille physionomie, la photographie joue trop de hasard. Il faut l'art du peintre. Tu connais aussi le croquis fort spirituel de Rouveyre : il ne montre en Fabre que le paysan. Crois-tu que cela ait été fait d'après nature ? J'espère que non, alors c'est très bien.

Non, je ne risquerai pas sur ce papier sa silhouette de mémoire. Quant à la décrire : je peux bien te dire que son visage rasé s'abrite sous un noir chapeau de feutre à larges ailes; que ses yeux sans cils, aux petites prunelles, brillent d'un éclat très vif sur ses joues décolorées; que sa bouche semble faite d'un trait donné à plat au pinceau — sans doute parce que ses lèvres sont affreusement brunies par la pipe — que l'abondante intelligence qui alimente ses livres est résumée dans ses traits serrés — ce n'est pas cela qui te le montrerait si tu ne l'avais déjà vu.

Il est resté fidèle au col de chemise de toile blanche non empesé, col dont les deux pointes se rabattent sur une cravate de soie noire comme en portaient les *lions* du Boulevard à l'époque où cet octogénaire avait vingt ans. Son vêtement, taillé pour sa forte carrure, se replie sur ses membres ratatinés. Très vivant et jeune de santé intellectuelle il a avec cela, dès qu'il cesse de parler, un faux air de momie, et alors je songe assez irrespectueusement à ce mot de quelque Ponson du Terrail : « Il avait quatre-vingt-sept ans, mais on lui en aurait donné au moins le double. »

Son habit est couleur de suie, de ce gris foncé qui fait le fond des tableaux de Chardin ; et décidément je crois que c'est ce peintre qui lui conviendrait le mieux. Sur ce costume qui ne semble plus envelopper de chaleur vitale, la rosette est à la boutonnière comme une goutte de sang.

Je m'incline, il se soulève, je m'assieds ; et lui, allume sa pipe. Sa poche droite est bourrée de journaux dont il fait des tortis qu'il enflamme ensuite à l'allumette qu'on lui éclaire. Le compte rendu de cette habitude, — je l'ai vu recommencer l'opération six ou sept fois, — n'ajoutera pas beaucoup de fraîcheur au tableau.

Fermeté, bonhomie, humour intérieure se partagent en secret le calme de sa personne.

Les meubles, dans l'ombre, sont peu distincts. Leur récolement pourrait-il t'intéresser ? Sur la table, le pot à tabac de faïence; sur la cheminée, à gauche, une pendule de marbre genre « borne ». A droite, une bibliothèque modeste vitrée, dans laquelle s'alignent quelques volumes à l'aspect de « prix ». A droite encore, dans un angle, une table sur laquelle flotte un journal ouvert, pris et laissé. Sur le mur, en face, noyés dans l'indistincte tapisserie, des chromos de salle à manger : des fruits, un homard... Au-dessus des chromos un portrait du Maître peint à l'huile ; ouvrage d'une dame, me dit-on. A gauche, à la suite de la cheminée, un petit canapé dans la housse de calicot...

Une sincère admiration m'échauffe le cœur et cependant je ne sais que dire. Je vois que, dans son oisiveté, Fabre est de bon accueil et que les visites lui sont agréables. Il a toujours été causeur et abordable, m'a dit Marius.

Je lui parle de toi après lui avoir fait compliment sur sa bonne mine. « Il est bien bon de me recevoir. »

Fabre. — « Je suis content de parler avec des personnes intelligentes. Ceux qui viennent ici pour me parler de rien ou de la prochaine récolte m'embètent : *Saves que iaoura pagaïre de vin! — M'en foute pas maou de vosti vigna...* »

Moi. — « Votre récolte à vous n'est pas de vin; que vous importe qu'il n'y en ait pas dans la vigne, pourvu qu'il y en ait à la cave. »

Lui. — « Qu'importe qu'il n'y en ait pas à la cave, pourvu qu'il y en ait sur la table. »

C'est parce qu'à ce moment Mme Fabre a apporté (ce que le vieillard appelle « une bonne idée ») une bouteille de vin blanc. On remplit les verres. Je lui en verrai boire deux verres pleins. Il n'a jamais été ennemi du vin, du tabac, ni même de l'alcool, à ce que j'entends dire. Il prend son petit verre tous les jours et fume pas mal de pipes.

Je l'entretiens de ce que tu m'as rapporté de ta dernière visite. Je sais bien que depuis deux ans il a cessé ses savantes recherches, mais je lui demande où en sont ces expériences que tu le vis faire. A-t-il découvert le mystère des radiations de... (je crains de dire une sottise) du chlatre cancellé?

Il se souvient bien. « Hélas! le chlatre est rare, je ne pus en trouver aucun autre cette année-là; même en promettant de les acheter cinq francs pièce, personne ne m'en a apporté. Maintenant je pourrais bien en avoir!... »

Moi. — « Vous dites... Mais, s'il fallait admettre que votre œuvre scientifique fût terminée, on souhaiterait que vous donniez, dans un ouvrage purement littéraire, une esquisse du vaste panorama de votre existence. Mieux encore, dans quelques aphorismes, le résultat philosophique de votre expérience de la vie. »

Lui. — « Oui, Mistral a donné ses Mémoires; il a eu raison, à son point de vue. De moi cela ne vaudrait rien. »

Moi. — « Ce sont vos mémoires intellectuels que nous souhaitons; vos réflexions actuelles. »

Lui. — « J'y ai songé : mais je remets la chose d'un mois à l'autre. Quand il fera plus chaud... Quand il fera moins chaud, car, ajoute-t-il en riant, *aqueste moument faï caoù!* — Il y a toujours quelque empêchement. Et puis ça ne vient pas.

Alors quand ça ne vient pas... S'il faut tirer des idées, ce n'est pas mon affaire. »

Moi. — « Pensez à la vieillesse de Gœthe. Vous avez atteint à ce calme philosophique où la pensée la plus substantielle sait planer légère dans une atmosphère morale parfaitement équilibrée. »

Lui. — « Il devait être mieux portant que moi dans sa vieillesse. La vie est mal faite : quand on commence à savoir quelque chose de simple, de vrai, on n'a plus le courage, la force qu'il faut pour l'apprendre aux autres. Et puis, Gœthe... D'ailleurs comment voulez-vous que j'écrive? Je ne peux plus marcher et je n'ai jamais rien pensé de bon qu'en marchant à grands pas. »

Moi. — « Et en fumant? Fumer dans un fauteuil, n'est-ce pas encore marcher? Allons, cet automne, vous allez vous installer là dans le jardin et tout en fumant au soleil, parmi les feuilles qui tombent, vous dicterez à votre jeune fils votre testament philosophique. Ce serait une bonne fortune pour les hommes de ma génération, au sentiment desquels vos admirables découvertes ont aggravé le mystère de la vie... »

On apporte à ce moment un paquet de tabac.

Fabre. — « Il faut en fumer une autre de ce paquet neuf. »

Moi. — « Mon ami se propose de faire un article sur vous... »

Lui. — « Quel article? Scientifique? Il n'y a *rien à dire*, il n'y rien à changer *aux faits brutaux* que j'ai observés... » (Il prononce ces mots avec une fermeté, une vivacité presque agressives. Sa voix devient extrêmement affirmative. C'est bien là l'homme qui t'a rabroué quand tu lui fis une profession de foi matérialiste et je vois maintenant votre scène.) ... « On pourra les revoir, en voir davantage, c'est vrai. Philosophique? Je conviens qu'il y a matière à interprétation. »

Moi. — « Coulon ne prétend qu'à faire votre portrait psychologique. Il veut vous étudier dans votre universalité : savant, poète, philosophe, et pédagogue, et épigraphiste, et archéologue. Et peintre! Que de fois il m'a parlé de vos albums de champignons!... »

Lui. — « J'ai songé un moment à les utiliser pour faire des planches à l'usage des écoles. Mais j'ai abandonné cette idée, car je n'ai que les champignons du Midi; plus exactement,

ceux de la région de l'olivier. Et puis, ce serait trop coûteux. Bah! cela sera mangé par les rats. »

Nous revenons sur la psychologie :

« Ah! (m'a-t-il dit, en parlant de toi), s'il fait ressemblant, il découvrira un bonhomme, un pauvre diable, qui n'a cessé de pester contre l'existence. Oui, c'est misérable que, le moment où l'on a quelques bonnes idées, on ne vaille plus rien. Oui, la vie est mal agencée; c'est du mauvais ouvrage à refaire. Quant à moi je suis foutu. »

De Nîmes, le 30 septembre.

Il n'est pas nécessaire que je te dise comment j'ai rencontré Marius l'aveugle, dès mon arrivée à Sérignan, à 8 heures du matin. Mais il l'est que tu saches comment Fabre l'a connu. Il faut, à ton premier pèlerinage à Sérignan, que tu causes avec lui. Il est peut-être le seul qui puisse nous apprendre quelque chose sur le vieil homme. C'est une créature de Fabre. C'est-à-dire un ouvrier dont Fabre a fait un philosophe à sa manière. Si l'on tient compte que Marius pense qu'il est immortalisé par l'auteur des *Souvenirs*, si l'on déduit de sa nature ce qui reste de commun, je pense qu'après deux ou trois jours d'entretien on connaîtrait à peu près les trente dernières années de la vie du Maître.

Cet homme a soixante ans. Très vigoureux. Il est complètement aveugle, mais si bien servi par son intelligence qu'il est presque impossible de s'en douter. Il n'a jamais vu Fabre et à l'entendre on comprend que les yeux de l'esprit peuvent suppléer ceux du corps. Marius a la foi prodigieusement intuitive. Il n'a donc jamais vu Fabre ; il est devenu aveugle par accident vers les vingt-cinq ans. Quand l'entomologiste vint à Sérignan, cet accident s'était produit; Marius faisait au tour de petits travaux de menuiserie. Un jour qu'il se trouvait à Orange, une vieille demoiselle, chez laquelle il était en visite, lui dit qu'elle possédait des monnaies romaines et qu'on lui parlait d'un savant récemment installé à Sérignan qui pourrait lui dire ce qu'elles valaient. Marius porte ces monnaies à Fabre (qui est un numismate non médiocre, au dire de M. G..., de Nîmes). Ils causent. Marius lui montre de ses travaux. Fabre lui fait faire des perchoirs à des oiseaux empaillés. Depuis il est devenu le compagnon du savant qui paraît avoir vécu dans

sa seule société et celle de Jullian, l'instituteur, dont il serait question aussi dans les *Souvenirs*. Aujourd'hui l'instituteur n'est plus dans le pays et Marius reste le seul témoin des expériences et des excursions du Maître. Ce menuisier est devenu un homme qui pense et Fabre, assis à côté de lui sur un banc de son jardin, peut dire comme je l'ai entendu : « Il se fait plus de philosophie sur ce banc qu'à Paris, dans les Facultés. » Et cela est vrai d'une certaine manière.

Marius vit seul dans une petite maison de Sérignan. Il fait sa popote et son lit, puis il va bavarder dans le village, où l'on paraît mêler à la sympathie qu'on lui porte un peu de dépit de l'orgueil qu'il tire de son illustre ami.

A peu près tous les détails que je vais t'écrire à la file, pour ne pas les oublier, avant de reprendre le récit de ma visite, me viennent de lui.

Fabre ne prononce peut-être jamais le mot de Dieu, mais voici une expression de lui : « Le pilote souverain. » Ce pilote ne s'occupe point de nous ni de nos consciences; il dirige le monde. Fabre ne croit pas aux miracles. Il repousse tous les dogmes. Il ne pratique point. Ces derniers temps le curé le sollicitait de venir à la messe. Il a répondu: « Ce que je fais vaut autant qu'une messe. » Le curé lui a demandé : « Vous ne croyez pas en Dieu »? — « Non, a-t-il répondu, mais je le vois partout. » Il est spiritualiste absolument. Ce que les prêtres appellent l'âme ne doit pas mourir. Ce qui se consume ne disparaît pas ; la fumée est bien quelque chose. Voici d'ailleurs deux inscriptions qu'il a composées et fait graver sur la pierre de son monument funéraire, dans le cimetière du village. Ce cimetière est un carré de murailles neuves sans aucun arbre, dressé sur un plateau au-dessus de Sérignan. Marius m'y a conduit. Fabre a dessiné la grille et le monument, mais sans prétention et parce qu'il n'avait personne pour exécuter cet ouvrage. Au milieu de la stèle on lit : Famille J.-H. Fabre. Sur l'un des côtés : *Quos periisse putamus præmissi sunt*. Sur l'autre : *Minime finis sed limen vitæ excelsioris*. Sa fille aînée et la plus jeune de ses filles sont ensevelies là. Ni arbuste ni fleur autour de sa tombe, sauf un laurier-thym. Au sommet de la stèle, des chalicodomes ont fait leur nid. Je n'invente pas.

Voici une anecdocte que Fabre raconte quand on parle de miracles. Il n'aurait eu qu'une maladie dans sa vie, une bronchite,

à Avignon. Il était abandonné des médecins et s'était installé à Orange pour se soigner à sa façon... Tout cela n'est pas bien bien précis, mais voici le fait. Il était au lit et avait une religieuse pour garde-malade. Une nuit, dans le délire ou presque, il prie la sœur d'aller lui chercher une terrine qu'il fait remplir de cendres froides. Puis se lève et, convaincu qu'il va trouver la guérison en *enterrant* son rhume, se penche sur la terrine, plonge sa face dans la cendre jusqu'aux oreilles, tousse et, sans même s'essuyer le visage, se recouche. Le lendemain la fièvre était passée. Le médecin l'ausculte, il était guéri. L'homme de l'art considérait sa guérison comme un miracle. Fabre lui déclare tranquillement : « C'est bien simple, j'ai enterré mon rhume. » Et il lui dit ce qu'il avait fait. La foi sauve l'âme, mais il pense qu'elle peut aussi sauver le corps et que l'on trouverait une raison scientifiquement de cette raison-là. Tout cela d'après Marius qui m'en a fait le récit au cimetière.

Fabre est né dans l'Aveyron, ainsi qu'il l'a raconté. Premières études au village natal, puis à Rodez, puis à l'école normale d'Avignon. Instituteur à Carpentras, puis à Ajaccio, puis à Avignon, où il ouvre des cours publics. Il aurait eu maille à partir avec le clergé, parce qu'il donnait aux jeunes filles une éducation trop libérale. Cela se passait sous l'Empire. Il a dû le raconter dans un de ses volumes ou y faire allusion. C'est à Avignon qu'il donne sa démission d'universitaire. Il ne bénéficie d'aucune pension de retraite. D'Avignon il est venu habiter à Orange. Il est fixé à Sérignan depuis trente et quelques années.

Il aurait vécu, mais bien maigrement, du produit de sa plume. Je lui ai demandé la liste de ses ouvrages. Il lui serait impossible de la donner sans rien oublier : une soixantaine de volumes, dont beaucoup pour les classes.

Ses préférences littéraires : Paul-Louis Courier, Toussenel, Béranger, Lamartine. Il fait un choix sévère dans Hugo ; goûte fort Molière, Rabelais. Il connaît toutes les fables de La Fontaine par cœur. Son historien préféré est Taine. Il ne paraît pas avoir suivi le mouvement scientifique et littéraire depuis près de trente ans. Mais tu m'as déjà dit cela.

Fabre n'aurait jamais tué un insecte. Quand il a fini d'un individu, il le rejette dans l'harmas. Il connaît à merveille la géographie entomologique des environs et quand il a —

je veux dire quand il avait — besoin d'un insecte, il l'envoyait chercher à tel endroit, à coup sûr. Ainsi, du cimetière s'aperçoit un petit pavillon situé sur la voie romaine de Nîmes à Vienne ; c'est là que sont « ses » Scorpions. On appelle ce lieu « Coste Clavel ».

Il ne faut plus attendre aucun travail scientifique de lui. Il a fait, quand tu l'as vu, il y a deux ans, ses dernières expériences et ce n'est pas lui qui découvrira le secret du ver luisant. Son jeune fils lui sert de secrétaire et prépare, d'après ses indications, ces extraits de ses *Souvenirs* que l'on va publier pour la jeunesse et les gens du monde. Il est venu ici, ce printemps, un garçon de la maison Pathé pour cinématographier des insectes en mouvement. Mais celui-là encore, comme dit Fabre, a manqué de persévérance et ses clichés n'ont rien donné. « S'il était là aujourd'hui, me disait-il avec un soupir, en parlant de ce jeune homme, nous aurions pu photographier la Mante dans sa pose spectrale ! »

Avant son jubilé, c'est-à-dire jusqu'à cette année, les gens du pays ne le tenaient pas en grande estime. C'est qu'il n'a jamais rien fait pour se rendre populaire parmi les campagnards. Il a vécu en misanthrope — par excès de philanthropie. Sans doute, il faisait bonne mine aux gens qu'il rencontrait sur son chemin et plaisantait avec les paysans à leur manière. Mais en trente ans il n'a pas été vingt fois dans le village qu'il n'est pas nécessaire de traverser lorsqu'on sort de chez lui pour gagner la campagne. Par un retour subit, le jour de son jubilé, le portail de sa maison est resté ouvert jusqu'au soir et tous les Sérignanais, conduits par Marius, sont venus lui serrer la main. Avec cela, je ne les crois pas, à part quelques-uns, très emballés. C'est aussi que la vie se fait dure à Sérignan.

La force directrice de son esprit a été la curiosité. Fabre est encyclopédique. Il connaîtrait parfaitement le grec et le latin. Il aurait rétabli (ceci m'a été dit à Orange) le sens, que l'on considère comme exact, d'une inscription de l'Arc de Triomphe. Il m'a donné la clef d'une inscription tronquée que j'avais vue le matin non loin du cimetière, sur quelque ruine. Il l'a commentée en disant que son auteur, un flamine, je crois, était encore un homme qui flattait le peuple. Il parle volontiers de tout, mais en évitant, même avec ses intimes, la politique et la

religion. Sa mémoire m'a paru, comme à toi, prodigieuse. Il m'a cité sans effort plusieurs vers de Virgile en me parlant des abeilles. On pourrait croire que le latin lui est familier comme le provençal. Ce n'est pas sans se faire prier qu'il a laissé publier ses oésies patoises — des bagatelles, me dit-il. Je ne sais comment il a été amené à me réciter des passages d'une fable de notre Bigot nîmois.

D'après Marius — qui reconnaît qu'il peut, là-dessus, manquer de précision — son premier volume des *Souvenirs* daterait d'Avignon, 1870 ou 71. Sa démission serait de 1872. Il serait venu à Orange en 75 ou 76 et à Sérignan en 1879 ou 80. A l'âge de 14 ou 15 ans il lui serait arrivé de travailler comme manœuvre à la gare de Beaucaire et de vendre des oranges pour gagner de quoi s'acheter des livres. Sans cesse il revient sur sa misère passée et les difficultés de la première moitié de sa vie; irrité de ce que, lorsqu'il eut les connaissances nécessaires, acquises par ces rudes efforts, il était trop vieux pour en tirer parti.

Il y a dix ans, il obtint je ne sais d'où un prix de 10.000 francs (dix mille). Il en a acheté un orgue afin d'y jouer des airs qu'il a adaptés à certaines de ses poésies provençales. D'après Marius, « le Crapaud », « la Cigale », « la Neige », sont en excellente musique. Mais maintenant l'orgue est muet.

Sa santé reste admirable. Mme Fabre lui reprochait très gentiment et même avec une certaine fierté de fumer encore chaque jour ses quarante grammes de tabac.

Il arrive que Marius lui demande : « Eh! comment, comment faites-vous pour ne rien faire ? » Il répond: « Je n'en sais rien », avec un tranquille étonnement.

Voilà bien du papier rempli. La suite et la fin un de ces jours.

De Marseille, le 2 octobre.

... Je l'ai prié de me laisser voir ses albums de champignons. On pose sur la table quatre ou cinq livres épais ; des albums, comme des carnets à dessin de grande dimension. Il n'y aurait là qu'environ le tiers de l'ouvrage.

Assis à côté du Maître, qui envoie ses réflexions avec des bouffées de fumée, je tourne ces pages blanches où défilent les champignons. Il y en a de gris, de ternes qui sont peut-être

le mieux nuancés ; il y en a beaucoup d'éclatants. J'admire.

Marius se penche sur l'album et pousse des exclamations après chaque feuille, comme s'il avait les yeux d'Argus. « Vous voyez, grand modeste ! J'étais sûr que M. Borély allait dire cela. Vous n'êtes pas le premier, Monsieur, à parler ainsi. Et dire qu'il faisait ces merveilles le dimanche, tout en causant avec l'instituteur et moi, tout en plaisantant. »

Fabre. — « Pour dessiner, il suffit qu'on ne vous touche pas le coude. Je dessinerais dans une foire. Il n'est pas nécessaire d'une grande solitude comme pour distiller la pensée sophistique (*sic*). »

C'est en effet dans ses loisirs que Fabre a peint ces innombrables champignons à l'aquarelle. Figurons-nous le vieillard penché sur sa table de bois blanc, sous son vaste chapeau, la pipe à la bouche et son champignon devant lui soutenu avec des livres, peignant à petits coups lents et sans arrêts. Ce travail commencé le matin s'achève vers le soir, parfois avec la vie du champignon qui s'affaisse. Et la ressemblance est parfaite.

Tu m'avais parlé d'une œuvre égale à celle des Japonais. Je comprends que cela puisse se dire. Mais il faut faire attention. Fabre n'est pas un artiste, surtout au sens qu'il faut donner à ce mot quand il s'agit de l'art des Japonais. S'il arrive à une vérité dans le dessin qui fait songer à la leur (peut-être ne m'as-tu pas dit autre chose), ce n'est pas par des moyens d'artiste, habileté de main, élégance de quelques traits purs et bien choisis, mais grâce à la minutieuse exactitude de sa vision d'homme de science.

Et cette minutieuse exactitude touche au prodigieux. Fabre a conçu ses aquarelles en botaniste ; il n'a pas voulu faire autre chose que suppléer par l'image à l'impossibilité où il était de conserver les champignons qu'il voulait réunir pour les comparer. Si les champignons avaient pu se conserver, il ne les eût point copiés, car il n'a peint, que je sache, des insectes ou des minéraux.

Evidemment la ressemblance est extrême. Qu'ils soient grands, qu'ils soient petits ; qu'ils soulèvent à peine la terre ou se dressent comme des priapes ou s'étalent en parapluie. Les uns portent sur le bois, d'autres sur de la mousse, sur du crottin, et aucun n'est moins mal rendu que l'autre. On peut

parcourir ces albums du point de vue d'une poésie simplette et rustique à la manière de Delaw, car c'est un petit monde bonhomme où l'on retrouve maintes charges à côté de grâces naïves. Ou du point de vue de... Velasquez; car de la truffe noire qui ne fait grâce d'aucune de ses porosités à l'... écarlate, à l'... indigo (tu mettras les noms), c'est une palette qui passe par le raffinement des nacres et des perles. Ou du point de vue d'une esthétique pure, en faisant comparaison de leurs diverses architectures qui vont d'un bloc de substance comestible à peine dégrossie, jusqu'à l'eurythmie !!!

J'ai fait part à Fabre de mon étonnement en voyant cette distinction si marquée entre les formes qui sont artistiques et celles qui ne le sont pas, entre ce cèpe ventru de façon ridicule et ce champignon des prés dont la collerette se plisse avec grâce sur un col exquis.

« Cette distinction — me dit l'homme de science — c'est vous qui la faites. »

Moi. — « C'est vrai, mais n'est-ce pas déjà assez surprenant? Après quelques minutes passées sur vos albums, on croit regarder des fleurs. »

Lui. — « Le champignon est d'ailleurs une fleur, botaniquement parlant. »

Quelqu'un a nommé Mistral. Il le tient en grande admiration. Mais il ajoute avec un brin de mélancolie, sinon d'amertume: « Il n'a pas vécu comme moi dans la tempête; il a toujours été heureux. »

Sa gloire toute récente lui fait plaisir. Il l'avoue modestement. On lui a écrit dernièrement de Bethléem. La lettre était adressée à « J.-H. Fabre, aux environs du mont Ventoux. » Eh bien, dit M^me^ Fabre, elle lui est parvenue.

J'ai demandé à visiter le laboratoire. Il y a eu un moment d'hésitation. J'ai compris qu'il me l'aurait refusé, mais sa femme l'a prévenu. Elle m'y a conduit. C'est bien triste à voir.

Mon ami, puisqu'il est vrai que quand tu es venu saluer Fabre, il y a deux ans, c'est lui qui t'a guidé d'un pas alerte dans son cabinet de travail, tu seras navré d'apprendre qu'il ne lui est plus possible de monter les premières marches de son escalier. Cela paraît certain qu'à moins d'un miracle il ne le reverra jamais. C'est aujourd'hui pour lui plus qu'un pays lointain. . . . . .

Cette pièce, où il y a eu tant de joie, de chants, de bruits d'insectes, toute une vie grouillant et fourmillant, vous accueille avec un silence mortuaire. Il est vrai qu'il ne faut pas beaucoup de poussière sur une table pour lui donner un air d'abandon.

— « Montre-lui une seule chose qui pourra l'intéresser, » a dit Fabre comme nous sortions de la salle à manger. Il l'a dit sans amertume. « C'est autour de la table la trace de mes pas. »

En effet, tout autour de la longue table de bois blanc noircie, chargée de boîtes, de flacons, d'insectes morts, petits cadavres légers, le ventre en l'air, les pattes pliées et cassantes, on voit une piste creusée dans les « tommettes » de briques rouges. Durant trente ans en tournant là des centaines de fois pendant des milliers de jours, tout en méditant la pipe à la bouche, il a dévoré le pavé.

La pièce est vaste avec deux fenêtres au sud-est sur l'harmas, où montent deux cyprès. Dans le fond translucide on aperçoit le Ventoux. Murs blanchis à la chaux. Tout le mobilier est de sapin. Sur la cheminée, des boîtes de fer blanc, de carton, des débris minéralogiques.

Au-dessus, une petite vitrine avec des insectes, coléoptères et papillons de la Nouvelle-Calédonie : émeraude, azur et or. Cadeau d'un ami.

Sur deux côtés du laboratoire, appuyées contre le mur, des vitrines vastes et bien classées pleines de fossiles et de coquillages. Par-dessus les vitrines s'étend, en rangée de quarante-huit gros volumes, l'herbier monstrueux que Fabre a commencé à seize ans. Près de la porte, un meuble bas où sont les albums des champignons.

La grande table s'allonge au milieu, parallèlement aux fenêtres. A l'un de ses bouts il y avait autrefois une table étroite sur laquelle Fabre écrivait. Je la verrai dans la salle à manger. Là il fait encore ses lettres et répond aux épîtres des Académies et aux éloges tardifs qui lui viennent de partout.

Je suis resté seul un quart d'heure. Je descends. Le vieillard avance dans le jardin au bras de sa jeune femme.

Il ne peut plus redresser sa haute taille, ni allonger ses jambes fléchies. Le dos voûté, les genoux ployés, il va encore à petits pas rapides, tout à fait courts, comme en courant. Il en fait ainsi une trentaine et s'assied devant la maison.

Il plaisante sur sa démarche ; il se compare à l'autobus qui

fait le service d'Orange à je ne sais où, et passe deux fois par jour devant son portail.

En plein air son aspect est moins saisissant que dans la pénombre de sa demeure où son visage fascinateur s'enlevait comme un portrait. Mais il a encore belle allure, cet instituteur de génie.

Sa femme occupe avec lui le banc à dossier. A sa droite se tient Marius, sur une chaise. Des branches vertes, au souffle du soir, se détachent les premières feuilles mortes. J'oublie volontairement l'heure de mon train ; j'ai laissé passer l'autobus pour demeurer cinq minutes encore. Le soleil descend, mais il n'apporte aucune mélancolie dans l'entretien.

Toujours on encourage le vieillard, sa femme surtout. Et l'on rappelle le passé. Mme Fabre, qui a tant aidé son mari, parle de l'époque, chaque année, où l'on surveillait la sortie du papillon du ver à soie. Le terme proche, on était là toujours et la nuit la maison se levait encore. L'un ou l'autre veillait, on se passait la garde ; on vivait dans une émotion continuelle ; après bien des coups manqués, enfin, un jour !..

Sa femme dit avec attendrissement : « Tu t'en souviens, Henri ! »...

Ce qui paraît avoir le plus surpris les gens de la famille qui ont entouré ce labeur, c'est la ténacité, la patience passionnée avec laquelle le savant poursuivait ses recherches, influençant, suggestionnant, tenant tout le monde en haleine jusqu'à faire oublier l'heure, du manger et du dormir.

Quand il observait la Tarentule, il était des heures entières à la rage du soleil, à plat ventre sur la terre enflammée. Sa femme lui tenait l'en-tout cas sur la tête pour protéger son cerveau en pleine activité d'attention. N'empêche que la sueur roulait sur ses joues et, tombant à terre, « faisait mortier », dit Mme Fabre. Marius était là aussi anxieux, et portant le parasol à son tour.

Il arrivait qu'après plusieurs jours d'observations infructueuses, le Maître, pour telle ou telle raison, en déclarait un favorable. C'est celui-là qu'il fallait rester au soleil à tout prix. Quant à l'observateur, jamais il ne sentit aucune fatigue, plongé dans l'ivresse, véritablement inspiré.

Je te dis cela parce que l'on a de la peine à concevoir que ces découvertes patientes puissent s'accompagner de fièvre.

Mais la vie de Fabre aura été une longue émotion refrénée avec de terribles, de puissants contentements.

Il paraît qu'il y a quatre ans, quand il observait les vers de la Mouche bleue, il y mettait encore le même feu. Il avait placé au fond de son jardin, sur une caisse, une couleuvre morte, qui répandait, en pourrissant, une odeur infecte. De l'avis de Marius, il n'y a pas corruption plus puante que celle du cadavre d'une forte couleuvre. Il restait là cependant des heures entières, respirant sans le sentir cet air puant qui chassait tout le monde du jardin et venait jusque sur la route. Il observait les asticots. Puis, quand il avait cessé de darder son regard sur cette pourriture et qu'il s'éloignait, par un déclanchement subit de la conscience, son odorat devenait sensible ; l'odeur épouvantable l'assaillait. Il fuyait alors comme devant une catastrophe.

... De l'endroit où nous sommes assis, on voit la grande allée plantée de lilas desséchés qui aboutit au portail s'ouvrir sur la route blanche.

Là-bas, à la porte du jardin par laquelle j'ai pénétré, sous l'ombre des arbres épaissie, des jeunes filles, ses filles, causent avec des amies. Je me lève.

Le vieillard veut se lever aussi et faire quelques pas comme pour m'accompagner. Je proteste, mais Mme Fabre lui donne le bras et c'est elle qui insiste pour qu'il marche un peu afin de se dégourdir.

Il ne va pas loin ; je sollicite une visite pour l'été prochain.

Je salue les jeunes filles qui inclinent un front pur et baissent leurs longs cils sur de beaux yeux. Elles ont l'air sage et moqueur ainsi que des écolières.

Me voilà sur la route pâle et douce dans l'air du soir. J'allonge le pas.

On entend quelques coups de fusil de chasseurs avec les derniers bruits du jour.

Les moutons descendent des faibles collines que parfume le thym.

Un berger me demande l'heure.

Près d'Orange, on entre sous une voûte de platanes toute nocturne.

J'arrive à la ville en pleine nuit.

JULES BORÉLY.

LE SYSTÈME ÉTYMOLOGIQUE DE LITTRÉ ET DE SON ÉCOLE[1]

Il est triste de voir nos savants, surtout les linguistes, se traîner à la suite des Allemands, et enregistrer, comme autant d'oracles, leurs prétendues découvertes. Je ne méconnais pas les curieux travaux de l'érudition allemande, et personne plus que moi n'a sujet de porter envie à leurs fortes études. Mais je souffre de leurs incroyables prétentions à s'approprier notre langue et nos institutions, à tout germaniser, les peuples slaves, les peuples celtes, les Belges, les Gaulois, les Suisses, à vouloir ramener à l'allemand tout ce qu'ils peuvent dérober au latin et au grec. Je souffre surtout de la complaisance irréfléchie de nos savants pour des prétentions si absolument ridicules. L'Allemand! il n'y a pas, en Europe, il n'y a pas dans le monde de race plus mêlée et plus hétérogène que celle des Allemands. Ils ont du sang slave, du sang gaulois, du sang finnois, etc.; les mots de leur langue furent empruntés à tous les idiomes des populations vivant sur le territoire qu'ils habitent. On a droit de douter de l'origine germanique de la plupart des peuples de la vieille Scandinavie, et des Hollandais, et des Saxons, et des Burgondes, et des Francs, et même des Bavarois et Allemands du Midi. Ils n'ont point de monument écrit antérieur aux IVe, Ve et VIe siècles de notre ère. Ils étaient, au temps de César, plus inconnus et plus barbares, et beaucoup moins civilisés que la Gaule elle-même. Leur vocabulaire était, par conséquent, plus pauvre que le sien; leurs dialectes au moins aussi nombreux et tels qu'ils ne s'entendaient guère les uns les autres. Ils doivent tout aux Gallo-Romains. De sorte que, lorsqu'ils prétendent expliquer

(1) A. Callet, l'auteur de cette étude, est un écrivain du siècle dernier, 1812-1883. Il a laissé, manuscrites, de nombreuses notes de linguistique. L'œuvre qu'il préparait, et ne put achever devait avoir pour titre: *Etudes, Méditations et Rêveries philologiques.*

par un mot germain un mot français, on a le droit de dire que c'est par le mot français, le mot gaulois ou le mot latin, qu'il faudrait d'abord expliquer leur prétendu germain. Diez abonde en affirmations de ce genre, pieusement reproduites par M. Littré.

§

La science est mère d'erreur, non moins que l'ignorance. L'erreur scientifique est d'autant plus dangereuse que l'esprit aime à s'y reposer, et qu'elle le détourne de la recherche de la vérité. Il n'en est pas de même de l'erreur de la pure ignorance. Elle est naïve, celle-là, et n'éteint pas la curiosité légitime de l'homme. Il apprend aisément, quand on le lui démontre, que ses sens le trompent quelquefois. Mais l'erreur scientifique enivre son auteur et bientôt les disciples de cet auteur, et obscurcit leur vue. Ils s'y attachent avec orgueil, s'y opiniâtrent, en tirent, sans sourciller, une foule de conséquences naturellement fausses, mais qui, logiquement déduites, ont toutes les apparences spécieuses de la première et maîtresse erreur et s'accréditent dans l'école. Le plaisant, c'est la colère des savants dont on attaque les systèmes. Que d'injures et de mépris pour leurs contradicteurs ! Ils demandent pour l'erreur scientifique le respect qu'ils refusent à l'erreur naturelle.

L'ignorant croit que le soleil tourne et que la terre est immobile. Ses yeux le lui disent et il en croit ses yeux. Il n'est pas d'erreur plus naturelle. Mais quand l'école vous dit qu'au v^e^ ou vi^e^ siècle de notre ère tout le monde, en France, parlait latin, que c'était la langue courante des villes et des campagnes, que huit ou dix millions d'hommes, dispersés sur notre immense territoire, avaient oublié, en moins de quatre cents ans, la langue de leurs pères et ne parlaient plus que latin, ce qu'il faut admettre, en effet, pour admettre leur système philologique sur les origines du français, quand l'école vous dit cela et que vous doutez de ce miracle, elle vous traite avec plus de dédain que vous ne traiteriez l'humble humain qui douterait des lois de la gravitation. Elle revendique pour son système, c'est-à-dire pour l'erreur scientifique, la foi aveugle qu'elle ne veut pas qu'on ait dans l'erreur naturelle. Il a été permis aux savants de rectifier les erreurs naturelles, de démentir le témoignage des sens, d'expliquer autrement que le vulgaire les phénomènes les plus éclatants de l'univers ; mais

ils trouvent téméraire, absurde et presque impie, qu'on ose s'élever contre le témoignage de l'école, lorsqu'elle a entassé des montagnes de livres pour accréditer une illusion et répandre une erreur.

§

C'est au moment de l'infiltration d'une langue dans une autre, d'une langue savante, compliquée, riche en flexions de toute sorte, dans la langue d'un peuple illettré, c'est à ce moment que s'altèrent les deux langues, et d'abord la prononciation des mots qui passent de l'une à l'autre.

Si jamais le peuple gaulois eût parlé latin, comme le parlaient les Latins, nul doute que cette langue, restant vivante, eût pu se modifier à travers les siècles. Comment se fût-elle modifiée ? Nul ne le sait. Mais il n'est pas à croire que le français primitif des VIIIe, IXe, Xe, XIe siècles en fût sorti. On comprend pourquoi la Gaule, lorsqu'elle parlait le celtique, raccourcit, mutila, dénatura le vocabulaire latin à mesure qu'elle se l'appropriait ; mais s'il est vrai qu'elle apprit si aisément à parler latin et qu'au IVe siècle le peuple n'avait pas d'autre langue, entendait des discours latins, chantait des chansons latines, on ne comprend plus la subite altération du latin. L'invasion germanique ne l'expliquerait pas. Il y a, comme on sait, plus de rapports grammaticaux entre les langues germaniques et le latin qu'entre le latin et le celtique. Ce sont des langues synthétiques et à flexion que le latin ne pouvait ni étonner ni effrayer.

Quant à la parenté du vocabulaire, elle était la même dans les trois langues.

D'autre part, les tribus barbares qui s'établirent dans la Gaule formaient une population de plus des trois quarts inférieure à celle des vaincus, inférieure peut-être des neuf dixièmes. Elle fut bientôt absorbée dans les masses gauloises.

Le changement de climat, l'intempérance et la guerre en décimèrent, dès l'abord, une partie. Elle ne se confondit point avec la plèbe des villes, ni avec les classes rurales qu'elle tenait dans l'asservissement.

C'était une aristocratie. Il lui était, par conséquent, plus facile d'apprendre le latin que cela ne le fut jadis aux Gaulois. Aussi le latin resta-t-il, sous leur domination, la langue du commandement. C'est en latin qu'ils rédigeaient leurs lois et

coutumes, et bien qu'ils aient continué longtemps de parler entre eux leur propre langue, cette langue ne devint jamais celle du peuple. C'est, au contraire, la langue du peuple que, peu à peu, ils s'accoutumèrent à parler. Or, si cette langue eût été le latin, comment expliquer la décadence, la déformation et la ruine du latin aux VII^e, VIII^e, IX^e, X^e, XI^e siècles ? Comment s'expliquer, à cette époque, la naissance du français? Ce nouvel idiome se serait donc formé sous la seule influence de l'aristocratie d'origine germanique, et la nation gauloise aurait oublié le latin aussi facilement qu'elle avait oublié le celtique pour parler le nouveau patois inventé par ses maîtres! Cela n'est nullement croyable. C'était un patois celto-latin que déjà l'on parlait au temps des invasions barbares, ici un peu plus latin que celtique, notamment en Provence et dans la Narbonnaise, là, plus celtique encore que latin, notamment dans l'Armorique, en Poitou, en Auvergne, et dans les campagnes de la 1re Lyonnaise. La preuve, c'est que la langue d'oil a, dans sa grammaire, été plus influencée par le celtique et le latin que par le tudesque. La preuve encore, c'est que les mots d'origine germanique ont subi, dans les bouches gauloises, les mêmes altérations que les mots d'origine latine, et que ces altérations se sont effectuées d'après les mêmes lois, selon le même esprit, qui n'est pas l'esprit latin, mais l'esprit gaulois. Les noms propres mêmes se sont ainsi défigurés. Les conquérants barbares disaient *Chlodowig* : les Latins ou latinisants en avaient tiré *Ludovicus*, et les Gaulois *Louis*. Les Germains disaient *Karl*, les Latins *Carolus*, les Gaulois *Charles*. Les Germains disaient *Waldemar*, les latinisants Baldomarus, et les Gaulois *Galmier*. On pourrait citer par centaines des exemples analogues, et l'on y verrait prévaloir, jusque dans les noms propres les moins susceptibles d'altération, parce que c'étaient ceux des chefs, des barons, des comtes, des rois et empereurs, l'influence de la population gauloise et non celle du petit cercle parlant ou sachant le latin. Ces masses populaires qui, en définitive, ont fait notre français, écorchaient, éventraient, mutilaient le tudesque ainsi que le latin, et n'empruntaient un mot à l'une ou l'autre de ces langues que pour le frapper à leur marque, la marque celtique. C'est ainsi qu'il entrait dans la circulation.

Ici les textes ne font rien. Les clercs écrivaient encore

Ludovicus que le peuple disait déjà *Louis* ou *Loïs*, ou *Loïk* et *Laoïk*, qui s'est conservé dans notre Bretagne.

Les clercs n'écrivaient pas pour le peuple, ils écrivaient pour les lettrés, pour la noblesse, la langue des nobles. Ils ne germanisaient pas, ne celtisaient pas davantage.

Ils latinisaient le plus qu'ils pouvaient et, depuis plus de mille ans, ils n'ont pas cessé un jour de latiniser. Il ne faut donc pas conclure de l'orthographe d'un mot, ni souvent du mot lui-même, qu'il était populaire et d'origine latine. C'est un indice trompeur, et l'on ne saurait en faire la base de la science étymologique, sans s'exposer aux plus grossières erreurs.

§

..... J'ai parlé du mot celtique *hen* = vieux, à propos du mot *aîné*.

Pour dire aîné, les Latins disaient *primogenitus*, ce qui, dans leur bouche, ne faisait qu'un seul mot. On veut que les Gaulois, au lieu de les imiter, ce qui était naturel, puisqu'ils ont, d'ailleurs, conservé du latin le mot prim = premier, et le mot géniture, aient inventé un mot nouveau, formé par eux à l'aide du latin même, et qu'ils aient dit : *ante natus* = avant né, né auparavant, premier né. De *ante* ils auraient fait *ains* et dit ainsné, puis aisné et enfin aîné. Cette transformation me paraît inexplicable, car nous trouvons le mot *avant* tout formé dans le plus vieux monument connu de la langue française, le serment de Louis le Germanique, qui est du milieu du VIII^e^ siècle. Pour soutenir, comme on le fait, que le mot *avant* est formé de *ab ante* et que *ante* avait été, d'abord, traduit par *ains*, il faudrait appuyer cette opinion invraisemblable sur des textes antérieurs au VIII^e^ siècle, ou du moins au serment de Louis le Germanique. Pourquoi ne pas montrer ces textes? Le document historique et authentique du VIII^e^ siècle aurait dit *ains* ou *avains* au lieu de dire *avant*, si *ains* eût, en français, dans le français naissant, signifié *avant*. On peut accepter la formation de ce dernier mot par *ab-ante*, où l'on sent vivre, avec leur accent, les deux radicaux av-ant ; mais on ne saurait accepter, sans preuve positive, la traduction de *ante* par *ains*, à aucune époque, car, au VII^e^ siècle, on eût dit : *avains*, et après le VIII^e^ siècle, on avait *avant*, qui est resté.

Ainsné n'est donc pas la traduction de *ante-natus ;* c'est une

orthographe vicieuse de hen-é, aîné, avec la prononciation nasale de *ain* ou *hen*, que l'on a écrit ensuite *ainsné*, *aisné*, puis *aîné*, en délaissant la prononciation nasale, peut-être fautive.

C'était un mot étranger au latin et que les clercs ne savaient comment écrire. Comme dans cette expression de hena = aîné, il y a une comparaison d'âge et une idée fondamentale de date de naissance, ceux qui parlaient latin trouvèrent dans la finale de *hena* = le plus vieux, le plus âgé, l'idée de *natus*, et ils écrivirent ain-né, aisné, ou ainsné, ainsnat, ainsna, ce qui a décidé les savants postérieurs à chercher dans *ains* la traduction purement chimérique de *ante*.

J'admets que *ante* a pu nous donner *ancien*, où l'accent de *ante* se conserve ; mais alors la véritable forme primitive d'aîné eût été *ansné*, et non *ainsné*. Il resterait, d'ailleurs, à prouver que ce *ans* existait avant le VIII^e^ siècle. Même en ce cas, on conviendra qu'il ressemblait passablement au *hen* celtique, et de dire *hena* ou *ansnat*, c'était parler de façon à s'entendre.

Je crains de m'égarer, en cherchant quelque rapport trop lointain entre le sens de *hen* vieux et celui de *ante* = avant. Il me semble que ce rapport existe. Je ne voudrais pas l'affirmer.

Mais il en existe un très évident entre *hen* et *senex*. C'est évidemment le même mot, la même idée, et, en même temps, un nouvel exemple de la permutation de la lettre *h* en *s*. (J'en citerai d'autres aux mots Soleil, Sel, Salle, etc.)

Comparons maintenant la dérivation latine et celtique du primitif *hen* = *sen*.

HEN = SEN

Latin.	*Celtique.*
Senex = vieillard (le radical est sen).	Hen = ancien, vieux, âgé.
Senaculum = salle du Sénat.	Hena, superlatif, l'aîné.
Senator = Sénateur.	Henanded = aînesse, antiquité.
Senatus = Sénat.	Henandedour = antiquaire (Gallois).
Senecio = petit vieillard.	Henaour = l'aîné (autre forme de *hena*, qui se dit aussi).
Senecta = vieillesse.	Henaf = ibid.
Senectus = vieilli.	Henan = ibid.
Senectus = vieillesse.	

Senescere = vieillir,
Seneca = vieille.
Seniculus = petit vieux, terme péjoratif.
Senilis = sénil.
Seniliter = à la manière des vieillards.
Senior = comparatif de senex.
Senium = vieillesse, déclin.
+ Seni = relatif au nombre six, et quelques dérivés de sen = six. Etymologie obscure. Le grec donne Hex (*ex* avec l'esprit fort), le latin, sex ; le celtique moderne C'houech = six. Je ne m'explique pas *Seni* et ses dérivés avec ce sens numérique.

Henaour = sénateur (en gaël. écossais. dit, je crois, Henachie ou Senachie).
Henaouriez = Sénat.
Henantelez = (V. Henanded), aînesse, ancienneté.
? Hanaz = chronique = histoire = annales = vieux récits.
Les anciens Gaulois connaissaient aussi *hen* sous la forme de *sen*, qui n'est pas exclusivement latine : l'île de *Sena*, collège de vieilles femmes ; les *Sénonais* étaient une des plus anciennes tribus gauloises.

Le latin, plus riche en dérivés de *sen* que le celtique en dérivés de *hen*. Langue écrite bien avant l'ère chrétienne et toujours écrite depuis 2.500 ans, le latin a gardé, au nombre d'environ 23, tous les mots qu'il avait formés de *sen*, et dont plusieurs, faisant double emploi, semblent appartenir, d'origine, à divers dialectes ; il a gardé à peu près tout son vocabulaire et a continué de l'enrichir pendant trois ou quatre siècles encore après la conquête des Gaules.

C'est dans cet espace de 400 ans et plus qu'ont commencé à se former les langues modernes, dites romanes ou novo-latines.

C'est en essayant d'apprendre, au fur et à mesure de ses plus indispensables besoins, la langue de ses dominateurs, que le peuple, sans oublier ni délaisser la sienne, a, peu à peu, sans le savoir, inventé une langue nouvelle, un abominable patois moitié celte et moitié latin, difficile à comprendre, plus difficile à écrire, et qui n'a, en effet, commencé à être écrit qu'après quatre siècles encore, c'est-à-dire huit cents ans au moins après les conquêtes de César, cinq cents ans après les invasions barbares.

Qu'on se représente, si l'on peut, l'état de la Gaule aux quatre premiers siècles de notre ère.

Quel homme de bon sens, après y avoir réfléchi, admettra

jamais la supposition que le latin y était devenu la langue populaire, couramment parlée et entendue dans les marchés, sur les places publiques, dans les tavernes comme dans les boutiques, dans les champs, dans les bois, dans les ports comme dans les ateliers des villes? Je ne dis pas le latin de Virgile, mal entendu à Rome des basses classes au temps de Virgile, plus mal entendu que ne le serait une Méditation de Lamartine dans une veillée d'Auvergne. Non, je ne dis pas ce latin-là, je dis le latin vulgaire des esclaves, des affranchis, du bas peuple. Les riches avaient des écoles où les bourgeois des grandes villes pouvaient aller; les marchands apprenaient peut-être à lire et à comprendre vaguement la langue des affaires, celle du prêteur, des avocats et des romains établis dans leur voisinage. Ils parlaient mal, sans doute, avec effort, une langue bornée qu'ils enrichissaient comme à plaisir de solécismes, de barbarismes, de gallicismes. Les Latins mêmes vivant dans ce milieu oubliaient leur docte langue, et apprenaient ce patois, adoptaient solécismes et gallicismes, pour être plus aisément compris. De sorte que, vers le IV^e^ siècle, le vrai latin n'était parlé et entendu que dans les très hauts rangs de la société, dans la classe des lettrés sortis des grandes écoles de Bordeaux, de Lyon, de Trèves, etc. Les nobles Gallo-Romains, qu'ils fussent d'origine gauloise ou d'origine romaine, mais qui étaient propriétaires en Gaule et y vivaient, parlaient au moins deux ou trois langues, le latin, le celte et le patois intermédiaire des villes.

Ils devaient servir de médiateurs, de truchement, aux grands fonctionnaires qui arrivaient de Rome et ne parlaient que le latin, ou peut-être aussi le patois celto-latin des villes gauloises de l'Italie, lequel n'était sans doute pas sans rapport avec le patois de nos villes. On ne peut accorder rien de plus aux Latinomanes ou Romomanes, dont M. Littré est le chef très érudit et, qui le croirait? très crédule.

Quant au peuple, à la grande masse du peuple des Gaules, aux ouvriers des villes, aux charretiers, aux paysans, y avait-il pour eux des écoles et des maîtres d'école? Ils continuaient à parler leur langue maternelle et n'en apprenaient pas d'autre à leurs enfants. Si la raison ne le disait pas, l'expérience nous l'apprendrait. Comment! voilà huit cents ans qu'il existe une France, une royauté française; voilà quatre cents ans que la

grande féodalité a disparu et que l'unité politique du royaume est un fait accompli; voilà quatre cents ans et plus que les lois du royaume s'écrivent en français, que nous envoyons de Paris dans toutes les provinces des magistrats parlant français, des fonctionnaires parlant français, des évêques français, que nous avons des armées françaises, et depuis quatre cents ans, comme depuis huit cents ans, chacune de nos provinces a gardé son patois, ce même patois à peu près qu'elles avaient mis quatre cents ans à inventer, huit cents ans à généraliser dans les campagnes. Et l'on voudrait que, par on ne sait quel miracle, ces mêmes populations, avec moins de moyens de s'instruire qu'il n'en existe aujourd'hui, eussent, tout à coup, en deux ou trois siècles, oublié leur langue maternelle pour parler latin !

Cela n'est pas chose naturelle et possible, et si l'expérience ne nous l'avait point appris, nous rappellerions à ces savants, qui n'en croient que les textes et admettent si aisément les miracles, à moins qu'ils ne soient dans la Bible et dans l'Evangile, nous leur rappellerions des témoignages contemporains qui prouvent qu'au IVe et au Ve siècle de notre ère le celtique était encore la langue commune de la plupart de nos provinces (v. Chevallet), surtout la langue des populations rurales.

Quant au patois celto-latin des villes, qui existait concurremment avec le pur gaulois des paysans, c'est ce patois-là qui a mis encore près de 400 ans à pénétrer dans les chaumières et à y faire oublier la langue des nourrices. C'est ce patois-là, variant quelque peu de région en région, qui a fait les langues romanes. Il faut rayer de l'histoire ce mensonge que la Gaule ait, à un certain moment, parlé latin.

Elle n'a jamais parlé latin. Les classes lettrées, les grands fonctionnaires le parlaient. C'était, pour la plupart, dans ce cercle étroit, une langue étrangère, et quand un noble Gaulois revenait de Rome, ou du palais du Gouverneur des Gaules, il parlait gaulois à ses paysans. Le patois intermédiaire, où le celtique avait autant de part que le latin, a été créé et n'a longtemps fleuri que dans les villes.

Cela, je le répète, jusqu'au delà du Ve siècle, jusqu'après la chute de l'Empire.

Ici se présentent des considérations nouvelles.

Le celtique n'était, au temps de César, qu'une langue parlée, non écrite. Après la conquête, qui aurait écrit en celtique?

Pour qui écrire? Pour un peuple qui, en immense majorité, ne savait pas lire? On me dira qu'en France, au moyen âge, même dans l'ancienne Rome, la Rome consulaire ou la Rome impériale, il en était de même ; que l'on n'écrivait pas, que l'on n'écrit pas pour les masses illettrées, mais pour l'aristocratie, pour les riches, pour les classes aisées à tout le moins, qui ont la curiosité des livres et le moyen de s'en procurer, moyen jadis très coûteux. Oui, dans les sociétés assises, où la richesse et la culture se perpétuent depuis des siècles et généralement dans les mêmes familles ; où il existe des corporations savantes, qui ont le dépôt des connaissances et l'enrichissent toujours par de nouveaux écrits.

Mais, en Gaule, avant la conquête, c'était un principe religieux de ne point écrire, c'était presque un dogme de la corporation enseignante, celle des Druides.

Quelques-uns seulement savaient écrire, en se servant des caractères grecs ; ils n'usaient généralement de cet art que pour les affaires privées. Mais pour les affaires publiques, pour les traditions, la science, la politique, la religion, l'histoire, rien d'écrit. Pas un livre! Quelques chansons, et puis rien! C'était là quelque chose de plus fort qu'un dogme druidique, c'était une coutume dix ou quinze fois séculaire. Ajoutez que cette nation, très divisée contre elle-même avant qu'aucune armée étrangère n'eût franchi les Alpes et le Rhin, avait été ruinée, décimée, abattue par dix ans de guerre, qu'une partie de sa noblesse était éteinte, une autre dépouillée, captive même en Italie, et que ce qui en restait s'empressait d'adopter les mœurs, les lois, la langue du vainqueur. Le corps sacerdotal, longtemps en lutte avec l'aristocratie, et probablement allié de César au temps de la conquête, mal vu des nobles, perdit bientôt ses privilèges, fut ensuite persécuté et proscrit et, dans son déclin, paraît s'être rapproché des classes populaires dont il servait les rancunes contre Rome.

Durant les premiers siècles, qui donc eût écrit en celtique et pour qui, je le répète, eût-on écrit? Les missionnaires chrétiens eurent bientôt raison de cette religion expirante, et déjà altérée par l'invasion du paganisme grec et latin; de ce corps sacerdotal ruiné, proscrit, humilié. C'est du sein même de cette corporation, comme on le voit clairement en Irlande, que sortirent, dès le IVe siècle, de nouveaux missionnaires chrétiens

et de nouveaux apôtres. Nous en avons l'histoire, parce que, en Irlande, ils n'avaient pas à lutter contre Rome, et que tout, à cette époque, y est encore celtique, et que, selon l'usage, les chants populaires y ont perpétué ces souvenirs. Mais pour s'instruire eux-mêmes dans le christianisme, les apôtres celtiques l'étudiaient dans la langue des Evangiles, le grec et le latin, puis ils l'enseignaient en celtique. Nous voyons des Gaulois du continent, saint Germain, par exemple, l'évêque d'Auxerre quitter la Bourgogne, pour aller, à cette époque, évangéliser la Grande-Bretagne, les populations celtiques de la grande île qui est aujourd'hui l'Angleterre. Preuve qu'on parlait encore celtique en Bourgogne et que c'était toujours la langue dominante des masses populaires. Mais, en Gaule, où l'Italie, les évêques de Rome envoyaient sans cesse de nouveaux missionnaires, où le clergé se recrutait dans les écoles latines, les prêtres contribuèrent mieux que les édits des empereurs et les fonctionnaires civils, non à répandre la connaissance du latin, mais à corrompre le gaulois et le latin, à mettre en circulation dans les campagnes des néologismes tirés du latin, et servant à traduire des idées nouvelles exclusivement chrétiennes, à faire en même temps subir aux mots gaulois des transformations latines, à celtiser les mots latins, à latiniser les mots celtiques, à créer, sur presque toute la face des Gaules, les patois romans.

Si, comme cela est surabondamment prouvé, les Gaulois ne parlaient point latin au IVe siècle, même au Ve, ce n'est pas au VIe, après l'anéantissement de l'Empire, au milieu des Barbares qu'ils auraient appris à parler cette langue. C'est pourtant alors, et dans les siècles suivants jusqu'à nos jours, que le patois celto-latin des villes gagna les campagnes et s'imprégna de plus en plus des formes latines.

Le celtique n'étant pas et n'ayant jamais été parmi nous — j'ai dit pourquoi — une langue écrite, l'orthographe n'en était point fixée, non plus que la grammaire. Lorsqu'on commença à écrire en patois celto-latin, devenu la langue vulgaire, ou à introduire dans le latin des actes publics quelques mots empruntés à ce patois, on ne sut comment les écrire, et comme les rédacteurs de ces actes, prêtres ou laïques, comme les clercs, étaient gens quelque peu instruits du latin, accoutumés à le lire et à l'écrire, en sachant l'orthographe, peu ou prou la

grammaire, ils tiraient au latin et à son orthographe les mots d'origine celtique qui les embarrassaient. C'était naturel et il y a toute apparence que César, dans ses *Commentaires*, et la plupart des Anciens, dans leurs livres, ne faisaient pas autrement.

C'est ce que font encore aujourd'hui M. Littré et son école, non par pure ignorance, mais par système. Grâce à ce vieux procédé, la véritable origine d'un mot est souvent voilée, et l'on s'imagine qu'il est latin, parce qu'il nous est parvenu déguisé sous l'orthographe latine, peut-être avec une désinence latine, comme il est arrivé, ce me semble, pour le celtique *hena*, écrit par nos Anciens, *ansnat*, *aisnat*, et, dans le roman d'oil, *aisné*, *aîné*.

AUGUSTE CALLET.

SUR UNE ÉPITAPHE

—

MAITRE JEAN RENARD

—

Un jour du dernier été, dans l'église Saint-Gilles, à Etampes, entre deux piliers et sous des vitraux, j'ai pu — parmi les pierres usées des tombes — déchiffrer ces lignes, sur une épitaphe :

CY DESSOVBS
REPOSE LE CORPS DE
DEFFVNCT JEAN RENARD
VIVANT M. DE POSTES
DE CETTE VILLE DESTAMPES
QUI EST DÉCÉDÉ LE 18 AOVST
1686 AGÉ DE 60 ANS
ET DE MARIE PETRIMON
SA FEMME DÉCÉDÉE LE 22 MAI
1680 AGÉE DE 60 ANS

†

Requiescat in pace.

A peine eussé-je achevé que je te vis, maître Jean Renard, évoqué par les mots gravés dans la pierre, aussitôt paraître à mes yeux.

Tu étais là en chapeau à galon ; les cadenettes de tes cheveux tombaient sur tes épaules ; tu portais, par-dessous ton habit bleu turquin à boutons dorés, un gilet écarlate ; tu tenais ton fouet à la main ; quand tu bougeais, tes hautes bottes à éperons frappaient sur les dalles...

§

Cela se passait du temps des grandes guerres, du côté des Flandres. D'abord tu avais été dragon ou chevau-léger ; tu avais porté le tricorne à la cocarde noire, le justaucorps à la livrée du prince ; tu t'étais fièrement battu, sous le vol des enseignes et au son des fifres... Puis, quand ç'avait été la paix, tu étais revenu dans ton pays...

Mais le Pavé du roi était ton pavé! Tu ne pouvais pas imaginer de vie qui se passât sans galops de chevaux, randonnées de courriers ni carrossées de gens. Tu avais, du temps des guerres, tant caracolé — ô maître Jean Renard — que maintenant il te fallait caracoler encore.

A force de trinquer avec l'un et l'autre — ô mon joli dragon — au *Chat botté* ou au *Plat d'étain*, à force de sacrer Dieu et de vider des pichets en claquant de la langue et en tapant du fouet, il te vint l'idée d'être postillon. Et bientôt, tout vêtu de drap et de beau cuir, poudré à farine, coiffé du chapeau à galon et rubans cramoisis, de Paris à Etampes et d'Etampes à Paris, tu t'appris à courir la poste.

§

Un coup de mousquet reçu, chez les gens de Flandre, au combat des Dunes, t'avait un peu coupé la joue et brûlé la figure; mais cela n'empêchait pas — ô maître Jean Renard! — que tu ne fusses bien l'homme de ton nom: le poil roux de tes moustaches flambait par-dessus tes lèvres; et tes dents blanches aiguës, sous ces moustaches fauves, luisaient dans ton rire avec un éclat intérieur.

Dans ton habit à parements et à revers, dans ton gilet écarlate, sous ton chapeau à galon — tel le renard de la fable — tu étais séduisant, superbe et rusé. Aussi le jour que Marie Petrimon, pour la première fois, t'aperçut, debout sur l'avant de ta voiture à panneaux peints, claquant du fouet et chantant à tue-tête, elle te vit beau et tout rayonnant. A ses yeux, battus déjà d'une douce fièvre, ton carrosse apparut le carrosse de Monsieur le marquis de Carabas, les grelots de tes harnois les grelots du postillon de Longjumeau... Tes bas devinrent les bas de François-les-Bas-Bleus...

§

Le jour que tu revis Marie Petrimon, c'était au *Plat d'étain* ou au *Chat botté*, dans l'auberge où elle était servante.

Ce jour-là, il y avait fête au pays et dans ton cœur. La rôtissoire flambait dans l'âtre; le jus des volailles perlait goutte à goutte, à pluie d'or, dans la lèchefrite; le chien Miraud, assis sur sa queue, tournait la broche en écoutant le chant du feu.

Deux cavaliers au teint olivâtre, le pistolet à la ceinture, en casque cabossé et en manteau troué, jouaient aux dés dans un

angle; des rouliers endimanchés buvaient sur une table; un berger, vêtu d'une peau de chèvre, soufflait dans son chalumeau; un enfant croquait une pomme dure.

La flamme du foyer rosissait les joues de Marie. Et Marie, ce jour-là, avait des yeux plus doux que les grains mûrs du maïs; ses lèvres étaient pourpres et vives; sa taille était libre. Sous sa casaque de serge, provoquant le regard et le toucher, bougeaient ses deux seins. Le beau postillon que tu étais alors eût voulu saisir, en ses mains ouvertes, les seins durs de Marie; mais eux, d'un joli recul, fuyaient à ton approche.

Va-t'en voir s'ils viennent, Jean,
Va-t'en voir s'ils viennent !...

chantaient alors les rouliers, le berger à la peau de chèvre, le gamin et les deux reîtres ivres.

Toi, tout pâle de colère, tremblant d'indignation, tu t'avanças vers eux, le poing haut levé. Les huées cessèrent...

Dès lors ils ne tardèrent point de t'être soumis, les yeux de maïs mûr, les lèvres pourpres, les hanches mouvantes et les seins hardis de Marie Petrimon. Trop verts! disaient les gens. Allons donc! Ils cédèrent parce que rien ne résiste à un renard madré.

§

Cela fit une belle noce, maître Jean Renard, cela fit une belle noce!

Vous vous mariâtes — Marie et toi — à Saint-Gilles d'Etampes.

Jean Savignan, le maître laboureur, honorable homme Juste Bled, le meunier du moulin-à-vent, signèrent avec vous sur les livres d'église.

A cause de ton carrosse qui ressemblait à celui du marquis de Carabas, la noce eut lieu au *Chat botté*. Et il arriva des gars en sabots, des filles en coiffes et en rubans. Ce fut Compère Guilleri qui ouvrit le bal et dansa une bourrée. Puis vinrent Cadet-Roussel et M. Dumollet, Fanchon et Babet, Gentille Annette et Joli Dragon! Les violoneux jouaient, en râclant aigrement leurs archets, juchés sur de vieux tonneaux...

Marie Petrimon était belle et blanche sous sa coiffe de dentelle; toi, tu étais fauve et beau, sous ton gilet de pourpre et dans tes bas bleus...

§

Ce fut une joyeuse famille que la tienne, mon maître ! Ton père, Gascon, ta mère, Normande, les vieux matois aux lèvres minces, t'avaient, avec quelques ducats, légué leur sac de ruses. Il n'était point de tours que tu ne connusses, mon compère. Mais, tandis que tu étais un renard

des plus fins,
Grand croqueur de poulets...

grand mangeur de raisins et connaissant la mesure sur le picotin, Marie, la belle rousse, de son côté, était une avisée renarde.

Aussi les enfants qui naquirent de vous furent-ils, à leur tour, flamboyants de la tignasse, empanachés et joyeux du visage, de mignons renardeaux...

Vint le jour que tu fus enfin nommé maître des postes. Tu mis, cette fois-là, un habit plus riche que celui de postillon; ta culotte chamois colla mieux sur ta jambe, ton chapeau fut plus enrubanné encore.

C'est du côté de Saint-Gilles, vers le Haut Pavé, que tu tins équipages. Et il fallait voir que les chevaux, les garçons des relais et les postillons, tout était sous tes ordres; tu régnais sur l'avoine et sur les abreuvoirs; et le Pavé du roi était ton pavé!

§

Les renardeaux grandirent. Ils prirent tous deux du service; l'un devint sergent aux gardes et porta fièrement la livrée royale aux couleurs bleue, blanche et incarnadine; l'autre, aux grenadiers, fut gentil tambour. Mais voilà que, par un beau matin de mai, mourut la renarde! Dès lors, compère, tu fus tout seul dans ta maison...

Le jour que tu trépassas à ton tour, dans tes beaux bas bleus, dans ton chapeau de postillon de Longjumeau, aux claquements des fouets et au bruit des grelots, l'on te porta à Saint-Gilles.

L'on était au mois d'août; les grives voletaient sur les petits carrés de vignes; les prés embaumaient le thym et la pimprenelle; des fils de la Vierge brillaient au-dessus des saules. Sur la terre de Dieu tout était beau, tout était doux. Mais Compère Guilleri, monsieur Dumollet et Cadet-Roussel t'avaient

précédé depuis longtemps, mon maître! Et, depuis le temps de ta noce, le meunier du moulin-à-vent, Fanchon et Babet, Gentille Annette et Joli Dragon étaient devenus des vieux et des vieilles. Ils allaient trottinant, à gestes tout cassés, sur leurs petites jambes ; leurs yeux voyaient à peine, leurs dents tenaient tout juste, leurs mentons pointus ressemblaient à des châtaignes sèches...

§

Les cierges brasillèrent. Le curé dit son *Oremus*.

L'on te coucha tout doucement à Saint-Gilles, dans un tombeau froid.

Mais que n'a-t-on, « deffunct Jean Renard », gravé sur la pierre, en dessous de ton nom, pour rappeler à tous que tu fus de ton « vivant maître des postes » les sonnailles de tes chevaux, les rubans de ton chapeau et les éperons de tes bottes?

EDMOND PILON.

L'ÉCOLE DU DIMANCHE

A Remy de Gourmont.

I

Le samedi matin, quand arrivait *le Journal de Genève*, il se passait quelque chose qui ne se passait pas les six autres jours. Ces six autres jours-là, *le Journal de Genève* attendait tranquillement dans sa bande que mon père prît le temps de l'ouvrir, ce qui se produisait généralement au dessert de notre repas de midi, heure favorable où, l'estomac satisfait, l'esprit détendu, l'horloger Ami Pécolas, tout en savourant son petit verre de schnick, donnait lecture des morts, jetait un coup d'œil aux annonces, essayait l'article politique, parcourait la discussion du Grand Conseil, s'intéressait aux faits divers de la ville et s'endormait sur la variété.

Mais le samedi, sitôt le journal halé par la fenêtre jusqu'à notre quatrième étage du quai des Etuves, par le moyen d'une ficelle au bout de laquelle pendait un petit panier où le facteur l'avait introduit, tante Bobette s'en emparait, en faisait elle-même et sans plus tarder sauter la bande, puis sans s'occuper des annonces, oubliant le feuilleton, négligeant contre toute vraisemblance l'attraction des décès, elle courait à la troisième

page, et là, pendant une bonne heure, abandonnant tous ses devoirs de ménagère, laissant se morfondre le balai, croupir la « panosse » et parfois monter le lait, elle étudiait, flairait, mâchait et ruminait vingt fois la liste des prédicateurs du dimanche.

Cette liste s'étageait sur toute une haute colonne. Débutant par l'indication du psaume et du cantique qui seraient chantés aux offices, elle énumérait d'abord les six temples nationaux de la ville, à commencer par Saint-Pierre, la cathédrale, à continuer par Saint-Gervais et la Madeleine, donnant en regard de chacun d'eux le nom du prédicateur qui en occuperait la chaire. Elle rangeait à leur suite les trois temples suburbains de Carouge, de Plainpalais et des Eaux-Vives. Puis, ayant mentionné le service en langue allemande de l'Auditoire, elle alignait en bon ordre alphabétique les dix-neuf communes de la campagne, avec leurs prédicateurs, depuis Anières et Avully jusqu'à Vandœuvres et Versoix. Après avoir fait place à l'Eglise luthérienne et catalogué l'Eglise méthodiste, elle abordait l'Eglise évangélique libre, dont elle dénombrait les cinq lieux de culte. On la voyait alors s'égarer dans le dédale des salles et chapelles, d'où elle ne sortait que pour tomber dans les services en langue italienne. Ceux-ci nomenclaturés, elle s'engageait à travers l'Eglise anglaise, inventoriait l'Eglise épiscopale américaine, puis, après avoir passé par l'Eglise russe, parvenait enfin à se clore sur l'Eglise catholique non papiste, avec Notre-Dame et Saint-Germain.

Tante Bobette avait, on le voit, de quoi méditer et se tarabuster la cervelle pour décider lequel de ces nombreux cultes elle favoriserait de sa présence.

Irait-elle entendre le pasteur Papavert à Saint-Pierre ou le pasteur Goitre à la Fusterie ? le pasteur Lebon-Berger à la Rive droite ou à l'Oratoire le pasteur Babel ?... Grave problème, qu'elle n'avait pas la prétention de résoudre sur l'heure, mais auquel elle penserait toute la journée et qui peut-être ne recevrait sa réponse que le lendemain matin, sur les neuf heures et demie, au moment où, son chapeau noué sous son menton perplexe, son châle drapé sur ses épaules recueillies, nos quatre étages descendus et son gros soulier à œillets posé sur l'étroit trottoir du quai des Etuves, il lui faudrait prendre, de son petit pas alerte, la direction définitive.

Mais, jusque-là, nous avions à subir, papa et moi, le flux abondant de ses réflexions.

— Quel guignon ! faisait-elle, le pasteur Plantaporet ne prêche pas demain à Plainpalais. Moi qui me réjouissais d'aller l'entendre ! C'est le pasteur Cruche qui le remplace.

C'est ainsi que cela débutait généralement. Comme par un fait exprès, le pasteur qu'elle avait envie d'entendre ne prêchait justement pas ce jour-là. Elle cherchait alors ses têtes.

— Voyons, il y a M. Jourdieu à Saint-Gervais, M. Bourde à la Madeleine, M. Riflard aux Eaux-Vives, M. Lepâtre aux Pâquis...

— Pourquoi n'irais-tu pas entendre Papavert à Saint-Pierre? proposait secourablement mon père.

— Oh ! je t'en prie, Ami, répliquait tante Bobette, ne me parle plus de M. Papavert. J'en suis bien revenue. Il a du talent, je n'en disconviens pas, beaucoup de talent ; mais c'est trop apprêté, trop élégant, trop superficiel. On voudrait moins de belles phrases et plus de sincérité. Il a fait un jour un mot d'esprit ! J'ai vu le moment où toute l'assistance allait sourire... Et puis, que veux-tu, je n'aime pas Saint-Pierre. Ces hautes voûtes, ces immenses colonnes, c'est trop solennel, cela manque d'intimité. On y sent trop la présence de Dieu et pas assez celle de Jésus-Christ.

— Tu es bien difficile ! faisait mon père.

C'était régulièrement alors le grand épluchage des pasteurs de Genève. Tante Bobette les connaissait tous, pour les avoir longuement et minutieusement pratiqués. Si elle savait en apprécier les qualités diverses, elle s'entendait mieux encore à en poursuivre inexorablement les défauts. Elle les avait tous pesés, évalués, jaugés. Sur le grand livre de son jugement, chacun possédait sa page, au bas de laquelle, d'une phrase récapitulative, d'une sentence sommaire ou même d'un simple mot, pouvait se résumer son compte et s'inscrire son bilan. Et comme l'indulgence n'était pas la faiblesse de tante Bobette, la phrase, la sentence, le mot n'étaient pas toujours l'expression d'une suave aménité et témoignaient souvent de plus de perspicacité que de réelle charité.

Si elle tenait le pasteur Papavert pour léger, le pasteur Goitre ne logeait guère à meilleure enseigne : il était lourd. Certes, il était permis d'être pesant, monotone, fastidieux,

mais au point où se le permettait le pasteur Goitre, non vraiment ce n'était plus permis. Sa foi avait beau être irréprochable, il en débitait l'expression avec une si accablante gravité qu'au bout de dix minutes il était impossible de résister au bâillement et au bout de quinze au sommeil. A passer par sa bouche et à se charger de son haleine, la parole de vie ne devenait plus qu'un narcotique.

Avec le pasteur Jourdieu, c'était une autre antienne. Le pasteur Jourdieu bégayait. Non pas un de ces bégaiements rédhibitoires qui eussent rendu impossible au prédicateur autrement le plus doué l'exercice de sa profession oratoire, mais un petit bégaiement de rien du tout, sournois, subreptice, dont on ne s'apercevait pas tout d'abord, et qui cependant finissait par s'imposer tyranniquement à l'oreille, jusqu'à faire de l'audition du digne homme une véritable souffrance.

Quant au pasteur Bourde, il bafouillait. L'éminent prédicateur était si riche d'idées, creusait si profondément son sujet, voulait tellement entasser arguments sur arguments, textes sur textes, pour confondre, pulvériser, disperser son adversaire supposé, qu'on avait toutes les peines du monde à suivre sans s'y noyer le flux précipité qu'éjetait innombrablement sa terrible faconde.

Et la revue de tante Bobette se poursuivait, inlassable, autant qu'impitoyable. Le pasteur Lepâtre était trop terre à terre, le pasteur Lebon-Berger trop dans les nuages : le pasteur Chiquet ne faisait que de la théologie, le pasteur Crochon que de la morale ; M. Riflard, le pasteur ordinaire des Eaux-Vives, était ennuyeux comme la pluie, tout au rebours de M. Lagouille, qui était sec comme un puits sans eau. Le pasteur Pelican exagérait la simplicité, le pasteur Melon la solennité... Il n'était pas jusqu'aux particularités physiques qui ne fussent l'objet des critiques aiguës de tante Bobette : le pasteur Porchet était par trop gras, le pasteur Boudin par trop laid, le pasteur Guignol par trop grimacier. Et jusqu'aux différences de condition sociale qui la trouvaient revêche : le pasteur Pot, plusieurs fois millionnaire, n'avait-il pas honte de prêcher aux pauvres la charité chrétienne, et le pasteur Ducimetière, qui se permettait de n'avoir que son seul traitement pour équilibrer quatorze enfants tous vivants, ne rougissait-il pas de ne pouvoir consacrer au service du Seigneur que des redin-

gotes élimées et un linge parcimonieusement renouvelé ?

Mais le grand reproche de tante Bobette, celui auprès duquel les autres paraissaient ne concerner que de simples peccadilles, le reproche majeur, qui frappait à ses yeux celui qui en était l'objet d'une tare capitale et lui valait le prononcé d'un interdit décisif, c'était l'inculpation de libéralisme. Voilà même ce qui scindait pour elle les pasteurs de Genève en deux groupes nettement distincts, tranchés comme le jour et la nuit. Si les orthodoxes, quels que fussent les défauts qu'elle s'ingéniait à leur découvrir, méritaient après tout sa confiance et bénéficiaient en fin de compte de sa relative indulgence, les libéraux, eux, se voyaient tous en bloc traités par elle en ennemis déclarés, et les plus grandes vertus, les plus hauts talents n'eussent pas suffi à garer le plus respectable d'entre eux de son mépris foncier et de sa vindicte personnelle. C'est à peine si elle leur accordait la qualité de chrétiens.

Qu'était-ce qu'un libéral? et quand était-on libéral ? La question eût embarrassé plus d'un docte théologien ; mais pour tante Bobette elle se résolvait le plus aisément du monde. On pouvait croire à la divinité de Jésus-Christ et cependant être flétri par tante Bobette du terme de libéral ; on pouvait admettre la justification par la foi, s'incliner devant le mystère de la Trinité, ne reculer ni devant le dogme du péché originel, ni devant celui du jugement dernier, sans cesser pour cela d'être un horrible libéral. Pour révéler le libéral, la vraie pierre de touche, c'était le miracle. On n'était authentiquement orthodoxe qu'à la condition de croire aveuglément à tout miracle rapporté par la Bible. C'était net, c'était précis. Et c'est ce que faisait tante Bobette. La Bible lui disait que Jésus avait ressuscité Lazare, elle le croyait ; la Bible lui apprenait que Jonas était resté trois jours dans le ventre d'une baleine, il y était resté trois jours ; la Bible lui racontait que Josué avait arrêté le soleil, Josué avait arrêté le soleil, matériellement, réellement. Aucun de ces faits extraordinaires ne devait être discuté ; chercher à l'expliquer, ne fût-ce qu'en l'entourant de circonstances favorables à sa production, c'était déjà le discuter, partant glisser sur la pente qui mène à l'abîme de la négation. Tante Bobette n'en discutait aucun ; elle croyait à tous les miracles bibliques, à la confusion des langues, au buisson ardent, à l'ânesse de Balaam, au char de feu d'Elie,

à l'étoile de Bethléem, aux démons envoyés dans les pourceaux et même, bien qu'elle fît partie d'une société de tempérance, au miracle des noces de Cana, où Jésus avait changé de l'eau en vin.

Seulement, la croyance de tante Bobette aux miracles s'arrêtait aux limites précises de la Bible. Sitôt qu'un miracle ne figurait pas dans la Bible, son incrédulité n'avait plus assez de sarcasmes, ni son intolérance d'animosité. Qu'il y eût des gens assez stupides pour croire aux miracles des saints du calendrier catholique, que la vierge noire d'Einsiedeln trouvât des fidèles ou que Lourdes, en France, attirât des légions de malades confiants dans le pouvoir guérisseur de son eau, voilà ce qu'elle ne pouvait ni comprendre, ni pardonner. Les cinq premiers livres de l'Ancien Testament avaient été dictés par Dieu à Moïse, les psaumes à David, les évangiles à leurs évangélistes, chaque prophète, chaque apôtre avait été tour à tour le scribe du Seigneur, mais en dehors de ce qui se trouvait réuni sous la couverture gaufrée de sa bible Martin, Dieu n'avait pas soufflé mot, plus fait un geste, plus inspiré personne, plus fourni le moindre de ces miracles dont il avait été si prodigue jusqu'au 21e verset du xxiie chapitre de l'Apocalypse.

Tel était le fondement de tante Bobette, et je dois dire qu'il était exactement le même pour un très grand nombre de Genevois et surtout de Genevoises.

Son exclusivisme était si véhément qu'il la portait à étendre son scepticisme jusque sur ce qu'on est convenu d'appeler les « miracles de la science ». Il lui était certes difficile de douter de l'existence des chemins de fer et des bateaux à vapeur; mais l'électricité lui était déjà des plus suspecte. Quant à l'idée qu'on pût arriver un jour à faire marcher des voitures sans chevaux ou à voler et à se diriger dans les airs, elle lui paraissait du plus haut comique.

Tante Bobette était, on le voit, un être doué de raison.

Aussi son horreur du libéralisme était-elle profonde. La pensée qu'il y avait des libéraux dans le canton lui était presque aussi insupportable que de savoir qu'il s'y trouvait aussi des catholiques, voire des catholiques ultramontains. Comment pouvait-on être catholique? comment pouvait-on être libéral? L'un et l'autre passaient son entendement, confondaient son imagination. Quant à se dire qu'il se rencontrait peut-être à

Genève jusqu'à des athées, cela la faisait tout bonnement frémir, et là la colère ne pouvait plus que faire place à la terreur.

Le nombre des pasteurs libéraux n'était pas considérable; mais il était encore bien trop grand au gré de tante Bobette. Les pasteurs Barbavoine et Chalumel étaient libéraux; libéral le pasteur Bidagnolle ; libéral le pasteur Toupin ; libéral encore, et jusqu'aux extrêmes confins du rationalisme, le pasteur Lebigre, assez audacieux pour déclarer en chaire qu'il importait peu qu'on crût ou non que Jésus était le fils de Dieu, pourvu qu'on s'inspirât des préceptes de sa morale. Tante Bobette ne pouvait évoquer ces noms sans gémir d'angoisse et sursauter de scandale. Le vide autour d'eux, c'était tout ce qu'elle souhaitait, tout ce qu'ils méritaient. Inutile d'ajouter que jamais, au grand jamais, elle n'allait entendre un prédicateur libéral. Aussi, bien qu'elle appartînt à l'Eglise nationale, avait-elle un faible pour l'Eglise libre, qui ne tolérait dans son sein aucun de ces misérables échantillons du protestantisme.

Cependant, sa curiosité toujours en alerte et la vigilance de son esprit critique la poussaient parfois à assister au sermon de quelque pasteur douteux. Elle aimait à exercer ainsi sa surveillance sur le corps pastoral. Tel nouveau pasteur, sur le compte de qui elle n'était pas encore bien fixée, la voyait le suivre avec assiduité pendant quelques dimanches, jusqu'à ce qu'elle se fût formé sur lui une opinion motivée. Tel autre, pour lequel elle éprouvait une antipathie inexplicable, la sentait dardée sur lui comme un chasseur à l'affût, heureuse quand elle était parvenue à lever quelque parole imprudente, quelque allégation insuffisamment orthodoxe échappée à sa bouche suspecte. Elle revenait alors du temple le verbe haut et le teint excité, et s'écriait presque avec un accent de triomphe :

— Je m'en doutais, le pasteur Moulin tourne au libéralisme !

Les motifs qui, chaque samedi ou le dimanche matin, décidaient tante Bobette dans le choix de son prédicateur étaient donc des plus différents et, selon qu'elle se sentait en disposition d'assister au service divin pour critiquer ou pour s'édifier, ils pouvaient même varier du tout au tout. Il arrivait cependant qu'aucune hésitation ne fût possible, parce que la décision à prendre s'imposait pour ainsi dire d'elle-même. Tel était le cas, par exemple, quand le professeur Brouillard, le doyen de la Faculté de théologie, prêchait à Saint-Pierre son sermon

annuel. Il mettait, disait-on, six mois à le préparer. Oh! alors, toute la ville y courait et il fallait être là deux heures à l'avance pour trouver une place. Tante Bobette y courait aussi, malgré son aversion pour Saint-Pierre. C'était vaguement entaché de libéralisme. Mais en faveur de la rareté de ses exhibitions, les plus rigoristes le lui pardonnaient, quittes à rentrer chez eux en disant :

— C'était très beau, mais c'était bien froid.

Tel était encore le cas lorsque parlait le père Hyacinthe. Ses homélies faisaient sensation. Une foule composite s'y portait, où toutes les nuances du protestantisme fleuretaient avec le catholicisme national et où les ultramontains seuls brillaient de toute leur absence. Tante Bobette ne manquait jamais d'aller entendre le père Hyacinthe prêcher à Notre-Dame.

Mais si aucune de ces grandes attractions ne la sollicitait et qu'elle fût simplement en humeur de s'édifier, c'est encore au pasteur Babel qu'elle revenait de préférence. Ah! celui-là, c'était un homme selon son cœur! Il était juste, il était droit, il était grand, il était digne; une noble simplicité éclairait ses traits; sa foi était ardente et sa science profonde; son talent de prédicateur n'était égalé que par son zèle comme curateur d'âmes; il possédait à la fois la fermeté et la douceur, l'onction et la rigidité; tour à tour enflammé, virulent, persuasif, il remuait les consciences, entraînait les convictions, attisait les ferveurs; nul ne savait mieux que lui effrayer le pécheur, pour le consoler ensuite et d'un doigt assuré lui montrer le salut. A celui-là, tante Bobette n'avait rien à reprocher, et depuis vingt ans qu'elle le suivait, elle ne lui avait pas encore trouvé un défaut.

— Ah! disait-elle, s'il n'y avait que des pasteur Babel, l'Evangile aurait vite fait de conquérir le monde.

Les dimanches d'édification de tante Bobette appartenaient le plus souvent au pasteur Babel.

Mon père, lui, dominicalement parlant, était infiniment moins ponctuel. Non qu'il se targuât d'indifférence ou qu'il fît l'esprit fort. Il se disait chrétien tout comme un autre. Mais il n'affichait pas ses sentiments religieux; ce n'était pas son genre. Il avait avec Dieu des rapports lointains et mystérieux, qui n'appartenaient qu'au for le plus secret de sa conscience et dont il ne devait compte à personne. Et s'il conservait, en protestant fidèle, la foi de ses ancêtres, il évitait avec soin d'en exagérer les circonstances extérieures. Trois ou quatre fois par an, il se rendait à Saint-Gervais, sa paroisse; il consentait encore à se déranger pour aller entendre le sermon annuel du professeur Brouillard; et il ne manquait jamais, chaque 31 décembre, de monter à Saint-Pierre pour assister, en bon citoyen, au service d'actions de grâces commémorant la libération de Genève de la domination française. Mais c'était à peu près tout. On le voyait alors enfouir, selon l'usage, son visage dans son chapeau avant de s'asseoir, et se recueillir quelques instants dans les odeurs de sa coiffe. Il écoutait ensuite sans un mouvement le sermon ou la liturgie. Mais il n'avait pas apporté de psautier et il eût été impossible à son plus proche voisin de savoir s'il accompagnait en sourdine les chants ou si, l'esprit absent, il pensait durant ce temps à ses horloges.

Si tante Bobette le chicanait un peu sur son manque d'assiduité, il répondait :

— Que veux-tu, ma bonne, le bon Dieu m'a mis au monde pour faire des pendules. Pourvu qu'elles marquent l'heure et sonnent juste, voilà tout ce qu'il exige. C'est ma manière à moi de le louer.

Et on ne savait s'il plaisantait ou s'il parlait sérieusement.

Quant à moi, j'allais à l'école du dimanche.

Bien peigné, bien lustré, vêtu de mes plus beaux habits soigneusement entretenus par tante Bobette, la cravate correctement nouée sous un col immaculé, je me mettais en route, d'un pas bien ciré et ma petite bible sous le bras, pour aller recevoir à mon tour et selon mon âge le pain de vie hebdomadaire, encore plus nécessaire, paraît-il, à mon existence enfantine que le pain quotidien.

En passant les ponts de l'Ile, je jetais par-dessus la nappe

mouvante du Rhône, lorsqu'il faisait beau, un coup d'œil d'envie sur le coteau vert et bleu de Cologny, où il aurait fait si bon se promener. Place Bel-Air, je m'attardais à regarder les entrecroisements joyeux de la foule endimanchée et les tramways de Carouge et de Chêne qu'emplissaient les excursionnistes du Coin ou de Monnetier. Puis je m'engageais à regret dans la Corraterie. Les magasins du trottoir de droite étant tous fermés, j'en suivais la partie gauche, doublant la tour de l'Escalade, longeant le terre-plein de la Petite-Corraterie, avec ses bancs à pieds de lion, ses marronniers, sa fontaine, sa forge et son platane ceinturé de douves et cerclé comme un tonneau. Je parvenais ainsi à la place Neuve, dont le large horizon se développait majestueusement, de son musée à son conservatoire de musique et de sa grille monumentale à son Bâtiment Electoral. J'en admirais les proportions et l'espace, avant de prendre le chemin de Sous-la-Treille, dont je foulais, d'un pied mesuré, la longue corniche. Dominé d'un côté par la muraille qui soutenait la plateforme de l'Hôtel-de-Ville et dont je pouvais lire de distance en distance, encastrées dans la pierre, les dates d'achèvement, 1712, 1557, 1698, 1705, je dominais de l'autre la promenade des Bastions et son jardin botanique, dont les vieux arbres natifs, les essences étrangères, les collections de fleurs et les plantes alpestres construisaient au-dessous de moi leurs groupes pittoresques. Je débouchais alors sur le palais Eynard, qui alignait élégamment les quatre colonnes de son portique ionique devant les balustres de marbre de ses terrasses, affirmant, en sa pure architecture, le philhellénisme de son fondateur qui, en une époque héroïque, avait dépensé une fortune pour la cause de l'indépendance de la Grèce. Là s'ouvrait la rue de l'Athénée. Et un peu plus loin, au delà du petit pont du Calabri, c'était l'Athénée lui-même, temple et palais des sciences et des arts, non moins grec que le précédent, avec son architrave sur ses demi-colonnes corinthiennes et, dans leurs belles niches de pierre, ses bustes de grands hommes.

C'est en ce site si grec et dans cette rue dédiée à la déesse de la sagesse antique que se trouvait l'Ecole du Dimanche.

Elle pouvait, il est vrai, se réconforter d'autre part de l'aspect de la vieille enceinte des Réformateurs, qui, surmontée des étroits jardins et des hautes façades de la rue Beauregard,

prolongeait ses assises jusque sous les frondaisons de Saint-Antoine, tandis que, sur l'autre bord du fossé des Casemates, où un quinconce triangulaire enfonçait son coin de platanes, l'ancien bastion du Pin présentait ses rampes et son grand mur aux arcatures bouchées.

Mais l'École, elle, était moderne, banalement moderne, inconcevablement moderne. Elle négligeait ostensiblement de constituer un souvenir. Sur aucune de ses quatre faces elle n'émettait la prétention d'offrir une pierre vénérable, une inscription, une date, sinon celle, déplorable, de sa construction : 1862. Elle se montrait à cet égard d'un extrême désintéressement et c'était sous les simples espèces d'une grande bâtisse rectangulaire, aux trumeaux de crépi vert d'eau entre des chaînes d'encoignure en mollasse du lac que, sans autre apparat, elle s'élevait.

S'élevait, s'enfonçait, devrais-je dire. Car si l'immeuble qui la contenait dressait fort convenablement vers le ciel ses quatre étages de stores verts, et présentait ainsi, coiffé de son toit d'ardoises, la correcte apparence d'une honorable maison de rapport, l'École avait assez conscience de sa valeur purement immatérielle pour n'en occuper que le sous-sol. La porte centrale franchie, on y descendait par un large escalier de pierre à double palier. On se trouvait alors, dès le seuil d'une nouvelle porte à vitrage ondulé, dans une salle régulière et spacieuse, aux trois quarts ceinte d'une galerie à balustrade ajourée. En face d'une ample estrade munie d'une tribune couraient de longs bancs à dossier, tandis que, sous la galerie, toute une série de boxes disposaient chacun autour d'une chaise ou d'une escabelle de courtes banquettes. Une grande carte de Palestine tapissait le derrière de l'estrade. Elle était en quatre couleurs : rose pour la Galilée, jaune pour la Samarie, verte pour la Judée et bistre pour la Pérée. De place en place, la nudité propre des murs s'agrémentait d'écriteaux de ce genre : « *Christ est ma vie* » ; « *Allez à Lui* » ; « *Pais mes brebis* » ; « *On le nommera Emmanuel* » ; *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite* » ; « *Heureux les simples d'esprit* » ; « *Le royaume des cieux est semblable à un grain de moutarde...* »

C'était dans l'espoir de s'assurer chacun une petite place dans ce royaume que, tous les dimanches, deux cents enfants, garçons et filles, se pressaient dans la salle en sous-sol de la

rue de l'Athénée. Agés de huit à quinze ans, ils provenaient de milieux divers, quelques-uns de l'aristocratie, d'autres de la riche bourgeoisie, la plupart de couches plus modestes, quelques-uns même, effacés et timides, des classes nettement populaires. Mais leurs vêtements du dimanche, le soin particulier apporté ce jour-là à leur toilette, les manières distinguées que jusqu'aux plus humbles essayaient de se donner leur imprimaient à presque tous une allure commune de bon ton et de décence. Ceci était surtout apparent chez les jeunes filles, qui, dans leurs robes claires, sous leurs jolis chapeaux et l'ondoiement de leurs cheveux enrubannés, présentaient un aspect des plus attrayants. Aussi était-il certain qu'à l'espoir de gagner le royaume se mêlait, chez les garçons, un sentiment particulier de plaisir à paître sous la même houlette que ce charmant troupeau d'agnelles. Le seul malheur, c'est que nous étions séparés d'elles. Tandis que nous paissions à gauche de la tribune, nos gentilles compagnes étaient parquées dans la partie de droite. Ce qui faisait, je dois l'avouer, que souvent, plus qu'il n'eût été convenable, les regards des petits moutons de gauche quittaient la grande carte de Palestine, les textes bibliques des murs ou même le visage vigilant du berger, pour aller errer langoureusement du côté des petites brebis de droite.

Un exercice de chant préludait à l'enseignement. Aussitôt qu'un nombre suffisant d'élèves garnissait les bancs, on voyait se dresser devant le pupitre la longue redingote de M. Bibermaul, le chantre ordinaire de l'école. Une main maigre au bout d'un bras sec ouvrait un livre noir, un crâne pointu se penchait et une bouche édentée s'allongeait pour émettre d'une voix aigre munie d'un fort accent bâlois :

— Gandigue teux nous allons jander.

Tout le long des bancs c'était alors un bruissement de recueils feuilletés. Puis, M. Bibermaul exhibait un petit diapason dont il tirait discrètement un son musical; l'harmonium soufflait quelques accords préalables, et tous, moutons et brebis, nous entonnions, suivant de près le bêlement bâlois du bonhomme :

Chantons à notre Créateur,
Imitons les saintes phalanges;

Joignons, dans une sainte ardeur,
Notre voix à la voix des anges !

Il pouvait y avoir en cours de route un petit déraillement ; mais l'organe de M. Bibermaul nous remettait vite sur la bonne voie.

Les plus mélodieux concerts
Sont ceux de la reconnaissance,
Et le Maître de l'univers
Aime les hymnes de l'enfance.

Après le « gandigue teux », consciencieusement tiré jusqu'au bout de son ultime strophe, c'était le tour du « gandigue zinguandezept » :

Parle, Seigneur, ton serviteur écoute,
Disait à Dieu le jeune Samuel.
Ah ! que mon cœur suive la même route
Que tint alors cet enfant d'Israël !

Ou celui du « gandigue guadré-fingt-tousse » :

En marche ! en marche ! Allons en Canaan !
Volons à la terre promise !
Que rien jamais n'entrave notre élan !
Achevons la noble entreprise !
O Canaan, divin séjour !
O céleste patrie !
On est heureux de se voir chaque jour
Plus près de ta plage chérie !

A moins que ce ne fût l'exécution du « niméro zent-guadre », très populaire et où le baryton criard de M. Bibermaul donnait avec un enthousiasme communicatif :

Ché foutrais être in anche,
In anche ti pon Tié ;
Fifre au ziel en éjanche
Té zé zélesté lié.

Ch'aurais ine gouronne,
En mains la harbe t'or ;
Vers Chéssis zir zon drône
Mon jant brentrait l'ézor.

Et tous nous rêvions, bizarrement impressionnés, à cette perspective d'être des anges et de passer toute une éternité, le front pris dans cette couronne et cette embarrassante harpe d'or aux mains, à chanter les louanges de « Chéssis » sur la plage de Canaan.

Pendant ce temps, la salle s'était remplie, les bancs complétés, et le Seigneur, s'il en avait le loisir, pouvait contempler d'un œil flatté ces rangées de petites âmes républicaines toutes prêtes à faire leur cour à sa divine majesté et à son impérieuse toute-puissance.

On lui envoyait d'ensemble l'encens d'un nouveau cantique, puis, comme les deux aiguilles du grand cartel marquaient l'angle suraigu de onze heures, un coup de timbre retentissait et la jeune assemblée se disloquait en groupes de huit à dix élèves qui, chacun sous la direction d'un moniteur ou d'une monitrice, allaient prendre place dans les boxes ménagés sous la galerie.

La première partie du culte, réservée à l'explication familière d'un chapitre biblique, commençait alors, et dans tous ces petits centres distincts c'était aussitôt un bourdonnement de versets récités, de textes lus, de questions posées, de réponses, de commentaires ou de courtes homélies, qui se mêlait aux bourdonnements voisins, gonflait, montait, s'assourdissait, ronflait de nouveau, pour se perdre dans l'immense bruissement général transformant pour vingt ou vingt-cinq minutes la salle d'école en une ruche vrombissante d'abeilles.

Pendant les mois d'hiver, l'affluence des élèves multipliait les groupes, qui débordaient alors de partout, essaimaient dans tous les coins, et jusque sur la galerie. Il y en avait même un sur l'estrade, droit derrière la tribune, sous la carte de Palestine, où les plus grands garçons, objet de la respectueuse envie de tous les autres, avaient l'avantage de recevoir l'enseignement du plus solennel et du doyen des moniteurs, un certain M. Barbon, grand chrétien, gros rentier et ancien magistrat.

Ce corps des moniteurs qui, sous la haute main du pasteur, était chargé de nous inculquer les principes de la religion chrétienne et de nous introduire en douceur dans les voies étroites du Seigneur, était vraiment particulier. Hétéroclite et bigarré, il comprenait, outre le vénérable Barbon, un notaire, un agent d'assurances, un marchand d'antiquités, un médecin homéopathe, deux ou trois étudiants en théologie, plusieurs femmes de pasteurs, quelques dames de la société et tout un lot de vieilles demoiselles qui, privées des joies de la maternité, ne trouvaient rien de plus louable que d'exercer sur les enfants des autres les droits qui leur avaient été si iniquement refusés.

Je me trouvais faire partie, cette année, du groupe de Mme Collignon. C'était une excellente dame, avec des prétentions, peut-être justifiées, à l'aristocratie. Femme d'un banquier de la ville, elle jouissait d'une considération générale, d'une belle campagne à Bellevue et d'un cœur d'or. Nous aimions sa sympathique corpulence, son sourire satisfait, sa parole onctueuse et ses doigts lourds aux bagues cossues. Sa bible sentait bon le cuir de Russie et nous étions fiers de la voir arriver à l'école dans un somptueux équipage, muni d'un valet galonné. Aussitôt que le timbre avait sonné, nous venions faire le cercle autour d'elle. Chacun avait sur les genoux sa bible Osterwald ou Martin, toute gonflée de signets brodés, de chromolithographies et de fleurs séchées. Un court recueillement courbait les têtes, tandis que les lèvres s'agitaient d'un murmure hâtif de versets répétés.

Nous étions neuf dans le groupe de Mme Collignon. Il y avait là Tripier, le fils du modérateur du Consistoire, Perrod, Carcaille, le gros Cuche, Crotu, Lemagnin, le petit Gaufre, qui avait une peur terrible de l'enfer, et l'un des jeunes Ducimetière, le huitième, le neuvième ou le dixième, je ne sais au juste. Ç'étaient tous d'exemplaires garçons, bien élevés, dociles, quelques-uns seulement laissant percer un peu plus de distraction ou d'ennui qu'il n'eût été séant, et je n'ai que peu de chose à en dire, sauf toutefois de Carcaille.

Carcaille me paraissait d'une intelligence extraordinaire Carcaille posait des questions auxquelles nul autre de nous n'eût songé ; Carcaille raisonnait ; Carcaille savait par cœur une centaine de chapitres et connaissait des milliers de versets,

qu'il citait à propos et avec leurs références ; Carcaille était si fort qu'il embarrassait parfois l'excellente Mme Collignon, qui le considérait à juste titre comme son meilleur élève. Avec cela gentil garçon et parfait camarade. J'aimais Carcaille et j'admirais Carcaille. Quand il n'était pas là, il manquait quelque chose au groupe. Mais il était toujours là.

Après une courte prière, Mme Collignon faisait réciter les versets qu'elle nous avait donné à apprendre le dimanche précédent. Ce petit examen passé, on abordait l'explication du texte du jour.

— Mes chers enfants, disait Mme Collignon en agitant ses bagues, nous avons vu, dimanche dernier, comment un ange du Seigneur apparut au sacrificateur Zacharie pour lui annoncer qu'il aurait un fils. Quel était ce fils, mon cher Perrod ?

— Jean-Baptiste, répondait la voix sérieuse de Perrod.

— Bien. Et maintenant, mes enfants, l'un de vous pourrait-il me dire ce que fut Jean-Baptiste ?

— Un prophète, déclarait Tripet.

— Bien.

— Le dernier des prophètes, complétait Lemagnin.

— Mieux.

— Animé de la vertu d'Elie, survenait alors Carcaille, il prêcha dans le désert, se vêtit de poil de chameau, mangea des sauterelles et inventa le baptême. Ce fut le précurseur de Notre Seigneur Jésus-Christ.

— Cette fois, c'est très bien, approuvait Mme Collignon en couvant Carcaille d'un regard satisfait.

— Il eut la tête coupée par une danseuse, se souvenait tout à coup le gros Cuche.

Mais avant que la monitrice eût pu intervenir, l'érudit Carcaille corrigeait déjà :

— Non pas par la danseuse, mais par un garde d'Hérode, sur le désir de la danseuse, laquelle était poussée par sa mère, qui en voulait à Jean, car Jean disait à Hérode : Il ne t'est pas permis d'avoir la femme de ton frère. Marc, six, dix-huit.

— C'est parfait, s'épanouissait Mme Collignon. Et comment la tête fut-elle apportée ?

Tous les neuf, la mémoire subitement rafraîchie par cette évocation mélodramatique, nous nous écriions :

— Sur un plat !

— Tout à fait très bien ! rayonnait alors Mme Colliguon, tandis que le petit Gaufre, qui avait l'imagination vive, murmurait tout impressionné :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! quelle histoire épouvantable !

D'un index où reluisait un saphir, Mme Colliguon feuilletait sa belle bible et continuait de la sorte :

— Aujourd'hui, mes chers garçons, nous allons voir com-

ment le même ange du Seigneur apparut une seconde fois pour annoncer la naissance d'un autre enfant.

— De Jésus ! soupçonnions-nous d'une commune voix.

— Du bon Sauveur Jésus, en effet, confirmait la monitrice. Etudions attentivement et d'un cœur pénétré de reconnaissance ce récit du plus grand événement qui se soit jamais produit dans le monde. Prenons, à la suite du texte de dimanche dernier, au verset vingt-six du premier chapitre de l'évangile de Luc. Voulez-vous commencer, mon cher Crotu ?

Chacun de nous devait lire à son tour un verset, commenté ensuite par la monitrice, qui répondait aux questions que nous

étions invités à lui poser. Nous avions ouvert nos bibles à l'endroit indiqué.

— « Or, au sixième mois, lisait Crotu, l'ange Gabriel fut envoyé de Dieu dans une ville de Galilée, appelée Nazareth.... »

— Au sixième mois ? interrompait Carcaille, qui avait la prétention de tout comprendre. Au sixième mois de quoi?

— Mais, mon enfant, au sixième mois... Au sixième mois après l'annonciation de la venue du petit Jean-Baptiste.

— Ah ! bien, faisait Carcaille. Merci, madame.

— Au sixième mois donc, reprenait la monitrice, l'ange réapparut dans la petite bourgade de Nazareth, en Galilée...

Et Mme Collignon nous parlait de cette humble localité, jusque-là si obscure que le nom ne s'en trouvait pas cité une seule fois au cours de l'Ancien Testament. C'était pourtant là qu'allait s'écouler l'enfance du Sauveur des hommes. Elle nous en montrait l'emplacement sur une petite carte annexée à sa bible, nous en décrivait le site montagneux semblable à quelque aspect de notre Suisse, nous entretenait du pays et de ses habitants, nommait ses principales villes, Tibériade, Bethsaïda, Capernaum, et désignait son lac, le lac de Génésareth, qu'un pasteur qui l'avait visité déclarait rappeler beaucoup le lac de Neuchâtel.

Et cela nous faisait bien plaisir.

Puis Cuche entreprenait le verset vingt-sept :

— « Vers une vierge, fiancée à un homme nommé Joseph, qui était de la maison de David ; et le nom de la vierge était Marie. »

— Moi, j'ai « jeune fille », dans ma version, déclarait Lemagnin.

— « Jeune fille » ou « vierge », c'est la même chose, répondait sans se troubler Mme Collignon. Toute jeune fille est une vierge et toute vierge est une jeune fille. Ces deux termes s'appliquent indifféremment à toute femme non mariée ; et c'est ce qu'était en effet Marie, qui n'était encore que fiancée à Joseph, ainsi que nous l'indique le verset que nous venons de lire.

— Alors, ma sœur est vierge ? s'étonnait étourdiment Perrod.

— Et mes dix sœurs le sont ! s'écriait, non moins admiratif, Ducimetière.

— Mais sans doute, mes enfants ! assurait avec conviction la monitrice.

Sur quoi Carcaille s'absorbait, réfléchissait un instant, méditait un supplément d'information, puis tout à coup :

— Alors, vous, madame, demandait-il très poliment, vous n'êtes plus vierge ?

A quoi Mme Collignon répondait tranquillement, en roulant ses grands yeux :

— Non, mon enfant, puisque je suis mariée.

Et chacun d'apprécier la clarté de ces explications, tandis que la monitrice faisait signe à Ducimetière de poursuivre.

— « Et l'ange étant entré chez elle, enfilait Ducimetière, lui dit : Je te salue, ô toi qui es reçue en grâce ; le Seigneur est avec toi. »

— Quelles magnifiques paroles ! s'extasiait alors notre monitrice, et comme on comprend, ce que nous dit le verset suivant, que Marie en demeurât troublée ! Troublée, ah ! certes, mes amis, il y avait de quoi ! Mettez-vous à sa place. « Je te salue ! » L'ange, le messager de Dieu la saluait, elle, l'humble fille de ce village perdu de Galilée ! « Toi qui es reçue en grâce. » Reçue en grâce ! elle était reçue en grâce ! comme qui dirait que la grâce, la faveur céleste était sur elle, l'emplissait toute, la recevait dans son sein. « Le Seigneur est avec toi. » Dieu lui-même lui signifiait sa présence dans sa pauvre demeure ; il se tenait là, en personne, l'Éternel tout-puissant, avec elle ! N'y avait-il pas de quoi donner le vertige ?... Et pourquoi le Seigneur était-il avec elle? Pourquoi était-elle reçue en grâce ? Pourquoi ce bel ange, éblouissant de lumière, la saluait-il ? Pour lui annoncer quoi, mon bon Pécolas, verset trente et un ?

Ç'était à moi. Je lisais :

— « Et voici, tu deviendras enceinte... »

— Enceinte ? prononçait Carcaille, en relevant de dessus son livre une tête interrogative.

— Qu'est-ce qui vous arrête, mon cher Carcaille? Vous ne comprenez pas cette expression ? Elle s'explique pourtant par le contexte : « Tu enfanteras un fils. » Une femme à qui l'on annonce qu'elle va donner le jour à un enfant est forcément

enceinte. Les deux termes se valent. C'est la même chose.

— C'est le mot, madame, le mot que je comprends pas.

Nous étions tout oreilles, car aucun de nous, je pense, ne connaissait beaucoup mieux que Carcaille la signification précise de cet étrange vocable.

— Le mot? C'est bien simple, se décidait la monitrice. Qu'est-ce qu'une ceinture?

— C'est quelque chose qui entoure, répondait Perrot.

— Bien. De quoi une femme qui va avoir un fils peut-elle bien être entourée?

— D'affection, proposait Crotu.

— Très bien.

— De soins, ajoutait Ducimetière, qui la connaissait.

— De joie, disait le gros Cuche.

— D'espérance, trouvait Tripet.

— Parfait! Et semblable à Sion « enceinte de ses tours », comme dit le psalmiste, une future mère se voit environnée de joie, d'espérance, de toutes sortes de sentiments divers, de gloire même. Or, la vierge qui allait donner le jour à Notre Seigneur n'avait-elle pas tous les droits à être heureuse, à être glorieuse... à être enceinte?

Carcaille se déclarait satisfait et, comme son tour était venu, il poursuivait ainsi la lecture du texte sacré :

— « Alors Marie dit à l'ange : Comment cela se fera-t-il, puisque je ne connais point d'homme? » — Ah! disait-il, voilà encore quelque chose de bien difficile. Marie déclare qu'elle ne connaît aucun homme, et pourtant, quelques versets plus haut, il est écrit qu'elle était fiancée à Joseph. Elle connaissait donc Joseph!

Cela se compliquait. Mme Collignon réfléchissait un moment, puis, résolument, s'engageait :

— Votre observation, mon bien cher enfant, ne manque pas d'une apparente justesse. Il est en effet malaisé de s'imaginer que Marie ne connût pas son fiancé. Elle le connaissait donc... Mais sans précisément le connaître. Elle pouvait ne l'avoir vu que rarement; elle pouvait même ne l'avoir jamais vu; car il est fréquent, chez les Orientaux, que les jeunes filles soient mariées par leurs parents sans avoir approché celui qui leur est destiné. Mais enfin, je veux bien qu'elle l'ait un peu connu. Cela suffirait-il pour qu'elle connût ses qualités, ses goûts,

son caractère, tout ce qu'une jeune fiancée a besoin de savoir pour pouvoir dire qu'elle connaît réellement son futur mari? Et si Marie répondit à l'ange qu'elle ne connaissait point d'homme, nous devons penser qu'elle ne jugeait pas qu'elle connût suffisamment Joseph pour se croire autorisée à dire qu'elle le connaissait... ce qui s'appelle connaître.

C'était tout à fait lumineux et Carcaille se déclarait de nouveau satisfait.

— « Et l'ange, répondant, lui dit, lisait à son tour le petit Gaufre de sa voix timide : le Saint-Esprit viendra sur toi et la vertu du Très-Haut te couvrira...

Il mouillait son doigt, tournait la page :

—... de son ombre. C'est pourquoi le saint enfant qui naîtra de toi sera appelé le Fils de Dieu. »

— Le Fils de Dieu! s'exaltait Mme Collignon. Car tel était Celui qui allait naître de cette vierge! C'était notre Sauveur, notre Christ, notre Roi! Celui qui est descendu du Ciel pour laver nos péchés! L'Agneau sans tache, notre Rédempteur lui-même! Et cela afin que s'accomplît la parole du prophète : « Voici, la vierge sera enceinte, et elle enfantera un fils, et on l'appellera Emmanuel ! »

— Esaïe, sept, quatorze, spécifiait Carcaille. Mais, pardon, madame, puis-je vous poser une question?

— Certainement, mon enfant, acquiesçait la monitrice, non sans une visible inquiétude.

— Quel fut donc le vrai père de Jésus?

— Mais voyons, mon cher garçon, ne le comprenez-vous pas? C'est pourtant clairement indiqué dans le passage que nous venons de lire. Je suis sûre que vos chers camarades l'ont parfaitement saisi. Voyons, mes enfants, qui fut le père de Jésus?

Nous bourdonnions en chœur :

— Le Saint-Esprit.

— Le Saint-Esprit, très bien. Vous voyez, mon bon Carcaille, comme c'est simple. C'est le Saint-Esprit qui fut le père de Jésus.

— Mais, reprenait l'insatiable Carcaille, je croyais que le Saint-Esprit était son frère.

— Comment, son frère?

— Oui, puisque le Saint-Esprit est une des trois personnes

de la Trinité. C'est donc le frère de Jésus. Et puisqu'il est son frère, il n'a pas pu être son père.

— Vous dites des bêtises, mon pauvre cher enfant. Le Saint-Esprit et Jésus sont, en effet, avec Dieu le Père, les trois personnes de la Trinité ; mais puisque Jésus est en même temps le fils de Dieu, il se trouve être aussi le fils du Saint-Esprit.

— Et le fils de lui-même ?

— Et le fils de... Tout cela est très mystérieux sans doute, mais nous devons le croire sans trop l'approfondir. D'ailleurs la Bible le dit et ce que dit la Bible est la vérité.

— Mais alors, la mère de Jésus, tout en ayant été sa mère, a donc aussi été sa femme?... continuait à tournoyer Carcaille, complètement ahuri par cet affolant chaos de mystère.

Mais à ce moment palpitant, le timbre se mettait à carillonner bruyamment, remplissant l'école de ses sonorités métalliques et provoquant aussitôt un brouhaha général. Les groupes se rompaient, les boxes se vidaient et, quittant nos banquettes, nous allions à nouveau nous presser sur les longs bancs de la partie centrale, à gauche les garçons, à droite les filles, culottes contre culottes et robes contre robes, pour recevoir l'enseignement général. Et tandis que la lumière artificielle qui tombait des lustres venait créer des reflets sur les chevelures des jeunes filles et que la galerie se garnissait de parents venus pour écouter l'allocution du pasteur, nos moniteurs et monitrices, rapprochant leurs sièges, fermaient autour de nous un cadre sympathique, où l'excellente Mme Collignon tamponnait d'un mouchoir de batiste un visage qui paraissait avoir quelque peu transpiré.

Le pasteur Babel, — car c'était lui, — le pasteur Babel faisait alors son entrée.

On le voyait, haut, maigre et noir, surgir des deux marches de l'estrade, qu'il coupait d'un pas transversal, pour venir planter ses longs bras sur la tribune et dominer de là l'assemblée. Au-dessus de la grande bible, pendant que s'éteignaient les murmures, s'immobilisait un instant son buste imposant et sévère, dont la blancheur du col rabattu fraisait de sa ligne large la tête inflexible. Son teint jaunâtre, ses pommettes bilieuses, ses contours faciaux jaunes et luisants comme du vieil ivoire rendaient plus ardent et plus sombre son œil ex-

tatique, et ce n'était pas sans un secret frisson qu'au milieu du profond silence qui s'était établi dans la salle on voyait sa lèvre rase s'ouvrir sur son mince collier de barbe à l'américaine et que l'on entendait sa voix âpre et pénétrante scander gravement ces mots :

— Prions l'Eternel !

Magiquement soulevé, l'auditoire se dressait.

Les deux bras du pasteur Babel, quittant alors l'appui du

pupitre, se repliaient l'un vers l'autre en angle aigu ; leurs mains se joignaient et les doigts de ces mains se croisaient ; puis la tête avait un léger rejet de l'occiput ; les yeux se levaient vers le plafond, et l'invocation commençait.

Elle commençait d'une façon solennelle et lente. Puis le ton s'amplifiait, montait par degrés ; peu à peu le débit s'accentuait, devenait pressant ; les mots se gonflaient, roulaient, entrechoquaient leurs éclats ; les cordes vocales sonnaient

de toute leur puissance ; l'angle des bras s'agitait, battait l'air du tremblement de ses mains croisées, tandis que l'œil demeurait obstinément fixe et que la voix, tour à tour suppliante, impérative, passionnée ou terrible, interpellait la majesté divine et lui enjoignait de l'entendre. Il semblait que sous cette incantation le Très-Haut lui-même quittât ses nuages pour descendre, formidable et hallucinant, dans le sous-sol de la rue de l'Athénée et nous écraser de sa fulgurante présence. C'était fort angoissant.

— Amen ! concluait largement le pasteur.

Des soupirs partaient des rangs des monitrices, quelques nez se mouchaient et le pasteur Babel, reprenant sa position première, daignait enfin ramener les yeux sur nous et, après avoir fortement enveloppé du regard son école, entamait son sermon.

— Mes chers enfants, débutait-il, vous venez de voir dans vos groupes comment un ange du ciel vint annoncer au monde que le Sauveur Jésus allait naître. C'était la nouvelle, la grande nouvelle ! Elle est au cœur de la Bible et marque le centre du christianisme. Elle est l'Evangile tout entier, et vous savez que ce beau mot d' « évangile » signifie précisément la « nouvelle », la « bonne nouvelle ».

Une respiration profonde, puis le pasteur Babel détachait un premier geste éloquent.

— Quelle est cette nouvelle ? Que nous apporte-t-elle ? Pour en comprendre toute l'incomparable valeur, il nous faut remonter à l'origine de l'homme et connaître notre condition première. Mes enfants, nous sommes tous pécheurs. Tous, vous m'entendez, tous, depuis vous qui m'écoutez, jusqu'à moi qui vous parle, et, comme tels, voués, de par la justice de Dieu, à la condamnation éternelle. Nul de nous ne peut échapper à cette condamnation, nul ne l'a jamais pu, nul ne le pourra jamais. Pour comprendre tout ce que signifiait pour les hommes la naissance du Sauveur, il faut descendre jusqu'au fond de cette effrayante notion du péché.

D'une voix pathétique, le pasteur Babel y descendait, jusqu'à cet effroyable fond, et nous y entraînait avec lui.

Il expliquait que Dieu, étant toute justice, ne pouvait ne pas réprouver celui qui avait commis le moindre manquement à sa loi. Quelle était-elle, cette loi ? Elle se résumait, comme le

Christ lui-même l'avait indiqué, en ce suprême commandement : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée », et en celui-ci, semblable au premier : « Et ton prochain comme toi-même. » Or, qui aimait Dieu de cet amour absolu ? Qui aimait son prochain — non pas certaines créatures à l'exclusion des autres, mais son prochain, c'est-à-dire n'importe qui — comme lui-même ? Personne, absolument personne. Pourtant la moindre infraction à cette double loi, ne fût-ce que pendant une minute, était le signe du péché, partant de la nécessaire et inexorable condamnation. Or, ce n'était pas pendant une minute de notre existence, ni pendant une minute par an, ni pendant une minute par jour que nous transgressions l'ordre divin, c'était à chacune de nos minutes. Nous étions en état de perpétuel péché. Quelle effroyable situation ! en quelle abominable horreur ne devions-nous pas être au Maître trois fois Saint ?

Impitoyable, le pasteur Babel se complaisait à retourner le fer de sa logique dans la plaie qu'il venait d'ouvrir. Il décrivait les innombrables formes du péché et classait méthodiquement les pécheurs. Les uns préféraient à Dieu la fortune, le rang, la considération ; d'autres la science ou le talent artistique. Ces pécheurs-là formaient une première catégorie, la plus nombreuse, ceux qui préféraient à Dieu le monde. Le pasteur Babel les appelait : les pécheurs mondains.

D'autres paraissaient nourrir un idéal plus élevé. Animés de sentiments tendres et généreux, ils ne livraient pas leur cœur au monde, ils le donnaient à la famille et à l'amitié. Les objets de leur plus grand amour étaient un père ou une mère, un frère, une sœur, un ami, au bonheur desquels ils rapportaient toutes leurs pensées et qui pouvaient leur être aussi chers, plus chers encore qu'eux-mêmes. Mais en cela ils violaient non seulement le premier commandement, mais aussi le second, détournant sur quelques êtres privilégiés l'amour qu'ils devaient exclusivement à Dieu ou, par répercussion, à leur prochain en général : c'étaient les pécheurs affectueux.

Enfin, le pasteur Babel discernait une troisième classe de pécheurs, beaucoup moins nombreuse que la première, plus rare encore que la précédente, comprenant ceux que l'on pouvait appeler les pécheurs d'élite, mais qui n'en étaient pas moins des pécheurs. Elle se composait des hommes qui ne

détournaient leur amour ni sur le monde, ni sur les affections du cœur, mais sur ce qu'ils considéraient comme leur devoir.

Et là, l'éloquence du pasteur Babel s'élevait aux nues.

— Assurément, vibrait-il, de tels hommes sont supérieurs aux pécheurs mondains, et même aux pécheurs affectueux, et je me réjouirais pour la triste nature humaine qu'elle soit encore capable d'aussi nobles aspirations. Mais, quand nous aurons fait en leur faveur toute la part de l'équité et celle même du respect, il faudrait reconnaître cependant que ces hommes encore ne sont pas dans l'ordre. Ils se font un Dieu de leur conscience et par là ils démoralisent la conscience elle-même. Car la conscience se rapporte à Dieu comme la lune au soleil : elle n'a de lumière qu'autant que Dieu demeure notre lumière. Du moment qu'elle ne dit plus : *Dieu veut*, mais : *Je dois*, la conscience est une rebelle, elle pèche. C'est pourquoi ces esclaves naturels du devoir, ces adorateurs de la conscience pourront être des hommes exempts de vice, ils ne le seront pas de péché.

Cette troisième couche de pécheurs était rangée par le pasteur Babel sous ce titre : les pécheurs vertueux.

Bref, de classement en classement, il en résultait clair comme le jour que tous, tant que nous étions, depuis le plus abject des pécheurs mondains jusqu'au plus sublime des pécheurs vertueux, tous nous étions d'abominables gredins. Au regard de la justice de Dieu, le plus irréprochable, le plus pieux d'entre nous était au même rang que le plus infâme des assassins que la justice des hommes envoie à l'échafaud !...

Nous nous regardions terrifiés.

Satisfait de son effet, le pasteur Babel reprenait alors d'un ton pénétré, après avoir essuyé sur son front les perles de sueur que la chaleur de son élocution y avait fait sourdre :

— Eh bien, mes enfants, dans cette inexprimable angoisse où nous voilà plongés, un rayon d'espoir vient de luire, un salut nous est offert. Dans une étable de Bethléem, un enfant va naître, un enfant *innocent*, le seul juste celui-là.

Le seul juste, parce qu'il n'avait pas, comme nous, pour premier père le misérable Adam, mais qu'il était le Fils de Dieu lui-même, engendré par l'œuvre directe du Saint-Esprit, comme l'ange Gabriel l'avait annoncé à la Vierge Marie. En somme, nous expliquait pour la centième fois peut-être le pasteur

Babel, Dieu, devant la désagréable perspective de la perte totale de l'espèce humaine et la constatation plus fâcheuse encore de n'avoir créé l'homme que pour la plus grande gloire de Satan, Dieu n'avait rien trouvé de mieux, pour satisfaire à la fois sa justice et sa « bonté », que de s'immoler lui-même, en la personne de son Fils Unique, chargé, pendant quelques instants, par le plus miraculeux des miracles, de tous les péchés humains, présents, passés et à venir. C'était simple et, par cette ingénieuse combinaison, le Malin se voyait joué, la postérité de la femme lui écrasait la tête, et du coup nous étions tous sauvés.

Tous ? Ah ! non pas : c'eût été par trop simple, et le pasteur Babel, non plus que ses innombrables collègues, n'eût plus rien eu à faire dans la bonne ville de Genève. Tous, hélas ! non ! et c'était bien en vain que l'homme du Golgotha avait eu la prétention d'assumer sur son chef couronné d'épines la totalité des péchés du monde. La plupart lui échappaient ; c'était indûment qu'il s'en était accablé, et il se voyait dans l'obligation de les restituer à leurs légitimes propriétaires. Car, — et c'est là qu'apparaissait la beauté de la religion qui nous avait conféré son baptême, — car il y avait une condition à ce salut ; il n'y en avait qu'une seule, mais il y en avait une, et formelle : il fallait avoir la foi.

La foi, tout était là. Le bénéfice du geste divin était à ce prix. Si la foi n'accompagnait pas la connaissance de ce bizarre sacrifice expiatoire, c'est inutilement que le sang avait coulé pour nous sur le Calvaire, le Dieu fait homme avait vainement souffert.

A ce point capital, le pasteur Babel n'hésitait pas à s'abandonner aux plus pathétiques accents.

— Ah ! mes enfants, entonnait-il, devant le spectacle du Fils de Dieu expirant pour vos péchés, seriez-vous insensibles, refuseriez-vous de jeter vos cœurs débordants de reconnaissance au pied de cette croix d'où vous vient le salut ? Quelle miséricorde ! Pour vous soustraire au châtiment, Jésus prend votre place, tend sa bouche au vinaigre, son flanc à la lance, ses membres aux clous meurtriers ! Et que vous demande-t-il en échange ? De croire en lui. Croire ! ah ! mes enfants, quel mot admirable ! « Crois, et tu seras sauvé », disait Paul au geôlier de Philippes. « Crois seulement », répondait Jésus au

chef de la synagogue. Mais il ne s'agit pas de croire du bout des lèvres, de dire : Je crois, je crois, alors que tout le cœur ne croit pas réellement. Pour croire vraiment, il faut la foi. La Foi ! Ah mes enfants, quel mot sublime ! La Foi ! la Foi profonde ! la Foi, qui, comme le dit l'apôtre, est « une ferme attente des choses qu'on espère, une démonstration de celles qu'on ne voit pas », la Foi inaltérable, la Foi puissante, la Foi « jusqu'à transporter des montagnes », la Foi qui illumine, qui remplit de joie le croyant, car c'est à cela qu'on reconnaît qu'on a la Foi, vraiment la *Foi !...*

Et comme personne d'entre nous n'avait cette plénitude de bonheur dont parlait le pasteur Babel, que nul de nous ne se sentait en mesure de « transporter des montagnes » par la seule force de sa persuasion, l'angoisse, un instant dissipée par la perspective du salut gratuit, l'angoisse reprenait de plus belle. Certes, nous étions prêts à déclarer que la Bible était la vérité, à jurer, à signer, fût-ce avec notre sang, tout ce qu'on voulait, mais la foi, cette chose mystérieuse qui s'appelle la FOI, la foi qui sauve, la foi qui assure la rédemption, avions-nous la Foi? Accablés, nous n'osions souffler. Nous considérions cette FOI qu'il nous fallait avoir, sous peine de perdition, avec des yeux effarés de pauvres petits auxquels on aurait dit : « Savez-vous le CHINOIS? Si vous ne savez pas le CHINOIS, on va vous empaler ! »

Encore, le chinois, on aurait pu à la rigueur l'apprendre, en se donnant beaucoup de peine. Mais la foi, la foi ne s'acquérait pas. On l'avait ou on ne l'avait pas. Comme on nous l'enseignait également, la foi se recevait par *grâce*. Par grâce ! mot admirable, mot sublime, pouvait s'écrier le pasteur Babel. Mot terrible ! pensions-nous à part nous, et qui nous remplissait d'une obscure épouvante.

Parvenu au bout de son monitoire, le pasteur Babel savourait son triomphe sur nos faces anxieuses, puis s'asseyait visiblement satisfait.

Tout ébaubis, c'est à peine s'il nous restait la présence d'esprit de constater que le haut crâne, mélancolique et pointu, de M. de Bibermaul venait de surgir à nouveau pour un dernier cantique. D'une voix automatique et blanche, nous en suivions les versets. Puis, l'harmonium éteint, l'ombre noire du pasteur Babel se profilait derechef toute droite sur la carte

de Palestine et la prière finale déroulait ses périodes, remerciant le Tout-Puissant de ses incommensurables bienfaits, appelant sur nos têtes la bénédiction du Père, la paix du Fils et la communion du Saint-Esprit.

Ainsi réconfortée, l'école se vidait lentement. Les vestons défilaient méditatifs sous leurs cols rabattus. Les robes blanches ou roses s'écoulaient gravement sous leurs cheveux ondoyés ou nattés. L'escalier vivait plusieurs minutes de notre jeune et trop sérieuse cohue. Puis c'était tout à coup le grand air, la lumière, le soleil, c'était le quinconce des platanes, le morceau de Salève, le vieux mur de la Réformation, l'Athénée avec ses bustes, le palais grec du philhellène Eynard. Nous respirions, nous regardions, nous nous dilations, tandis que Dieu, dont la lourde présence nous avait presque étouffés dans la salle en sous-sol, disparaissait si haut, si haut dans le ciel bleu, qu'il en était comme volatilisé.

Mais, malgré cet instant d'étonnement de nous retrouver de nouveau sur la terre et dans le décor familier de Genève, nos cœurs n'en conservaient pas moins une oppression singulière.

A droite, à gauche, en face ou par derrière, du côté des Tranchées, de celui de la ville ou vers les Casemates et Rive, les élèves se dispersaient, par groupes ou solitaires, accompagnés ou non de leurs parents, tandis que le pasteur Babel, très entouré, parlait encore, donnait des conseils, recevait des confidences, tapotait chrétiennement des joues ou maniait paternellement des mentons, que les moniteurs et monitrices prenaient congé jusqu'au prochain dimanche de leurs ouailles respectives et que nous assistions au départ fringant de Mme Collignon que son équipage emportait vers sa belle campagne de Bellevue.

Le plus souvent, au retour, je faisais un léger détour pour accompagner Carcaille, Crotu et le petit Gaufre, qui prenaient par la ville haute. Nous restions d'abord silencieux, comme si chacun ruminait en lui les tristes pressentiments que l'enseignement du pasteur Babel avait réveillés. Nous passions devant l'Athénée, dont les bustes imposants nous dominaient l'un après l'autre : Adhémar Fabri, en mitre, Besançon Hugues, Calvin, en capuce, Michel Roset, Rousseau, le naturaliste Charles Bonnet. Nous longions le portique du palais Eynard.

Puis nous nous engagions sur la rampe montante de la Treille.

Le premier, Carcaille rompait le silence.

— Hélas ! prononçait-il, j'ai bien peur que nous ne soyons irrémédiablement perdus.

Ces mots correspondaient à nos pensées à tous quatre.

— Pourtant, disait Crotu, est-on sûr qu'il y a un enfer?

Tout était là, en effet. Y avait-il un enfer ? Bien convaincus que nous étions des pécheurs, de misérables pécheurs, et non pas même des pécheurs vertueux, mais d'horribles pécheurs affectueux ou, pis encore peut-être, d'abominables pécheurs mondains, désespérant d'autre part de posséder jamais, par grâce ou autrement, la qualité extraordinaire de foi qui paraissait exigible pour mériter le salut, la question capitale, la seule, demeurait donc pour nous celle de notre condamnation. Qu'encourions-nous exactement? A quoi étions-nous réservés?

Le pasteur Babel ne s'exprimait pas très clairement à ce sujet. Le mot « enfer » venait peu souvent sur ses lèvres, où il était remplacé plus volontiers par celui de « perdition ». C'était vague et c'était mystérieux. Ce qui était certain, c'est qu'il y avait une perdition, et ce qui l'était non moins, c'est que cette perdition serait « éternelle ». Là-dessus, il n'y avait pas le moindre doute. Et à défaut de l'affirmation formelle qui nous en était donnée, la seule logique nous en eût attesté l'évidence. Du moment qu'il y avait un salut, que Jésus était descendu sur la terre, qu'il y avait des élus et des réprouvés, que la foi était nécessaire et que le pasteur Babel se donnait tant de peine pour nous en convaincre, c'est qu'il y avait aussi une damnation. C'était clair, c'était fatal. Sans cela, le christianisme tout entier n'était plus qu'un château de cartes qui s'écroulait par la base.

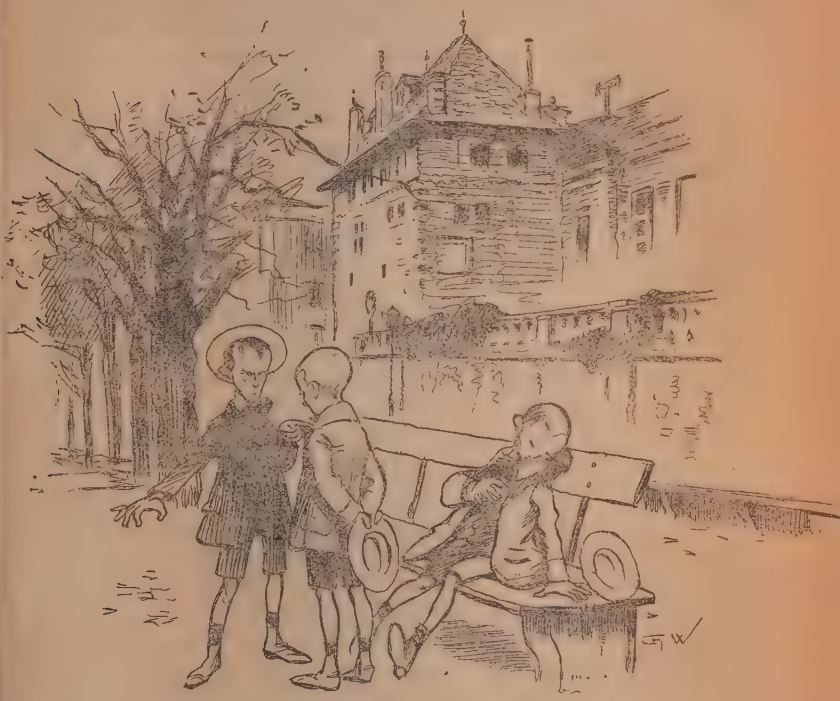
Maintenant cette damnation entraînait-elle précisément l'enfer, l'enfer avec ses grincements de dents, ses chaînes et ses supplices ?

La documentation de l'érudit Carcaille ne laissait malheusement guère d'espoir à cet égard. Carcaille citait des textes, des textes...

— Y aura-t-il des flammes ? demandait, tout tremblant, le petit Gaufre.

— S'il y aura des flammes ? Mais certainement.

Et Carcaille recitait : « Ensuite il dira à ceux qui seront à sa gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez dans le feu éternel qui a été préparé pour le diable et pour ses anges. » — « Et si ton œil te fait broncher, arrache-le ; car mieux vaut



pour toi entrer dans le royaume de Dieu n'ayant qu'un œil que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne, là où le ver ne meurt pas et où le feu ne s'éteint point. » — « Et le diable fut jeté dans l'étang de feu et de soufre, où est la bête et le faux prophète ; et ils seront tourmentés, jour et nuit, aux siècles des siècles. »

Les flammes faisaient, selon toute évidence, partie de l'attirail de la perdition.

— Peut-être qu'elles ne seront pas matérielles, se raccrochait Crotu.

— Espérons qu'elles ne seront pas matérielles, faisait Car-

caille. Cependant il paraît bien difficile de considérer les flammes comme une image, car, si cela était, ce serait dit quelque part dans la Bible ; or, ce n'est dit nulle part.

Mais que ces flammes fussent ou non une image saisissante de ce qui nous attendait, qu'elles fussent ou non matérielles, les supplices infernaux n'en existaient pas moins, épouvantables, horrifiants, sans fin et sans plus aucun recours passé l'heure de la mort. C'était vraiment effrayant.

Si bien que le petit Gaufre, les genoux coupés, était obligé de s'asseoir, tout oppressé, sur le long banc de la promenade, et que, pour ma part, je n'en menais pas large non plus.

Le petit Gaufre se relevait cependant, et nous franchissions, de nouveau silencieux, la haute porte ionique de la Treille. Nous rasions la façade latérale de l'Hôtel de Ville. Parvenus à l'Arsenal, nous nous séparions. Crotu, Carcaille et le petit Gaufre prenaient par le Puits-Saint-Pierre, tandis que je devais tirer à gauche par la Grand Rue. Nos mains se serraient. Stoïquement, Carcaille me répétait, en guise d'adieu :

— Je crois bien que nous sommes perdus !...

Je descendais tout courant la Grand'Rue, puis la Cité. A la fontaine de l'Escalade, je reprenais le pas. Ma tête se vidait d'être trop lourde de pensées. J'étais morne, morne. J'aurais désiré pleurer, mais je ne pouvais pas. Je repassais les ponts sans regarder rien ni personne. Je ne voyais pas le Rhône, qui coulait si bleu ; je ne voyais pas le coteau de Cologny, qui rayonnait si vert, pas plus que le panache mouvant des bateaux à vapeur qui appareillaient au loin pour Evian ou pour Ouchy. Je tournais machinalement au coin du quai des Etuves, je trouvais notre maison, et j'en gravissais lentement, comme accablé, les quatre étages, les oreilles encore bourdonnantes du sinistre refrain de Carcaille : « Nous sommes perdus ! »

II

Les dimanches où j'avais accompagné mes amis, il m'arrivait parfois de rentrer en retard et de trouver mon père et tante Bobette m'attendant les pieds sous la table.

— Je gage que tu as encore été baguenauder dans les Rues-Basses ! marronnait alors mon père. Aboule-toi, lambinoche !

La soupe aux grus fumait dans la soupière. Tante Bobette y plongeait le pochon et, tout en nous servant, demandait :

— Sur quoi le pasteur Babel a-t-il parlé?

— Sur le péché, tante Bobette.

— J'espère que tu as bien écouté et tout retenu?

— Oui, tante Bobette.

— Et ta monitrice, a-t-elle été contente de toi?

— Oui, tante Bobette.

— As-tu bien su tes versets?

— Oui, tante Bobette.

L'interrogatoire menaçant de s'éterniser, mon père l'interrompait d'autorité :

— Voyons, ma bonne, n'étourdis pas cet enfant de tes questions. Sa soupe refroidit. Ce garçon a besoin de manger, par-dessus tout ça!

J'échappais ainsi pendant quelques minutes à tante Bobette, qui ne tardait pas d'ailleurs, par de savantes manœuvres, à ramener la conversation de la soupe aux grus au catéchisme, dont elle entendait bien connaître tout le menu. Il fallait la satisfaire.

Parfois aussi, il m'arrivait de trouver à la maison le cousin Gobernard.

C'était un vieux garçon, de l'âge de mon père, qui vivait seul, avec son antique bonne, Fanchette, dans un appartement haut perché de la rue des Chanoines. De temps à autre, il s'invitait chez nous à dîner, le dimanche, histoire de maintenir les relations de famille et de taquiner un peu tante Bobette, qui ne pouvait pas le sentir et ne le voyait jamais arriver qu'avec terreur.

— Mais enfin, Bobette, demandait quelquefois mon père, qu'as-tu donc contre le cousin Gobernard?

— Que veux-tu? disait-elle, Gédéon — c'était le petit nom du cousin Gobernard — Gédéon est bien gentil de venir nous voir ; mais ses opinions, expliquait-elle, ses opinions ne me vont pas.

— Ses opinions, ses opinions... Chacun est libre d'avoir ses opinions, estimait sentencieusement mon père.

Le fait est que l'horloger appréciait pour son compte la compagnie du cousin Gobernard, qui l'aidait, par les pluvieuses

après-midi dominicales, à vider une bouteille de La Côte et lui faisait volontiers un piquet.

Et moi, je l'aimais aussi, le cousin Gobernard, qui était toujours de si verte humeur, avait le mot pour rire, savait tant de choses, qui avait beaucoup lu, beaucoup vu, beaucoup voyagé et racontait d'intéressantes histoires sur la Russie et sur l'Egypte, pays où il avait été successivement et de longues années précepteur et d'où il avait rapporté les petites rentes qui lui permettaient de vivre maintenant indépendant et sans autre souci que celui de ménager sa santé de quinquagénaire déjà sur le déclin.

Quand je trouvais le cousin Gobernard à table, la serviette au menton, entre mon père, tout jovial, et tante Bobette, toute hérissée, tout allait bien et j'en avais comme un petit flot de joie au cœur. Ce n'était pas sans que je fusse parfois intimidé, dérouté, couvert de confusion par ses brusques apostrophes ou ses questions déconcertantes; mais c'était fait avec tant de bonhomie et l'on y sentait une si réelle bienveillance qu'il n'y avait pas moyen de lui en vouloir et que j'étais même très fier de le voir s'occuper de mon humble personnage comme si j'étais un être digne d'attention.

— Eh bien, mon gaillard, s'écriait-il dès qu'il m'apercevait, d'où viens-tu?

— De l'école du dimanche, mon cousin.

— Tiens! tiens! Et qu'est-ce qu'on t'apprend à l'école du dimanche?

— Mais, mon cousin, l'histoire sainte.

— L'histoire sainte? Qu'est-ce que c'est que ça?

— C'est l'histoire du peuple d'Israël, mon cousin.

— Et en quoi cette histoire est-elle plus sainte que celle de la Confédération Suisse?

Je ne me laissais pas démonter pour si peu.

— Parce que c'est celle du peuple élu de Dieu, dont firent partie Moïse, le roi David et tous les prophètes et qui vit naître Jésus-Christ, fils unique de Dieu et seconde personne de la Trinité, qui a souffert, qui est mort, qui est descendu aux enfers, qui est ressuscité et qui est monté au ciel, d'où il viendra pour juger les vivants et les morts.

— Sapristi! voilà qui est extraordinaire!... Mais ce qui l'est bien plus, ajoutait-il d'un air entendu, c'est que je connais un autre peuple, qui se croyait lui aussi un peuple divin, qui eut lui aussi des rois et des prophètes, qui adorait lui aussi une trinité dont l'une des personnes a également souffert, est morte, est descendue aux enfers, est ressuscitée, pour juger dès lors éternellement les âmes des morts. Et de ce peuple, il ne reste rien aujourd'hui que trois pyramides, quelques colonnes de grès et une multitude de cadavres desséchés et roulés de bandelettes, qui attendent encore, disséminés dans tous les musées du monde, le grand jour de leur jugement.

Tante Bobette s'agitait et ne tardait pas à intervenir.

— Je vous en prie, Gédéon, ne troublez pas cet enfant avec vos calembredaines. Il n'a déjà que trop de disposition à prendre légèrement les choses sérieuses.

— Mais, ma chère cousine, se récriait le cousin Gobernard, ce que je dis ne manque pas tout à fait de sérieux, et les calembredaines ne sont peut-être pas du côté que vous croyez.

— Gédéon, je vous en conjure...

— Cependant, ma cousine...

— Gédéon!....

Sérieusement inquiété par l'émoi de tante Bobette, mon père se hâtait alors de charger l'assiette du cousin Gobernard d'une énorme tranche de gigot, pour lui fermer la bouche.

Cela réussissait, en effet. Mais une fois le gigot mangé, le caustique cousin faisait de nouveau des siennes.

— Et dis-moi, Nicolas, quel est ton pasteur?

— Le pasteur Babel, mon cousin.

— Ah! Babel... Babel... C'est un terrible mômier!...

Tante Bobette bondissait.

— C'est un homme admirable!... et vous ne lui allez pas à la cheville des pieds!...

— Bon, bon; je ne suis pas digne de délier le cordon de son soulier. C'est entendu. Ce qui n'empêche pas...

— Qu'est-ce qui n'empêche pas?

— Babel!... Babel...! D'abord peut-on s'appeler Babel?

— Vous vous appelez bien Gobernard!

— Ça, c'est vrai. Mais j'aime mieux m'appeler Gobernard que Babel. C'est plus chrétien.

Ces plaisanteries avaient le don de faire grimper aux murs tante Bobette.

Quelquefois, cela allait très loin. Il y avait entre eux des empoignées épiques. Mais je n'y assistais pas. Bien avant que la dispute fût devenue aiguë, on m'avait prudemment fait sortir de table. J'entendais de loin des éclats de voix, où je démêlais quelques lambeaux de ce genre :

— Vous n'êtes qu'un affreux incrédule!

— Amas de sornettes!... tas de billevesées!...

— Impie!... athée!... blasphémateur!...

— Tous tartufes!...

— Que Dieu ait pitié de votre âme!...

— Voltaire a dit...

— Quiconque scandalisera un de ces petits...

— Renan, Littré, Victor Hugo... Ceci tuera cela...

— Abomination de la désolation...

Le timbre pacificateur de mon père cherchait en vain à conjurer la tempête.

Mais je dois dire que le plus souvent elle se calmait d'elle-même, après quoi le baromètre ne tardait pas à remonter sinon tout à fait au beau, du moins au variable. On se faisait des concessions; ou plutôt le cousin Gobernard était seul à en faire, car, sur le terrain religieux, tante Bobette n'en faisait jamais. Tout finissait par un à peu près de réconciliation, des embrassades et quelques bons verres de vin.

— Sacrée Bobette, est-elle assez têtue tout de même!

— Ce monstre de Gédéon, est-il assez méchant!

Méchant, ah! non le cousin Gobernard était bon, très bon, excellent. Il me gâtait, m'apportait toutes sortes de jouets curieux, d'objets plaisants, de livres récréatifs. Il s'intéressait à mes études, à mes jeux, à mes projets d'enfant. Il avait toujours quelque proposition agréable à me faire. Il m'honorait même parfois de conversations sérieuses, où il me traitait presque en grande personne. Je l'aimais beaucoup, quoique sans trop oser l'exprimer; papa l'aimait aussi; et je suis sûr que,

tout au fond d'elle-même, tante Bobette ne le détestait pas autant qu'elle le disait.

Mais il faut reconnaître que l'école du dimanche était entre eux un perpétuel sujet de discorde.

— C'est insensé ! s'écriait le cousin Gobernard, enfermer cet enfant toute la semaine et ne pas lui laisser son dimanche entier pour s'amuser !

— Le dimanche n'est pas fait pour s'amuser, répliquait vertement tante Bobette.

— Voyons, Nicolas, que diable, défends-toi, défends ta liberté ! Si tu veux, mon garçon, je t'emmène dimanche prochain au Salève. Nous partirons de bon matin, sac au dos, avec des provisions. Nous monterons par la Grande-Gorge, nous dînerons sur l'herbe au sommet, nous redescendrons par les Treize-Arbres et Monnetier. Ça te va ?

Si ça m'allait ! Mais l'œil rigoureux de tante Bobette me réduisait invinciblement au refus.

— Merci beaucoup, mon cousin, mais, décidément, je ne puis pas... Ce sera pour plus tard... pour cet été, si vous voulez bien, pendant les vacances, un jour sur semaine...

— Et encore si je le permets, stipulait tante Bobette, que ne paraissait guère séduire l'idée de me laisser toute une journée sous l'influence désastreuse du cousin Gobernard.

Quelque tentante que pût être pour un petit Genevois comme moi la perspective d'une course au Salève, je dois à la vérité de dire que l'œil de tante Bobette n'était cependant pas l'unique raison qui me portât à en décliner l'alléchante proposition. Et ici, je me vois obligé à un aveu qui va sans doute me faire rougir de honte. Depuis quelques dimanches — je prends mon courage à deux mains — l'école de la rue de l'Athénée exerçait sur moi un attrait que ne suffisaient pleinement à expliquer ni les sermons du pasteur Babel, ni les exégèses embrouillées de M^me^ Collignon, ni même les affolantes arguties de Carcaillé. Mystérieux d'abord, cet attrait avait fini par prendre corps, par se situer, par se personnaliser, pour ainsi dire, et j'en connaissais fort bien maintenant la véritable cause et l'indiscutable origine. Bref, — oserai-je l'avouer ? — je crois que j'étais en train de nourrir un des plus graves péchés affectueux dont le pasteur Babel aimait à nous défiler l'in-

quiétante série, et cela — roserai-je l'avouer ? — à l'égard d'une des plus blanches agnelles dont ce même pasteur Babel guidait les tendres pas sur les chemins du Seigneur.

Un beau dimanche d'avril, je l'avais aperçue, parquée dans la partie de droite au milieu des chapeaux fleuris, aigrettés ou soyeux, de ses nombreuses compagnes. Je ne vis d'abord que son charmant profil, se délinéant finement entre la conque mignonne de l'oreille et un petit nez délicieux. Un toquet de velours noir très simple se gonflait des replis pressés d'une admirable chevelure blonde, dont les ondoiements pleins de reflets profonds descendaient, me semblait-il, très bas entre le dossier de chêne clair et la taille flexible. Qui était-elle ? D'où venait-elle ? Je ne l'avais jamais remarquée auparavant. Etait-ce une nouvelle élève ? Ces questions, je ne me les posai naturellement pas tout de suite, mais après un certain nombre de distractions, d'un ordre plus ou moins volontaire, et elles ne se précisèrent réellement que le dimanche suivant, alors qu'ayant réussi, à la faveur du mouvement de dislocation des groupes et de l'entrecroisement de la sortie, à la voir une ou deux fois de face, j'eus constaté, à mon extrême émoi, qu'elle était encore plus jolie, entre ses deux yeux couleur de pervenche et la fossette de son menton nacré, que tout ce dont l'inspiration de son profil avait préalablement rempli mon imagination.

C'en était fait ; le péché était consommé, et cela, en eus-je en un instant le sentiment, pour jusqu'à la fin des siècles.

De ce beau dimanche d'avril, data pour moi une ère nouvelle pour le moins aussi importante que l'ère chrétienne.

Désormais, je ne pensai plus qu'à ma délicieuse agnelle inconnue. Ses yeux de pervenche me suivirent partout, en classe, à la maison, le long des rues ou au bord du lac, et jusque sur le sein quasi maternel de tante Bobette, au baiser du matin comme au baiser du soir. Sa longue chevelure blonde entortilla mes rêves. Les six jours de la semaine parvenus à s'écouler, l'aube du dimanche se levait radieuse. La matinée se passait pour moi dans une exaltation croissante. A partir de neuf heures, je ne tenais plus en place. Dix heures sonnaient enfin, puis dix heures et demie. Heureusement qu'à ce moment tante Bobette se trouvait au temple, sans quoi mon état lui eût paru inquiétant. Je prenais avec une délicieuse angoisse le chemin de l'école. L'air était lumineux, parfumé. Le Rhône chantait son bouil-

lonnement. La Corraterie s'ouvrait à mes pas comme une avenue merveilleuse, et ce n'était pas sans un tremblement ému que je saluais bien bas, lorsque je rencontrais, sous la tour de l'Escalade ou devant la forge, le richissime pasteur Pot, l'éminent Bourde ou le respectable Goitre. Puis c'était la Treille, la Treille profonde avec ses dates. Le palais Eynard apparaissait tout nimbé de clarté. C'était ensuite l'Athénée... Mais je ne voyais plus rien; je me trouvais je ne sais comment devant la porte de l'école; j'en descendais l'escalier, la tête tournoyante; je pénétrais dans la salle...

Ponctuelle et toujours plus jolie, elle était là... Alors, j'oubliais tout. M. Bibermaul avait beau hisser devant nous son crâne pointu et nous exhaler sa voix nasillarde, mon cantique restait tout intérieur et n'avait rien de commun avec celui dont les accents, si brillamment versifiés, montaient au Seigneur. Automatiquement, je me levais avec tout le monde pour la prière, mais je n'en percevais que comme un chaos sonore l'ardent bourdonnement. Il est inutile d'ajouter que je ne savais pas un mot de mes versets, au grand navrement de Mme Collignon, et que les objurgations éloquentes du pasteur Babel me trouvaient parfaitement hors de leur portée. J'étais durant tout le service plongé dans une sorte de torpeur enchantée. C'est tout au plus s'il me restait la présence d'esprit de me dire que je respirais le même air que ma chère inconnue, et que je regardais la même carte de Palestine, dont les quatre couleurs se brouillaient à mes yeux.

Cet état de béatitude passive ne pouvait longtemps me suffire. Il me fallait à tout prix savoir qui elle était. Je serais mort plutôt que d'essayer de le demander à un de mes camarades. Mais peut-être pourrais-je par moi-même connaître tout au moins où elle demeurait. Un dimanche, je n'y tins plus. Je me décidai donc, non sans un terrible gargouillement de conscience, à compléter le péché. Je la suivrais!

A la sortie, je me glissai, affreusement mais exquisément torturé, le long de l'escalier. Je me coulai dans la rue jaune de soleil, et j'attendis. L'équipage de Mme Collignon piaffait à la porte. Au loin, le vieux mur des Réformateurs courait vers Saint-Antoine couvert de glycines. Les platanes sommeillaient; la promenade du Pin dressait son monticule. Pressé, multicolore, papillotant, le flot des élèves trouvait son issue, s'ouvrait

en éventail, se dispersait. Je vis Carcaille, Crotu et le petit Gaufre qui me cherchaient. Dissimulé derrière le vénérable dos de M. Barbou, ils me cherchèrent vainement. Puis ce fut le pasteur Babel, porté par toute une vague de monitrices. Sèche comme un figuier biblique, l'austère Mme Babel suivait le sillage de son époux. Un remous enleva M. Barbon. Et soudain ce fut elle, elle!... Ebloui, je fermai les yeux, peut-être comme une autruche, pour qu'elle ne me vît pas...

Quand je les rouvris, mon apparition rejoignait M. et Mme Babel, qui montaient la rue de l'Athénée en compagnie d'autres personnes. Tout rouge, je pris la même direction, qui, je dois le dire, était tout à l'opposé de la maison paternelle. Je suivais le groupe à une trentaine de pas, distance que je tendais plutôt à augmenter, car la rue était droite et je ne risquais pas de les perdre de vue. Le pasteur pérorait et ses manches gesticulaient noblement. Les dames approuvaient du chapeau. Deux messieurs en haut-de-forme accentuaient de la canne l'adhésion générale. On passa devant la maison Paccard.

Sa bible et son recueil de cantiques à la main, ma délicieuse petite inconnue marchait sagement au côté de Mme Babel. Sur son toquet et sur ses cheveux blonds, elle avait ouvert le minuscule dôme d'une ombrelle grise. La robe, grise également et que relevait sobrement une écharpe de foulard mauve, tombait à mi-jambe sur d'étroits bas gris que venaient chausser haut des bottines de chevreau noir. N'eût été la magnifique chevelure d'or qui roulait jusque sous la ceinture, l'ensemble eût paru presque sévère, mais d'une sévérité vraiment charmante et dont les battements précipités de mon cœur me disaient toute la puissance.

On croisa le boulevard Helvétique, puis la rue Massot. Je courus un peu pour diminuer la distance, car au boulevard des Tranchées on devait nécessairement tourner à droite ou à gauche. A ce point critique, il y eut une halte. Des saluts s'échangeaient, des mains se serraient, des chapeaux s'abaissaient, tandis que, sous l'enseigne d'angle d'une agence agricole, le square de Champel ouvrait sa vaste cour, montrait son puits et que l'estaminet Charlet alignait ses tonnelles où pintaient des buveurs. Puis le groupe se scinda. Une partie prit à gauche, l'autre à droite. Cette dernière comprenait M. et Mme Babel, deux dames et ma petite inconnue aux cheveux blonds.

Ce fut naturellement celle que je suivis. Parvenue au bout des Tranchées, elle s'engagea dans le chemin de Champel, laissa à droite le chemin Sautter, à gauche le chemin Malombré, passa devant la campagne Claparède toute feuillue de ses marronniers centenaires, d'où elle ne tarda pas à aborder, par son angle septentrional, le triangulaire plateau de Champel. Là, nouvel arrêt, nouveaux saluts, suivis d'une nouvelle scission. Les deux dames s'éloignèrent par le chemin Bertrand. Mon cœur battait à tout rompre. Les Babel et leur ange, car je ne doutais plus maintenant qu'elle ne leur fût de quelque façon inféodée, longèrent de leur triple pas la pelouse brûlée de ce lieu célèbre, auquel se rattachait je ne sais quel fervent souvenir de l'histoire de Genève. Ils en atteignirent l'angle austral. Je me demandais déjà s'ils allaient m'entraîner jusqu'au Bout-du-Monde, lorsqu'ils s'arrêtèrent devant une modeste villa, dont un jardinet soigneusement ratissé précédait la façade blanche. Le clédal, bien huilé, glissa sans bruit sur ses gonds; j'entendis de légers crissements de gravier sous des pas. J'arrivai juste à temps pour voir un pan de redingote et le bas d'un pantalon disparaître derrière l'embrasure d'une porte qui se refermait. Sur le montant de pierre de l'entrée, l'ovale d'une plaque de cuivre me présenta ces mots gravés en noir : MONSIEUR BABEL, PASTEUR.

Tout étourdi de mon aventure, je restais sur mes deux jambes devant ce clédal sans trop savoir que penser, lorsque la demie de midi, sonnant à l'hôpital cantonal, me rappela soudain au sentiment de ma situation et surtout à celui de la distance qui me séparait du quai des Etuves, où tante Bobette et papa, les pieds sous la table, devaient déjà m'attendre avec impatience.

Prendre mes jambes à mon cou était évidemment une figure, mais point trop éloignée de ce qui se passa en réalité. Le chemin de Champel fut redescendu par moi avec une rapidité de cerf. Poursuivi par tous les abois de ma conscience, je me retrouvai en quelques minutes au coin du boulevard des Tranchées, d'où je me lançai éperdument dans le cours des Bastions. Ma bible m'embarrassait beaucoup, mais je devais raisonnablement la rapporter. Heureusement que la déclivité constante du terrain facilitait ma course. Je franchis comme un fou la grille

de la promenade et m'engageai sur la piste d'asphalte, non sans commencer toutefois à donner des signes manifestes de fatigue. Je passai devant l'Université. Au Muséum, la tête de la girafe dressant ses courtes cornes derrière une vitre du premier étage me fit ressentir douloureusement l'inconvénient de n'être qu'un homme. Je débouchai plus qu'à moitié mort sur la place Neuve. Par une chance inespérée, un tramway venant de Carouge la traversait en ce moment, au plein trot de ses deux chevaux. D'un élan de détresse je réussis à l'atteindre, à sauter sur son marchepied. J'allais pouvoir souffler quelques instants !... Je me trouvais encore en possession des deux sous que, tout absorbé par mon grand projet, j'avais complètement oublié de glisser dans le tronc de l'école. Ils trouvèrent là un emploi vraiment providentiel. Que l'air me parut bienfaisant à empoumonner sans autre mouvement que l'inspiration haletante de ma poitrine !... Mais j'étais encore loin d'être remis, que nous arrivions déjà à la rue Centrale. Il me fallut descendre pour reprendre ma course. Midi trois quarts sonnaient à la tour de l'Ile... La rue de la Monnaie, le premier pont, la rue des Moulins, le second pont, le quai, la maison, les quatre étages, la porte... la porte enfin !...

Et le cousin Gobernard, qui n'était pas là pour amortir la réception !...

— Ah ça ! guenapin...

— Mon Té ! mon Té ! dans quel état...

— D'où sors-tu ?...

— Il est ruisselant ! Il faut qu'il se change !...

— Nom d'un canard ! nous en serons au dessert quand il se mettra à table !

Pour le moment on n'en était qu'au rôti, mais je crus m'apercevoir que ce rôti était quelque peu brûlé. Comme autant d'yeux sur les murs, les horloges me faisaient honte de tous leurs cadrans.

Tante Bobette m'entraîna dans ma chambre, tira de mon armoire du linge de rechange et, non sans m'avoir recommandé de m'essuyer vigoureusement du haut en bas, me laissa seul à mes réflexions.

Ces réflexions furent courtes, mais nettes. Elles se concentrèrent sur un unique objet : la combinaison d'un mensonge.

Engagé si avant sur le chemin de la perdition, je n'en étais pas à un péché près.

Je revins sec et décidé.

— C'est Carcaille, dis-je, lorsque le premier flot de questions eut passé, c'est Carcaille qui...

— Carcaille ?...

— Ce garçon de mon groupe qui est si fort sur les Ecritures...

— Eh bien ?

— Carcaille a absolument voulu que je l'accompagne chez lui.

— Pour quoi faire ?

— Pour me montrer sa Bible illustrée.

— Carcaille a une Bible illustrée ?

— Magnifique... une Bible illustrée magnifique.

— Il n'aurait pas pu l'apporter à l'école ?

— C'est une Bible... une Bible énorme... Il peut à peine la soulever... Il a bien fallu que j'aille chez lui.

— Tu ne pouvais pas y aller un autre jour ?

— Carcaille n'est pas libre les autres jours.

— Ou cet après-midi ?...

— Carcaille n'est jamais libre l'après-midi du dimanche... Il va chez ses cousins.

— Enfin, tu aurais au moins pu nous prévenir !

— Mais je ne savais pas !... Il y a deux mois que Carcaille me tourmente pour que j'aille voir sa Bible. Aujourd'hui, il m'a dit : Cette fois, si tu ne viens pas, je me fâche avec toi... Alors, comme je ne voulais pas être fâché avec Carcaille...

— C'est bon, c'est bon, mange, voulut clore mon père.

Mais cette histoire de bible, qui avait réussi à calmer tante Bobette, avait en même temps piqué sa curiosité. Je n'en étais pas quitte pour si peu.

— Comment se fait-il que Carcaille ait une Bible illustrée ?

— C'est son oncle qui la lui a donnée pour sa fête.

— Cela doit coûter très cher.

— Son oncle est très riche.

— Alors, tu l'as vue, cette Bible ?

— Oui, tante Bobette.

— Comment est-ce fait ? Il y a des images ?

— Des images, beaucoup d'images.

— En couleur ?

— Les unes en couleur, les autres en noir.

— Et les personnages, comment sont-ils représentés ?

— Ils sont en vêtements antiques, les anges avec des ailes, le bon Dieu sur un nuage, le bras tendu, un éclair au bout de l'index.

— Le bon Dieu a-t-il une barbe ?

— Il a une barbe, tante Bobette.

— C'est curieux, moi, je le verrais plutôt sans barbe.

— Chacun son goût, dit mon père.

— Et les patriarches ? reprenait tant Bobette. As-tu vu les patriarches ?

— J'ai vu Abraham, fis-je.

— Oh ! Abraham, on le voit partout. Il est au musée... Mais Mathusalem !.. Y avait-il Mathusalem ? C'est ça qui doit être intéressant, un Mathusalem à neuf cents ans !

— Je n'ai pas vu Mathusalem... Tu comprends, je n'ai pas eu le temps de tout regarder...

Je trouvais que mon mensonge devenait un peu long. Je commençais à en sentir le poids. J'avais hâte de changer de sujet de conversation. Aussi m'efforçai-je de dévier celle-ci du côté du catéchisme, ce qui avait en outre l'avantage de continuer à plaire à tante Bobette. Mais lorsque j'entrepris de raconter ce qui nous avait été dit à l'école du dimanche, je m'aperçus que, comme je n'avais rien écouté, je ne pouvais rien raconter du tout. J'en fus réduit à me rabattre sur un catéchisme vieux au moins d'un mois. Je m'enfonçai courageusement dans ce nouveau mensonge. Et comme tante Bobette voulait tout savoir, ce nouveau mensonge dura tout aussi longtemps que le premier. Il menaçait même de ne plus finir, car, après l'exposé de la leçon, tante Bobette, insatiable, s'informait de mille détails, prétendait connaître les moindres circonstances du culte, demandait s'il y avait beaucoup de monde sur la galerie, si le pasteur Babel, qui avait déjà prêché le matin, n'était pas enroué, si Mme Collignon portait sa belle robe de soie ponceau, si... Et comme je n'avais rien remarqué de tout cela, et pour cause, je voyais se perpétuer, bien malgré moi, la déplorable fantaisie de mes réponses.

Mais soudain je me dis que tante Bobette, qui était si bien renseignée sur ce qui se passait à Genève et surtout sur ce qui concernait ses pasteurs, que tante Bobette, qui connaissait

fortune du pasteur Pot et l'âge du professeur Brouillard, qui avait fait le compte des enfants du pasteur Ducimetière, des œuvres que présidait le pasteur Lebon-Berger et des tics du pasteur Guignol, qui était au courant des innombrables familles, ascendants, collatéraux, descendants de ces innombrables pasteurs et ajoutait à cette sérieuse érudition des notions non moins précises sur leurs habitudes, leurs relations, leurs fournisseurs, leurs adresses et villégiatures, et jusque sur le mobilier et la disposition de leur appartement, que tante Bobette, dont la merveilleuse inquisition s'étendait aux ecclésiastiques les moins faits pour l'intéresser, parce qu'elle se trouvait dans l'impossibilité d'entendre quoi que ce soit à leurs sermons, comme M. Teufel, le pasteur luthérien allemand, dont elle savait qu'il était marié pour la troisième fois, ou comme le pasteur épiscopal italien, M. Asinelli, qui venait de se fiancer avec une de ses catéchumènes, que tante Bobette, enfin, devait nécessairement savoir quelque chose touchant la mystérieuse chevelure d'or qui m'avait conduit jusque sur le seuil de la demeure du pasteur Babel.

Mais comment interroger tante Bobette? Par quel cauteleux détour amener l'entretien sur le seul terrain qui m'intéressait, mais terrain si brûlant que la seule pensée d'en approcher me comblait d'une intime angoisse? De quelle façon, sans trop me découvrir aux yeux de lynx de tante Bobette et sans avoir à mourir de honte au bas de sa robe de laine, introduire dans notre humble salle à manger la radieuse image de l'adorable jeune fille ? C'est ce que, pendant que tante Bobette préparait le café et que papa reniflait son petit verre de schnick en lisant le journal, je mis longtemps à méditer.

Enfin, prenant mon courage à deux mains en même temps que mon air le plus détaché, je dis :

— A propos, tante Bobette, je voulais justement te demander...

— Quoi donc, mon enfant ?

— Est-ce que... est-ce que le pasteur Babel a une fille ?

— Le pasteur Babel ?. . Non, mon enfant, non, le pasteur Babel n'a pas de fille... Pourquoi cette question ?...

— C'est que, tante Bobette, fis-je en m'efforçant de plonger dans le vide un œil parfaitement niais, c'est que... voilà... depuis quelques dimanches, il vient au catéchisme une nou-

velle élève... et ce matin, à la sortie de l'école, j'ai remarqué... j'ai cru remarquer... qu'elle partait avec M. et Mme Babel.....

A ces quelques mots, qui constituaient pourtant une stricte vérité, la seule phrase véridique même qui depuis une heure eût passé par lèvres, je me sentis infiniment plus troublé que par tous mes mensonges précédents. Mais l'air aussitôt intéressé de tante Bobette m'engagea à persévérer dans cette voie périlleuse.

— Comment, fit-elle, qu'est-ce que tu me racontes ?... Tu es sûr qu'elle est partie avec M. et Mme Babel ?

— Parfaitement sûr. Je l'ai vue.

— N'y avait-il pas d'autres personnes avec eux?

— Il y avait d'autres personnes, tante Bobette, mais c'est bien avec les Babel qu'elle était ; j'en suis certain.

— Quelle histoire !... Tu entends, Ami ?... C'est extraordinaire !

— Tu ne sais pas qui c'est ? risquai-je.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

Très intriguée, elle me fit recommencer mon mince récit. Puis mon supplice commença. Il me fallut décrire la jeune fille, détailler la physionomie, l'allure, le costume, évaluer son âge, déterminer depuis combien de dimanches elle était là. Je n'omis rien, sauf, bien entendu, ma poursuite jusqu'au plateau de Champel. Cela me prit pas mal de temps et bon nombre de palpitations de cœur.

Parvenu sans faiblir au bout de cette épreuve, et comme tante Bobette ne trouvait plus aucune question à me poser, je me sentis enfin en mesure de respirer à l'aise et même, je puis le dire, avec une notable satisfaction. Car, bien que cette fois-ci la rare information de tante Bobette se fût trouvée en défaut, je l'entendais répéter, tout excitée, ces mots qui me remplissaient d'espoir :

— Il faut absolument que je sache qui est cette petite!

Quant à papa, pour ne rien changer à ses habitudes, il s'était tout bonnement endormi sur la variété du *Journal de Genève*.

Le samedi suivant, quand le journal arriva sous sa bande, tante Bobette ne s'absorba pas pendant trois heures sur la liste des prédicateurs. D'un index rapide, elle constata sim-

plement que le pasteur Babel prêchait à l'Oratoire, et le lendemain matin, sur les neuf heures, elle prenait de son petit trot décidé la direction du temple de la rue Tabazan.

Quand je revins de l'école du dimanche, où je n'avais naturellement pas osé, pour ma part, me livrer à la moindre tentative d'investigation, je la trouvai radieuse.

— Je sais, je sais ! s'écria-t-elle, à peine avais-je pris place à table. Où avais-je la tête aussi, de n'y avoir pas songé!...

— Que sais-tu ? demandai-je d'un ton remarquablement désintéressé.

— Je sais qui est cette petite des Babel.

— Ah ! fis-je avec une merveilleuse indifférence.

— Figure-toi que j'ai rencontré à l'Oratoire la bonne dame Rojoux, qui est intime avec les Babel. Elle m'a tout raconté. Eh bien, voilà. M. Babel... M. Babel a une sœur... Ça, je le savais... Cette sœur, qui s'est mariée dans le canton de Vaud, a épousé un certain M. Rosier, de Vevey... Ça, je le savais... Ce M. Rosier... Tu écoutes, Ami ?

— J'écoute, mais mange d'abord ta soupe, fit mon père qui avait déjà avalé la sienne et s'apprêtait à découper le gigot dominical.

La cuillère de tante Bobette lampa quelques gorgées.

— Ces Rosier de Vevey, ne tarda-t-elle pas à reprendre... C'est toute une histoire!... Ces Rosier ont une fille...

Si mon père n'écoutait pas, moi, j'écoutais pour deux.

—... une fille... qui est donc la propre nièce du pasteur Babel. Il y a deux ans... qu'est-il arrivé ?... M. Rosier a-t-il fait de mauvaises affaires ? a-t-il eu l'idée de faire plus vite fortune ? Bref, il a liquidé son commerce de sculptures suisses et est parti pour l'Amérique du Sud, laissant sa femme seule à Vevey, avec la petite, qui avait alors une dizaine d'années... Tout allait bien : M. Rosier écrivait de sept en quatorze, disant qu'il était content, mais qu'il ne songeait pas encore à rentrer au pays. Après avoir vendu des petits chalets et des vaches en bois, il vendait maintenant des bœufs véritables. C'était beaucoup plus fructueux, mais aussi bien plus absorbant... Il parlait déjà de faire venir sa femme et sa fille en Amérique, lorsque cette pauvre Mme Rosier, dont la santé n'avait jamais été bien brillante, est tombée malade... Etait-ce une maladie de langueur ? était-ce de l'anémie cérébrale? Les

médecins ne savaient trop que dire... Bref... Tu entends, Ami?...

— J'entends, j'entends. Ne t'occupe pas de moi, je découpe.

— Bref, cette pauvre Mme Rosier, qui commençait à déménager, a dû être transportée à Cery... On dit que c'est une espèce de folie religieuse... oh ! pas dangereuse du tout, très douce, mais qui sera peut-être longue à guérir... Figure-toi que la pauvre femme attend chaque matin le retour de Jésus-Christ...

— Oui, dit mon père en piquant de la fourchette une tranche de gigot qu'il fit passer par-dessus la table dans l'assiette de tante Bobette, cela peut en effet durer un certain temps.

La voix étranglée d'émotion par cette histoire, qui me semblait des plus romanesques, je me hasardai alors à demander:

— Et... et la petite fille ?...

— C'est ici, affirma tante Bobette, se souvenant tout à coup que j'étais là, c'est ici, mon enfant, qu'il faut admirer la bonté de Dieu. Que serait-elle devenue, cette pauvre petite, entre son papa en Amérique et sa pauvre maman à Cery, si le bon Dieu n'avait veillé sur elle ? Heureusement qu'il veillait, le bon Dieu ! Grâce à lui et au pasteur Babel, le petit oiseau presque orphelin a retrouvé un nid...

Mes yeux se remplissaient de larmes. J'étais tout à la fois gonflé de joie et d'attendrissement. Penser que, sans ce concours extraordinaire de circonstances, je n'eusse jamais vu la charmante oiselle dorée qu'abritait maintenant le nid du plateau de Champel ! Je me sentais tout prêt à reconnaître que la bonté de Dieu était effectivement immense.

— Alors, elle va demeurer longtemps à Genève ?

— Aussi longtemps sans doute que son papa ne sera pas revenu.

Je ne pus que souhaiter au fond du cœur que son père restât toujours en Amérique et sa mère tout aussi longtemps à Cery.

O ma chère, ma chère petite... Mais je m'aperçus que si je savais son histoire si je connaissais son nom de famille, j'ignorais encore son prénom... Oserais-je poser cette dernière question ?

— Il paraît qu'elle est assez mignonne, cette petite, continuait tante Bobette en absorbant son gigot. Je ne sais pas, je

ne l'ai pas vue. En tout cas, elle porte un bien vilain nom... Elle s'appelle Églantine.

Églantine !... Elle s'appelait Églantine !... Quel joli nom ! quel nom charmant !... Eglantine ! Églantine !... Je ne sais combien de fois je le répétai, tout bas d'abord, puis, aussitôt que je pus m'enfuir dans ma chambre, tout haut, tout haut ensuite... pas trop haut, pour qu'on ne l'entendît pas des pièces voisines, mais assez haut cependant pour que j'en pusse déguster à loisir le son captivant et en savourer longuement les harmonieuses syllabes.

O chère tante Bobette, je te pardonne bien volontiers ta tendresse parfois un peu tyrannique en faveur de la minute d'inoubliable joie que tu m'as donnée !

Du jour où je pus donner un nom à mon idole, il va sans dire que sa pensée s'imposa encore plus complètement à moi. Son image ne me quittait plus. Toute mon ambition consista dès lors à l'approcher, à lui parler, à entendre sa voix, à toucher au moins une fois sa main.

Pendant le chant des cantiques, tandis que la haute bobine de M. Bibermaul dominait le chœur zélé des élèves, je m'ingéniais à démêler d'entre l'écheveau confus des voix le fil d'or qui sortait de ses lèvres roses. Mon oreille croyait parfois le saisir et un doux émoi inondait mon être. Le sous-sol de la rue de l'Athénée prenait dès lors à mes yeux un petit air de paradis ; la béatitude céleste me devenait moins incompréhensible ; la « harpe » du cantique ne me semblait nullement un objet déplacé entre mes mains ; M. Bibermaul lui-même me paraissait peu éloigné d'être un ange, et je voyais pousser des ailes sur ses épaules étroites.

Au moment de la sortie générale, je retardais tant que je pouvais mon départ, de façon à laisser passer le flot des garçons et à me trouver mêlé aux robes des filles, heureux quand je réussissais à opérer ma sortie non loin d'elle, à monter l'escalier dans son sillage, à frôler le drap de son vêtement ou à recevoir à peu près en même temps qu'elle, des mains du moniteur qui en faisait la distribution à la porte, mon *Messager de l'Ecole du dimanche*. Il m'arriva un jour par mégarde de prendre deux de ces feuilles. Eglantine était à côté de moi. J'eus l'inspiration de lui offrir celle que j'avais reçue en dou-

ble. J'effleurai ses doigts. Elle me remercia. Peu s'en fallut que je ne tombasse inanimé, tellement l'émotion de mon audace, de cet effleurement et de ce merci m'avait bouleversé.

Une fois sorti, au lieu de rentrer tout droit chez moi ou d'accompagner Carcaille, Crotu et le petit Gaufre, je restais à rôder devant l'école, cherchant à me rapprocher du groupe qui se formait autour du pasteur Babel. Celui-ci daignait parfois m'apercevoir et m'adresser un petit signe amical. Je m'avançais couvert de confusion. Mme Babel s'élevait toute en os sur sa tige anguleuse. La jolie nièce du pasteur Babel ouvrait son ombrelle grise.

Le pasteur me prenait le menton.

— Comment va ta bonne tante ? Toujours alerte? toujours vaillante ?

— Oui, monsieur le pasteur, balbutiais-je.

— Dieu soit loué! Et ton cher père, que malheureusement je ne vois pas très souvent au temple ?

— Il se porte bien, monsieur le pasteur, et vous présente ses respects.

Et je lançais un grand salut, dont la moitié pour le moins s'adressait, dans mon cœur, à Mlle Eglantine.

Puis je reprenais tout excité le chemin du quai des Etuves, tout triste aussi de la longue semaine qui allait suivre, comme un grand désert à traverser.

Ainsi qu'un précieux talisman, je conservai, à défaut d'autre chose, le numéro du *Messager de l'Ecole du dimanche* dont elle avait reçu le double de ma main, le jour où j'avais effleuré la sienne. Sous une naïve vignette malhabilement gravée sur bois, où l'on admirait un jeune nègre recevant de toute la déférence de sa tête crépue l'enseignement d'un missionnaire en panama, c'était une assez absurde histoire africaine où se trouvait conté comment le sympathique Maboultoké, — ainsi se dénommait le jeune singe, — après avoir vu son père, sa mère et toute sa parenté mangés par les anthropophages et failli partager lui-même leur lamentable sort, providentiellement sauvé de la marmite par les bons blancs chrétiens, avait été initié aux douceurs de l'Evangile en même temps qu'à la décence des cotonnades anglaises. *Et pour moi aussi Massa Jésus est venu!* tel était le titre de ce capti-

vant récit, et telle était aussi l'exclamation finale par laquelle l'intéressant Maboultoké manifestait son enthousiasme de néophyte.

Je relus plus de vingt fois cette édifiante histoire, jusqu'à la savoir par cœur, Maboultoké devint mon ami, car je ne doutais pas qu'il n'eût également touché l'âme, que je présumais tendre, de ma chère Eglantine. Ce petit noir créait entre nous un lien. J'aurais voulu demander à ma petite amie blanche ce qu'elle pensait de l'histoire de Maboultoké et si ses beaux yeux s'étaient, comme les miens, humectés de larmes au moment où les hommes blancs, armés de leurs bonnes carabines, étaient apparus au milieu des cannibales en appétit et leur avaient crié : « Au nom de Dieu, vous ne mangerez pas cet enfant ! »

Cette idée d'échanger quelques impressions avec ma petite amie, sur Maboultoké ou sur n'importe quoi d'autre, me travailla plusieurs jours. J'aurais aimé à lui communiquer deux ou trois de mes sentiments, non les plus secrets, que je ne voulais pas connaître moi-même, mais les plus simples, comme: « J'aime mieux le soleil que la pluie », ou : « Genève est une belle ville », ou encore : « La vue du Mont-Blanc est digne d'admiration. » J'aurais désiré la questionner: « Quelle est votre fruit favori ? » « Préférez-vous Genève ou Vevey ? » « Lequel des personnages de la Bible trouvez-vous le plus sympathique ? » ou telle autre de ces questions qui n'ont l'air de rien, mais par lesquelles on arrive très bien à se comprendre et à savoir si décidément l'on se plaît.

Puis je pensai, je rêvai plutôt, car la chose me paraissait bien impossible, au plaisir qu'il y aurait à lui écrire une lettre. Je lui aurais dit je ne sais quoi, que j'étais heureux de la revoir chaque dimanche, que le canton de Vaud devait être un

bien beau pays, que je lui présentais mes humbles civilités, ou quelque chose de plus insignifiant encore ; mais j'aurais formé des lettres pour elle sur du beau papier ivoirin, des mots moulés de mon encre et qui auraient été jusqu'à elle, qu'elle aurait lus. Seulement, jamais je n'aurais osé les signer. Et une lettre, ça se signe, n'est-ce pas ?

A force d'y songer, le désir de lui envoyer un témoignage mystérieux de mon affection s'insinua de plus en plus dans ma cervelle, jusqu'à devenir irrésistible. Je possédais plusieurs de ces jolies cartes de Noël, ornées de fleurs, d'oiseaux ou de barques voguant sur le lac au clair de lune, où l'on s'adresse des vœux et des félicitations dans un cartouche réservé à cet effet. Pourquoi ne lui en enverrais-je pas une, la plus belle, sur laquelle j'aurais inscrit quelques vers ? Après en avoir passé plusieurs fois la revue, je finis par choisir une touffe d'edelweiss fleurissant un rocher pittoresquement planté sur un paysage de montagne.

Des vers, j'étais bien incapable d'en faire, et j'en connaissais peu de tout faits. Je ne savais guère que des fables de La Fontaine et quelques « Enfantines » de M. Louis Tournier. Ni les unes, ni les autres ne me parurent bien satisfaisantes. Enfin, il me sembla que puisque l'école du dimanche avait été le milieu de notre rencontre, un beau verset de la Bible serait tout indiqué. Mais où en trouver un qui pût remplir à mon gré l'office auquel je le destinais et délicatement exprimer ce que j'aurais voulu dire ? Je le cherchai longtemps. Il m'apparut vite que le Nouveau Testament était totalement inapte à m'apporter ce que je souhaitais. J'explorai l'Ancien. J'avais une belle version toute neuve où les passages poétiques étaient imprimés en lignes inégales, ce qui les faisait ressembler à des vers. C'est là que je dirigeai mes recherches. Je parcourus successivement le livre de Job, les Psaumes, les Proverbes. Puis j'arrivai à un livre dont il n'était pas souvent question à l'école du dimanche, mais qui n'en était pas moins dans la Bible et par conséquent ouvert à mon choix : le Cantique des Cantiques, du roi Salomon. Je vis tout de suite que c'était là que je trouverais.

Quelle poésie ! Ah ! vraiment, la Bible était un bien beau livre ! Il y avait dans ces quelques pages tout ce que je désirais, et j'aurais pu citer d'un bout à l'autre ce chant merveil-

leux, sans rencontrer l'ombre d'une virgule à en retrancher. Seule la place dont je disposais m'obligeait à n'en copier qu'un court fragment.

Voici ce que, de ma plus artistique calligraphie, j'inscrivis sur ma carte aux edelweiss :

Que tu es belle, mon amie, que tu es belle !
Tes yeux sont des colombes ;
Tes dents sont une rangée de brebis tondues,
Qui remontent de l'abreuvoir ;
Tes lèvres ressemblent à un fil cramoisi,
Et ta bouche est charmante ;
Tes cheveux sont comme un troupeau de chèvres,
Suspendu au flanc de la montagne.
Que tu es belle, mon amie, que tu es belle !

Certes, je n'aurais jamais osé lui dire de moi-même de si belles choses ; mais du moment que c'était dans la Bible, je pouvais me donner sans scrupule le bonheur de les lui répéter et considérer même cette délicieuse manifestation de mes sentiments comme des plus louables. Bien entendu, je ne signai pas : on m'aurait plutôt tué. Je mis donc simplement au-dessous, ce qui était au reste la textuelle vérité : *Cantique des Cantiques*.

Les edelweiss et le roi Salomon, tout cela se mariait peut-être assez étrangement. Mais je ne m'en préoccupai pas. Ce mélange était profondément helvétique, et cela suffisait à ma satisfaction.

Coquettement couverte d'un papier de soie, la précieuse carte fut glissée sous une enveloppe immaculée, où ma main émue traça ces mots que je m'efforçai de rendre fermes :

A mademoiselle Eglantine Rosier
chez monsieur le pasteur Babel,
Champel

E. V.

Il était tard quand j'eus terminé cette importante opération, gommé l'enveloppe et collé proprement sur son angle nord-est le timbre de cinq centimes brun à l'Helvétia assise. Tante Bobette sonnait déjà pour le souper. Je dissimulai vite ma missive dans ma bible.

— Qu'est-ce qu'il a, cet enfant? Il est dans les bioles! re-

marqua mon père, tandis que, tout préoccupé, je mangeais en silence.

— C'est sa crise de croissance. Es-tu malade, Nicolas ?

— Non, tante Bobette.

L'impatience me gagnait. J'aurais voulu porter dès le soir ma lettre à la boîte ; mais je voyais bien que je ne trouverais pas de prétexte pour sortir et qu'il me faudrait attendre au lendemain.

Comme, en désespoir de cause, je me disposais déjà à m'aller coucher, pour atteindre plus vite ce lointain lendemain, mon père, qui avait l'habitude de fumer un cigare après le souper, en humant un peu l'air à la fenêtre, s'aperçut que son étui était vide.

— Va me chercher un paquet de grandsons, Nicolas. Allons, ouste ! déguille-toi ! fit-il en me tendant une pièce de cinquante centimes.

Je courus dans ma chambre prendre ma lettre, avant de me « déguiller » du haut de nos quatre étages dans la rue. La boîte était au bas de Coutance, contre la maison de la Croix-Blanche. Son grand caisson de tôle noire s'ornait des armoiries accolées de Suisse et de Genève, surmontées du cor de poste. L'ouverture en était haute et je dus me dresser sur la pointe des pieds pour en soulever le couvercle. Il retomba sur ma lettre en faisant : toc ! Et cela fit toc ! aussi, mais beaucoup plus fort, dans mon cœur.

Je me dépêchais de rentrer et j'avais déjà regravi trois étages, quand je m'aperçus que j'avais complètement oublié les cigares. Il me fallut redescendre, retraverser la place, me précipiter dans le débit au coin de la rue du Temple, attendre fiévreusement la remise du paquet de vingt « bouts » contre celle de mes dix sous...

Quand je réapparus, tout essoufflé, devant mon père, l'horloger Ami Pécolas, je le trouvai debout, le sourcil en circonflexe, sa belle montre de précision à la main :

— Onze minutes, vingt-six secondes, trois dixièmes pour aller m'acheter un paquet de grandsons !... Décidément, mon garçon, tu as quelque chose de dérangé dans le boîtier.

LOUIS DUMUR.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre.

VIII

Toulon 1er avril.

Mon cher ami, je vous remercie de vos conseils, je m'en suis bien trouvé. Tout a parfaitement réussi. Mon chagrin a touché Cydalise. Il était réel. Je n'ai eu à en feindre que l'excès et à simuler le désespoir. Huit jours de comédie suprême ont réduit mon amante à toutes les complaisances. Que les femmes sont faciles à tromper! J'en ai fait l'expérience autrefois avec les naïves nymphes de ma terre natale ; les femmes, à peine un peu plus rusées, tombent aux mêmes pièges. Occupées d'elles-mêmes plus que de tout au monde et confiantes au dernier point dans le pouvoir de leurs charmes, elles ignorent que l'on puisse s'en priver pendant huit jours même pour acquérir ce bien supérieur, la liberté. Instinctives, elles sont supérieures dans les conflits de l'instinct, mais l'exercice de l'intelligence les déroute, parce qu'elles ne la supposent jamais chez leurs adversaires. Cydalise n'a compris qu'une chose, c'est que je pouvais échapper à sa tendresse et, depuis ce temps-là, elle redouble de câlineries. Les miennes la rassurent et, comme j'ai été bien accueilli par les compagnies qu'elle fréquente, nous sommes plus unis que jamais.

Je me préparais en secret à ma nouvelle vie. J'y fus, du premier coup, fort à mon aise. Je me dois à moi-même, me disais-je, à l'antiquité et à la divinité de ma race, et j'ai pris l'attitude désabusée d'un être supérieur en exil chez les Scythes. Je parle peu, sinon quand Cydalise est près de moi pour me pousser du coude ou du genou et je prends peu à peu la réputation d'un homme dédaigneux ou distrait. « Quelque fils de famille, quelque jeune hobereau », ai-je entendu dire. Cydalise, à qui j'ai répété cela, en a beaucoup ri. « C'est que c'est vrai ! » répétait-elle. Elle m'a appris alors que hobereau, cela voulait dire un noble de campagne, demeuré un peu paysan, et, caressant ma barbe, elle m'embrassa devant tout le monde, ce qui fit pousser de petits cris singuliers à plusieurs femmes qui étaient là. Cela se passait au café de l'Amirauté. C'est là que j'ai débuté dans la carrière d'homme du monde, du vaste monde.

Les femmes me regardent beaucoup. Cela ne m'étonne pas, car je dois leur paraître surnaturel, mais presque aucune ne m'a plu encore

et Cydalise voit ses inquiétudes se dissiper de jour en jour. Elle m'a confié à un de ses amis, un vieil officier de marine qui a connu des humanités de toutes les couleurs et qui me fait du matin au soir le récit de ses navigations et de ses expériences : cela m'instruit. Il est très fier d'avoir connu une Océanienne nommée Rarahu, qui était inconsolable, comme Calypso, du départ d'Ulysse, et qu'il a pourtant consolée. « Je n'avais pas, me dit-il, mon pareil, pour consoler les filles de couleur, abandonnées par des Blancs. » Cet amour subalterne m'inspire un peu de pitié, mais je suis bien aise de connaître sa fonction amoureuse. Si jamais je quitte Cydalise pour suivre ma destinée, qui d'ailleurs est indéfinie, je la remettrai aux mains de ce brave homme. Un camarade est venu le voir et ils se sont mis à se raconter ce qu'ils appellent leurs bonnes fortunes. Ce camarade est très convenable, mais un peu monotone. Quelle pauvreté de souvenirs et de sensations ! Il sort de leurs récits, je ne sais quelle odeur de gaudriole qui prend à la gorge. Moi, l'amour ne m'a jamais fait rire. Cela fut toujours pour moi la chose la plus grave du monde et la plus profonde. A la plus vulgaire fille de ferme, sentant la bouse de vache, j'ai trouvé un goût d'infini. Au reste, je crois bien que l'amour nous donne ce que l'on possède déjà et qu'il ne peut nous donner que cela. C'est pourquoi, à des natures comme la mienne, la qualité de l'adversaire importe peu, en dehors des aptitudes de jeunesse et de force. Pourtant la beauté a toujours été une fontaine où mes forces se sont accrues, où je retrouvais toujours renouvelé mon désir à mesure que je l'abandonnais au secret des eaux. Mais la beauté, c'est si rare ! Même les nymphes immortelles, je puis vous l'avouer, sont quelquefois un peu camuses et il y a de la dureté dans leurs sourcils trop rapprochés et leurs cheveux fauves plantés trop bas. Comme moi, avant ma transformation, elles sentent la terre, les feuilles pourries et les fleurs vireuses écrasées par leurs reins. Ne rêvez pas de ces amours qui ne sont belles que par leur inconscience. Je puis encore m'y plaire, j'y retrouverais ma saveur originelle et la jeunesse rude de mes désirs phrygiens, mais vos Cydalises, si précieuses par leur fragilité même, surpassent les délices des immortelles et c'est à leur peau que s'est attachée l'odeur des violettes.

Mes deux marins, cependant, buvaient une sorte d'eau couleur d'herbe et qui sentait le fenouil, leur teint prenait des couleurs de plus en plus riches et, jouant avec des manières d'osselets, comme les bergers de Sicile, ils n'échangeaient plus que de rares paroles où revenaient des mots dont je ne pouvais saisir le sens. Ils avaient oublié les femmes et je n'en fus pas fâché, car je goûte peu les discours inanes dont elles sont le prétexte. Je pus donc regarder celles qui maintenant emplissaient le café et ne semblaient faire nulle attention

à moi. Pourtant je crus remarquer que deux yeux, en apparence perdus dans le vague, se fixaient de temps en temps sur ma figure, et la vanité me poussa à sourire. Un sourire me répondit. Moi qui ne buvais pas d'eau de fenouil, je me sentis devenir plus rouge que mes voisins et soudain je fis un mouvement pour me lever. Mes anciens instincts renaissaient, j'allais vers mon plaisir, comme jadis. Un instant je crus respirer du véritable fenouil et l'odeur des oranges de Cogolin. Si elle s'était levée aussi, si elle avait fait, comme mes folles de jadis, le geste de fuir, comme j'aurais bondi dans ses pas! Mais elle prit un journal où elle dissimula son visage, et les mobiles du mouvement m'étant enlevés, je demeurai tranquille Cydalise s'approchait. C'était probablement sa venue, aperçue dans la glace, qui avait fait se déployer le journal. Je me promis désormais d'être plus maître de moi-même et de surveiller les glaces.

La bien aimée Cydalise m'agaça, puis m'exaspéra en m'appelant sottement « son vieux Tityre », ce qui fit déclancher un petit ressort rouillé chez le vieil officier qui laissa sortir péniblement : « *Tytire recubans, recubans...* » Le journal ne remuait pas, mais par prudence je baissai les yeux. Cydalise était également de mauvaise humeur. Heureusement, la partie d'osselets étant finie, les deux bonshommes se tournèrent vers elle et l'assaillirent de galanteries. Celui qui était arrivé le dernier était le plus empressé et Cydalise, amusée, reprit un peu d'entrain. Elle accepta un verre de jus d'herbe et ces messieurs en profitèrent pour faire remplir leurs coupes, après m'avoir prié de suivre leur exemple : « Pas lui, pas lui! s'écria Cydalise... Cela le rendrait fou. C'est du lait qu'il lui faut. » Le lait était bleu et avait goût de vieux papier, mais (je préférais encore cela au fenouil. Que de fois, dans mes courses à travers les prés, au lever du soleil, j'avais pressé de mes lèvres la mamelle d'Io ! Je faillis dire cela tout haut. Par bonheur, la grimace que je fis, en retournant dans ma bouche le relent de ce singulier breuvage, détourna mon esprit de cette confidence intempestive. Je me tus, dévorant en silence les bienfaits de la civilisation : « Enfin, il y a des compensations », me dis-je.

Nous partîmes. Sur le seuil je me retournai vers le journal. Il s'était abaissé. Cydalise surveillait les plis de sa robe. Follement, j'envoyai un baiser au visage qui maintenant me regardait.

— Viens-tu, Tityre?

Je suivis.

Est-ce que je commence à comprendre? Adieu.

Votre.

ANTIPHILOS
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES POÈMES

A.-F. Herold : *La Route Fleurie :* « Mercure de France », 3 fr. 50. — Jean Schlumberger : *Epigrammes Romaines ;* Bibliothèque de l'Occident, 10 fr. — Gil May : *Aurora ;* Librairie du XX^e^ siècle, 3 fr. 50. — Henri Dérieux : *Le Sable d'Or ;* « L'Art Libre », Lyon. — A. t'Serstevens : *Poèmes en prose ;* Messein, 3 fr. 50.

La Route fleurie. — Il est peu d'hommes de ce temps qui aient compris et goûté aussi vivement que M. A.-F. Herold l'enchantement des lettres hellènes ; il a transcrit en une langue exacte et sonore quelques-unes des plus belles tragédies antiques et quand il exprime sa propre pensée, il aime à imposer non seulement à chaque poème, mais à l'ensemble même d'un recueil, une ordonnance harmonieuse : comme les strophes d'un chœur, des vers d'amour se répondent, voués à la Très-Chère au seuil et à la fin du livre et entre les intermèdes pastoraux alternant aussi dans un ordre symétrique, aux *Epigrammes pour les déesses* s'opposent les chants consacrés à la gloire du Rhône ; puis, au centre de l'œuvre, ce sont d'âpres clameurs de révolte et de haine qui contrastent singulièrement avec les vers d'une heureuse sérénité qui les précèdent et qui les suivent. Cependant, même quand il songe à l'éveil prochain des cariatides irritées secouant de leurs épaules le vieux fardeau des ponts et des temples, même quand il évoque *la Nuit rouge*, M. A.-F. Herold ne consent pas à s'attarder aux images de sang et de meurtre et c'est par une parole de confiance et d'espoir qu'il clora le cycle bref des invectives :

J'entends, là-bas, j'entends le jour doré venir.

Ainsi que dans leurs prières, les Egyptiens saluaient Ra, maître du ciel clair, force, lumière et vie, c'est au monde entier qui l'entoure autant qu'à une image très aimée que va l'invocation, pleine d'allégresse :

O toi qui sais le juste, ô toi qui hais le faux,
Dis-moi les mots chéris et les chants triomphaux,
O toi, grâce, lumière et joie.

Grâce, lumière et joie, voilà, sauf l'instant où plus forte la rumeur dolente de la foule qui souffre l'oblige à un regard vers la gehenne humaine, les trois mots que paraphrase, sans se lasser, M. A.-F. Herold ; ils sont ici le principe et la fin et il semble que leur puissance divine survive, en toute sa fleur, aux atteintes du temps :

Il faut que notre amour vainque l'oubli des âges.
Puissant comme le jour
Il devra dissiper la nuit et les nuages,
Notre invincible amour.

Il faut que notre amour ait le rire et la joie.
Heureux comme l'été,

Il devra resplendir sous un ciel qui flamboie,
Notre amour enchanté.

Il faut que notre amour ait la force et la gloire.
Beau comme le soleil,
Il doit railler la mort et sa faux illusoire,
Notre amour sans pareil.

Aux Alyscamps, entre les arbres sombres et les sarcophages de pierre, la face même de la mort n'apparaît pas hideuse, dans un cauchemar d'épouvante, mais bienveillante et presque amicale :

C'est le silence harmonieux propice au rêve,
Ici le ton fléchit, le pas devient discret,
On laisse le chagrin, le remords, le regret
Et les soins de la vie innombrable font trêve.

Là-bas, sur les sentiers humains, l'orage crève :
De ces arbres royaux aucun ne l'entendrait.
Ecoute leur leçon ; que ton esprit soit prêt :
Au chant du long espoir fuira la douleur brève.

Tu ne craindras jamais si tu les a compris
Que le louche pouvoir abaisse ton mépris
Ni que la vanité sournoise te reprenne.

Une grande paix dort sur les tombeaux ombreux
Et de parfums émus de volupté sereine
S'enivre l'éternel repos des bienheureux.

Jusque dans la prairie d'asphodèles où glissent les ombres légères de ceux qui furent des vivants, la douce lumière s'irise à nu et, par delà le noir fleuve, la voix des Muses sonne encore sous les feuillages d'or du Bois sacré : mais la clameur des Erinnyes vengeresses ne pénètre pas jusque-là ; il suffit qu'elles aient autrefois chassé la laideur et l'injustice ; il n'y a point place pour elles dans ces calmes paysages, non plus que dans les nobles fresques d'un Puvis de Chavannes.

Epigrammes Romaines. M. Maurice Denis a composé pour les *Epigrammes Romaines* un frontispice où des jeunes femmes assises, près d'un clair bassin, par une limpide journée de printemps, écoutent le son de la double flûte, tandis qu'une biche furtive erre sur les pelouses entre les statues de marbre, sœurs plus belles encore des songeuses attentives, dans le décor virgilien : mais l'art de M. Jean Schlumberger n'est pas entièrement parent de celui de M. Maurice Denis ; sans doute Virgile le guida parmi les monuments et les ruines de la ville latine, impériale et pontificale ; mais Gœthe l'initia aussi à la résurrection du passé et plus qu'aucun autre il eut ici pour compagnon secret Keats, enlevé par la mort à sa jeune gloire. Dans ces courtes pièces d'une langue tendue, concise, elliptique,

s'exprime l'inquiétude d'une âme fébrile, en proie à la passion, à la hâte de vivre, avant que les dieux jaloux n'aient emporté dans la nuit le corps charmant d'Eurydice et lorsque le vieux Tibre entend dans l'ombre rôder le fantôme de la Louve romaine, il n'essaie pas d'endormir sa plainte par un murmure de gloire, mais il s'associe à son rêve désespéré :

. . . . . Les fils, ô farouche, sont morts
Dont sa soif soulageait tes fiévreuses mamelles.
Tu cherches à tes flancs leurs babines jumelles
Et lorsqu'entre tes crocs tu gémis, j'y réponds
Par la voix de mes flots dans les gueules des ponts.

Au bord du Styx, les mères et les amants appellent en vain leurs morts et vainement aussi les oublies pour qui ne coule le sang d'aucun sacrifice funèbre crient vers ceux qui les ont effacés de leur mémoire ; et les trois femmes qui sont évoquées dans les *Idylles* ne connaissent pas davantage la douceur des songes paisibles : elles sont torturées par le désir et par la jalousie :

La misérable appelle et t'attend et se meurt.
Aie pitié ! Car la vie est par elle maudite :
Tant lui sont pleins d'horreur les bienfaits d'Aphrodite !

Leurs paroles sont mesurées ; mais leur pensée violente s'emporte jusqu'au crime et à la volonté de tuer ; car le féroce Amour ne se sépare pas en elles de la haine et elles redoutent de mourir avant d'avoir assouvi leur soif de caresses :

Descendrons-nous déjà vers les noirs peupliers
De Perséphone et vers l'inexorable Fleuve ?
O Secourables, la souffrance nous est neuve
Et jeune on craint la mort et celle-là pâlit
Surtout dont nul époux n'a traversé le lit.

La langue et les rythmes de M. Jean Schlumberger sont fermes et sobres ; mais non entièrement exempts de quelque rudesse et de quelque gaucherie, peut-être volontaires.

Aurora. On ne coupe jamais, sans le désir de s'y plaire, les pages d'un livre signé d'un nom nouveau, même quand une préface de M. Jean Rameau en ferait mal augurer ; c'est dans ce sentiment qu'il faut lire les premiers vers de Mme Gil May ; elle a essayé de définir le plus secret d'elle-même dans les strophes de *Mein innerstes Ich* ; elle voudrait faire comprendre que très jeune encore elle est déjà riche de souvenirs : ainsi parfois, en un romantique château démantelé des bords du Rhin, écartant les ronces et les lambrusques sauvages, un enfant

Vient, les bras rayonnants, vermeil, et les pieds nus
S'arrêter au portail ainsi qu'au bord d'un monde...
Et l'amour n'aurait pas les yeux plus ingénus.

Certes Mme Gd May a lu Dante, Pascal, Renan et Nietzsche, et elle n'ignore pas Homère et Théocrite; mais ce n'est pas lorsqu'elle se ressouvient de ses lectures et s'abandonne à l'éloquence ou se divertit à d'aimables pastiches alexandrins qu'elle nous touche et qu'elle nous émeut : c'est quand elle sait écouter elle-même, quand elle sait noter l'heure où le soleil

> Cède un dernier rayon à l'ombre impénétrable
> Comme un désir cède aux regrets.

C'est encore quand elle refuse de détruire en elle la mémoire d'heures qui furent belles et n'en veut retenir que la mensongère beauté :

> Le temps achève en nous ce que l'oubli consume
> Mais mon cœur lui vola
> Cependant un peu d'ombre au printemps se parfume
> Et vois-tu, tout est là.

Le Sable d'or. M. Henri Derieux ne voudrait pas que l'on se méprît sur l'importance de ce livret de vers : c'est un peu comme le témoignage de ses jeunes admirations; ce n'est pas encore, dit-il, sa propre voix qu'il fait entendre, mais l'écho de voix étrangères et M. de Régnier en lui comme en nombre de ses contemporains éveilla d'abord le goût de la poésie et s'il fallait chercher parmi les grands aînés un de ceux qui lui sont le plus familiers, le nom de Charles Baudelaire devrait s'inscrire aussitôt. Selon le désir de M. Henri Derieux, qui ne pèche pas du moins par téméraire suffisance, il sied d'attendre pour le juger qu'il fasse œuvre personnelle.

Poèmes en prose. Un redoutable verset de Zarathoustra interdit au profane vulgaire l'accès des poèmes en prose de M. A. t'Serstevens, le verset où le sage l'entre les sages s'écrie : « Pleine volupté ! cependant je veux avoir des haies autour de mes pensées et même autour de mes paroles afin que dans mes jardins les cochons ne fassent pas irruption. » Pensées et paroles se défendent assez bien toutes seules contre les intrus, dans cet étrange recueil : imprécations, grossièretés blasphématoires, frénésie de luxure, d'obscénité et de vocables scatologiques, délire d'un Lautréamont mieux ordonné et plus conscient et, par un contraste qui n'est pas sans précédent, rêve mystique de l'absolu et jeux subtils de la dialectique platonicienne. En un même tableau se font face un monstrueux Onan et la Vierge immaculée « avec sa robe blanche, sa ceinture cerulée et des roses sur ses orteils » et, après une lecture du *Banquet* ou du *Phèdre*, il suffit du bruit d'un tombereau dans la rue pour que s'évanouisse toute la vie d'Athènes ressuscitée à la pensée d'une femme quelconque :

> Je tentai de retrouver l'ample vision d'Athènes, l'unité symétrique de

mes idées ; mais le désir de cette misérable maîtresse que j'aime jusqu'au dégoût s'ingérait en moi. Et sous la pluie qui me gifflait le visage, delaissant ma chambre et sa paix cotonneuse, je m'en allai vers la demeure lointaine de celle qui m'attendait toujours prête vêtue de ses passions empourprées.

C'est probablement dans *Résignation* et dans *la Dernière Mort* où est exaltée la vertu du Verbe, soustrayant par le Livre le poète à la loi de la mort universelle, que M. A. t'Serstevens a le plus nettement fait entendre que seule valait quelque chose « la science la plus étendue de la pensée humaine » et il s'adresse sans doute autant à lui-même qu'à son disciple quand il dit :

Ah ! ce ne sont point les yeux en clarté fugitive de nos femmes, ni la vanité de leur étincelant sourire qui illuminent notre route ; mais quant à moi, je vais à travers la vie, par la route de l'inconnu, comme ce damné de Dante qui s'éclaire — lanterne au bout de son bras tendu — de sa propre tête.

Il est d'ailleurs peu de pages de ce livre que l'on puisse ainsi citer textuellement, sans braver l'honnêteté, à moins de les traduire d'abord en latin.

PIERRE QUILLARD.

LES ROMANS

Jeanne Landre et Comtesse Xavier d'Abzac : *Camelots du roy*, L. Michaud, 3.5o. — Valentine de Saint-Point : *L'Orbe pâle*, Figuière, 3.5o. — Claude Lemaître : *Les Maris de Manette*, Méricant, 1.5o. — Jean Giraudoux : *L'Ecole des indifférents*, B. Grasset, 3.5o. — Jean de Quirielle : *L'Homme qui fit parler les bêtes*, A. Méricant, 0.95. — André Lichtenberger : *Juste Lovel, Alsacien*, Plon, 3.5o. — Jean Yole : *La Dame du bourg*, B. Grasset, 3.5o. — J. Thuile : *Le Trio des damnés*, Ambert, 3.5o. — Laurent-Rysor : *Les Passionnées*, Librairie Nationale, 3.5o. — *La Jeunesse sociale de Jean Venables*, H. Falque, 3.5o. — Paul-Louis Garnier : *P'tit Fi*, Ollendorff, 3.5o.

Camelots du roy, par Jeanne Landre et la comtesse Xavier d'Abzac. En recevant l'invitation de ces deux charmantes femmes de lettres (qui ont le grand tort d'être aussi des femmes du monde) à me rendre au *Carlton-Hotel* pour y fêter l'apparition des dits *Camelots*, je me disais, l'imagination remplie de curiosité : « Je vais enfin apercevoir un de ces Messieurs ; je saurai enfin ce que c'est qu'un royaliste ! » Jamais plus exquise déception ne me fut offerte. Des lumières, des fleurs, des gâteaux, des jolies personnes, mais pas l'ombre de ce que vous savez ! Une blonde Jeanne Landre svelte et moulée dans un Liberty très tabac d'Espagne, une blonde Mme d'Abzac roulée dans du gris-pastel ponctué d'améthystes, des Messieurs aux collets montés quoique pas noirs, aucune trace de conspiration sinon celle du silence mondain au sujet du livre. J'ai aperçu, comme au vernissage d'un tableau dont on ne montrait que le cadre, le visage

subtilement délicat de Mme Aurel-Mortier, la frimousse éveillée de page florentin de Mme Regismanset, le profil de douceur mélancolique de Mme Davray, les faces énergiques de quelques poètes : tel Léo Larguier, le sourire malicieux de quelques critiques : tel Jules Bertaut, et retrouvé le tendre romancier ou le terrible directeur de *Fin de siècle*, René Eymery, et ce doux philosophe, le comte de Larmandie, chevalier des Gens de lettres. Or, tous nous attendions quelqu'un ou quelque chose. On avait beau nous faire dévorer des choux au chocolat fouetté de crème Fallière, et des tartes aux cerises d'un rouge socialiste, nous avions faim d'autre plat. Je sais bien qu'on nous a servi, entre deux orangeades, un René Fauchois retour de *Rivoli ;* seulement l'empire étant la paix nous rêvions d'un tapage plus direct. Les dames allaient et venaient murmurant des phrases laudatives : « Oh ! ma chère, ce chapeau est d'un excitant ! » « Vous êtes délicieuse aujourd'hui ! » « Prenez-vous du thé ou du champagne ? » Bref, la mystification, la bonne douche non pas écossaise, mais anglaise à en perdre l'envie de s'occuper de politique, ou tout au moins de révolution. J'ai vainement essayé d'arracher à ces dames patronnesses, pardon aux deux auteurs, le mot de cette énigme, ces dames ont déclaré avec un ensemble touchant que l'unique *camelot* de la circonstance était le dessinateur de la couverture et qu'il n'avait pas voulu signer de peur de se compromettre dans une aventure paisible. Un instant j'ai cru deviner que M. Lépine se trouvait dans la salle déguisé sous une palme académique et qu'à la faveur de cet élégant domino (lequel dissimule si bien les plus farouches personnalités) il allait nous faire passer à tous le goût des brioches ; mais mon attente fut encore déçue. Il paraît que ce Monsieur décoré représentait le duc de Montesquiou. Duc ou préfet de police, il s'esquiva, abandonnant ses palmes au vestiaire pour ne pas nous révéler son identité. En somme, charmante soirée ! On a mangé, on a bu, on a causé chiffons, bibelots d'art et littérature. On a été discret et spirituel. Un éditeur, deux éditeurs, trois éditeurs sont venus déclarer que *ça s'enlevait* en mettant un doigt sur leur bouche. Maintenant le livre ? Et bien, faites comme moi, lisez-le. Je ne veux pas être plus royaliste que ces dames, après tout, et je ne tiens pas à me faire mettre à Saint-Lazare, comme cette pauvre Suzanne Mancillois... pour opinion excessive.

L'Orbe pâle, par Valentine de Saint-Point. Les femmes, même les plus orgueilleuses, sont les sujettes de la lune. Je ne sais pas qui est-ce qui a écrit ça, mais ça me semble très fort et, comme toutes les choses vraiment fortes c'est inquiétant. L'œuvre de Mme de Saint-Point est courte, à peine une mélopée, des soupirs notés en arpèges, des reflets jetés sur un fond de brume, des paillettes scintillant dans les plis d'un crêpe, larmes et deuils ou pleurs de voluptés que la nuit recouvre. Et dans ce livre il y a un grand effort vers une innovation

littéraire : changer la forme du roman. On peut mettre toute la vie dans une réflexion, toute la réalité dans un mot. La forme du roman peut devenir celle du poème sans cesser de demeurer l'histoire contée. Ce qui nous en ruine dans les romans, c'est justement qu'on prenne la précaution injurieuse pour notre intelligence de nous dire : « J'étais là, telle chose m'advint. » L'auteur de *l'Orbe pâle* pense avant d'agir. Elle exécute en esprit ce que d'autres dialogueraient interminablement. Cependant elle vit une existence réelle. Et tout les actes de la pauvre existence humaine sont en écho, les canons tonnant de l'escadre de Toulon, comme le ronron du chat, dans ses pages à peine appuyées. Un portrait de l'auteur par l'auteur nous montre de profil, Mme de Saint-Point en un camée antique qui ressemblerait à Sappho, si la Sappho des poètes ne devait être un mythe. Je vais avouer ici que je n'aime pas Sappho, cette première de nos femmes de lettres. Ce n'est ni à cause de ses prétendues mœurs ni à cause du prétendu saut de Leucade, mais c'est à cause de son prétendu génie. Chaque fois que je trouve une nouvelle traduction de Sappho (dont les dix lignes font des petits tous les ans!) je me précipite dessus, et je suis scandalisée par la banalité de ces dix lignes, allongées ou non. J'ose supplier Mme de Saint-Point de ne pas trop s'attendrir littérairement « sur les vertus des êtres doubles qui portent orgueilleusement la mélancolie de leur plénitude ». Physiquement les êtres doubles ont la moitié moins de moyens que les autres et les fleurs doubles sont souvent châtrées de leur véritable parfum. Nous attendons tous une surprise, mais c'est nous qui ne savons pas la voir ou la sentir. L'impossible étant dans tous les possibles, je ne devine pas le plaisir qu'il peut y avoir à le faire surgir pour nous aveugler sur notre propre joie. La petite histoire de la maison du lézard est jolie ; c'est du possible malgré les chimères lunaires. Que Mme de Saint-Point goûte à la liqueur tonique des petites réalités et elle fortifiera la bonne santé cérébrale que je lui devine. La lune est un astre mort, dont les belles jeunes femmes doivent se défier, malgré qu'il soit juste que ces jeunes femmes s'enivrent de leur propre beauté, en attendant mieux !

Les Maris de Manette, par Claude Lemaître. Alerte récit des aventures passionnées d'une amoureuse qui est peut-être moins amoureuse que capricieuse. C'est plus parisien que bien sincère, mais c'est amusant, et fait pour distraire des hommes dans un fumoir. A cette étude de mœurs, où manquent les mœurs, est jointe un conte intitulé : *Une épave*, que je lui préfère. Claude Lemaître est un auteur de talent qui a produit mieux que des fleurs de serre, certaines plantes de plein air bien vives et de couleurs franchement éclatantes rappelant la lumière du soleil sur l'eau. Sans la spécialiser, ce qui est la manie des vieux critiques, je voudrais la voir retourner de temps en

temps aux qualités maîtresses de son tempérament. *Quant à l'Art du baiser*, c'est, je pense, une conférence à faire devant les demi-vierges américaines où se glisserait la sévère Miss de l'Armée du Salut, et l'on verrait alors un beau tapage !

L'Ecole des indifférents, par Jean Giraudoux. L'auteur n'a qu'un défaut, il a trop d'esprit. Et, chose étrange, il pourrait bien avoir aussi cette grande qualité qui serait de le savoir et de corriger son esprit à coups d'intelligence. Rien de plus élégant que ses images, de plus neuf que ses idées, de plus soigné que sa forme. Après lecture il vous reste de lui un feu d'artifice de mots, de traits, de métaphores qui vous ahurit et vous fait cligner des paupières. Il y a la substance de dix volumes dans cinq pages. Si on s'amusait à citer on copierait le livre de bout en bout. Mais tant de richesses étalées accuserait peut-être une négligence. Il faut serrer son argent, ne fût-ce que par politesse, pour ne pas tenter les voleurs... et en face de son œuvre le lecteur est « comme cet oiseau aveugle dont on ouvrit la cage sur la mer ».

L'Homme qui fit parler les bêtes, par Jean de Quiricile. Conte amusant et terrifiant... car si les bêtes parlaient... Mais ce qui peut nous rassurer, c'est qu'un homme les inspire et, alors, elles ne sont que des bêtes obéissant à un mauvais instinct. L'arrivée du reporter de *l'Aube* faisant du *camping* est d'une ironie des plus morales. Dommage que le secret du meneur de loups ait péri avec ce curieux personnage.

Juste Lobel, alsacien, par André Lichtenberger. Il n'est certainement pas juste de s'entredévorer pour une vieille querelle... d'Allemands, mais c'est si parfaitement naturel que ceux-là même qui prêchent la paix par devoir ou par snobisme ne peuvent résister à l'entraînement de leur instinct. Ainsi ce pauvre Lobel, doux philosophe qui ose promettre l'Alsace-Lorraine comme gage de la paix universelle et qui renonce au nom de la France à reprendre sa terre natale à l'ennemi. Lorsque le philosophe, le discoureur, se trouve en présence de faits précis, malgré ses belles résolutions pacifistes, il est le premier à demander raison.. de ses raisons anciennes au pacifiste adversaire. Maintenant il y a, en dehors des revendications sociales, un besoin de se battre qui est probablement une loi d'hygiène humaine. Il faut des saignées aux peuples dont les veines s'engorgent dans l'abondance ou la paresse. La guerre est un sport comme la chasse. Seulement, en chassant, on risque de tuer plus d'innocents qu'en faisant la guerre. L'homme détruisant l'homme prépare de la place aux autres hommes. Hélas ! en chassant on détruit souvent les espèces les plus utiles à l'homme. Il faut aimer, dans le livre de M. Lichtenberger, la façon courtoise dont il exécute une belle pacifiste, Hilda Sverdrup, que nous avons tous connue... sous un autre nom

et qui, malgré toutes ses apparences de généreuse illuminée, était bien la plus effrontée perverse qu'on puisse créer, littérairement. Des femmes pareilles sont des monstres et, pour la paix universelle, il faudrait sinon les bâillonner, au moins les étrangler.

La Dame du Bourg, par Jean Yole. La dame du bourg est une sorte d'autorité qui va jusqu'à choisir le genre de saint qu'on doit prier dans l'église et qui se substitue au brave curé de sa paroisse. Trois demoiselles de couture font la pluie et le beau temps jusqu'au jour où il leur est prouvé que le commérage, même sacré, ne mène point au mariage. Il y a de jolis détails et une bonne humeur amusante dans ce roman rural.

Le Trio des damnés, par J.-L. Thuile. Une brute sensuelle, un pauvre diable dont l'esprit et la chair sont faibles, puis la jeune poule entre ces deux coqs allumant tour à tour la passion de l'un et l'imagination de l'autre. Tout finit bien, c'est-à-dire par la torsion du cou de la poule !

Les Passionnées, par Laurent Rysor. Cette jeune fille, qui se jette si éperdument dans la gueule du loup, fera la joie des hommes de lettres de 45 ans, car elle leur demande plus de littérature que d'actes vraiment amoureux. Elle souffre sans trop se plaindre de situations fausses ou désagréables ; je l'admire de désirer un enfant par-dessus le marché, désir égoïste s'il en fut, car le petit être sorti naturellement de ce désordre... passionné n'aurait pas une place bien enviable au milieu de tous ces conflits sociaux. Quant à la famille d'Ornon, c'est un cauchemar qu'on n'est pas appelé à vivre... ailleurs que dans un roman.

La Jeunesse sociale, de Jean Venables. Quand par bonheur votre situation vous permet de vous éloigner de la foule il faut fuir. Il faut fuir l'ouvrier, parce qu'à part de très rares exceptions il est sot, cruel et illettré. Il faut fuir le paysan, parce qu'il est égoïste et lâche, et il faut également fuir les gens du monde, parce que, de nos jours, le monde recèle un tas d'ouvriers patrons et un tas de paysans nobles dont la fréquentation peut engendrer les pires méprises. Les grèves actuelles sont des injustices commises par le nombre vis-à-vis de l'individu. (Voir les incendies, les meurtres et les pillages que la police tolère, mais que tous les esprits vraiment sains devraient empêcher.) Il ne me paraît pas utile de détruire l'individu au profit de la société, pas plus que la société au profit de l'individu, mais il est toujours nécessaire et d'un salutaire exemple de prendre à son tour la torche, le fer et le feu pour châtier le peuple quand il devient criminel. Je comprends très bien l'utilité des immortels principes sociaux : couper ce qui dépasse, et je leur opposerai celui-ci : faucher ce qui pullule ! « M. Venables était un grand juste sans pitié », la pitié c'est la gangrène de tous les maux modernes.

P'tit Fi, par Paul-Louis Garnier. La figure de ce pauvre diable qui fabrique lui-même une robe à sa gamine est attendrissante. Il y aurait eu de quoi ne pas tourner mal pour la gamine en question, mais il faut que le petit du loup rende le loup enragé, car on prétend qu'un louveteau qui fait ses dents peut communiquer la rage à toute sa famille.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Emile Faguet : *Les Préjugés nécessaires*, 1 vol.-18, 3. 50. « Société d'Imprimerie et de Librairie ». — Frédéric Loliée : *L'Académie Française devant l'Opinion*, 1 vol. in-18, 2 fr., Emile-Paul. — Henry Maassen : *La Poésie paroxyste*, 1 vol. pet. in-18. « Edition de la Sauterelle verte », Liège. — Henry Guy : *Histoire de la Poésie Française au XVI^e^ siècle. Tome I : L'Ecole des rhétoriqueurs*, 1 vol. in-8, 10 fr., Champion. — Docteur Cabanès : *Balzac ignoré*, 1 vol. in-18, 3.50, Albin Michel.

Voici encore un nouveau volume de M. Emile Faguet : **Les Préjugés nécessaires**, sorte de mélange de philosophie et de sociologie qui n'est bien au fond que de la littérature. M. Faguet croit peut-être dissocier des idées, il ne fait que les couper en petits morceaux, et vraiment je ne saurais mieux comparer qu'à un hachis ces hâtives analyses des idées de morale, de religion, de libre-arbitre, de vie future, etc... « Savez-vous ce que sont les vérités de l'homme? Ce sont ses erreurs irréfutables! » C'est cette pensée de Nietzsche que M. Faguet tente d'appliquer, longuement, et de vulgariser à l'usage des femmes du monde. Car il n'y a rien de nouveau à prendre dans son livre pour un homme cultivé. Et même cet homme sourira de se voir, par un critique éminent, comparé aux hirondelles, qui se réunissent en société « soit d'une façon accidentelle, soit d'une façon intermittente ».

La méthode de M. Faguet est le tâtonnement : il répète ses phrases à satiété, il frotte ses mots les uns contre les autres comme deux morceaux de bois pour en faire jaillir une étincelle. L'étincelle tarde à se produire et M. Faguet use ses mots et ses bâtons. Voici d'ailleurs la première page de son livre : on en admirera la concision :

C'est encore une question, si l'homme est né pour la société, si l'homme est un animal social. Incontestablement il en a l'air, puisqu'on n'a pas rencontré, si ce n'est de façon tout exceptionnelle et accidentelle, un homme vivant isolé ni même un homme vivant solitairement en famille, entouré strictement de sa femme et de ses enfants, comme un oiseau. L'homme a incontestablement l'air d'être né pour vivre en société.

Cependant on peut réfléchir à ceci. L'homme, s'il ne ressemble pas aux animaux insociaux, ne ressemble pas non plus aux bêtes sociales, aux bêtes formant des sociétés animales, et c'est à quoi l'on n'a pas réfléchi.

Et M. Faguet y réfléchit tout le long de ces pages ; il y réfléchit en

même temps qu'il écrit et découvre le moment où l'homme a été contraint de se créer un instinct social, composé de tous ces préjugés nécessaires.

Mais M. Faguet a fait une découverte plus importante encore et dont voici la formule : « L'amour de la vie est une forme du vouloir-vivre... »

Les nouvelles générations d'écrivains commencent à se lasser de ce verbiage indécis, et M. Gaston Picard, directeur de *l'Heure qui sonne*, écrit dans sa courageuse petite revue :

J'ai pour ce vulgaire bâcleur de copie, devenu le Ponson du Terrail de la Critique, tout le mépris possible. Il mériterait, s'il existait une justice ès-littérature, qu'on l'exécutât publiquement. Et je demanderais la confiscation, non de ses biens, mais de ses œuvres. Les nourritures indigestes qu'il vomit, d'une plume fatiguée, sont des menaces pour l'enseignement des générations prochaines. On frémit de penser qu'un jour peut-être on voudra faire comprendre, et Platon, et Nietzsche, au travers des commentaires qu'un critique d'impuissance et de bêtise, autour de ces cerveaux magnifiques, a dressé en autant de lignes à tirer.

§

Dans ce volume **l'Académie Française devant l'opinion**, M. Frédéric Loliée nous donne, enveloppé d'un commentaire discret, comme il convient, le résultat d'une enquête sur l'opportunité de changer le mode de scrutin académique. Il a demandé à la plupart des écrivains : l'Académie « perdrait-elle de son prestige et de son autorité, si, au lieu de se recruter comme un cercle, elle était élue au suffrage restreint »... des auteurs composant la Société des gens de lettres ? Cette idée singulière a recueilli de nombreux suffrages, surtout ceux des auteurs qui n'ont aucune chance d'être un jour Académiciens. M. Lucien Millevoye répond qu'il est douteux que l'Académie parvienne à échapper longtemps encore au mouvement des idées ou des passions, au besoin d'innovation qui transforme les institutions anciennes. Déjà, dit-il, on murmure le mot de privilège, et il ajoute dans un beau mouvement oratoire qui provoquerait les applaudissements de la Chambre : « Une démocratie ardente, laborieuse, parfois tumultueuse en réclame l'élargissement ou l'accès. » Mais pourquoi n'élirait-on pas tout de suite les Académiciens au suffrage universel ? Ce serait beaucoup plus démocratique encore.

M. Camille Mauclair répond hardiment : « La disparition de cette précieuse ridicule serait bien plus conforme aux conditions actuelles que la recherche d'un nouveau mode de recrutement. »

M. Urbain Gohier : « Il y a beaucoup d'hommes de lettres, sans me compter, qui seraient à leur place dans une Académie française régénérée... S'il est facile d'en désigner trois, qui devraient entrer, il est également facile d'en désigner trente, qui devraient sortir. »

Mais, il y a ceux qui font la cour à la vieille Dame, et qui, espérant être prochainement appelés, trouvent que ce salon est très bien et qu'il n'y a rien à y changer.

M. René Boylesve : « Le prestige de l'Académie existe, vous le reconnaissez. Tout le monde le constate. A-t-il diminué ? Aucunement... » Et il ajoute : Ne touchez pas à son mode de recrutement.

M. Henry Bordeaux, le grand romancier des familles, si délicat qu'il a lui-même allégé ses romans des baisers qui pourraient choquer la pudeur des vierges—M. H. Bordeaux parle aussi du prestige de l'Académie, cette « institution traditionnelle, respectable et respectée. Pourquoi la modifier ? »

D'autres, élargissant la question, voudraient que, pour l'attribution de ses prix et distinctions littéraires, l'Académie s'adjoignît des commissions d'écrivains et de critiques compétents. Il serait indiscret, en effet, de demander à un secrétaire perpétuel, qui par définition perpétue les plus vieilles idées, de s'intéresser à la jeune littérature. C'est ce qui explique pourquoi l'Académie décerne toujours ses plus beaux prix aux ouvrages les plus insignifiants, à ceux qui donnent l'impression rassurante du déjà lu. Aussi le public lettré n'attache-t-il aucune importance à ces petites feuilles de laurier, et il n'y a pas d'exemple que cette mention « couronné par l'Académie Française » ait marqué un livre de vers d'une immortelle estampille.

Mais, jaloux du succès des prix Goncourt et de *la Vie Heureuse*, qui chaque année donnent un élan de célébrité (plus ou moins durable, selon l'envergure des oiseaux ou des oiselles) à quelques romanciers, l'Académie a décidé de couronner, elle aussi, un roman. Mais il est peu probable que la conquête de cette couronne d'or excite beaucoup les jeunes talents. Il s'agit, en effet, de distinguer une œuvre *élevée* et l'on sait quelle basse littérature cela représente.

§

M. Henry Maassen, le jeune poète des *Marches arides* et des *Sanglantes*, qui continue la fougueuse tradition d'Emile Verhaeren, consacre un petit volume de critique à la poésie nouvelle, qu'il qualifie de **Poésie paroxyste**. Nicolas Beauduin en est le prototype, et sa poésie, toute en élans brisés qui se chevauchent comme des vagues stridentes et harmonieuses, évoque bien cette *divine folie* du poète. C'est, écrit M. Maassen, « la justification du dynanisme en poésie. De statique, immobile, figée comme un marbre antique dans des formes strictes, la poésie est devenue fougueuse, paroxyste, violente, outrancière ». Il y a en effet, dans l'œuvre déjà importante de Nicolas Beauduin, un mouvement de pensées, une tempête d'harmonies qui font songer à de la musique wagnérienne ; on se sent emporté dans ce tourbillon qui soulève toutes les feuilles mortes des vieilles poésies.

§

M. Henry Guy nous donne aujourd'hui le premier tome d'une **Histoire de la Poésie française**: *Ecole des Rhétoriqueurs.* Sous ce nom de rhétoriqueur, M. Henry Guy désigne les poètes qui précédèrent et préparèrent obscurément la Pléiade, les Lemaire de Belges, les Parmentier, les Guillaume Crétin..., etc. Lorsque,dit-il, les manuels de littérature « sautent de Villon à Clément Marot, ils suppriment arbitrairement une période qui a eu, comme les autres, ses hommes, ses œuvres. Les œuvres ne valaient rien? Soit. Elles ont existé pourtant, et c'est outrecuidance ou naïveté de croire qu'on ait, sans les connaître, le droit de juger ce qui suivit. » Clément Marot, explique-t-il encore,a gardé, pendant toute sa carrière, l'empreinte des rhétoriqueurs, et on ne saurait comprendre le sens et la portée de la *Deffence* de du Bellay, si on ignore cette école intermédiaire.

L'ouvrage de M. Henry Guy est composé avec une sûre méthode, par petits paragraphes numérotés, sans aucun développement inutile et avec une concise discrétion dont on doit le féliciter.

§

Il faut signaler encore cette nouvelle édition du **Balzac ignoré** du docteur Cabanès. Cette étude, qui s'appuie sur des documents physiologiques, nous révèle la vie réelle du grand romancier, c'est-à-dire sa vie physique. On ne peut pas comprendre l'œuvre de Balzac si on ne connaît pas l'homme, qui fut un des organismes humains les plus puissants qui aient existé. De curieuses pages sur le père de Balzac et quelques-unes de ses œuvres retrouvées : *Mémoire sur les moyens de prévenir les vols et assassinats... Histoire de la rage, et moyens d'en préserver comme autrefois les hommes*, etc., pages qui témoignent d'une grande et encyclopédique curiosité intellectuelle. Des documents sur les origines du romancier qui ne serait pas Tourangeau, mais Languedocien. L'acte de naissance de son père le porte comme fils de Bernard-François *Balssa* (sic), laboureur. Et M. Cabanès observe : « Quoi qu'il ait prétendu, l'auteur d'*Eugénie Grandet* n'était donc pas gentilhomme par droit de naissance...» Et cette origine modeste expliquerait même chez Balzac cet amour du clinquant, ce mauvais goût artistique, et cette inhabitude du vrai luxe qu'il étale dans ses romans.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Mémoires du Comte de Bray : La Révolution Française et la Politique des Puissances Européennes. Publiés par le Colonel d'Etat-Major F. de Bray, avec une Introduction d'Ernest Daudet ; Plon-Nourrit, 8 fr. 50. — Ernest Lebègue : *Thouret* (1746-1794) : Alcan, 7 fr. — Amédée Vialay : *Les Cahiers de doléances du Tiers-Etat aux Etats-Généraux de 1789.* Préface de M. René Stourm ; Perrin, 5 fr. —

Dr Max Billard : *Les Femmes Enceintes devant le Tribunal Révolutionnaire ;* Perrin, 3 fr. 50. — Joseph Durieux : *Les Vainqueurs de la Bastille ;* Champion, 3 fr. 50. — Mme Cradock : *La Vie Française à la Veille de la Révolution* (1783-1786). Traduit de l'Anglais par Mme O. Delphin Balleyguier. Perrin, 3 fr. 50.

En un stock qu'il faut se garder de laisser trop grossir sous peine de ne plus pouvoir passer outre, reviennent toujours s'accumuler, au bout de peu de temps, sur la table du reviewer d'histoire, les ouvrages relatifs à la Révolution, l'Empire et la Restauration. La mode demeure fixée là. Bien que non pas peut-être trop ravi de suivre la mode, nous devons nous plier de bonne grâce à ses exigences. Qu'elle ait donc cette chronique-ci tout entière, et quelque coin encore dans les prochaines, si, comme nous le craignons, celle-ci ne suffit pas.

Voici, pour commencer, un ouvrage, **Mémoires du comte de Bray**, qui se recommande du souvenir d'Albert Sorel ; et à très juste titre, hâtons-nous de le dire. Ces remarques d'un diplomate sur la Révolution française et surtout sur la Politique des Puissances européennes à cette époque me paraissent être tout ce qu'il y a d'averti. Né à Rouen en 1765, le comte de Bray entra dans la diplomatie comme collaborateur du comte de Montmorin aux affaires étrangères ; la Révolution le trouva membre de la Légation française près la Diète de Ratisbonne ; d'abord libéral en politique, ainsi que bien d'autres nobles, il jugea cependant bientôt, dès 1790, alors qu'il était peut-être un peu bonne heure, que l'Emigration s'imposait comme une nécessité. Il fit là-dessus ce que firent tant d'autres (quand ils le purent) : il prit du service à l'étranger ; comme diplomate, lui, la diplomatie étant son état. Employé par le roi de Bavière Maximilien Ier, il reçut de ce prince des missions successives qui l'amenèrent à Saint-Pétersbourg, à Londres, à Berlin, puis à Paris et à Vienne. Mais il est encore à la Diète de Ratisbonne (comme délégué du cabinet français, puis, après le 10 août, de l'Ordre de Malte) lorsqu'il prend, de 1789 à 1795, les notes utilisées dans cette première partie des *Mémoires*. C'était un excellent lieu pour s'y renseigner sur les agissements des Cours d'Europe en cette période si grave.

Très informé de la politique de celles-ci durant les années antérieures au mouvement de 89, le diplomate apprécie, dans les premiers chapitres, la situation politique de l'Europe aux approches et au début de la Révolution. L'Autriche était en guerre depuis 1788 avec les Turcs et sa situation intérieure était troublée. L'amitié de la Prusse, que l'alliance anglaise séduisait, ne pouvait lui inspirer confiance. Un soulèvement se préparait en Pologne, laquelle allait devenir, dans un deuxième partage, la préoccupation dominante de la Prusse et de la Russie. La Belgique s'insurgeait contre le joug autrichien. L'Angleterre jouait son jeu, l'œil sur nos colonies. A

l'arrière-plan, l'Espagne, les Etats italiens étaient un peu des poids morts rendant la situation encore plus lourde, etc. Ceci était important à noter, car une telle situation, où il n'y avait de clair que les âpres convoitises des Cours de l'Europe, expliquera, la Révolution venue, la conduite des Puissances entre elles, d'une part, et à l'égard de la France, d'autre part. Il ne faut jamais la perdre de vue durant la période de tergiversations, — marquée par la déclaration de Pilnitz (jamais on n'a mieux vu combien l'accord des deux grandes puissances centrales, l'Autriche et la Prusse, y fut fallacieux), — qui s'étend du début de la Révolution à la déclaration de guerre à l'Autriche en 1792. La guerre allumée, cette situation continua, avec la question polonaise notamment, à exercer son influence. L'inquiétude qu'une telle question inspirait aux puissances intéressées fut plus forte que la haine de la Révolution : la Prusse et l'Autriche ne voulurent pas laisser, à l'autre bout de l'Europe, Catherine II avoir les mains libres du côté de la Pologne. Le cosaque les alarmait plus encore que le jacobin : et de là cette chose si curieusement écourtée et si énigmatiquement manquée que fût la campagne de France, de là Valmy, les premiers succès militaires de la République française. — M. de Bray donne ensuite des renseignements diplomatiques, commentés par ses remarques personnelles, sur la première coalition et sur la Paix de Bâle; qui laissait l'Angleterre et l'Autriche continuer seules la lutte. A ce propos, notre diplomate émet cette réflexion, où il y aurait matière à discussion, quant au principe territorial qu'elle semble vouloir infirmer : « La frontière du Rhin est une erreur qui suscitera à la France des guerres sans fin. » Le comte parlait ici de la conquête de la Belgique, puisque l'on avait alors l'Alsace et la Lorraine. Considérerait-il, aujourd'hui, que ce se serait une « erreur » aussi de regretter cette dernière partie de la rive gauche du Rhin ? Nous ne le pensons pas.

L'on doit reconnaître, somme toute, dans les *Mémoires* du comte de Bray l'un des témoignages les plus compétents qu'un diplomate contemporain pût donner sur la politique de l'Europe à l'égard de la Révolution. Ces *Mémoires* sont, de plus, très bien présentés, accompagnés d'un commentaire qui rappelle, groupe et précise les faits. Un sentiment domine dans cet écrit : celui de la malveillance de l'Europe envers la France, même abstraction faite de la Révolution. C'est ce qui avait aussi frappé Sorel, qui, d'ailleurs, a déclaré que le droit public de la France, monarchique ou révolutionnaire, était fondé à l'extérieur sur « la convoitise et la force » (1). Réciproquement les appétits territoriaux des grandes cours dont les Bourbons de France sollicitaient l'appui furent le grand mobile de la politique de

(1) La Constituante, si humanitaire, résistait mal déjà à l'esprit de conquête qui allait bientôt prendre le dessus.

ces cours. « La France est partout enveloppée d'ennemis, notait le comte de Bray dès octobre 89... Et pourquoi cette haine commune ? C'est qu'on nous jalouse, c'est que nos longs succès ont aigri les uns et ont inquiété les autres. » Les alliés de Pilnitz et de plus tard s'inquiétaient médiocrement du Roi : ce qui les tentait, c'était de faire quelque chose, non pas pour le Roi, mais contre la France, la France de Louis XIV. Tout émigré qu'il fût, le comte de Bray vit avec un serrement de cœur la coalition de l'Europe monarchique, car il redouta toujours le démembrement de notre pays.

Parmi les fluctuations de la politique de l'Europe à l'égard de la France pendant la Révolution, le diplomate que nous venons de citer note celle qu'amena l'acceptation de la Constitution de 1791 par Louis XVI (14 septembre 1791). L'Autriche, croyant la situation réglée par là, renonça momentanément à ses projets d'intervention. Le souvenir du Constituant **Thouret** demeure lié d'une façon spéciale à l'histoire de cette Constitution, surtout au dernier chapitre de cette histoire, la sanction donnée à l'Acte par Louis XVI. Le rôle de Thouret auprès du roi, dans cette occasion, fut nettement celui d'un monarchiste constitutionnel : ceci avec une nuance de zèle dont il est bien superflu de vouloir faire trop minutieusement la preuve, comme la voudrait faire ici le distingué biographe de Thouret, M. Ernest Lebègue : car rien ne fut moins douteux que ce zèle monarchiste. Sans doute, la droite ne goûtait pas du tout les constitutionnels que représentait si bien Thouret : mais celui-ci n'en dut pas moins au rôle joué par lui aux derniers jours de la Constituante d'être traité plus tard en ci-devant, jusqu'à la guillotine inclusivement. Je signale à M. Lebègue le passage suivant des « Mémoires » du comte de Bray : il me paraît exprimer, en ce qui concerne les Constitutionnels d'après Varennes, l'opinion des gens avertis en Europe : « Le conseil du roi et de la reine est composé de d'André, Barnave, Ferraud (?) et Thouret. On veut laisser s'amortir la fougue démocratique, on veut laisser regagner au roi une considération, une dignité si épouvantablement dégradées.. » (quoique, etc... ici des opinions identiques à celles de la droite constituante).

Cette partie de la carrière de Thouret, qui se place entre le retour de Varennes et la dissolution de la Constituante, est l'essentiel. Il n'en est pas moins intéressant de suivre, avec le très documenté biographe, les pas par lesquels le savant légiste et actif Constituant s'y achemina : avocat renommé au Parlement de Rouen, procureur-général syndic à l'assemblée provinciale de Haute-Normandie, publiciste, député, enfin membre du Comité de Constitution, où il trouva sa voie. Nous ne parlons que pour mémoire de ses brèves fonctions judiciaires comme président du Tribunal de cassation, après la Constituante : les rancunes et les haines des partis, depuis les Girondins

(Mme Roland : « le lâche Comité de Constitution,... le perfide Thouret »), jusqu'aux Montagnards (Marat : « il faut empaler Thouret »), devaient rendre bien précaire ce siège, d'où Robespierre, définitivement, le fit choir.

Caractérisant la situation de Thouret dans l'Assemblée Constituante, M. Lebègue note : « Il écrit ou parle rarement en son nom propre. Presque toujours il agit comme mandataire ou fondé de pouvoirs d'un individu ou d'une collectivité. Membre du Comité de Constitution,... il est le rapporteur qui, au cours de la discussion, ajoute, efface, accepte ou propose des amendements qui altèrent le texte primitif, et se prête à des transactions imprévues pour assurer le vote de la loi dont il s'est fait le parrain. » Rapporteur; fondé de pouvoirs d'une collectivité. Ceci, étant donnés sa science et son sens pratique comme jurisconsulte (affirmés dans la question des biens du clergé, la réforme judiciaire et la réforme administrative), explique son influence lors de la tentative constitutionnelle de 1791. Il fut avant tout l'agent de la collectivité constitutionnelle. On peut trouver qu'après le retour de Varennes il força la note. Il était alors bien tard pour réviser dans un sens monarchiste la Constitution. (On se demande pourquoi il se compromit si fort.) D'autre part, après Varennes, vouloir « attacher quand même le monarque à la Constitution non révisée » était une démarche dont on ne voit les profits pour personne : Louis XVI ne pouvait que donner sa sanction à contre-cœur, tandis que les partis ne savaient aucun gré à Thouret : le parti de droite détestait les Constitutionnels qui, somme toute, à ses yeux, occupaient inutilement la place, car il les jugeait incapables de rétablir réellement « la monarchie, la religion, les mœurs et le crédit » ; et quant aux démocrates, aux hommes des Cordeliers et des Jacobins, aux promoteurs de la pétition du Champ-de-Mars, le Comité de Constitution, par son zèle révisionniste, était devenu pour lui une simple coterie royaliste. Repoussés de droite et de gauche, les Constitutionnels virent de plus en plus péricliter en leurs mains le lourd héritage de Mirabeau, qui emporta bien dans sa tombe, comme il l'avait prédit, le salut de la monarchie française. Ils n'étaient réellement plus rien quand se sépara la Constituante.

Quoi qu'il en soit, la carrière de Thouret résume assez bien l'histoire du constitutionnalisme monarchiste pendant la Constituante, et l'on doit savoir gré à M. Ernest Lebègue de l'avoir consciencieusement retracée.

Un sujet d'études qui, dans l'histoire de la Révolution, n'a encore été qu'incomplètement traité, est le véritable plébiscite auquel fut, en 1789, conviée la Nation, invitée, comme on sait, à rédiger ses cahiers de doléances, plébiscite qui préluda à la réunion des Etats-Généraux. Par études, nous entendons surtout les aperçus d'ensemble, car la

besogne purement documentaire, — depuis les très importantes « Archives parlementaires » de Mavidal et E. Laurent, jusqu'aux enquêtes entreprises depuis sur initiative officielle et aux monographies données par divers historiens, — se trouve déjà assez poussée. En fait d'études d'ensemble, nous nous souvenons, avant celle-ci, de celle de M. Edme Champion (1). Aujourd'hui, cet ouvrage de M. Amédée Vialay: **les Cahiers de Doléances du Tiers-Etat aux Etats Généraux de 1789**, nous paraît être la contribution spéculative la plus complète jusqu'ici publiée, en admettant qu'il soit possible d'être même approximativement complet en pareille matière. Les documents, les éléments d'appréciation ne manquent pas, certes, nous venons de le voir. Mais que l'on songe qu'il y a eu, pour les trois Ordres, environ cinquante mille Cahiers (ô Aulard !), dont bon nombre, qui avaient disparu, ont dû laborieusement être reconstitués et doivent l'être encore. M. Vialay a limité son enquête aux Cahiers du Tiers-Etat. Il a dépouillé tous ceux qu'il a pu. (Quand il n'aurait dépouillé que ceux reproduits, par ordre alphabétique de pays, dans les sept gros in-8 des précieuses « Archives parlementaires », — dont le tome Ier lui a manifestement servi pour ses deux premiers chapitres sur les circonstances qui ont précédé la convocation des Etats, — on lui devrait déjà de la reconnaissance.)

M. Vialay est un économiste et un statisticien, ce qu'avait bien montré son précédent travail, qui fut apprécié ici même, sur « la Vente des Biens Nationaux pendant la Révolution française ». Ce sont là des garanties dont on retrouve le bénéfice dans le présent ouvrage. Il fallait, de plus, interroger en historien proprement dit, — et c'est ce que M. Vialay a fait encore, — ces documents-ci, car il importait de connaître les causes de chacune des doléances du Tiers-Etat, et, pour cela, il fallait esquisser l'histoire antérieure des Institutions, — Impôts et Finances, Vénalité des Offices, Religion et Biens Ecclésiastiques, Dîmes, Droits féodaux et Droits seigneuraux, — sur lesquelles les Trois Ordres furent admis, selon la coutume, à présenter des observations.

Nous passerons vite sur ces doléances, pour signaler un fait, très caractéristique à notre avis, que cet ouvrage nous amène à constater. Pour les doléances mêmes, après avoir noté que la très grande majorité des Cahiers réclamait la suppression des Gabelles, des Dîmes ecclésiastiques, de la Vénalité des Offices, etc., — tout ceci n'était pas très révolutionnaire, — remarquons qu'elles furent très modérées, très respectueuses, plutôt conservatrices en général, et notamment sur deux objets essentiels : le trône et la religion (les

(1) Mentionnons *les Cahiers de 1789 et les Classes ouvrières*, par M. Roger Picard, ouvrage tout récemment paru.

Cahiers s'élevaient contre les abus de la Décimation, mais la majorité d'entre eux ne réclamait pas la confiscation des biens du Clergé. En somme, les Cahiers de 89, tout en témoignant d'une bien plus grande compétence sur les matières politiques, économiques et gouvernementales que le XVIII^e^ siècle avait vulgarisées, ne devaient pas sensiblement différer, quant au loyalisme, aux sentiments, à *l'accent*, en un mot, de ceux de n'importe quelle autre époque de la monarchie, de ceux de 1614, par exemple.

Mais voici qui est mieux, et c'est là le fait très important, selon nous, dont nous parlons plus haut. Non seulement, quoique rédigés en meilleure connaissance de cause qu'auparavant, ils étaient tout aussi modérés, tout aussi respectueux qu'à n'importe quelle autre époque, mais encore, mais surtout, très manifestement, ils ne furent pour rien dans les passions de l'Assemblée nationale, pour la bonne raison que cette Assemblée, constatent tous les historiens qui se sont occupés de la question, *ne procéda pas au dépouillement des Cahiers* (1) ! Par exemple, si la Constituante fit la grande faute de décréter la Constitution civile du Clergé, ce ne sont pas les Cahiers qui purent l'y inciter, car si elle les avait consultés sur ce point, elle aurait constaté que la majorité se prononçait pour le *statu quo*.

Il s'ensuivrait que la force révolutionnaire, *vis rerum novarum*, résidait dans l'Assemblée une fois réunie, et nulle part ailleurs. *Les Cahiers de 89 ne furent pas un événement*. Ne leur attribuons pas la Révolution, et, d'après ce fait, concluons : les Assemblées, en matière d'initiative, agissent toujours en vertu d'une force mystérieuse qui leur est propre, et qui n'a, en réalité, par rapport au pays, rien de *représentatif*.

En considérant l'ouvrage de M. le Docteur Max Billard : **les Femmes enceintes devant le Tribunal révolutionnaire**, nous nous disons que cela devait arriver ; que, par ce temps de spécialisation à outrance, il devait se rencontrer un historien pour se spécialiser comme qui aurait dans l'obstétrique révolutionnaire ! Il faut savoir que la Terreur établit, à l'Archevêché, un hospice national du Tribunal révolutionnaire : c'est là que l'on « soignait » (!), en attendant de pouvoir les décapiter, les détenus malades, et notamment les condamnées qui se trouvaient enceintes. Nous voyons, d'après le curieux ouvrage de M. Billard, qu'il y eut beaucoup de ces femmes. L'exécution suivait aussitôt l'accouchement. Le forceps, puis le couperet. Horreur parfaite. Carmagnole complète ! comme dit Carlyle. Quelques-unes de ces malheureuses purent cependant échapper, mais grâce à des ruses, et sans que ç'ait été la faute des zélées et effroyables sages-femmes commises par Fouquier-Tinville. M. le

(1) Si, sur un point seulement : pour la Constitution qui devait être sanctionnée en 1791. Mais c'est justement là par où le plus conservatrice des Cahiers.

Docteur Max Billard a écrit ce chapitre hideusement spécial de la monstrueuse histoire de la Terreur avec toutes les précisions documentaires-obstétricales voulues. Et avec toute la pitié, aussi.

Parmi **les Vainqueurs de la Bastille**, neuf seulement furent tout d'abord célèbres. Ce furent : Hulin, Elie, Maillard, Richard Dupin, Humbert, Legry, Ducastel, Georget et Marc. Un peu plus tard, l'ex-abbé La Reynie, l'un des vainqueurs, en signalait quelques autres. Puis, en l'an II, une liste d'une centaine de noms fut publiée. Peu à peu ces gens furent à peu près tous connus. On en « brevets » bon nombre. Et tous les voilà maintenant, grâce à M. Joseph Durieux, portés à l'ordre du jour de l'Histoire, comme dirait M. Prud'homme. Rivarol appréciait ainsi cette prise de la Bastille : « Peu de risques, beaucoup d'atrocités de la part des vainqueurs, et une lourde imprévoyance de la part de M. de Launey, voilà tout : ce ne fut, en un mot, qu'une prise de possession ! » Chateaubriand : « Cet assaut contre quelques invalides et un timide gouverneur. » En revanche, il y eut nombre de louanges hyperboliques, et même quelques êtres intéressants, dans le tas. On pourra probablement se faire désormais une idée exacte de chacun de ces fameux vainqueurs : voici la liste alphabétique où M. Joseph Durieux a rassemblé tous leurs noms ; chaque nom, ou à peu près, étant suivi de renseignements biographiques et de détails sur la coopération apportée par le combattant. C'est assurément très intéressant. L'on a là tout ce qu'on peut savoir sur la cohue qui surprit la vieille forteresse mal gardée.

Voici encore un « Journal » d'un « travelling Englishman » (ou plutôt « woman », car il s'agit d'une femme) qui visita notre pays quelque temps avant la Révolution. Cette Mrs Cradock, l'auteur de ces notes de route, riche lady que le spleen faisait voyager, n'était pas une inconnue en France, je veux dire qu'elle pouvait s'y renseigner, puisqu'elle y était en relations avec le duc de Lauzun. Nous pourrions en être d'autant plus surpris de ne trouver dans ces pages aucune vue sur l'état des esprits en France. Saurons-nous du moins les sentiments à notre égard de la confortable lady ? Point. Mais cette pénurie de remarques générales est précisément, nous assure Mme O. Delphin Balleyguier, qui a traduit et soigneusement annoté cet écrit, ce qui donne un prix à ce Journal. Soit, si l'on veut dire par là que Mrs. Cradock a décrit simplement ce qu'elle voyait et comme elle le voyait. Et de fait, partout où elle se trouve, à Paris, à Lyon, Avignon, Marseille, Montpellier, Béziers, Toulouse, puis dans l'Ouest, dans le Centre, etc., elle est toujours assez « graphic » dans sa manière de noter les objets. Par là, il peut ressortir de ce Journal, en ce qui concerne **la Vie française à la veille de la Révolution**, comme une leçon de choses. Il ne paraît pas que la leçon soit décourageante.

EDMOND BARTHÉLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Philippe Champault : *Les Types familiaux, fonction et classification, valeur éducatrice, natalité*, Science sociale, Firmin Didot, 2 fr. — Norman Angell : *La Grande illusion*, etc., Hachette, 3 fr. 50. — Lucien Ferrand : *L'Habitation ouvrière et à bon marché*, Lecoffre, 2 fr. — Henry Clement. *Habitations à bon marché et caisses d'épargne*. Bloud, 0 fr. 60. — Henry Provensal : *L'Habitation salubre et à bon marché*, Charles Schmid, 2 fr. — Marcel Hérubel : *Pêches maritimes d'autrefois et d'aujourd'hui*, Guilmoto, 3 fr. 50. — Charles Marcault : *L'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur*, Bloud, 5 fr. — Memento.

C'est aux questions de méthode et de classification si importantes pour nous Français que l'école de Le Play doit une bonne part de son succès. Toute la reconstruction sociale de Le Play reposait sur une classification des familles : la famille patriarcale d'Orient, la famille-souche des pays anglo-saxons et la famille instable de l'Europe continentale. Pendant longtemps, on s'en tint à cette triade, en lui ajoutant tout au plus une famille quasi-patriarcale ou fausse famille-souche, qui d'ailleurs chambardait toute cette noble ordonnance. Le regretté Edmond Demolins s'était rendu compte que tout ceci était à reprendre et il avait proposé une classification nouvelle, non plus seulement des familles, mais des sociétés. D'une part, les sociétés à formation communautaire, tantôt stables (tribus des steppes), tantôt instables (peuples sauvages), tantôt ébranlées (civilisations de l'Orient et de la Méditerranée). D'autre part, les sociétés à formation particulariste, tantôt ébauchées (pays norvégiens et flamands), tantôt ébranlées (Allemagne, Suisse, France), tantôt développées (pays anglo-saxons). Pourtant, et quoique bien supérieure, cette classification n'a pas satisfait M. Philippe Champault, un des plus remarquables écrivains de l'école de *la Science sociale*, et c'est une troisième classification des familles qu'il nous donne dans ses **Types familiaux, classification par la valeur éducatrice et la natalité.** Pour ne pas retomber dans les énumérations et répartitions de peuples, et pour m'en tenir aux idées générales, je note que cette vue nouvelle réhabilite la montagne, regardée par Le Play et Demolins comme un milieu géographique infériorisant et qui devient ici au contraire la créatrice du type particulariste, et que, d'autre part, elle légitime une sorte d'égoïsme de l'adulte, car la natalité ne pouvant être florissante que quand les enfants rapportent au budget familial plus qu'ils ne coûtent, ce qui est exact, il s'en suit que les pères de famille devraient avoir le droit de vivre, eux avec leurs tout petits, du salaire de leurs aînés de treize à dix-huit ans, au lieu de s'échiner comme chez nous à entretenir les divers péchés mignons de cette jeunesse, ce qui les incite à en réduire le nombre, et fait s'étioler du coup tout l'organisme qui ne vit que de force expansive. A défaut de cette coutume qui, paraît-il, est suivie aux Etats-Unis, l'auteur se rallie aux divers projets, qui seraient plus conformes à nos mœurs,

de primes à la naissance ou de majorations des retraites d'après le nombre des enfants. J'ai déjà dit combien ces projets étaient louables et relativement faciles à mettre à exécution, et combien il était d'ailleurs peu probable qu'ils le fussent, la question n'étant pas d'un intérêt électoral immédiat et par conséquent laissant tout à fait froids nos seigneurs et maîtres de tous calibres.

§

Autre découverte, dont l'auteur, M. Norman Angell, doit être très satisfait, car il l'a fait paraître simultanément en onze langues chez onze peuples ! Voici en quoi elle consiste : **la Grande illusion**, c'est, je continue le titre qui tient tout un cartouche à vignette, *la Grande illusion des peuples est de croire que le fer et le feu seuls les sauvegardent, alors que la force du crédit universel musèle seule les canons.* Sans doute, sans doute, mais les canons démuselés peuvent à leur tour mettre à mal un crédit, la Russie s'en est aperçue après que l'artillerie nippone fut entrée en jeu sur son dos ; et puis il n'y a pas que le pair du 3 o/o sur terre, et M. Norman Angell est bien bon de croire que les 5 milliards de 1871 n'ont eu aucune part au déclanchement de la grande prospérité de l'Allemagne, et peut-être qu'il aurait suffi à la Pologne d'avoir un compte ouvert chez tous les banquiers du temps pour arrêter les grenadiers du grand Frédéric, les pandours de Marie-Thérèse et les cosaques de Catherine. Allons, je crois bien que la grande découverte est à vérifier d'un peu plus près...

§

Un des problèmes les plus impérieux qui se posent à nous est celui de **l'Habitation ouvrière et à bon marché**, lequel touche de si près à la santé physique et morale du peuple. Voici, d'après le très compétent M. Lucien Ferrand, où nous en sommes depuis la fondation, par MM. Picot, Siegfried et Cheysson, de la « Société des habitations à bon marché », il y a vingt ans environ. Au point de vue législatif, une loi de 1894 retouchée en 1906 a favorisé, notamment par des exemptions d'impôt, la construction de maisons salubres ouvrières, et une autre loi de 1895, élargie en 1908, a permis aux Caisses d'épargne d'employer une partie de leurs dépôts à des constructions de ce genre ; à ces actes, il faut ajouter une loi de 1908 sur le bien de famille insaisissable et une de 1910 sur le crédit agricole à long terme. Resterait aux villes, aux sociétés et aux individus à se servir de tous ces outils. Ce n'est pas la besogne qui manque, les deux tiers des quartiers ouvriers même à Paris seraient à reconstruire, et les trois quarts de nos constructions bourgeoises à mettre en état. Or, les villes, en dehors de Paris, Lyon et Marseille, ne font pas grand'chose ; si toutes imitaient la commune d'Arques-la-bataille,

qui, avec ses 1.000 habitants tout au plus, a souscrit 2.000 fr. d'actions à une société locale, le problème serait résolu! Les sociétés sont au nombre de 255 actuellement et leur nombre grandit rapidement; il vaudrait d'ailleurs mieux que ce fût leur capital, un petit nombre de sociétés puissantes construirait plus, mieux et meilleur marché qu'une poussière de coopératives. Enfin les œuvres d'iniative privée sont encore timides, la fondation Rothschild est loin de pouvoir se comparer à la fondation Peabody de Londres; ses constructions toutefois, dues à l'architecte Henry Provensal, auteur lui-même d'un excellent traité technique : l'**Habitation salubre et à bon marché**, sont admirablement aménagées; un bon point aussi aux cités-jardins de la Société des mines de Dourges (Pas-de-Calais). Quant aux Caisses d'épargne, elles devraient s'enhardir; les 8 millions qu'elles ont prêtés à des Sociétés de constructions ouvrières sont peu de chose à côté des 56 millions qu'ont prêtés celles de la petite Belgique et des 148 qu'ont avancés les Caisses d'invalidité d'Allemagne. M. Henry Clément, dans son petit livre **Habitations à bon marché et Caisses d'épargne**, a raison de penser que nous devrions faire mieux. Et nous ferons mieux, pourvu que le fisc nous prête vie!

Ce serait un gros article qu'il faudrait consacrer au livre de M. Marcel Herubel : **Pêches maritimes d'autrefois et d'aujourd'hui** si plein est-il de détails curieux. L'auteur n'a pas voulu écrire un traité de pisciculture ni d'océanographie, encore que ses appréciations aient une solide base scientifique, mais un livre de bonne et saine vulgarisation sur l'industrie de la pêche hauturière. Elle est plus importante qu'on ne croit. « A beaucoup de cuirassés correspondent beaucoup de paquebots et beaucoup de chalutiers »; et elle comporte plus qu'on ne croit aussi les procédés de la grande industrie moderne. Les Anglais, les Hollandais et les Norvégiens sont arrivés à cultiver la mer du Nord comme un champ ou comme une mine, et M. Hérubel prévoit que le patron pêcheur de l'avenir ne sera pas un vieux loup de mer romantique, mais une sorte d'ingénieur usinier ou agronome; il saura, au moins jusqu'où on peut le savoir, la vie du poisson, le rôle du plankton, l'importance des courants; il sera capable, avec un thermomètre, une carte des courants et, une carte marine, de découvrir de nouveaux « gisements » de poissons, et il les exploitera « capitalistiquement »; déjà, d'ailleurs, « il semble que l'activité des pêcheries d'une région soit liée à son activité industrielle ». Faire ce portrait du pêcheur idéal, c'est s'exposer à de fâcheux retours sur notre réalité française; nous sommes loin de pouvoir rivaliser avec les autres riverains de cette mer du Nord que nous exploitons si peu; nous avons beaucoup de pêcheurs, mais routiniers, miséreux, sans initiative; beaucoup de bateaux, mais très peu de chalutiers à vapeur ou de goelettes à viviers et à installations frigorifiques; beau-

coup de petits ports, mais aucun qui soit installé comme Grimsby en Angleterre ou Geestmünde en Allemagne. Boulogne même, notre premier port de pêche, est loin de compte, et de plus nous avons contre nous notre manie politicienne, notre fétichisme administratif et notre manque d'esprit pratique commercial ; les octrois municipaux d'un côté, les tarifs de chemins de fer de l'autre étranglent notre industrie de pêche. Les Suisses sont moins sots, eux qui sont arrivés à faire de Bâle la grande halle aux poissons de l'Europe continentale!

Un titre amusant que celui de M. Charles Marcault, **l'Art de tromper, d'intimider et de corrompre l'électeur**, et une matière savoureuse, et enfin une corpulence respectable, plus de 500 pages in-8° petit texte ! Et ces 30.000 lignes n'auraient pas été de trop si l'auteur maître de son sujet avait su le traiter à fond, mais il s'est contenté trop souvent de déverser dans son volume la hotte aux coupures de journaux, ceux surtout de son pays. Comme s'il n'y avait eu en France d'élections suspectes qu'à Chinon ! Et puis le parti pris clérical de M. Marcault est un peu réfrigérant. Voyons, est-il bien sûr que tout serait changé si les élections, qui, je le crois volontiers, sont truquées atrocement pour les deux tiers ou les trois quarts, étaient subitement loyales? Il semble que ce soit au contraire de façon très consciente et très voulue que le pays ait fait arriver les 363 par haine des nobles et des curés, et les ait maintenus mordicus au pouvoir depuis vingt cinq ans, eux ou leurs frères, pour le même motif. Non d'ailleurs qu'il ne soit à désirer qu'un peu d'honnêteté se glisse dans les élections (ce *peu* suffirait pour prévenir les plus gros scandales), mais il serait plus à désirer encore qu'un ensemble de mesures moins simplettes rétablisse l'équilibre dans les esprits, la sincérité dans les professions de foi, le bon sens dans les périodes électorales, le calme dans les scrutins; or, tout cela n'est pas impossible; l'habitude de la R. P., l'usage du referendum, le contrôle du juge administratif sur les élections, la dépolitisation des préfets et sous-préfets, la répression individuelle des détournements de pouvoirs, la non-rééligibilité des députés, l'autonomie des services publics, etc., etc., tout cela réduirait à néant l'art actuellement si florissant dont M. Marcault s'est fait l'historiographe.

Memento. — Joseph Durieu : *Les Parisiens d'aujourd'hui, les types sociaux de simple récolte et d'extraction*, Giard et Brière, 5 fr. Excellentes monographies qui font honneur à l'école de « la Science sociale » de Demolins. Comme types urbains, l'auteur étudie le marchand de mouron, le ramasseur de mégots et le chiffonnier. Comme types ruraux, le petit cultivateur de la banlieue, l'ouvrier de grande ferme de l'Ile de France, le bûcheron, le carrier, le plâtrier, le champignoniste et le briquetier. Tout cela est très curieux ; on y apprend par exemple pourquoi les offres de ventes de champignonières sont si nombreuses à la 4e page des journaux. — Ch.

Gaussen : *Fatalité politique, religieuse et sociale; pensées d'un paysan girondin*. Imprimerie J. Laburthe à Cadillac, 2 fr. 50. Ah! comme on ouvre avec curiosité, avec espoir, les livres de ce genre, signés d'un nom inconnu, et même pas contresignés d'un nom d'éditeur, et, hélas! comme on les referme avec désenchantement ! — E. Beaupin : *L'Education sociale et les cercles d'études*, Bloud, 3 fr. 50. De bonnes notations psychologiques. — H. Lorin : *L'Idée individualiste et l'idée chrétienne*, Bloud, 0 fr. 60. L'auteur est un des chefs du mouvement des Semaines sociales. — E. Julien : *Civisme et catholicisme*, Bloud. 0 fr. 60. Plaidoyer pour leur conciliabilité. — Paul Adam : *Contre l'Aigle*, Falque, 3 fr. 50. C'est de l'aigle impériale allemande qu'il s'agit. Paul Adam reste fidèle à la vieille mère patrie. Il voit pourtant les défauts de ses enfants (la seconde partie de son volume s'intitule *Contre Nous*) et il flagelle comme il sied, notre goût de la basse politique et de la médiocrité amorale ; de sages pages sur l'affaire Steinheil et des pages brillantes sur l'Art et la Science. — E. Morel : *La Librairie publique*, A. Colin, 3 fr. 50. C'est un résumé des deux gros et savants in-8°, sur les *Bibliothèques*, parus au *Mercure*, et peut-être ce volume aurait-il pu être plus résumé encore, moins riche en renseignements statistiques de façon à porter davantage sur le gros public. Il est certain que, si nous lisons peu et mal, la faute en est, en grande partie, à la mauvaise organisation de nos bibliothèques publiques, locaux étroits, obscurs, moisis, ouverts, à des heures mal commodes et où on ne trouve que des bouquins centenaires ; l'idéal ce serait la salle de lecture, claire, gaie, librement ouverte, pourvue de toutes les nouveautés, de tous les journaux, le cabinet de lecture de grand cercle, ou mieux la boutique de libraire où l'on pourrait entrer, feuilleter et emporter chez soi le livre qui vous aurait plu. Cet idéal est réalisé dans tous les pays anglo-saxons, et les villes s'imposent pour cela une contribution de 1 fr. (parfois 3 fr., à Boston), par tête d'habitant. M. Morel propose d'en faire autant, et je suis tout à fait de son avis, à condition de prélever les 40 millions sur le budget de l'instruction primaire qui décidément ne nous rend pas ce qu'il nous coûte. — Henri Lemaître : *Histoire du dépôt légal en France*, A. Picard. Très intéressante monographie. Il faudrait que tout livre tiré à 1000 exemplaires eût un dépôt obligatoire d'au moins 10 exemplaires en faveur des villes qui s'imposeraient le plus de sacrifices pour leur bibliothèque ; certaines de nos municipalités sont d'une parcimonie vraiment honteuse, et la mesure pourrait secouer bien des indifférences !

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Paul Gout : *Le Mont-Saint-Michel*, Colin, 2 vol., 50 fr. — Henri Stein : *Les Architectes des Cathédrales Gothiques*, Laurens, 1 fr. 50. — Sven Hedin : *Le Thibet dévoilé*, Hachette, 15 fr. — Comtesse de la Morinière de la Rochecantin : *Croisières*, Emile Paul, 10 fr. — Jean Lionnet : *Chez les Français du Canada*, Plon, 3 fr. 50.

Sur le **Mont Saint-Michel**, l'ouvrage que l'on devra surtout consulter dorénavant est celui que M. Paul Gout, architecte des Monuments historiques, a publié chez Colin, — avec tout le soin et la

probité de cette librairie, qui s'est fait une spécialité des livres d'art sur le Moyen-Age et la Renaissance. C'est un historique et l'étude architecturale et archéologique des monuments. — Le premier volume donne la narration des faits et une analyse des sources concernant le Mont et ses approches, Tombelaine, la forêt de Scissy, la baie et ses transformations aux temps historiques; plus loin, les constructions de chaque époque et la succession des abbés ; le rôle de la forteresse au cours de la guerre de Cent ans ; les pèlerinages et des détails sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Michel ; les prisons de l'Abbaye depuis le XII^e siècle jusqu'en 1863. — Le second volume est consacré aux édifices, — ceux qui existent encore aussi bien que ceux qui ont disparu et dont les fouilles permettent de retrouver les traces ; aux transformations successives de l'abbaye, de la ville et de ses remparts ; enfin, aux restaurations entreprises, — besogne quand même hasardeuse et qui ne saurait être conduite avec trop de tact. — Tout n'est pas à louer en somme dans ce qui a été fait au Mont Saint-Michel. Sans parler de la digue stupide qui l'a réuni à la terre ferme et qu'on s'obstine à maintenir en envasant ce site merveilleux pour le profit d'une quelconque Société financière, on peut déplorer le bonnet aigu, — peut-être analogue à ce qui existait jadis, mais d'un effet déplorable — dont les architectes ont coiffé la tour de l'église, aussi bien que les habitations modernes qui ont été construites dans la ville et donnent au Mont Saint-Michel un aspect hideux. Il suffit de comparer en somme ce qu'était la rue du Mont en 1842 (litho. de Séchan) et ce qu'elle est aujourd'hui (cliché pris en 1909, tome II, pp. 574 et 575). — C'est que là comme bien ailleurs, non seulement on a voulu bâtir dans le mauvais goût actuel, mais on restaure trop ; on veut non seulement sauvegarder des restes précieux, mais les « remettre en état ». M. Gout nous indique ainsi qu'il est question d'exhumer les fondations des trois premières travées de l'église abbatiale, qui manquent depuis 1780, et peut-être de refaire le portail ; — travées et portail qui ne peuvent être que de l'à peu près, et gâteront un site authentique par des adjonctions qui seront toujours et quand même du XX^e siècle ; on veut continuer à dégager, gratter et retaper, rogner et reprendre, — avec dallage et ciment armé (!) — toutes les herbes de la Saint-Jean que cultivent les architectes — et nous ne pouvons dès lors que nous séparer d'une telle entreprise. Tant que M. Gout s'est borné à étudier l'état ancien du Mont Saint-Michel ; à consolider ce qui menaçait ruine ; à réparer même certains détails susceptibles de donner une idée de ce que pouvait être autrefois l'abbaye-forteresse, nous l'avons suivi avec intérêt et plaisir. Mais il ne saurait être question de remettre à neuf une série d'édifices, — qui d'ailleurs remontent à des siècles divers ; — qui se remplacèrent l'un l'autre

et sur lesquels ont travaillé les années aussi bien que les hommes. Les aventures célèbres de Viollet-le-Duc, qui cependant n'était pas le premier venu, devraient avoir inspiré un peu de sagesse aux architectes. Sans doute, se limitant dans la besogne, leur profit serait moindre. Mais ils mériteraient beaucoup plus notre estime, et nous dispenseraient de leur japper après les chausses, — ce qui pourrait nous donner du temps à mieux employer ailleurs.

J'ai hâte de répéter toutefois que le travail de M. Gout, malgré ces tendances, est excellent. C'est un recueil de faits et d'observations souvent justes ; il est abondant et bien documenté. Au point de vue strictement archéologique, on pourra suivre avec profit ses recherches sur l'ancien état du Mont et sur ses édifices : l'église Carolingienne ; l'église romane et la ville aux XIe et XIIe siècles ; les différents bâtiments de l'abbaye du XIIIe ; les fortifications ; enfin les remaniements divers qui se produisirent aux époques suivantes. — Toutes les constructions du Mont Saint-Michel ont été étudiées longuement au cours du second volume, et je le répète on est heureux de rendre hommage à la bonne volonté comme aux capacités de M. Paul Gout. Appuyé de références nombreuses, son ouvrage est illustré encore de plans, de planches, de photographies et de dessins variés. C'est une véritable œuvre d'art et, pour les amateurs, un précieux joyau de bibliothèque.

§

A la librairie Laurens, M. Henri Stein a donné un petit travail sur les **Architectes des Cathédrales Gothiques**, qui est probablement, — en dehors des publications des sociétés savantes — le premier essai sur la question, et méritera d'être repris et complété apres de nouvelles recherches. — Les architectes de l'époque romane, on le sait peut-être, sont restés complètement inconnus. Avec l'âge gothique, on commence à pouvoir identifier certaines œuvres. Les constatations faites dans les pièces d'archives permettent assez souvent de désigner des maîtres-maçons, appareilleurs, la charge de « maître-d'œuvre » ; on a pu ainsi établir une première liste d'environ deux cents noms d'architectes ayant travaillé à nos grandes cathédrales. Pour celles de second ordre, dit M. Henri Stein, notre ignorance est absolue. — Mais ces recherches, il faut bien le dire, trahissent surtout la maladie de la personnalité. J'en parlais récemment à propos des édifices de la Renaissance, nous ne pouvons comprendre que l'architecture gothique soit demeurée anonyme. La cathédrale du Moyen-âge cependant était une œuvre collective, — l'œuvre des âges de foi et d'enthousiasme unanime ; les ouvriers ici s'effaçaient devant l'œuvre, et l'étude faite par M. Henri Stein sur ceux qui travaillèrent aux cathédrales ne donne guère qu'une suite de noms, — sans plus. — Il y a davantage à remarquer les obser-

vations qu'il présente sur la question des matériaux et les modes de construction ; — la manière dont les édifices étaient compris et entrepris ; — le soin avec lequel les architectes en faisaient établir les fondations et équilibraient les masses. — Les constructeurs français de l'époque étaient d'ailleurs demandés partout en Europe ; on retrouve leurs œuvres ou leur influence en Angleterre, en Suède, en Allemagne, en Bohême, en Hongrie, en Espagne, sans parler de colonies comme Chypre. La décadence vint avec les guerres du XIV^e^ et du XV^e^ siècle. Mais il n'est pas excessif de dire avec l'auteur que « l'art gothique représente dans sa marche ascensionnelle la plus saisissante manifestation du beau pendant trois cents ans ».

§

Parmi les livres de voyages, j'ai à présenter encore **le Thibet dévoilé**, de Sven Hedin, récit publié d'abord par *le Tour du Monde* et autour duquel on a mené un assez fort tapage. C'est en effet la révélation d'un pays très peu connu, une première exploration de terres jusqu'ici interdites. — Parti pour les plateaux de l'Asie Centrale, Sven Hedin, avec la ténacité froide des hommes du nord et malgré le mauvais vouloir du gouvernement des Indes, s'engagea escorté d'une véritable caravane dans la région du Cachemire, et après avoir traversé la chaîne du Kara-koran parvint aux lacs Thibétains. Il alla jusqu'à Chigatsé, qui est une véritable ville du Moyen-âge monacal, et fut reçu par le Tachi-Lama, « gardien du dogme et juge supérieur de toutes les questions religieuses », — mais qui a un peu trop l'air, dans la photographie que reproduit le volume, d'être son propre domestique. Le Tachi-Lama, toujours est-il, accueillit favorablement Sven Hedin, qui n'était pas Anglais, et le fit assister aux fêtes du Nouvel An ou *Losar*, après quoi le voyageur dut revenir, mais en route put étudier des régions très intéressantes comme celle du Transhimalaya, la vallée du Bramapoutre, et, toujours visitant des temples, reconnaître le Manasarovar, lac fameux fait de deux cuvettes contiguës, et proche duquel se trouve la montagne sainte de Kailas. Après avoir découvert les sources de l'Indus il entreprit une seconde exploration qui le conduisit dans des régions s'élevant jusqu'à 5.600 mètres d'altitude, sur le *Toit du Monde*, et, arrêté par les Thibétains qui finissaient par prendre ombrage de son obstination, obtint cependant de revenir par les Indes. Mais la plupart de ses bêtes de charge étaient mortes en route.

Les habitants de ces régions, c'est un fait confirmé une fois de plus, ont l'habitude de se tirer la langue par politesse lorsqu'ils se rencontrent ; les femmes n'y sont pas absolument laides, si l'on en juge par un échantillon de « beauté Thibétaine » que nous montre M. Sven Hedin ; mais empaquetées de fourrures et de hardes, elles ne

brillent pas par la propreté. Tout ce pays, situé en hauteur, est du reste horriblement froid ; il y gèle à pierre fendre dès l'automne et le thermomètre descend, la nuit, jusqu'à — 39°. Il y a aussi des trombes continuelles de vent qui charrie des hottées de cailloux et vous les envoie dans la figure. — Le Transhimalaya, qui est la découverte capitale de cette expédition, constitue en somme un partage hydrographique ; il limite aussi deux régions distinctes et dont la topographie sera particulièrement difficile à établir. — Mais je remarque que, dans la version française de M. Ch. Rabot, on a supprimé à peu près tout ce qui peut toucher aux populations et à leurs mœurs. M. Sven Hedin devrait bien avoir donné, au cours de son récit, des détails curieux sur ce chapitre ; mais c'est l'inconvénient des abréviations ; il ne nous est resté de ce récit que le tracé de la route, — c'est-à-dire en somme, la *carcasse* d'un livre.

§

Sous le titre de **Croisières** *en Adriatique et Méditerranée* Mme de la Rochecantin a publié un volume agréable d'impressions de route à bord d'un yacht qui visita Zara, Sébénico, Sardona, Spalato, Salone, Clissa et Raguse ; la Sicile, la Sardaigne et la Corse l'Ile d'Elbe et la côte italienne méridionale. Viennent ensuite des impressions de séjour en Algérie et Tunisie. — Il y a des illustrations très nombreuses, mais qui malheureusement ne reproduisent que des instantanés, de sorte qu'elles sont surtout des taches de blanc et de noir. — En passant à Vulcano, Mme de la Rochecantin constate qu'on y voulait vendre un volcan. Mais elle n'en a pas indiqué le prix, ce qui est vraiment dommage.

Chez les Français du Canada, de M. Jean Lionnet, est un livre d'étude, plutôt optimiste sans manquer d'humour, et qui apporte sur la question toujours si discutée de la colonisation française des renseignements puisés à bonne source. Le Canada est resté une colonie de France, — de la France d'avant la Révolution, dont elle a gardé la langue — et officiellement sous la domination anglaise continue à être un milieu surtout français. Enthousiastes, religieux et prolifiques, — peuple en bonne santé — les Canadiens au reste n'aspirent nullement à se réunir à la France actuelle, — qui leur semble surtout avoir mal tourné ; ils se trouvent bien et ne veulent que rester eux-mêmes. — Bien d'autres questions sont discutées encore dans le livre de M. Jean Lionnet ; par exemple la question de la littérature particulariste ; la colonisation et les villes nouvelles. — Il y a là-bas tant d'espaces libres ! — la question des domestiques ; les *unions ouvrières*, qui ressemblent beaucoup à nos anciennes corporations. — Le Canada, en somme, constitue un débouché excellent pour ceux de chez nous qui veulent voir du pays et s'imaginent tou-

jours qu'on est mieux ailleurs qu'ici même. Le reste, — et bien mieux qu'on ne peut le croire — pourrait bien n'être qu'une affaire de volonté, de persévérance, — et de chance.

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Revue de Paris : la femme, son moi inconnu de l'homme, et son sourire, d'après un roman danois de Mme Karin Michaëlis. — *Revue du Mois :* pensées de Jules Tannery sur l'artiste et la critique. — *Le Rythme :* enquête sur l'amateur. — *Les Marches du Sud-Ouest :* à propos d'une réponse de M. Émile Faguet sur l'œuvre poétique de M. F. Vielé-Griffin. — *L'Audace littéraire :* un poème de M. Manoel Darius. — Memento.

M. Marcel Prévost présente au public français (**Revue de Paris**, 16 mars 1911) un roman danois : *l'Age dangereux*, l'œuvre d'une femme : Mme Karin Michaëlis, qui a eu le plus grand succès dans les pays scandinaves et ceux de langue allemande. Cet ouvrage est infiniment curieux par la sensibilité très singulière qu'il révèle. On y trouve des documents psychologiques d'une rare valeur. L'auteur attribue cette déclaration à une femme qui, dans la suite, pensionnaire d'un asile d'aliénés, s'y tue :

Si les hommes soupçonnaient ce qui se passe en nous autres femmes dès que nous avons franchi la quarantaine, ils nous fuiraient alors comme la peste ou nous abattraient comme des chiens furieux.

L'héroïne du roman vaticine là-dessus : « Aucun homme ne connaît aucune femme. » C'est assez effrayant et ce *doit* être vrai, ou il n'y aurait pas tant de drames, dont les plus tragiques ne sont pas ceux qui aboutissent aux tribunaux.

Comment pourrait-il en être autrement ? Si une femme dépensait son effort à se montrer telle qu'elle est, devant son mari ou devant son amant, on la jugerait atteinte d'une inguérissable maladie mentale.

Quelques-unes d'entre nous fournissent bien certains indices touchant leur être intime par des caprices, des éclats d'hystérie, des accès de mélancolie ou de colère : mais cette franchise involontaire est en général fortement altérée par la plus raffinée perfidie.

Entre homme et femme, se dit-on jamais la vérité ? La dit-on quelquefois ? Le plus souvent, je crois, on ne ment pas tout à fait. On ment à moitié, cachant ceci, embellissant cela.

Il règne entre les sexes une irréductible inimitié. On la dissimule parce que c'est plus commode ainsi ; mais l'inimitié ne désarme pas, même dans les minutes suprêmes où les deux sexes confondent leur destinée.

Pour une femme qui connaît les femmes et les comprend, il serait facile de prouver cela ; et toute femme, l'écoutant parler, seule à seule, lui donnerait raison. Mais si un homme intervenait soudain dans la conversation, aussitôt les deux interlocutrices s'uniraient pour écraser la vérité sous leurs pieds comme un venimeux serpent.

Les hommes peuvent être sincères envers eux-mêmes et envers les autres ; les femmes ne le peuvent pas. Elles sont viciées dès leur naissance. Plus tard, l'éducation les corrompt davantage, puis la fréquentation des autres femmes, et, enfin, le mariage lui-même.

Une femme peut chérir un homme plus que sa vie, elle peut lui sacrifier son temps, sa santé, son existence. Mais elle ne peut pas se confier à lui, si elle est vraiment femme.

Elle ne le peut pas, car elle ne l'ose pas.

Pareillement, un homme peut — un temps plus ou moins court — aimer sans restriction. Il se laisse alors ouvrir comme un meuble plein de tiroirs et de casiers. Il se livre lui-même, présent et passé. Une femme, dans la liaison amoureuse la plus étroite, ne livre de son « moi » secret que ce que la raison lui permet de livrer.

Vigny a exprimé cela plus largement par *la Colère de Samson*, et *l'Enfer* de M. Henri Barbusse est une illustration pathétique de cette vérité qui est apparue aussi à l'héroïne de Mme Karin Michaëlis : « l'être humain chemine seul : *l'être humain est seul.* »

L'auteur danois écrit plus loin :

L'histoire du sourire n'a jamais été écrite, tout uniment parce que les quelques femmes capables de l'écrire ne veulent pas trahir leur sexe. Quant aux hommes, leur ignorance est la même là-dessus que sur tout ce qui concerne la femme, — sans excepter l'amour.

J'ai causé avec plusieurs gynécologues renommés ; j'ai fait semblant d'admirer leur savoir. Mais, à part moi, leur simplicité me faisait rire. Ils savent nous ouvrir et nous recoudre, — comme les enfants éventrent leurs poupées pour voir la sciure de bois qui les remplit, et ferment ensuite la blessure avec le fil et l'aiguille. — Ils ne vont pas plus loin. Si, peut-être, tout de même : à la longue, ils finissent par soupçonner l'extrême supériorité des femmes en matière de mensonge, et constatent que le plus sage est de prendre, une fois pour toutes, l'air de les croire sur parole...

Les médecins pour femmes ont beau être malins, ils n'apprendront jamais rien de ce que les femmes n'avouent qu'entre elles. C'est inévitable : entre les sexes il n'y a pas seulement la profonde, l'éternelle inimitié, mais encore l'abîme insondable de l'inintelligence réciproque.

. . . . . .

Le sourire est un langage connu de nous seules. Notre sourire traduit nos instincts, nos vices ; il reflète nos vertus ; il est la meilleure expression du vague, du vide qui est en nous.

Cela soit livré aux sœurs de lettres de Mme Michaëlis. Ce « vague », ce « vide », explique toute une littérature où trop de dames n'exposent même plus d'autres revendications que, par la preuve du fait accompli en 300 pages, le droit d'écrire des livres aussi mauvais, en prose ou en vers, que les pires sortis d'un cervelet d'homme.

§

MM. Emile Boutroux et Emile Borel, chargés par Mme veuve Jules

Tannery de publier les *reliquiæ* de son mari, ont donné à **la Revue du Mois** (10 mars) des pages de « pensées » de tout premier ordre.

Celle-ci, qui traite de la critique, est particulièrement remarquable :

Au surplus, la part des artistes est assez belle, mieux vaut produire que critiquer : c'est une triste consolation pour ceux qui ne sont que *dilettantes*, dont l'amour pour la beauté est stérile, et s'épuise, lorsqu'ils s'efforcent à la besogne, dans un fiasco perpétuel, que cette prétention qu'ils ont à une impartialité plus grande, à des vues moins profondes, mais plus larges : il se peut que les eunuques jugent fort bien de la beauté des femmes, et on les emploie parfois, dit-on, à ravitailler les sérails : si judicieux que soient leur choix, leurs sort n'est pas enviable.

Quant aux lettrés qui font métier de critiques, ils ont, le plus souvent, la manie déplorable de vouloir assigner une cause précise à l'émotion qu'ils éprouvent. Ecoutent-ils une symphonie, regardent-ils un tableau, voilà leur imagination qui se met en branle et travaille : il se bâtit dans leur cervelle un petit roman dont les personnages vivent, parlent, agissent, pleurent ou rient, ont de pitoyables aventures ou des bonheurs surprenants. Ils nous racontent tout cela, qu'ils ont cru voir ou entendre, sont enchantés d'avoir si bien compris l'œuvre du maître, plus enchantés encore d'avoir si bien parlé à propos de cette œuvre, et sont tout disposés à préférer celle qui leur a permis d'exécuter leurs plus belles variations littéraires. Eh ! nous prennent-ils pour des paysans que l'on promène dans un musée, avons-nous besoin de tant d'explications ? A force de rêver à leur belle histoire, ils n'écoutent plus, ne regardent plus, ne sentent plus : ils rappellent ce Cicéron qui se consolait de la mort de sa fille par les phrases harmonieuses qu'elle lui avait inspirées.

En outre, l'habitude qu'ils ont de s'efforcer à trop approfondir leurs impressions, à les trop définir, à les analyser trop subitement, à réfléchir trop longtemps sur elles, les fausse peut-être et en diminue la fraîcheur. L'émotion esthétique est si complexe, si inextricable, elle est faite de tant de sensations vagues, définies, qui fuient, qui persistent, de tant de souvenirs à demi perdus, à demi réveillés, d'une telle foule d'idées qui tantôt s'illuminent, tantôt s'éteignent, qu'on risque de la détruire en voulant la débrouiller ; il faut, si l'on veut la goûter dans sa plénitude, se laisser aller. Peut-être même vaut-il mieux ne pas chercher à la rendre trop fréquente, et permettre à ses facultés de sentir, de se reposer, de se rajeunir en quelque sorte : tout travail y est bon, pourvu qu'il n'écrase pas.

Et ceci complète heureusement ce qui précède :

De quelle manie est-on donc possédé de brouiller, comme on fait, tous les arts ? ils sont frères, ou sœurs, dit-on : voilà qui va bien, ne leur faisons pas commettre d'incestes.

Ce compositeur fait de la musique descriptive ; il y met du pittoresque, de la couleur locale ; celui-là y mettrait de la philosophie, s'il en avait ; ce peintre veut qu'il y ait de la symphonie dans sa peinture ; cet écrivain pré-

tend peindre avec sa plume mieux qu'avec un pinceau ; ce poète ciselé ; ni l'un ni l'autre ne pensent. Ce dernier, qui est de l'autre siècle, mais que la mode a ressuscité, peignait des contes moraux, ou de méchants proverbes prêtant à des allusions douteuses. L'extrême bout du ridicule a d'ailleurs été atteint par les critiques qui, s'ils ont à parler d'un art, l'expliquent par un autre : ils font d'un tableau une sonate, et d'une symphonie un paysage ; un de ces lettrés vraiment précieux pour les gens qui ont quelque peine à rire, voulant louer le talent d'un portraitiste, disait que nul n'avait, comme lui, l'art de mettre les femmes en musique.

Là où l'on n'est pas connaisseur et où l'on en convient, on se pique d'avoir du goût : c'est dire que l'on est homme de qualité, et que l'on sait tout sans avoir jamais rien appris.

C'est entre 1870 et 1876 que Jules Tannery a écrit la plupart de ces notes. Ce qu'il pense du dilettante s'appliquerait aussi bien à l'amateur.

Or, voici que **le Rythme** (10 mars), une vaillante revue de jeunes hommes, ouvre l'enquête ci-après :

A ceux dont le nom fait autorité dans les Lettres et dans les Arts, à nos Confrères, à tous les vrais amants de la Beauté, nous croyons très actuel de venir demander :

QUE FAUT-IL PENSER DE L'ÉLÉMENT AMATEUR DANS TOUTES LES BRANCHES DE LA PRODUCTION INTELLECTUELLE ?

Il convient de définir que nous entendons ici par amateur celui qui, sans qualité, vient concurrencer dans le domaine matériel ceux qui se sont consacrés aux dons que la nature leur a dévolus.

L'erreur vénielle de notre confrère est de croire à un phénomène de la vie présente. L'amateur a toujours sévi. Cette locution : « un art d'agrément » n'est pas née d'hier. L'écolier qui dessinait avec ennui ou souffrait au piano est devenu peintre amateur, ou bien cet amateur qui improvise ou compose des valses, à l'époque de Chopin ou de Delacroix aussi bien qu'à l'actuelle. Fromentin, amateur écrivain, a écrit *Dominique :* un chef-d'œuvre dont il n'a point laissé l'égal en peinture, et c'était un peintre de carrière. Prodigieuse exception, évidemment ! mais qui peut se renouveler. Alors ?...

§

Les Marches du Sud-Ouest (n° 1, mars) doivent combler un vide :

Il y avait place pour une revue, non absolument décentralisatrice mais régionaliste, pour une revue dont la tête serait à Paris, mais dont le cœur serait à Bordeaux, en Agenais, en Béarn, en Dordogne — pour une revue qui dirait le vrai mouvement littéraire et artistique des pays de langue française en général, et du Sud-Ouest en particulier.

Nous venons donc combler un vide : pas de politique mesquine qui

atrophie les cœurs, pas de querelles religieuses. Tout au plus, de courtoises discussions philosophiques.

Nous lancerons au monde entier les noms de nos artistes, de nos poètes, de nos savants ; et nous dirons à nos compatriotes chers la vie intellectuelle du monde.

Et nous accueillerons impartialement tous les écrivains sincères qui parleront notre langue d'amour et de justice, tous les purs dont l'âme communiera avec la nôtre dans un même culte du progrès et de la beauté, dans un même dégoût du mercantilisme artistique.

« Va oultre ! » Telle était la fière devise du grand Villiers de l'Isle-Adam, telle est la nôtre qui ne reculerons jamais à dire la vérité, à peser toutes les œuvres avec le même désir de sincère justice — au risque de mécontenter parfois quelques pachas.

« Va oultre ! » telle est notre devise, à nous, qui nous efforcerons de donner à notre œuvre une physionomie et une âme toujours plus belles.

Et maintenant, à l'œuvre !

C'est dans cet esprit que M. Olivier Bag a demandé, à nombre de personnes autorisées, leur opinion sur l'œuvre de M. Francis Vielé-Griffin.

Il appelle « effroyablement cynique » cette réponse brève :

A mon grand regret, mais je ne puis pas tout lire, M. Vielé-Griffin m'est inconnu. **Très sympathiquement vôtre.**

ÉMILE FAGUET.

On ne saurait avec meilleure grâce, au contraire, avouer un oubli ou un tort. Le cynisme, et surtout un cynisme capable de produire l'effroi, est très différent de ce ton. M. Emile Faguet ne peut pas tout lire et il est critique littéraire. Ceci et cela vont ensemble assez communément pour qu'on n'en fasse point un grief personnel. Et si M. Emile Faguet, demain, lit l'œuvre de M. Vielé-Griffin, en découvre les mérites et les définit ? M. Olivier Bag, lui-même, parvenu à l'âge actuel de M. Emile Faguet, n'aura certainement pas lu les œuvres de tous ses contemporains et, par un hasard malin, peut-être pas celle d'un auteur de première importance au gré d'hommes aussi qualifiés pour en décider que, par exemple, MM. Remy de Gourmont, J.-H. Rosny aîné, Emile Verhaeren, qui placent très haut la poésie de M. Vielé-Griffin.

§

L'Audace littéraire (mars) publie un poème de M. Manoel Darius : *la Fête de l'image*, d'un rythme vif, d'une harmonie souvent heureuse, d'une couleur assez brillante, d'une inexpérience qui ne va pas sans charme :

— Accourez ! Jeunes villanelles,
Rythmes, rimes et ritournelles,

Hymnes d'airain,
Que vos interminables foules
Descendent par bonds et par houles
Du ciel serein.

Car c'est la fête de l'Image !
Car il faut bien lui rendre hommage
D'un cœur hardi,
Celle qui fit de la Matière
Un bleu caillou dans la rivière,
Un clair midi !

. . . . . .

Dites à l'Image sacrée
Qu'elle est l'éternelle adorée,
Qu'elle est encor
Le plus pur fleuve de Lumières
Où puissent nager nos Chimères
D'un large essor.

Dites-lui, puisque c'est sa fête,
A cette Reine du Poète,
Ce papillon,
Que tout sans elle expire et sombre,
Et que nous sommes un peu d'ombre
En son sillon.

Chantez-la quand l'aube s'avive,
Quand la dernière étoile vive
S'en va mourir ;
Chantez-la quand les frais calices,
Sous les matinales délices
Vont s'entr'ouvrir.

Chantez-la quand les crépuscules
Se fleurissent de renoncules,
Au noir minuit,
Car pour qui l'adore et l'héberge,
Elle est toujours vivante et vierge,
Même la nuit !

§

Memento. — *Vox* (10 mars) : « Du Tombeau de Taine à Genève », par M. R. Brunel.

Le Rythme (10 mars) : Poèmes de MM. Banville d'Hostel, Albert-Jean, G. N. Léger.

La Nouvelle Revue (15 mars) : M. L. Fons : « L'Offrande au mystère. »

La Revue critique (10 mars) : M. de la Tour du Pin Chambly : « De la noblesse et de son rôle social en France. » — « Les poètes sociaux », par M. André Thesrive.

Revue hebdomadaire (18 mars) : « Le Prince impérial », par M. Augustin Filon.

Le Pays lorrain et le pays messin (20 mars) : « La Vie de F.-R. A. Mallarmé », par M. H. Poullet. — « Impressions d'un conscrit de 1814 », par M. Le Pointe.

Revue bleue (18 mars) : « Ma vie musicale », par Rimsky-Korsakov. — « La complicité de Montaigne », par M. Edme Champion.

La Revue (15 mars) : « Le Roman des Races », par M. Jean Finot. — « Anatole France », par M. J. Rumeau.

Revue du Midi (15 mars) : « Une ancienne locution proverbiale : Aller au diable de Vauvert », par M. P. Falzairolle.

Les Tablettes (12 mars) : « Pensées pour les poètes », par M. Francis Jammes. — Poèmes de MM. Michel Abadie et Camille Schiltz.

Le Correspondant (10 mars) : « Le vrai Boileau », par M. Henri Brémond.

La Grande Revue (10 mars) : « Ingres », par M. H. Lapauze.

L'Audace littéraire (10 mars) : Poèmes de MM. Yves Le Haleur, A. Romane, Maurice Bertrand.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Mistral (*La Vogue française*, 1er avril). — Boileau (*L'Opinion*, 18 mars). — Chronique Stendhalienne.

Le numéro du 18 avril de **La Vogue française** est à la gloire de Mistral. C'est, précédé d'une notice enthousiaste de M. Ernest Gaubert, un choix, ou plutôt un spécimen de l'œuvre du grand poète tiré principalement des *Iles d'or*, quelques pages étant citées en provençal, avec traduction française. Le portrait, très beau, est de M. Valdo-Barbey.

Le plus illustre des poètes vivants naquit au Mas du Juge, à Maillane, le 8 septembre 1830. Frère en gloire de Lamartine, qui lui donna l'investiture, Frédéric Mistral, comme Virgile, Dante, Victor Hugo, marque à la fois la renaissance d'une poésie et le faîte de l'art d'une race. Il appartient à la famille de ces grands chênes dont il est parlé dans les Burgraves. Il restera comme un phare de lumière, parmi les littératures nocturnes de ce temps, comme une des plus hautes incarnations du génie latin. Que son art soit incompris ou négligé de quelques esthètes néo-symbolistes, de quelques bas-bleu lesbiens et de quelques cacographes, que nous importe ! Que ceux-là même qui mettent quotidiennement à mal la syntaxe et le bon sens français lui reprochent d'écrire en provençal, et lèvent la patte contre sa statue, cela n'a nulle importance.

La langue qu'il a renovée, qu'il a maintenue et qui, par lui florissante et par lui glorifiée, est devenue la langue des grands poètes, n'est-elle pas celle-là même qui, selon le mot de Maffre de Baugé, fut la nef à plein cintre de la civilisation, la langue romane gardienne et maîtresse de la pensée méditerranéenne ? Quand une langue, après avoir régné durant des siècles, peut se réveiller ainsi et jaillir en un Mistral, dans un Aubanel, dans un Félix Gras et, plus proche de nous, dans un Folco de Baroncelli et dans un

Joseph d'Arbaud, c'est signe certain qu'elle ne fut jamais morte et que, seuls, les sots ont pu mener ses funérailles.

Après *Mireio* et *Calendau*, plus n'est besoin, d'ailleurs, de justification, et, d'autre part, la tradition poétique la plus française peut se reclamer de ce grand poète et patriote provençal. L'Académie Française l'a bien compris qui couronna chacun des ouvrages de Mistral et Lamartine — qui comme défenseur de notre parler valait bien les pions propagateurs de l'esperanto — n'eut pas trop d'enthousiasme pour saluer dans *Mireille* un chef-d'œuvre éternel.

« Oui, ton poème épique est un chef-d'œuvre : je dirai plus, il n'est pas de l'Occident, il est de l'Orient : on dirait que, pendant la nuit, une île de « l'Archipel, une flottante Délos s'est détachée de son groupe d'îles grecques « ou ioniennes et qu'elle est venue sans bruit s'annexer au continent de la « Provence embaumée, apportant avec elle un de ces chantres divins de la « famille des Mélégisènes.

. . . . . .

« O poète de Maillane, tu es l'aloès de Provence ! Tu as grandi de trois « coudées en un jour, tu as fleuri à vingt-cinq ans ! ton âme poétique par- « fume Avignon, Arles, Marseille, Toulon, Hyères et bientôt la France, mais « plus heureux que l'arbre d'Hyères le parfum de ton livre ne s'évaporera « pas en mille ans. » (*4e Entretien Littéraire.*)

« C'est la plus haute expression d'un idéal et d'une race. Aucune œuvre « de cette importance ne s'était rencontrée depuis les anciens. Mieux que « *Mireille*, qui n'est que d'ordre humain et plus accessible à la foule, mieux « que *Calendal*, dont le haut symbolisme et le secret mystique appellent « les initiés, il résume la pensée du poète et l'étendue de son génie... »

Certes, pourtant il ne faut point oublier le lyrisme contenu, ce frémissement envolé au long des pages des grands poèmes.

Mais il faut lire toute cette *Vie française*. Mistral a beau être très connu, beaucoup de septentrionaux ne le goûtent pas encore autant que les gens du Midi. Ils s'en feront une idée assez claire après les extraits et les commentaires de M. Gaubert.

C'est en ces termes, en effet, que le poète du *Lac* signala à ses lecteurs la parution de *Mireio*. Depuis, tous ceux qui ont un nom dans la poésie, la critique, l'éloquence ou la politique ont ratifié, depuis plus d'un demi-siècle, le jugement du chantre d'Elvire. Ce n'est pas ici que nous entreprendrons une biographie ni une bibliographie de Frédéric Mistral. La liste seule des études consacrées au grand lyrique méditerranéen forme la matière de plusieurs volumes. M. Ed. Lefèvre, un bibliophile marseillais, a entrepris le classement minutieux de cette bibliothèque d'éloges.

Quant à la vie de Mistral, elle tient en quelques lignes. Il n'a pas quitté sa terre natale. Il s'y est marié. Il y a été heureux. Ceux qui l'admirent viennent le voir. C'est là, dans sa maison de Maillane, qu'il a composé tous ses vers. Là qu'il a rêvé, aimé, chanté et, n'ayant pas fait un pas vers la fortune, la fortune est venue à lui...

Il alla à l'école de son village à dix ans, puis dans un pensionnat d'Avignon où il eut pour professeur le poète provençal Joseph Roumanille. Ce-

lui-ci devait décider de la vocation de Mistral. Etudiant à la Faculté de droit d'Aix-en-Provence, le jeune Frédéric y passait sa licence en droit, et se liait avec Anselme Mathieu. Deux ans plus tard, il fondait avec ce dernier et quelques amis le *Felibrige* et décidait de la publication de l'*Almanach Provençal*. En 1859, parut *Mireio !* De cette heure, le poète est célèbre. Tour à tour il donnera *Calendau* (Avignon, 1867). — *Lis Isclo d'or* (*les Iles d'or*), (Avignon, 1875). — *Lou trésor d'oû Felibrige*, dictionnaire provençal français (Aix, 1878-1886) — *Nerto* (Paris, 1884). — *La Reino Jana* (Paris, 1890). — *Lou Pouemo doù Rose* (*le Poème du Rhône*) (Paris, 1897). — *Mémoires et récits* (Paris, 1906).

Chacune de ses œuvres ne pourra qu'ajouter à notre joie, sans pouvoir rien ajouter à sa renommée, car dès l'abord, il a atteint la cime.

En effet, aucun poète n'a, comme lui, savouré le goût de la gloire. J'ai vu un jour de *corrida*, dans des arènes, tout un peuple se détourner du cirque à la minute même où le plus justement célèbre des *prima spada* cadrait la bête et l'épée nue sous la *muleta* attendait l'instant précis de la foudroyer, j'ai vu dix mille spectateurs, oubliant l'issue de « la mise à mort », se lever et, dans une tempête d'acclamations, « Vive Mistral! Vive Mistral! » placer ainsi au-dessus du tueur magnifique de toros le poète plus grand que les Césars laurés d'or et les belluaires sanglants.

J'ai vu, enfant, dans Montpellier qui fêtait le VII[e] anniversaire de son Université, les délégations d'étudiants du monde entier, de Montréal, d'Helsingfors, d'Heidelberg, d'Upsal, d'Oxford, de Bologne, passant devant le balcon où se tenait Mistral, incliner leurs drapeaux et, dans la rumeur tonnante de leur cortège, l'environner de la rumeur même d'un triomphe.

Un matin, devant la maison de Mistral, à Maillane, sur la grande route qui va vers Saint-Rémy, un régiment qui changeait de garnison, le 11[e] dragons, défilait, Mistral, sur sa porte, regardait les cavaliers. Tout à coup, un commandement retentit : « Portez, armes !... » Et l'épée nue du colonel, les lattes des dragons saluèrent le chantre de *Mireio*, l'incarnation de toute la Provence !...

L'hommage intuitif des foules, les lettres l'ont approuvé, car nul poète n'a été à la fois si simple et si raffiné. Il faut une forte culture pour comprendre tout entier et pourtant le plus fruste des tâcherons sera ému par sa poésie et en comprendra la part d' « éternel humain ». On nous excusera de ne rien distraire de *Calendal*, *Mireille*. Ces deux œuvres forment un tout dont il est impossible de rien séparer, sans priver le lecteur de cette harmonie plénière qui fait de l'ensemble de ces livres des poèmes parfaits.

Par contre, *les Iles d'or* nous offriront matière à citations. Au dire d'Alphonse Daudet et de Paul Arène, ce recueil est capital.

§

M. Georges Grappe admire peut-être aussi Mistral, mais il ne le dit pas, et il est tout à Boileau, dont il nous donne une esquisse fort agréable. Il ne faut pas juger des admirations, mais les constater seulement.

Il naquit le jour de la Toussaint en 1636 — l'année du *Cid* — « dans,

une maison de la cour du Palais, en face de la Sainte-Chapelle, une de ces vieilles maisons ayant pignon sur rue, comme on en voit dans les estampes du temps, haute et étroite comme une tour, avec une ou deux fenêtres de façade et trois ou quatre étages ». Cadet d'une famille de quinze enfants — dix sœurs et cinq frères — il était le fils de Gilles Boileau, greffier de la Grande Chambre du Parlement de Paris, « doux et pacifique », « doux, simple, officieux », dit-il lui-même. Sa mère mourait lorsqu'il avait dix-huit mois. Il ne connut jamais ce sourire maternel, dont parle Virgile dans l'*Eglogue à Pollion*.

Cette famille était de vieille robe, procédurière et chicaneuse. Dans l'ombre, légère comme un sillage, de la Sainte-Chapelle, elle vivait depuis trois siècles sa vie. On appartenait de branche en branche à la magistrature. C'est Boileau lui-même qui, avec l'orgueil d'un Vigny, nous dit qu'il était :

Fils, frère, oncle, cousin, beau-frère de greffiers.

Cette pérennité professionnelle suscitait en lui une fierté naturelle et bourgeoise qui s'alliait à une vanité nobiliaire. Les Boileau — et Nicolas lui-même — se targuaient volontiers d'alliances avec les Rohan-Soubise, et il tenait beaucoup à relever du d'Hozier. Au vrai, il était essentiellement de robe par sa race et Parisien — comme Voltaire.

Les Boileau jouissaient d'une large aisance. Mais cette famille était si nombreuse que les avantages de chacun s'en trouvaient fort diminués. L'enfant, confié d'abord aux soins d'une vieille gouvernante — une Martine sans doute, au franc-parler, blanchie sous le harnois domestique — fut étudier aux collèges d'Harcourt et de Beauvais. Puis, ses humanités achevées, il passa en Sorbonne faire sa théologie, car on le destinait à l'Eglise. On peut deviner ce que fut cette enfance, au sein du foyer triste, le père sans cesse retenu au Palais, maladroit aux caresses, les frères et les sœurs déjà grands, la vieille bonne grondeuse, brusque, affairée et pleine de sollicitude — sans tendresse. Les semaines étaient consacrées à l'étude ; les dimanches on allait à une petite propriété sise à Clignancourt, en été à Crosne, près de Villeneuse-Saint-Georges.

Nicolas, livré à lui-même dès les premières années, avait grandi en franchise, en spontanéité. Souffreteux — il avait subi à quatorze ans l'opération de la taille — il exprimait avec rudesse ses sentiments. Il osa dire qu'il n'était pas fait pour le sacerdoce et son père trop pris pour discuter ne voulut pas le contrarier. On le mit aux études de droit. A vingt ans, trois ans à peine après la mort de Gilles, il était reçu avocat.

Il avait choisi le barreau, comme avant lui, comme après lui aussi bien beaucoup de jeunes gens l'ont fait, pour avoir une profession peu encombrante. Il rêvait déjà d'écrire. En venant dans la Galerie du Palais, il devait s'arrêter aux boutiques des libraires, qui s'abritaient sous les voûtes de la vieille demeure. Il feuilletait les œuvres fraîches écloses et, comme un jeune, il piaffait à voir les banalités précieuses des écrivains qui avaient triomphé, au temps de la Régence. Primesautier comme il l'était et le fut toujours, « rosse » par nature, ce stagiaire attendant — ou n'attendant pas — sous l'orme les causes dut rire à gorge déployée, parmi ses camarades d'âge, et briller. Beau parleur, — causeur sans éloquence, — doué de l'art

de mimer les gestes, de ridiculiser, dès avant les *Satires*, le critique dut se révéler.

Sur ces entrefaites, son père étant mort, il avait hérité une honnête aisance. Il put vivre indépendant et de relation en relation il se trouva mêlé aux groupements littéraires nouveaux qui se formaient. Comme aujourd'hui nos jeunes gens vont dans les bars préparer leurs œuvres, échanger leurs rêves d'art, il fut au *Mouton Blanc*, cabaret à la mode. Il y connut Molière, Racine, Furetières, Chapelle, La Fontaine. Entre deux « soulographies » et d'innombrables courtisanes — demi-mondaines ou comédiennes de l'époque (mon Dieu ! oui) — ces jeunes gens élaboraient les principes du classicisme.

Ce que fut Boileau dans ce milieu, on peut le deviner. Avec Molière et Furetières, il était le Parisien. Il jouait les boulevardiers. On ne lui en faisait pas accroire. Il blaguait ; il blaguait sans cesse les vieux bonzes de l'âge précédent, les romantiques du temps de Louis XIII, le provincialisme sentimental et gobeur de ses amis La Fontaine et Racine, leur éducation cléricale faite à Port-Royal. L'amour ? « Il disait dans la conversation qu'au fond il n'y avait rien de si ridicule que le caractère d'un amant. » Il raillait — et Molière devait serrer sa lèvre si bien dessinée, à entendre ces paroles — les cocus. Il racontait les procès d'adultère qui se plaidaient savoureusement au Palais, lui le « très peu voluptueux » On réformait la littérature, traitait de « perruques », mais oui, déjà ! — Chapelain, Scudéry et les autres. On exaltait Corneille. Et puis, on se soûlait consciencieusement, quitte à rentrer — gare les apaches des *Embarras de Paris!* — au clair de lune, vers deux heures du matin, fourbu et content.

Tous ces jeunes snobs, fils à papa amis de « bombe » des Vivonne et des Sévigné, travaillaient cependant. Le satiriste, qui avait eu « dès quinze ans la haine d'un sot livre », écrivait — sans se presser. Lui, le raisonneur, il distribuait les conseils à son entourage. Molière lui-même, Racine et La Fontaine l'écoutaient. Il faisait ses satires, rosse, rosse encore, n'épargnant rien. Il traduisait en vers colorés, mais graves, les boutades d'après boire...

Est-il bien sûr qu'on exaltait tant que cela Corneille dans l'entourage de Boileau ? Et quelle tête faisaient vis-à-vis l'un de l'autre Racine et Molière ? Plus loin, je lis : « Il y avait en lui du Flaubert... » Je ne comprends plus du tout. C'est sans doute que je n'ai pas assez d'enthousiasme, surtout pour la critique *comparante*, un genre trop ingénieux aussi et trop producteur d'idées fausses. Tous les hommes se ressemblent par certains côtés, même de l'esprit. C'est au point qu'un homme « du troupeau » ne supposera jamais que vous puissiez penser autrement que lui. Moi, je l'avoue, il n'y a que les différences qui m'intéressent.

§

M. Paupe nous communique la note suivante pour notre intermittente **Chronique Stendhalienne** :

Il y a dix ans, M. Victor Giraud, professeur de littérature française à

l'Université de Fribourg, qualifiait Stendhal de *pauvre homme* au sens littéraire du mot. Il ne pardonnait pas à Taine d'avoir découvert cet esprit supérieur et de lui témoigner la plus vive admiration. Aujourd'hui, M. Giraud, que les Suisses ont eu le bon goût de... restituer à la *Revue des Deux Mondes*, s'en prend à M. Paul Bourget, et délivre un nouveau certificat d'indigence à l'auteur du *Rouge et Noir*. « On peut parler autrement que M. Bourget n'a fait... de Stendhal surtout, ce pauvre homme et ce mince écrivain, à qui est échue l'étonnante fortune d'être admiré en ce dernier demi-siècle, comme un maître et un esprit supérieur, par *vingt écrivains qui valaient infiniment mieux que lui !* » Voilà bien la pauvreté de Stendhal ! Vingt écrivains, passent avant lui quelle misère ! A cet égard, M. Giraud est certainement mieux partagé...

R. DE BURY.

LES THÉATRES

Nouveautés : *Et ma Sœur ?* vaudeville en 3 actes, de M. Benjamin Rabier (22 mars).

Le théâtre des Nouveautés n'est pas déplaisant. Il a conservé son aspect de vieux théâtre, le cadre rouge et or, la toile de rideau classique figurant deux draperies aux coins relevés dans des embrasses, et jusqu'au second rideau, le rideau d'entr'acte, tout couvert de réclames. On y frappe encore les classiques trois coups, et, comme dans les théâtres de quartier, le public ne se gêne pas, si l'heure sonnée on ne commence pas, pour marquer son impatience en tapant des pieds. C'est encore, en un mot, le bon vieux théâtre du boulevard, avant les transformations modern-style, les salles gris-perle, les rideaux de tapisseries s'ouvrant par le milieu et de côté, et la sonnette électrique pour annoncer le lever du rideau. Je pense d'ailleurs que ce qui a poussé son directeur, mon vieil ami Michaud, à le laisser ainsi est plus le souci d'éviter une dépense inutile qu'un goût d'archaïsme. Le théâtre des Nouveautés va être en effet bientôt démoli pour le prolongement du boulevard Haussmann. C'est encore un peu du boulevard qui va s'en aller, le boulevard frivole, superficiel, mais spirituel, moqueur, plein d'anecdotes, le boulevard de Tortoni, du café Riche, de la Maison Dorée, le boulevard de la Librairie Nouvelle et de *l'Événement*, quand Edmond Magnier faisait concurrence au *Figaro*. Tous ces noms ne disent rien aux gens qui ont aujourd'hui vingt-cinq ou trente ans. Mais aux hommes de ma génération ! J'ai dîné souvent, dans le temps, à la Maison Dorée, avant d'aller passer ma soirée à la Comédie, aux Variétés ou au Gymnase. J'ai fréquenté, avant sa chute, la salle de rédaction de *l'Événement*, où j'avais des amis. En sortant du théâtre, il m'arrivait souvent de m'arrêter au Café Anglais, pour fumer un cigare, bavarder un moment, avant de rentrer. Veut-on un détail, qui surprendra certainement bien des gens ? Il y avait alors des chaises, au boulevard. On s'asseyait là pour regarder pas-

ser le monde, comme on fait encore aux Champs-Elysées. J'ai vu les dernières, il y a une vingtaine d'années. Aujourd'hui, tout cela est disparu, ou ce qui en reste n'y ressemble guère. Le théâtre des Nouveautés démoli, il n'en restera presque plus rien. Ainsi va Paris, dans ses moindres coins, de jour en jour. Pas un quartier qui ne change, comme tracé et comme aspect. Ajoutez les modes et les mœurs nouvelles. Un Parisien de soixante ans finit par ne plus rien reconnaître de la ville où il est né.

En attendant de disparaître, les Nouveautés nous ont offert un nouveau vaudeville, **Et ma Sœur ?** de M. Benjamin Rabier, le caricaturiste animalier que tout le monde connaît. Enviable privilège du critique dramatique ! J'aurai été du petit nombre de personnes qui ont vu ce spectacle. Ce vaudeville a en effet quitté l'affiche après une douzaine de représentations. Pourtant, il n'était pas moins bête qu'un autre. Il s'y trouvait de quoi amuser les gens que ces sortes de pièces amusent. Dame, il ne faut pas être difficile. Je vous en donnerai un exemple. Un personnage de la pièce, Tatave, de son métier marchand de cochons, se trouve, pour les besoins de l'imbroglio, prendre la personnalité d'un jeune médecin parisien. Naturellement, il n'en garde pas moins les manières et les préoccupations de son métier. Il est invité à une noce bourgeoise, où il est le cavalier d'une baronne sur le retour. On les voit entrer en scène, où la table est servie. J'ai retenu ce dialogue.

LA BARONNE

Vous êtes docteur, cher Monsieur ?

TATAVE

Docteur, baronne, en effet.

LA BARONNE

Vous devriez bien me dire ce que j'ai.

TATAVE

Comment, baronne, vous êtes malade ?

LA BARONNE, dans une suite de soupirs.

Oui... j'ai des vapeurs... des langueurs... des fourmillements partout... la solitude me pèse... je ne peux plus dormir seule...

TATAVE

Je vois ce que c'est...

LA BARONNE

Comment ?

TATAVE

Oui, oui. Le poil tombe, la plante des pieds se racornit, le cuir sèche, la queue cesse d'être en trompette. C'est le rouget !

Un moment après, tous les deux sont à table, avec les autres invités. La baronne est fort décolletée. Tatave fourre à chaque instant le nez dans son corsage. Le père de la mariée finit par en être choqué. « Voyons, docteur, surveillez un peu vos manières ! » Tatave n'en

revient pas. Comment, ses manières? On ne connaît donc pas sa romance ? Et il se met à chanter :

Connais-tu la grande Irma
Qui fait tant sa fière ?
Moi j'y chop' les estomacs,
Voilà ma manière.

Et il y en a vingt-cinq couplets comme cela, ajoute-t-il. Ce doit être bien joli.

MAURICE BOISSARD.

ART MODERNE

Le Premier salon des Dessinateurs Humoristes. — C'est l'inauguration de la série redoutable des Grands Salons. Et c'est de cette série le « numéro » le plus aimable, non pas le moins significatif.

Comme l'écrit très bien Louis Morin dans la préface du catalogue: « Il y a là les meilleures qualités de l'art français. » Et parmi toutes ces qualités, sans que les autres soient exclues, il y a celle-ci, que vous ne trouverez pas souvent dans de plus graves manifestations de l'art contemporain : la spontanéité. Pas de pédants. On ne joue pas l'ignorance, mais on n'étale point l'érudition. Les choses qu'on dit sont parfois sérieuses, au fond, mais on les dit sans insister sur le mode d'expression, sans appuyer sur le « trait », et les préoccupations techniques sont rarement apparentes. Voilà qui nous change et nous repose de ces exhibitions où chaque artiste ne laisse voir d'autre souci que celui de démontrer l'excellence de son système et, non sans naïveté, prétend tout nous enseigner, — professeur plutôt que maître.

Et ceci surtout me séduit, que les Humoristes s'intéressent à la vie générale, à la vie présente, qu'ils ont des opinions et qu'ils les défendent passionnément. Sans doute, la nature de leur art les conduit à noter les péripéties actuelles de la comédie humaine, à prendre parti dans nos conflits. C'est leur sujet même, et l'avantage (et le danger aussi) de ce sujet. Il ne faut donc pas exagérer, à ce point de vue, leur mérite, s'ils y sont, en quelque sorte, condamnés par les lois du genre. Mais regardez à côté, dans les autres Salons, dans les petits en attendant les grands qui ne vont pas tarder, et dites si vous n'êtes pas choqué par cette froide indifférence qui presque partout s'y étale pour ce qui n'est pas — art ou procédé — seulement la peinture. Ce n'est pas que nous désirions trouver dans les tableaux le retentissement exclusif des préoccupations présentes en vibrations colorées. Mais tout ce que l'écriture littéraire peut exprimer, ne faut-il pas que l'écriture plastique puisse l'exprimer aussi ? Le rôle de la peinture

est, au même titre que c'est le rôle aussi de la poésie, d'authentiquer humainement les valeurs de la nature, et ces deux arts perdent leur propre sens en perdant celui de leurs relations. Or, je crois bien que la peinture (ainsi que la musique) renie chaque jour plus insolemment sa parenté avec la poésie. Les peintres ne supportent pas qu'on qualifie leur peinture de « littéraire », et ils ont raison tout juste dans la limite où l'acception du mot « Littérature » est péjorative; dans cette limite les poètes aussi veulent qu'on distingue leur œuvre de la « Littérature », et leur œuvre pourtant n'est vraiment poétique qu'à la condition d'atteindre au delà de la sensibilité physique du lecteur sa sensibilité spirituelle...

On peut reprocher à l'art des Humoristes qu'il soit trop voisin de l'écriture. Il arrive à plusieurs — comme il arriva même à leur ancêtre Gavarni, mais non pas à Daumier! — de confier à la légende ce qu'ils ne savent pas exprimer par le dessin. La mélodie, ainsi commentée par des mots changés, pourrait, sans varier elle-même, comporter plusieurs couplets. Il y a aussi la légende trop vive, trop forte ou trop fine, trop complète en elle-même et qui ne supporte pas l'interprétation plastique, parce qu'à une trouvaille de mots extraordinaire celle-ci n'ajoute rien : *le Joueur jusqu'au bout*, de l'infiniment spirituel Georges de Sclers, est un exemple de cette faute dont on pourrait tirer fierté ; cette injonction du joueur, condamné à mort, au bourreau qui va le guillotiner : *Voulez-vous couper de la main gauche, n. d. D!* c'est la nouvelle à la main, sublime, mais rien de plus, puisque le dessin sans la légende perdrait toute signification. Je crois qu'on peut reconnaître la bonne légende à ces deux traits : d'abord qu'elle ne soit pas indispensable à la signification du dessin, ensuite qu'elle amplifie cette signification ou qu'elle l'approfondisse, qu'elle y « ajoute », en un mot. Voyez, et je choisis entre des millions ce cas déjà ancien parce qu'il a, ici, une valeur d'actualité, la Marianne célèbre de Forain : la légende, *Comme elle était belle sous l'Empire!* à peine lue, il semble qu'elle était enfermée dans le dessin et c'est lui qui parle ! Cette union intime de la légende et du dessin maintient à l'art de l'humoriste un caractère spécifique, prévient sa confusion avec je ne sais quelle littérature illustrée et, s'il exprime fortement des pensées ou des sentiments profonds sur la péripétie présente de la farce ou du drame de la vie, cette distinction qu'il s'assigne garde une importance, une portée réelles, puisqu'il pourrait tout aussi bien, pour nous rejoindre dans le rire, choisir des sujets ou des prétextes moins irritants, voire tels qui nous mettraient tous d'accord.

C'est vraiment une caractéristique de ce Salon que la bataille y paraisse, à beaucoup d'exposants, du moins, une condition essentielle de la gaîté. Cela est français-de-bonne-France. Et à qui déclarer la guerre, sinon à la forme actuelle de la force ? La Marianne de

Forain a une foule de petites sœurs plus vilaines les unes que les autres... Non ? se peut-il vraiment qu'elles aient toutes été belles sous l'Empire ? — Je dénonce les Humoristes au ministre de l'Intérieur : un tas de réactionnaires ! Et peut-être bien y a-t-il lieu de s'inquiéter ; quand les rieurs s'entendent entre eux, la foule les écoute.

Mais ces réactionnaires sont des patriotes. L'exposition de Zislin, organisée par Hansi, et qui comporte, en outre de quatre dessins et d'une lithographie, « des cornets fabriqués en prison », n'a pas un intérêt exclusivement artistique... Et, j'y pense, c'est tout de même à cet intérêt-là qu'il faut que je vienne enfin, comme c'est le principal souci des artistes qui sont ici.

Deux personnalités très « tranchées » dominent cette assemblée. Willette et Forain sont parmi les maîtres les plus incontestés de l'art français traditionnel. Il n'en est peut-être pas de plus différents entre eux.

Forain cherche sans cesse à toute la société une querelle personnelle. Et tous les motifs, même les pires ou les moins plausibles, lui sont bons. Il reproche aux gens gras d'être gras, et c'est leur maigreur qu'il ne pardonne pas aux maigres. Il serait donc chimérique d'espérer qu'on puisse trouver grâce devant lui, car il n'est pas plus indulgent pour ceux qui sont maigres à peine ou seulement gras un peu. Mais, et vous le savez très bien, je me trompe : l'injustice de Forain n'est point si sommaire. Ils ont un trait commun, ces gras et ces maigres également répugnants : ils sont heureux, ou croient l'être, hors des conditions humaines du bonheur, de la vie. Ce sont les repus, les dirigeants. Et ce que Forain ne leur pardonne pas, c'est que, gros ou frêles, ils soient si petits. On ne peut ni foudroyer ni même fusiller ça ! Pourtant, ça fait tout de même tant de mal ! C'est du néant encombrant ; ça n'a pas lieu et ça tient toute la place ! En outre, c'est insensible ! L'artiste indirectement s'adresse aux forces vraies qui supportent le joug avilissant de tels vainqueurs, et c'est à l'amour que sa haine parle, c'est pour le réveiller qu'elle crie.

Willette a bien ses colères aussi, et nous savons dans son œuvre des compositions intensément tragiques. Mais elles sont exceptionnelles. Son expression naturelle, c'est le Rire, le rire réellement joyeux, le rire lyrique, le rire plein de grâce, d'esprit et de bonté. S'il a tout de même des rancunes tenaces — par exemple il abomina toujours les Anglais, en bloc, à cause de Jeanne d'Arc, et quelques rares personnalités, comme l'égorgeur Galliffet jusqu'à son dernier jour, et, jusqu'à ces derniers jours, le Sénateur Bérenger — la critique ne tient pourtant qu'une place restreinte dans son œuvre énorme, où, sans se lasser ni se répéter, il chante son

amour de la vie. Il n'y a pas d'artistes plus essentiellement affirmatifs que celui-là. Son besoin de croire et d'aimer exige de lui une constante, une extrême indulgence, et la « petite femme » charmante, au nez spirituel, aux yeux rieurs, à la gorge bonaventureuse, qu'on retrouve à tous les tournants des pages signées de lui, n'est peut-être pas très belle, — absolument : elle est mieux que cela, elle est belle possiblement ; mieux encore, traditionnellement. Car c'est une garde-française, avec du sang rouge et bleu plein les veines que cette filleule de Frago, née à Montmartre.

On voit comment, sans sacrifices, Willette et Forain s'entendent, peuvent s'entendre, s'il leur plaît — et s'il ne leur plaît pas ce sera donc à la postérité de les mettre d'accord — : l'un parle plus volontiers de ce qu'il aime et l'autre plus souvent de ce qu'il n'aime pas ; mais, sensiblement, ils ont les mêmes haines et les mêmes amours. Le plus, en apparence, étroitement patriote des deux, celui qui semble tenir le plus exactement compte des anecdotes « sociales » de la vie est aussi celui qui le plus souvent s'exprime en dehors de l'espace et de temps, et sa Muse n'emprunte pas une figure de femme, mais c'est la Lumière elle-même...

Parallèle ! Je le laisse, pour m'excuser de l'avoir entrepris, interrompu...

Auprès de ces deux gloires, justifiées, solides, tout de suite s'imposent quelques noms, mais entre lesquels il faut choisir. Steinlen, Dethomas, Morin, Detouche, Naudin : les reproches qu'on peut leur faire ne me font pas oublier les louanges qu'ils méritent. Le réalisme un peu immédiat de Steinlen témoigne du moins d'un ardent amour de la vérité, que ne trahit pas l'habile exécutant, et vous savez quel grand rythme il sait donner au mouvement de ses foules faubouriennes. C'est l'exécutant surtout que nous retrouvons ici. Dethomas est un dessinateur très intelligent, qui songe et pense autour des visages, cherche au fond des yeux. Guère un humoriste, toutefois, et pas plus que sa *Mort du duc de Guise* sa *Petite Brune*, ni même ses *Joueurs de boules* ne sont essentiellement drôles. De beaux dessins. Louis Morin est tout de grâce précieuse et pourtant vraie. Detouche a tant d'esprit qu'il n'en a pas trop. Et Bernard Naudin, s'il s'est choisi de dangereux maîtres, leur reste fidèle avec une bravoure magnifique. — M. Leandre se répète et, d'année en année, plus lourdement s'accuse la vulgarité initiale. Je voudrais trouver à m'égayer aux puériles inventions de M. Jean Veber...

Mais est-ce si loin des maîtres qu'il convient de saluer un Carlègle, un Ibels, un Grass-Mick, un Poulbot ? — Les médaillons et guirlandes dont Carlègle a fait *la Décoration du Salon* sont d'un décorateur, en effet, excellent, et cela est très humoristique, et cela est à coup sûr plus plastique encore. Carlègle a merveilleusement

« illustré » des poèmes et des romans ; mais il est de ceux, les vrais et les rares, qui devraient pouvoir, s'il leur plaît d'accepter les thèmes élus par les poètes et les romanciers, inscrire leur œuvre parallèlement à l'œuvre de ceux-ci, sur le même plan et en pleine liberté, et en pleine fantaisie : en pleine personnalité. — H. G. Ibels a le souci de rester peintre dans ses compositions expressives ; c'est avec la nature qu'il confronte la folie et la bêtise des hommes et nul doute qu'il n'y ait là le principe et le cadre d'une œuvre, nettement désignée déjà par l'artiste en maints précédents essais et dont *le Jardinage*, *le Plein Air*, *la Fête en plein air* sont de nouveaux épisodes. — Grass-Mick ne pense pas qu'il faille rien modifier au spectacle normal de la vie pour en montrer la signification plaisante. J'imagine qu'il éprouve quelque ennui à souligner d'une légende ses compositions. Elles pourraient presque toutes s'en passer. Grass-Mick n'est pas un satiriste. Il se complaît aux aspects papillotants des paysages citadins, il y a de la méthode impressionniste dans ses distributions des blancs et des noirs, et c'est dans des motifs « de peintre » qu'il trouve ses meilleures raisons d'être gai. Et Poulbot, avec ses gosses adorablement vrais, qu'on croit entendre comme on les voit! Et ces statuaires, Mme Forain, Sandoz, Gir, Charly... Mais je veux m'abstenir d'énumérations fastidieuses. Je sais que je vais retrouver ailleurs la plupart des artistes rencontrés chez les Humoristes, et je me souviendrai.

§

En dépit de sa bigarrure, cette exposition impose un sentiment d'ensemble, d'harmonie. Les différences des esthétiques s'effacent dans l'unité d'un concours d'intentions gaies ou satiriques, presque toutes très écrites, sans doute, et le genre ici encore n'est pas pour rien dans cet heureux effet. Il semble qu'ayant tous entendu cette même question, posée par les sots et les folles de l'instant : « Comment nous trouvez-vous ? » les artistes répondent, de toutes leurs dents ou de toutes leurs griffes, selon leur tempérament, car les dents mordent et rient, mais ce sont les griffes qui grincent en déchirant. L'unité de direction des esprits associe les œuvres. (Matériellement aussi, grâce à la disposition adoptée, le Salon des Dessinateurs humoristes donne une impression d'équilibre, reposante. Disposition, du reste, traditionnelle déjà chez eux, et qui consiste à grouper en de petites chambres, à trois cloisons seulement, deux, quatre, six artistes au plus : ils se sont choisis entre eux, ils savent qu'ils ne se nuisent pas les uns aux autres, ils se protègent ainsi mutuellement des voisinages dangereux. Système excellent. Des Salons plus fastueux que celui-ci, surtout plus prétentieux et plus copieux, gagneraient à s'en inspirer.

CHARLES MORICE.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Emile Verhaeren : *Les Plaines* (Deman, édit. Bruxelles). — M. Hubert Stiernet : *Haute Plaine* (Association des Ecrivains Belges, Bruxelles). — M. P. H. Devos : *Monna Lisa* (Lamberty, id.). — M. Henri Liebrecht : *Un cœur blessé* (Belgique Art. et Littér., id.) — M. Ferdinand Bouché : *Chrysalides* (Edit. du Masque, id.). — M. Georges Rens : *La Lyre Aimante* (Lamberty, id.). — M. Franz Hellens : *Gérard Terborch* (Van Oest, id.). — M. Paul André : *Le Mariage* (Goemaere, id.). — M. Oscar Thery : *La Belle au bois s'éveille* (Liège Wallonia). — Un Album d'eaux fortes de M. Jakob Smits. — Le « Feu de la Saint-Jean » de Richard Strauss au théâtre de la Monnaie. — Une conférence sur Henri Heine. — Mort de Jules Lejeune et d'Eugène Robert.

M. Emile Verhaeren vient de publier le dernier cahier de son cycle poétique consacré à *Toute la Flandre*. Ce cahier, intitulé *les Plaines*, couronne admirablement la série. J'en aime surtout les paysages, les intérieurs, les types ou portraits, et deux pièces, émues et poignantes entre toutes : Liminaire et Epilogue, rappelant la note fervente et nostalgique que quelques-uns de nos romanciers firent vibrer non moins intensément, quoique parfois avec une âpreté plus flamande et en quelque sorte plus passionnée, voire plus fanatique. Les scènes de mœurs, anecdotes ou historiettes nous plaisent moins. Il faudrait pour pareils tableaux de genre la souplesse, la légèreté de touche, l'observation piquante, mais menue d'un petit-maître, et le lyrisme d'un grand maître comme Verhaeren étouffe et grimace dans ces cadres trop étroits que sa fougue et son essor font éclater à tout instant.

Si Verhaeren nous chante ses plaines flamandes, M. Hubert Stiernet nous conte la *Haute Plaine* ou son plateau Hesbignon en un recueil de six nouvelles d'une écriture fine et élégante, d'un style tout en demi-teintes, s'accordant on ne peut mieux à ces petits drames d'une émotion discrète et d'un pathétique en sourdine. Cela nous est narré comme à mi-voix, sans gestes, sans accent appuyé, et nous sommes d'autant plus touchés que le conteur met tant de pudeur et de délicatesse dans ses effusions. *Garite*, *Lérienne* et *Mon oncle Aubin* sont trois contes qui placent M. Stiernet au premier rang de nos prosateurs, entre MM. Hubert Krains et Louis Delattre.

M. P. H. Devos, dont le premier roman *Un Jacobin de l'an VIII*, fut justement remarqué, vient d'en lancer un second, *Monna Lisa*, non moins curieux quoique d'une composition moins serrée et moins harmonieuse. Il se passe dans un monde d'artistes peintres, et, sous ce rapport, il serait intéressant de le rapprocher de *Manette Salomon* des Goncourt, de l'*Œuvre* de Zola ou de tel Balzac. Le livre de M. Devos nous reflète une mentalité artistique bien édifiante, celle des rapins ambitieux d'à présent. Mélange de naïveté et de roublardise, égoïsme implacable ; tout sentiment subordonné à l'idée, le cœur au cerveau : voilà quelle serait la psychologie de ces messieurs. Ils n'aiment plus la femme comme telle, comme compagne,

comme dispensatrice des suprêmes voluptés à la fois sensuelles et sentimentales ; mais bien pour ce qu'elle peut leur inspirer de tableaux à peindre. Il la leur faut très sage, très raisonnable, très pratique ; cette femme sage est la sage-femme qui les accouche de leurs prétendus chefs-d'œuvre ; et du couple elle représente presque, du moins au moral, l'élément fécondant. Et, chose curieuse, la vanité de la femme s'accommode parfaitement de ce rôle. Elle est fière avant tout des produits que sa beauté inspire et elle n'aime du mâle que l'artiste qui aura tiré le meilleur parti du modèle qu'elle lui offrait en sa personne. Ce que le livre de M. Devos a parfois d'un peu tendancieux et, partant, de frigide, d'abstrait, est largement compensé par de jolies scènes intimistes et de rapides paysages de Bruxelles, pour ne rappeler que certaine avenue de Tervueren.

Un Cœur blessé, le roman de M. Henri Liebrecht, est assez représentatif aussi de l'amour chez une autre catégorie d'hommes jeunes, celle des petits bourgeois, des arrière-neveux de l'*Adolphe* de Benjamin Constant. Que dire de cet amant qui, au cours d'un voyage galant au pays des lacs italiens, celui de Fabrice del Dongo et de la comtesse Pietranera, refuse de s'abandonner à toute la félicité de l'amour, thésaurise, se surveille, se raisonne et se reprend ? Nous comprenons l'antipathie que pareils « héros » (c'est par ironie que l'on continuera à les appeler ainsi) inspirent à M. Louis Delattre que en disait dans sa revue des livres du *Petit Bleu* : « Qui dira les ignominies et les crimes des hommes faibles esquintant leur vanité à l'imitation des hommes forts ? Qui dira l'abomination des François d'Arvant, doseurs de joie au compte-gouttes, qui prennent peur de la vie qu'ils ont déchaînée et parlent de la volupté comme d'un vice secret ? »

L'atmosphère, ou plutôt les caractères de *Chrysalides*, le livre de contes de M. Ferdinand Bouché sont bien autrement sympathiques. Pittoresques légendes du pays wallon dans lesquelles le conteur abuse peut-être des termes locaux. Qu'il les emploie, rien de mieux, mais alors qu'il les traduise ou du moins qu'il les explique. *Vers l'enfant Jésus* est une des meilleures choses du livre ; *Pour quoi, pour qui ?* se rapproche par le sujet, et aussi un peu par la fermeté et la concision de la langue, d'*Honorine*, un des chefs-d'œuvre de Jules Renard, et dans *Zandrine l'Aloëette* nous retrouvons de piquantes variantes wallonnes des chansons du Valois, recueillies autrefois par Gérard de Nerval dans sa délicieuse *Sylvie*. Bref, un bon livre.

La Lyre Aimante, de M. Georges Rens, contient des poèmes charmants à côté d'autres plus laborieux. Ce poète, à qui nous devons déjà plus d'un livre intéressant, n'a toutefois pas encore réalisé ce que nous sommes en droit d'attendre de lui. Peut-être pèche-t-il jusqu'à présent par un trop grand souci d'art ou plutôt d'originalité, et cette

préoccupation le fait-elle tomber dans le maniérisme et dans certain étalage d'érudition encyclopédique, laquelle, à peine tolérable dans le roman ou même la critique, devient tout à fait irritante dans la poésie. M. Georges Rens aime le mot rare et il a raison, mais encore faut-il que ce mot précieux soit joli et musical. Tel n'est pas toujours le cas pour ceux dont M. Rens croit enrichir son vers. Ces réserves faites, constatons que *la Lyre Aimante* réunit nombre de pièces réussies, vraiment inspirées, que l'on pourrait considérer comme définitives, telles *Hantise*, *Pardon*, *Vainement*. En somme, allégé d'un bon tiers des morceaux qui le composent, ce livre eût été parfait. Une nouvelle édition nous le présentera sans doute sous cette forme.

J'ai rarement lu étude sur un peintre avec plus de plaisir que le volume que M. Franz Hellens, l'auteur des *Hors le Vent* et d'*Eau vive morte*, consacre à *Gérard Terborch*. Nous voilà loin des considérations trop techniques, des brillantes mais un peu fantaisistes transpositions littéraires des tableaux que l'on prétend nous évoquer. A propos de Terborch, M. Hellens nous raconte la *gentry*, la bourgeoisie élégante de la Hollande au XVII^e^ siècle. C'est plutôt de l'histoire que de la critique, mais de l'histoire doublée de psychologie.

M. Paul André a fait paraître en brochure l'adaptation fidèle et vivante du *Mariage* de Gogol, qu'il fit représenter au théâtre du Parc et pour laquelle M. et M^me^ Viessélovsky lui avaient fourni une consciencieuse traduction littérale. A signaler aussi *la Belle au bois s'éveille*, un acte en vers, d'une invention ingénieuse, d'un ton fleuri et délicat, que M. Oscar Théry publia dans la revue *Wallonia*.

La parution d'un album d'eaux-fortes de Jakob Smits, tiré à deux cents exemplaires seulement, fut un des événements artistiques de cet hiver. Pour cet album j'écrivis une préface dans laquelle je réitérai l'expression de ma ferveur pour un de nos maîtres les plus émus, les plus sincères et les plus fiers : « Jamais, rappelai-je une fois de plus, on n'aura poussé plus loin que dans les tableaux et les dessins de ce maître le mépris de cette imitation servile ou enjoliveuse dont se contentent les faux artistes. A côté des siens, les tableaux des peintres à la mode ne sont tout au plus que d'intéressantes expériences de physique. »

Au théâtre de la Monnaie on a représenté pour la première fois en langue française, et en se servant de l'habile adaptation que M. Jean Marnold fit du poème allemand de Wolfzogen, *le Feu de la Saint-Jean*, du compositeur Richard Strauss.

Cette première d'une œuvre copieuse, brillante, à la fois primesautière et raffinée, a valu à M. Léon Ponzio, le jeune baryton bien connu des Parisiens, un succès du meilleur aloi pour sa composition vraiment magistrale du maître-rôle, celui du sorcier-poète Conrad.

M. Ponzio y a fait valoir non seulement sa généreuse voix, mais aussi un vrai talent de comédien et une étonnante science musicale.

L'exhumation au Théâtre du Parc de **Ratcliffe**, la romantique gageure dramatique de Henri Heine, a eu ceci de bon qu'elle nous a fourni le plaisir d'entendre une conférence des plus intéressantes et des plus substantielles de Mme Chandler sur le célèbre humouriste.

A quelques jours d'intervalle, le barreau de Bruxelles a perdu deux personnalités éminentes : Jules Lejeune et Eugène Robert.

Memento. — Accusé de réception : *Petits Contes en Sabots*, par M. Louis Delattre (Lebègue, édit. Bruxelles).

Vers le Sphinx, par M. Marcel Angenot ; *A propos d'un Pamphlet*, par le même (Edit. Vromant), — *Sur le laç Moero*, par M. le commandant Morisseau (Bulens).

Les Revues : *La Belgique artistique et littéraire* (mars 1911).—« Impressions Germano-Belges », par Max Hochdorf — « Levana et les Dames de la Douleur », par Mme Stéphanie Chandler.— « Pages agrestes », par M. Désiré, Joseph Debouck. — « Les Neiges d'antan », par M. Gérard Harry. — « Ahasvérus et l'Amour », par M. Jean Laenen.

Le Thyrse (mars 1911). — « Un rival de Massenet », par M. V. Hallut. — « Lettre de Suisse », par M. Hubert Krains.— « Rosny, romancier épique », par M. Prosper-Henry Devos. — Des chroniques signées Rodrigue, Van Welter, Debouck.

Les Visages de la Vie (nº 13, tome III, 1911). — « Chanson », par M. Francis Vielé-Griffin. — « A travers Messine en ruines », par M. Eugène Montfort. — « Entrée de Masues », par M. Edmond Jaloux.

La Société Nouvelle (mars 1911) — « Les Socialistes rationnels », par M. Henri Bonnet. — « La jeune Femme amorale », par Mme Bertha Bertrand Mertens. — « Poèmes », par M. Georges Guérin. — « La Théâtromanie », par M. Léon Legavre. — « Vocation », par M. Georges Rens. — « Perkin Warbeck et Georges Eekhoud », par M. Armand Eggermont.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Richard Peter : *Die jungen Herren ;* Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 6. — Alber H. Rausch : *Flutungen ;* Berlin, Egon Fleischel u. Cº, M. 3. — Robert Raffay *Daemmerstunden ;* Leipzig, Xenien-Verlag, M. 2. — Hanns Fechner : *Die Angel brüder ;* Berlin, F. Fontane u. Cº, M. 4. — Memento.

Die jungen Herren. — A ce roman de la vie viennois M. Richard Peter a mis deux épigraphes, l'une de Gœthe, l'autre d Stendhal. Gœthe a écrit : « Le roman est une épopée subjective, o l'auteur demande la permission de traiter le monde à sa façon. I s'agit donc seulement de savoir s'il possède une façon à lui. Le rest lui sera donné par surcroît. » Et Henry Beyle : « Eh ! Monsieur, u roman est un miroir qui se promène sur une grande route. Tantô il reflète à nos yeux l'azur des cieux, tantôt la fange des bourbier

de la route. — Et l'homme qui porte le miroir dans sa hotte sera sans doute accusé d'être immoral. Son miroir montre la fange et vous accusez le miroir ! Accusez bien plutôt le grand chemin où est le bourbier et plus encore l'inspecteur des routes, qui laisse l'eau croupir et le bourbier se former. »

Ces deux préceptes ont guidé l'auteur dans sa peinture de la vie d'une grande ville. M. Peter est peut-être beaucoup moins spécifiquement « viennois » que ne le serait en face d'un sujet semblable un Arthur Schnitzler ou un Hermann Bahr. Il nous épargne les niaiseries sentimentales des amourettes avec le « *süsses Maedel* », épisode classique et mille fois ressassé qui pourrait nous faire croire que, dans la capitale de la monarchie, les hommes passent leur temps à cultiver des liaisons faciles et toujours heureuses avec des filles du peuple.

Les « jeunes Messieurs » sont de ces types d'intellectuels comme nous les avons rencontrés fréquemment dans nos analyses des romans allemands publiés durant ces dernières années. Assoiffés de connaître, inquiets de vivre, avides de cultiver leur personnalité, ils ne parviennent pas à conquérir cet équilibre entre la pensée et le sentiment, entre les aspirations et les réalisations, sans lequel il n'est point de vie sociale. Ce sont des caractères perpétuellement en gestation. S'ils étaient capables de se satisfaire d'un monde borné à des horizons précis, où les meilleures qualités de leur race pourraient trouver emploi, ils se débarrasseraient de cette inquiétude maladive dont ils souffrent, ils connaîtraient enfin la mesure et peut-être qu'au bout de quelques générations ils finiraient par doter leur pays d'une civilisation qui serait bien à lui. Le goût perpétuel de la nouveauté, on serait tenté de croire que c'est là tout le problème de l'Allemagne moderne. Connaître des sensations rares comme un savant collectionne ses fiches, oh ! que voilà une pauvre philosophie !

C'est pourtant celle aussi des héros inquiets et désemparés que nous a peints M. Richard Peter. Ils se plaignent de ce que leurs pères soient restés de leur province et ils souffrent d'être les fils de pareils pères :

Nés à Vienne, élevés à Vienne, et pourtant sans patrie, une génération de gens repus qui n'ont plus besoin de luttes pour leur pain quotidien. Nos pères ambitieux nous l'ont gagnée et ils ont ajouté le beurre pour mettre ce pain en tartines. Ils se sont échinés à conquérir pour nous de la fortune, des relations et des protections. Mais c'est tout. Ils nous ont mis au monde pour faire de nous une génération qui possède assez de temps et d'argent pour cultiver son âme. Mais, pour nos âmes, ils n'ont rien su faire, absolument rien, car ils ne s'y fussent point entendus. Nos âmes errent maintenant sans patrie, dans des cultures étrangères, elles y aspirent et elles ont froid...

Nos âmes sont en quelque sorte le reste que laisse le compte si avantageusement établi de nos pères. Elles forment une île au milieu de la véné-

rable ville impériale et, là où chaque pavé possède son histoire, elles ressemblent à ces agglomérations américaines qui s'élèvent et poussent comme des champignons — sans histoire, sans passé, sans soutien.

Que feront à Vienne ces petits messieurs qui ne savent que faire de leur âme, et qui, répétons-le, pourraient tout aussi bien transporter leurs investigations à Berlin? M. Richard Peter nous décrit minutieusement leurs aventures.

Hanns Joachim Waldaus et Walter Gruber, parmi d'autres compagnons de jeunesse qui tous se sont connus sur les bancs du lycée, sont proprement les héros de ce roman. Très doués tous les deux, victimes d'une imagination sans frein, leurs destinées bifurquent, l'un trouvant à se satisfaire d'une vie simple, après mille entreprises aventureuses, tandis que l'autre, après s'être dépensé dans l'art aussi bien que dans le vice, sombre dans le néant.

Poète et compositeur, Hanns Joachim Waldaus acquiert très jeune une jolie renommée de salon. Ses aventures amoureuses ne se comptent plus quand, dans une sorte de sanatorium où il va reposer ses nerfs, il rencontre la comtesse Elsa Limanovska, dont il entreprendra la conquête. Le mari, de noblesse internationale, entretient à Monte-Carlo une chanteuse, également internationale. Pour le jeune Waldaus, Elsa réalise tout l'idéal d'amour et de pureté. Cette charmante amoureuse, déjà mère de trois enfants, quand il l'a initiée aux agréments d'un amour un peu pervers, le lasse vite et, naturellement, il s'éprend de la chanteuse, maîtresse du mari. Pour conquérir Kitty Duval, il renonce à la noblesse de son art, compose une opérette qui lui rapportera des millions, mais ne lui donnera pas le bonheur. Il est maintenant l'auteur adulé des *P'tits cochons*, « l'Oscar Wilde de l'opérette ». Kitty cependant ne veut pas de lui, et le renvoie à la comtesse Limanovska. Il erre pendant quelques années, sans pouvoir trouver un placement pour son âme inutile, et finit par sombrer dans la morphine.

L'idéaliste Walter Gruber est le fils d'un fabricant de canons qui pourrait tranquillement continuer l'industrie paternelle, mais qui préfère s'adonner corps et âme à des œuvres sociales. Il fonde une vaste institution destinée à régénérer le prolétariat, où des comités et sous-comités permettent d'occuper l'oisiveté de ses amis des deux sexes. D'habiles prêtres s'insinuent dans son œuvre, la détournent de son but et l'en évincent. Malade et dégoûté, il guérit par l'amour pur que lui voue une sœur de charité rencontrée là et dont il fera la compagne de sa vie.

Ce grave roman à thèse est d'une lecture fort amusante, car il nous initie à tous les détails de la vie viennoise, soirées mondaines, cénacles littéraires, cafés et cafés-concerts, bals travestis et mauvais lieux de tous genres.

Quelques détails sont assez osés. On ne lit pas sans étonnement une scène où la comtesse Limanovska, exaspérée de volupté, vient à l'un de ses rendez-vous munie d'un paquet de verges. Et l'auteur ajoute gravement : « Le flagellantisme était la dernière mode importée de Paris, pour les dames de distinction. » Cela est écrit dans le pays où sévissait Sacher-Masoch, dont la médiocre littérature acquit quelque renom, précisément parce qu'il apportait à une race incapable de volupté pure un piment que nous autres vieux civilisés, jugeons assez ridicule.

Mais n'insistons pas trop sur les défauts d'un livre écrit avec talent et qui constitue, pour l'étude du germanisme actuel, un document de premier ordre.

Flutungen. — Un jeune poète, qui lui n'est assoiffé que de délicatesse et de sensations mineures, M. Albert H. Rausch, nous donne son premier recueil de contes, *Fluctuations*. Ce sont des pages de demi-teintes et de rêves. Les descriptions ne sont que des motifs pour peindre des états d'âme. L'Italie, le midi de la France, Montmartre (encore !) ont servi de cadre à ces charmantes préciosités. Nous pensons à ces *Songes* trop oubliés, où Poictevin mettait son goût de la grisaille, ou encore aux premiers contes de M. Henri de Régnier, tant l'art de M. Rausch nous paraît être l'expression tardive d'une civilisation vieillie. Tous ces petits motifs sont composés avec beaucoup de goût dans une langue extrêmement simple.

Dæmmerstunde. — Une nouvelle de 130 pages nous raconte les amours tragiques d'André Andersen et d'une jeune comédienne, Eva Rain. C'est l'œuvre de début d'un écrivain munichois, M. Robert Raffay, qui se présente avec de fort belles qualités de style et un goût très vif des investigations psychologiques. On peut discuter le caractère du héros, hésitant et lâche devant la vie, et qui ne sait pas profiter du bonheur au moment où il vient à lui ; on peut trouver quelque peu compliquée cette nature de femme, parfaite camarade et cruelle amante, mais l'un et l'autre nous intéressent à cause de ce qu'ils ont de trouble et de mystérieux. Les conversations tendres et tout amicales aux « heures crépusculaires », voilà ce dont eût dû se satisfaire le trop compliqué André Andersen. Mais il lui fallait moins et mieux que cela et, comme il n'était pas fait pour les bonheurs trop grands, il n'avait plus qu'à s'en aller.

Die Angelbrüder. — M. Hanns Fechner est peintre et, d'un séjour prolongé dans les Alpes bernoises, il nous a rapporté 16 beaux dessins, paysages et types d'habitants, dont il illustre un roman qu'il a écrit lui-même à la gloire de ces belles régions. C'est de la bonne littérature allemande, telle qu'on l'aimait autrefois, avec de l'humour, de la naïveté et une jolie fraîcheur de sentiments. Une colonie de peintres vit parmi les frustes habitants du village, participe aux par-

ties de pêche et se fait raconter des histoires. Des idylles se nouent qui se poursuivent au clair de lune, et qui n'ont rien de compliqué. C'est toute la santé de la belle nature que l'auteur est parvenu à rendre dans un récit très coloré.

Memento. — *Hochland* (avril) consacre un article de tête fort bien documenté au mouvement du « Sillon » que l'auteur, M. Hermann Platz, connaît à fond et dont il nous montre le développement historique et les tendances. M.M. Ettlinger étudie l'œuvre de Fritz von Uhde, dont nous avons annoncé la mort, en tant que « peintre d'enfants ». De fort belles reproductions accompagnent le texte.

Deutsche Kunst und Dekoration (avril) contient une fort bonne étude de M. Emile Utitz « sur la valeur de l'Art ». Des reproductions de très curieux « dessus de porte » de M. Ernest Kropp l'accompagnent. M. Wilhelm Michel présente le peintre animalier Heinrich von Zügel.

Dans *Œsterreichische Rundschau* (1er avril), M. Walther Eggert Windegg fait paraître un essai sur Beaumarchais. M. H. Swoboda étudie, dans le même fascicule, « le génie chez la femme » en montrant que ces deux termes ne sont pas des contradictions.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Arnold Bennett : *The Card*, 6 s , Methuen. — H.-G. Wells : *The New Machiavelli*, 6 s., John Lane. — Maurice Hewlett : *Brazenhead the Great*, 6 s., Smith Elder. — John Galsworthy : *The Patrician*, 6 s., Heinemann. — Violet Hunt : *Tales of the Uneasy*, 6 s., Heinemann. — E. F. Benson : *Account Rendered*, 6 s., Heinemann. — Memento.

L'œuvre de Mr Arnold Bennett prend des proportions considérables. A l'heure actuelle, son nom figure sur la couverture de plus de trente volumes, de genres très divers et tous intéressants : il en est plusieurs qui comptent parmi les plus importants entre les ouvrages d'imagination publiés en ces dernières années, et l'on peut dire même, sans risquer d'être taxé d'exagération, que Mr Arnold Bennett, avec *The Old Wive's Tale* et *Clayhanger*, a pris place au premier rang des romanciers contemporains. En rendant compte de *Clayhanger*, nous annoncions que ce volume était le premier d'une trilogie dont les lecteurs attendraient la suite avec impatience, mais il ne s'agit pas aujourd'hui de cette suite. Avec **The Card**, Mr Bennett nous ramène encore à ses « Five Towns », et, dans ce décor familier, il place un certain nombre de personnages caricaturés plutôt que dépeints, et qui n'en sont que plus réels et plus vivants. Il semble que jamais encore Mr Bennett n'ait été aussi maître de ses moyens que dans cette amusante pochade. Sa caricature ne défigure pas ; les traits essentiels sont adroitement forcés et quelques détails choisis avec soin les rehaussent. Malgré une cascade d'aventures drôlatiques et d'incidents extravagants, la carrière d'Edward Henry Machin, le

populaire « Denry », se déroule sans qu'on la trouve invraisemblable, et même quand les événements tournent à la farce, ils conservent un tel sérieux qu'on admet sans discussion leur réalité historique. C'est un des récits les plus séduisants qu'ait écrits Mr Bennett et il peut servir d'introduction aux œuvres de plus grande portée pour les lecteurs qui voudraient connaître ce remarquable écrivain.

§

Nous avons constaté avec plaisir que la presse française rend compte à présent de chacune des œuvres nouvelles de Mr H.-G. Wells, dès qu'elles paraissent en anglais. Nous nous en réjouissons, car n'est-ce pas un peu notre œuvre si Wells est à ce point naturalisé en France que des quotidiens, qui ne s'occupent jamais d'ouvrages étrangers, ont consacré au dernier roman de notre auteur, **The New Machiavelli**, d'importantes analyses ? Il suffit d'enregistrer cette preuve qu'il a fallu près de quinze ans d'efforts pour faire admettre l'originalité du génial auteur des *Anticipations*, et nous nous dispenserons d'examiner longuement l'œuvre la plus récente de Wells. D'ailleurs, il y faudrait donner plus d'espace que cette chronique ne nous en accorde. La version française est en préparation et les lecteurs jugeront pour eux-mêmes de la valeur de l'œuvre et de la maîtrise de l'auteur. *The New Machiavelli* aborde des questions considérées comme scabreuses en Angleterre. Il se trouve dans ce roman des situations « objectionables », non pas du fait qu'elles seraient inventées par l'auteur et qu'on n'en trouverait pas d'exemple dans la réalité, bien au contraire, mais simplement parce que ce sont là des sujets dont il ne faut jamais parler. Diverses bibliothèques ont boycotté le *Nouveau Machiavel*, après, du reste, que divers éditeurs timorés avaient refusé de publier ce livre trop audacieux.

§

A la fin du XIV^e^ et au commencement du XV^e^ siècle, il y eut en Italie et en France quelques condottieri de grand renom, qui, partis souvent de situations très inférieures, parvenaient, après de romanesques aventures de sang et d'amour, à la fortune. A la pointe de l'épée, avec un courage indomptable, ils se faisaient les arbitres des destinées des princes et des peuples. **Brazenhead the Great** est un de ces types admirablement dessiné par Mr Maurice Hewlett; ses aventures, ses combats et ses amours sont contés avec un charme incomparable. C'est là, non plus la biographie d'un aventurier de haute allure, mais une sorte de poème épique où chaque chant est plus empoignant et plus héroïque que les précédents. Ceux qui ont lu *Richard Yea and Nay* savent comment Mr Hewlett est capable de tracer ces fresques héroïques, avec une richesse verbale extraordinaire et une exactitude historique impeccable. Les lecteurs français

pourront se reporter aux *Amours Charmantes et Cruelles*, que nous traduisîmes jadis, et que les gens de goût considérèrent comme un régal des plus délicats et des plus savoureux.

§

C'est l'histoire d'un double sacrifice que raconte Mr John Galsworthy dans **The Patrician**, et il éclaire du même coup la force des institutions héréditaires et des traditions de l'Angleterre. Quatre personnages occupent la scène et ils sont tous de typiques personnalités : Lord Miltoun aime Audrey Noel, mais il sacrifie son amour à sa carrière, à son avenir, aux préjugés de sa caste sociale, car Audrey Noel est la femme séparée d'un clergyman ; il a des convictions absolues sur la sainteté et l'indissolubilité du mariage, et il ne peut admettre un divorce. Un tel homme est incapable naturellement de composer avec sa conscience, et de s'arrêter à un compromis facile : poursuivre sa carrière politique et avoir une liaison secrète avec Audrey. Pour gouverner les autres, pour assumer les responsabilités du gouvernement, il faut qu'il n'y ait point dans sa vie la moindre tache. Voilà donc les deux passions en conflit : son amour profond et vivace pour Audrey et sa très noble ambition de servir son pays selon les traditions de sa race et de remplir le but assigné à son existence par ce fait qu'il est un patricien. Dans l'histoire parallèle, c'est la sœur du lord, lady Barbara, qui éprouve une inclination toute puissante pour Charles Courtier ; mais du point de vue de sa classe, encore, elle ne peut l'épouser, car elle doit se soumettre à la rigide discipline de sa famille. L'auteur fait accepter sans répugnance cette immolation, tant les caractères sont parfaitement présentés, tant ils sont construits conformes à la réalité, et selon le thème adopté par l'auteur que « le caractère crée la destinée ». C'est encore un beau livre que donne cette fois Mr Galsworthy, un livre puissant aussi par lequel son talent s'affirme davantage.

§

Avec ses précédents romans, *The Wife of Altamont* et *White Rose of Weary Leaf*, Miss Violet Hunt avait donné la preuve d'un talent singulièrement viril et sûr de soi. On trouve la même maturité calme dans ces **Tales of the Uneasy**, ces récits étranges que l'auteur a rassemblés sous ce titre qui exprime bien l'impression d'inquiétude, d'angoisse presque, que l'on garde à la conclusion de chacune de ces nouvelles. Le trait le plus curieux, en chacune d'elles, c'est cet élément mystérieux qui s'y mêle, et qui, par contraste avec le réalisme du décor, des événements et des personnages, produit un effet des plus bizarres, comme certaines nouvelles de Poe, de Villiers, de Kipling ou de Wells. Miss Violet Hunt semble avoir trouvé

le secret de ce genre difficile et elle s'en sert de main de maître, et d'une façon nouvelle en même temps, ou tout au moins nettement différente de l'emploi qu'en ont fait des prédécesseurs. La nouvelle intitulée *The Coach* est typique à ce point de vue. Sans doute, il y a quelque chose d'*uneasy* dans tout cela, et fort heureusement, pour quiconque est las du trop facile et du banal sous lequel nous sommes perpétuellement submergés. Le livre de Miss Violet Hunt a au moins ce caractère de puissance et d'originalité qui révèle les écrivains de race, et qui les fait admirer.

§

Jusqu'ici, les romanciers dont nous venons de parler ont su développer leur talent, le former, le façonner, lui donner son plein épanouissement. Parti de fantaisies habiles, Mr Bennett est parvenu à écrire des œuvres de valeur littéraire durable, et il en est de même pour Mr Galsworthy ; mais il faut reconnaître que c'est tout le contraire avec Mr E. F. Benson. Il a écrit jadis quelques romans qui permettaient d'espérer des œuvres intéressantes; il avait des qualités de finesse et de brillant qu'il aurait pu développer, mais chacune de ses œuvres subséquentes fut une désillusion. **Account Rendered** n'échappe pas à ce jugement. C'est une histoire agréable, mais les personnages en sont singulièrement agaçants — presque autant que les fantoches dont Mrs Humphry Ward tire les ficelles usées. Ces gens du monde, bien élevés, deviennent intolérables quand on nous dépeint trop complaisamment leurs existences vides, leurs conventions tyranniques et leur manque de scrupules, d'autant plus que le tableau n'est pas très exact, somme toute. Cette petite gouvernante pauvre qui devient une héritière et qu'une mère décide par un mensonge à épouser son fils aurait pu être intéressante dans un autre milieu, et l'on garde rancune à Mr E. F. Benson de l'avoir traitée avec une telle négligence.

Memento. — Depuis qu'elle a changé de direction *The Academy* a repris sa place parmi les grandes revues hebdomadaires, à côté de *The Athenæum*, du *Spectator*, de la *Saturday Review*. Il faut s'en réjouir et en féliciter le présent directeur, Mr Cecil Cowper ; la tâche est particulièrement difficile de revivifier une publication dont la destinée est compromise : Mr Cowper y a réussi et *The Academy* a repris une variété et un intérêt qui ne laissent rien à désirer. Ce qui est mieux encore, c'est que les comptes rendus critiques et les articles y sont singulièrement indépendants et que les collaborateurs y combattent pour la bonne cause, pour la cause de l'art, la défense des belles-lettres. Comment ne suivrait-on pas un directeur qui donne l'exemple ? Dans le numéro du 1er avril, par exemple, Mr Cecil Cowper publie une appréciation des plus sensées, une évaluation des plus justes d'un industriel littéraire comme ce prétendu romancier Phillips Oppenheim, qu'on a voulu nous présenter en France sous l'aspect

d'un auteur intéressant. Nous conseillons fort la lecture de ce judicieux et spirituel article à ceux de nos confrères qui s'imaginent que la littérature anglaise actuelle compte parmi ses représentants les plus fameux : Marie Corelli, Conan Doyle, Fergus Hume, Hornung ou tels autres feuilletonnistes. Signalons aussi que *The Academy* publie sur le mouvement littéraire français des chroniques, signées Marc Logé, qui sont remarquablement averties et dénotent une culture française des plus étendues, une connaissance très exacte de la valeur relative des auteurs et des œuvres chez nous, à l'heure actuelle.

Parmi les revues littéraires mensuelles, il n'en est pas de plus intéressantes, en Angleterre, que *The English Review*, qui poursuit son succès sous l'habile direction de Mr Austin Harrison. Il n'est pas de sommaires plus variés et d'une actualité mieux suivie. Dans le dernier numéro, on lit un court dialogue : « The King of the Jews », par Frank Harris, d'une intensité poignante. Dans le prochain numéro, celui du 1er mai, on pourra lire un magnifique essai de Maurice Maeterlinck sur *La Mort*.

La collection Tauchnitz vient de publier *The Patrician*, de Mr John Galsworthy, et *The New Machiavelli* (2 volumes), de Mr H.-G. Wells, dont nous rendons compte plus haut, et les amateurs de romans sans prétentions y trouveront *I will repay* et *The Scarlet Pimpernel*, par la Baroness Orczy, et *The Camera Fiend*, par Mr E. W. Hornung.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le Lyrisme portugais. — Coimbre. — Antonio Arroyo : *O Canto coral e a sua função social* ; França Amado, Coimbre. — Theophilo Braga : *Cancioneiro popular portuguez* ; J. Rodrigues, Lisbonne. — Affonso Lopes Vieira : *Canções do vento e do sol* ; « A Editora », Lisbonne. — Augusto Gil : *Luar de Janeiro* ; Lisbonne. — Augusto Gil : *O Canto da Cigarra* (*Saiguas as mulheres* ; Lisbonne. — Eugenio de Castro : *O Filho prodigo*, poème biblique ; Magalhaës e Moniz, Porto. — **Memento.**

Au cours de fort éloquentes réflexions sur la littérature, Emile Verhaeren insistait récemment sur le caractère spécifique du lyrisme de son pays, et marquait en même temps d'un trait comparatif l'expression poétique des grands peuples. Aux Anglo-Saxons la pureté lyrique, aux Allemands la profondeur sentimentale, aux Français la souple délicatesse, aux Belges la force rouge, significative d'action véhémente.

Y aurait-il inconvenance à suggérer un rapprochement ? Entre le Portugal et la Belgique, il n'y a pas que des ressemblances d'exiguité territoriale. Sans parler d'anciens rapports commerciaux et autres qui touchent à l'histoire de la Peinture, il y a parallélisme de revendications dans le domaine de l'art. De fait, pour nous en tenir à la poésie, il y a un **Lyrisme portugais**, de plus en plus particularisé, malgré les influences ; il se caractérise nettement par une certaine religiosité sentimentale, un mysticisme naturiste et bucolique, que l'Espagne ignore totalement, et dont la suavité fait songer à

la grâce bretonne, à la fraîche musicalité des « lakistes » anglais. De par Verhaeren, il y a un lyrisme belge ; de par Camoens, il y a un Portugal rétif à toute annexion.

L'honneur de la nouvelle génération poétique lusitanienne est d'avoir, chacun suivant sa nature, mis en relief les caractéristiques en quelque sorte raciques de la poésie nationale, pour l'expression d'idées modernes et, renonçant délibérément aux illusoires amplifications sur des thèmes étrangers aussi bien qu'aux plates élégies, de s'être affirmée Portugaise, sans inutile archaïsme, mais aussi sans vaines larmes.

L'harmonieuse suavité du paysage de **Coïmbre**, l'ordonnance méditative des lignes de la vieille cité universitaire, l'ampleur religieuse de ses horizons, la caresse aquatique du Mondego flânant paresseusement entre les berges fleuries, tout ce décor séculaire de songe et d'austérité mêlés organisa, depuis les origines, dans la sensibilité des poètes qui vinrent rimer là leurs premiers rêves, l'essentiel du lyrisme lusitanien.

Là subsiste la tradition pure ; de là sont partis tous les mouvements novateurs et, à l'heure où il est question de tout refondre, à l'heure où l'on parle même de démembrer la vieille Université, accusée, non sans graves raisons, d'être une fabrique anachronique de déformation cérébrale, tous les artistes se tournent avec attendrissement vers la cité-mère et, fût-ce à titre presque uniquement décoratif, réclament sa sauvegarde. Il faut que les poètes puissent toujours revenir en ce paysage grandiose reprendre contact avec les grandes âmes du passé portugais.

Dans une remarquable conférence sur le **Chant Choral et sa fonction sociale**, prononcée à propos de la résurrection de *l'Orphéon de Coïmbre*, M. Antoine Arroyo termines on apologie très justifiée de la chanson populaire et de la musique en général par cet hommage rendu au paysage lumineux de la cité universitaire :

Dans l'atmosphère de cette région de Coïmbre, tous les rythmes vitaux semblent s'affiner de manière plus sensible, toutes les courbes structurales se cadencent comme si elles procédaient d'une éternelle extase, pleine de sérénité joviale et de grâce infinie.

Dans le champ le plus rutilant du blason de l'Université s'est inscrit tout ce que produit l'âme portugaise de plus noblement rythmé : de Camoëns à Anthero de Quental, Eça de Queiroz, João de Deus, Guerra Junqueiro. Fialho d'Almeida se transforme et s'attendrit au contact de cette ambiance doucement lumineuse. Coïmbre, en outre, est la ville portugaise la plus intéressante dans le domaine de l'art architectonique ; ses chansons populaires, de même que la petite cruche de ses paysannes, sont les plus gracieuses et les plus joliment cadencées de tout le pays.

Pour notre part, la contemplation du paysage de Coïmbre fit jail-

lir en nous clairement l'explication des sympathies qui nous portèrent de longue date à goûter les plus hautes manifestations du lyrisme portugais. La nationalité lusitanienne puise là sa force de résistance et presque sa raison d'être.

A coup sûr, Théophile Braga manifesta une divination supérieure lorsque, dès 1867, il insistait sur les liens étroits qui rattachent organiquement l'œuvre des grands lyriques nationaux aux créations populaires, dans le sentiment et dans la forme. Il concevait en même temps le réveil de la nationalité sous les espèces d'une fécondation du sentiment racique par l'esprit moderne. Ainsi a-t-il pu devenir tout à la fois l'apôtre du *lyrisme* et le pionnier de la démocratie. A Coïmbre il assembla, voilà bientôt quarante-cinq ans, les matériaux du **Cancioneiro populaire portugais**, qu'il réédite aujourd'hui en l'augmentant, et l'auguste ferveur patriotique, dont s'auréole le visage de l'illustre vieillard s'apparie tout à la fois à la lumière des horizons de Coïmbre et à l'accent traditionnel des *quadras*, des *trovas*, des *seguedillhas* folkloristiques.

Le peuple ingénu sait d'instinct, dit Affonso Lopes Veira, que la poésie des mots n'est complète et vivante que lorsque la musique et le geste la viennent féconder.

Sans l'étude structurale de la poésie populaire, dans son caractère et dans ses formes versifiantes, il est impossible de comprendre l'art des Bernardim Ribeiro, Christovam Falcão, Camoens, João de Deus. De l'épiphonème initial, que le peuple appelle *pé de cantiga* et qui jaillit du rythme du travail, de la marche ou de la danse, naît la *copla*, la *parelha* ou distique. Par antithèse ou par comparaison, le premier distique engendre le second et s'y rattache par la rime ou l'assonance. Ainsi créée la *quadra* organise la *cantilène*, le *fado*, la *romance*, la *trova*. Elle se complète de la *seguedillha* pour former la *Canção* musicalement tri-strophique. La *parelha*, en effet, peut se laisser accompagner d'un vers répété au refrain; elle forme alors le *terceto* et aussi la *seguedillha*.

L'amour et la mer sont les thèmes favoris de la poésie populaire portugaise, toujours imprégnée de nostalgie un peu sensuelle, mais si douce! Une *cantiga* peut enfermer parfois un drame entier avec toutes les scènes qu'il comporte.

Le *Cancioneiro* d'amour portugais reflète, dit Théophilo Braga, les deux époques de l'année : l'Entrée de l'Été et celle de l'Hiver; c'est une floraison morale et psychique, en relation avec le milieu naturel des saisons et de la vie à l'air libre.

Rien de plus naturel.

Les travaux et les déceptions qui enveloppent l'existence, ajoute ailleurs

l'illustre savant, loin de décourager ce peuple, le portent à chercher l'équilibre dans une occupation active.

Sa religiosité n'est pas subjective ou mystique ; elle s'extériorise en fêtes, en pèlerinages. Il y a en Portugal quelque chose de païen. En un mot, si le Portugais est catholique, il l'est fortuitement : l'âme portugaise est panthéiste.

Investigateur subtil du passé de sa race, artiste et homme de goût doué d'une sensibilité particulièrement avivée d'amour largement humain, l'un des poètes les plus en vue de la nouvelle génération, Affonso Lopes Vieira, dont nous avons signalé ici les œuvres caractéristiques : *Air libre*, *le Pain et les Roses*, etc., a su joindre, en soninspiration éprise de simplicité, de grâce et de lumière, l'innéité d'un spinozisme généreux et l'idéalisme d'un enseignement d'art très moderne au sentiment lyrique traditionnel. La grâce de rythmes toujours issue directement de l'émotion pure, le dessin mélodique de strophes où la *redondilha* se marie spontanément au décasyllabe, la ferveur sympathique d'une pensée que vient vivifier l'esprit de saint-François d'Assise et qui proclame l'excellence du salut individuel par la bonté, un souci permanent d'ordre et de lumière que suavise le sourire attendri d'une discrète ironie rehaussée de charité pure, l'élan religieux d'un cœur communial assez averti de scepticisme pour préférer à l'égoïste satisfaction d'une supériorité factice les saintes joies du don perpétuel de soi-même, telles sont les caractéristiques de tempérament poétique d'Affonso Lopes Vieira, qui publie aujourd'hui les **Chansons du Vent et du Soleil**. Ici nulle enflure, nulle veine prédication. Impressionniste à la façon de Francis Jammes, musicien comme Tristan Klingsor ou Vielé-Griffin, le poète se dispense de tout ce qui ne concourt pas à l'émotion. Il suggère l'essentiel par les harmonieux prestiges du concret, et c'est par les magies païennes de la beauté qu'il se flatte d'éveiller les fraternités assoupies. Chacun de ses recueils successifs est un chant de son Epopée de la Sympathie, qu'il veut simple et claire comme l'eau des sources et l'azur du ciel.

Pour cet homme aux yeux bleus et doux, aux cheveux sombres, à la bouche à la fois volontaire et frémissante, le moindre geste de bonté vaut mieux que tous les dogmes, que tous les pouvoirs constitués. Sa poésie descend directement de celle du roi Dom Diniz, qu'il considère comme le premier grand poète portugais, et qui manifeste l'influence de la tendresse franciscaine incarnée dans la légende de la sainte Reine aux roses miraculeuses. *Les Chansons du Vent et du Soleil* développent lyriquement l'évangile esthétique qui, sous le titre d'*Amours de saint François d'Assise*, terminait *le Pain et les Roses*. Telles pièces, comme *les Fleurs et le Potager*, *Pauvres*, *Tra-*

ces de pas dans la nuit, *Donner*, s'apparient au *Livre d'amour* de Charles Vildrac; telles autres, comme *les Chansons de la Mer et de la Plage*, mêlent un accent de folklore à des impressions personnelles. *Le Bœuf à la Noria* évoque la pesanteur des interminables tâches nécessaires. Les *Cantigas d'amour* reprennent des thèmes anciens et les rajeunissent de songe moderne. Quant aux *Douze chansons de l'année*, l'auteur y a dépensé des trésors de musique que nulle langue, hormis la sienne, ne saurait rendre. A ce titre, *le Chant du merle*, *Neuvaines*, *le Chant de la tourterelle*, *le Sommeil* sont de purs joyaux d'art. Affonso Lopes Vieira possède toutes les qualités d'un maître; d'autres peuvent avoir plus de spontanéité lyrique, plus d'abondance éloquente; nul ne le dépasse, à l'heure actuelle, en terre portugaise, pour la grâce souveraine du rythme, pour la pureté de l'expression et pour l'équilibre parfait qui règle les rapports de son cœur généreux et de son esprit volontaire.

Simplicité, limpidité, rappels de folklore, telles sont les qualités qui ont fait la haute renommée d'Auguste Gil, à l'apparition de son **Clair de lune de janvier**.

C'est dans son propre cœur que le poète cueille les fleurs parfumées qu'il nous offre. Par là même il se différencie des autres poètes de sa génération, davantage épris d'idées que de sentiment pur.

Plus inquiet pourtant qu'élégiaque, il sait donner à l'amour portugais son expression la plus chaste et la plus passionnée tout à la fois. Ses vers, auréolés de tendresse un peu désillusionnée, s'imprègnent de bonté profonde. Augusto Gil est passé maître dans la *quadra* et nul, à l'heure actuelle, ne continue plus directement João de Deus. Son nouveau recueil **Chant de la Cigale** (*satires sur les femmes*) s'illustre de fantaisie délicate, dont les arabesques parfois tourmentées ne laissent pas toujours deviner assez vigoureusement l'arrière-fonds passionné; mais le caractère de cette poésie alerte, ailée, chatoyante est tellement péninsulaire qu'on ne la peut comparer à rien, si ce n'est à quelques pièces provençales. C'est qu'Augusto Gil ne possède pas seulement l'imagination lyrique, il a également de l'esprit, à la façon de Cervantès. C'est du songe amoureux transmué en sourire sarcastique au choc de la réalité, et ce sarcasme est encore de l'attendrissement. A ce propos, tout le triptyque *la Vertu*, *l'Amour*, *le Mariage et la famille* serait à citer.

Ainsi, la jeune poésie lusitanienne s'affirme soucieuse de folklore; ainsi le nationalisme esthétique contemporain a pu renouer la tradition du lyrisme subjectif à la faveur du Symbolisme inauguré par Eugenio de Castro et préparé par Cesario Verde, Junqueiro, Gomes Leal. Le poète de *Sylva*, devenu depuis lors le très impeccable auteur de *l'Anneau de Polycrate*, était tout à la fois très proche de João de Deus et de l'inspiration populaire. Eugenio de Castro est

maintenant un classique, au plus pur sens du mot. Son dernier poème, **l'Enfant prodigue** est une merveille de beauté gracieuse et bien équilibrée ; il a l'éclat de ces broderies d'or, la sûreté d'exécution de ces vases précieux qui constituent le trésor de la Sé de Coïmbre, contigu à l'habitation du poète. La douce figure de Sebia, la fiancée, est une création bien portugaise, et l'ensemble fait songer aux *Idylles du Roi* de Tennyson, dans une tonalité plus lumineuse et, pour tout dire, plus hellénique.

Toute la signification philosophique de l'œuvre est incluse en ces deux vers :

> Mon fils s'en est allé d'ici par la main de l'Orgueil ;
> Purifié il revient par la main de l'Amour.

Memento. — Le roman de Manuel da Silva Gayo, *Torturados*, s'annonce comme un chef-d'œuvre. Il faut lire également *Figuras de barro* de Julio Brandão, *Autobiographia e cartas* du regretté Trindade Coelho, *Maranos*, poème par Teixeira de Paschoaes, *Auto das quatro Estaçoès*, par A. Corrêa d'Oliveira.

Limia, de Viana do Castelo, publie de beaux vers d'Antonio Patricio : *la Figure de Proue* et *A Aguia*, de Porto, un fragment caractéristique du poème de T. de Paschoaes.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Jéronim Jassinsky, Wladimir Korolenko et Eugène Tchirikoff.

Sur les trois jubilés littéraires qui ont agité pendant le dernier mois notre République des Lettres, deux sont déjà du domaine du passé : ceux de Jassinsky et de Korolenko.

Jassinsky, complètement inconnu à l'étranger, est un des romanciers russes les plus féconds et les plus talentueux. C'est un vétéran des lettres russes ; il travaille sans relâche depuis quarante ans, publiant des contes, nouvelles, romans, rédigeant, comme c'est souvent le cas en Russie, des revues littéraires, et des rubriques spéciales dans les journaux : chroniques, feuilletons, etc. Il est aussi connu sous son vrai nom Jassinsky que sous ses deux pseudonymes célèbres, Maxime Bélinsky et Nézavissimy (Indépendant) : le premier alternait avec son nom, le second paraissait pendant de longues années comme signature sous les Lettres-Chroniques dans l'édition provinciale des *Birjevya-Védomosti*, journal le plus répandu en province et édité à Saint-Pétersbourg par M. Propper. M. Propper, avec M. Souvorine et M. Stassoulévitch, qui vient de mourir, est un des plus intelligents, des plus avisés et des plus heureux directeurs de journaux et revues de notre temps : M. Propper bat le record, publiant trois journaux : *Birjévya Vedomosti*, édition de Saint-

Pétersbourg, édition de province (formats différents), et édition de soir, *seul journal du soir en Russie !* et trois revues *Ogonek*, illustré hebdomadaire, *Novoié-Slovo*, revue mensuelle littéraire dont M. Jassinsky est précisément le rédacteur en chef, et *Santé de famille*, revue mensuelle d'hygiène de médecine populaire, etc. M. Jassinsky est un des piliers de cette maison formidable d'édition, unique en Russie. Et ce fut cette rédaction des *Birjévya Védomosti* qui officieusement prit sur elle de fêter solennellement le quarantième anniversaire de l'activité littéraire de J. Jassinsky. Aucun autre groupement littéraire n'eût pu réussir là, car M. Jassinsky, malgré son talent, était au ban de la famille littéraire russe proprement dite. La raison en est bien simple pour la Russie, et doit être signalée ici.

J. Jassinsky a commencé sa carrière littéraire sous les auspices des idées de progrès, continuant les traditions idéalistes de la littérature russe. Mais dans les moments difficiles de l'histoire russe — le dernier quart du siècle dernier — M. Jassinsky, comme il l'avoua lui-même dans sa réponse au discours jubilaire, sous l'influence des peurs de la vie « tourna... le dos aux idées, tendances et sympathies de sa jeunesse et mit sa plume au service des organes ennemis » à tel point qu'à un certain moment ce fut la Censure elle-même qui l'aurait imposé comme rédacteur responsable à une des publications de Saint-Pétersbourg. La réputation de M. Jassinsky fut atteinte à jamais. Les revues de progrès, qui non seulement forment la quasi unanimité des revues russes, mais concentrent tout ce que la littérature russe contient de vivant, ne parlèrent plus de Jassinsky. Dans les conditions dures de la vie russe, la « trahison », même momentanée, reste comme une tare pour toute la carrière de l'écrivain.

Et lorsque, le 21 janvier, le jubilé fut célébré avec une grande pompe par une fête au Conservatoire d'abord et par un banquet de plusieurs centaines d'écrivains, artistes, savants, académiciens, etc., pas une seule société littéraire, pas un grand journal, soit de Saint-Pétersbourg, soit de province, pas une revue littéraire n'en parla. Et il y eut ce spectacle unique : le jubilé d'un écrivain de beaucoup de réputation passé sous silence par la presque totalité de la presse russe.

§

Le second jubilé n'est pas moins caractéristique pour la Russie, bien que le principal intéressé y ait renoncé. C'est celui de M. Korolenko. Ce jubilé n'est autre chose que le 25e anniversaire du retour de Korolenko de l'exil en Sibérie. La presse a commencé à en parler et différents projets furent émis pour fêter à cette occasion l'auteur célèbre du *Musicien Aveugle*. Mais Korolenko l'ayant appris s'empressa de publier une lettre où il établit la date exacte du retour, laquelle a passé inaperçue il y a un mois, et a renoncé à toute idée

de célébration de cet anniversaire. Le jubilé n'a pas eu lieu, mais les lettres, télégrammes, adresses, etc., arrivent en nombre chez le sympathique écrivain.

§

Le 19 janvier 1886 parut dans un journal de Kazan la nouvelle *le Roux*, d'un jeune étudiant, Eugène Tchirikoff.

Le sort du jeune homme fut décidé. Exclu de l'Université pour cause politique, emprisonné, exilé, Tchirikoff change de prison et de villes, mais demeure homme de lettres, écrivant dans presque tous les grands journaux des provinces du Volga soit comme chroniqueur, soit surtout comme nouvelliste et romancier.

C'est surtout le monde et la vie de la jeunesse russe avec ses rêves, avec ses aspirations, ses joies rares et ses tristesses, ses illusions et ses désillusions, qui font l'objet et le sujet des premières œuvres de Tchirikoff.

Ensuite il élargit son champ d'observation et c'est la vie, toute la vie grise, terne souvent, pittoresque et colorée rarement, de la province russe que Tchirikoff décrit avec une connaissance profonde, avec des images et un humour qui resteront et qui sont déjà connus et notés dans la littérature russe sous le nom de « Tchirikovien ». C'est la tristesse sans désespoir, c'est *le rire* non seulement à *travers les larmes*, mais aussi avec beaucoup de bonté et d'amour pour ceux qui sont ridicules, qui sont gris et ternes sous le ciel poussiéreux de la province.

La carrière de Tchirikoff est des plus suggestives. Au début il travaillait presque inaperçu par la critique parce que travaillant toujours en province et dans les feuilles de province. Ce ne fut que plusieurs années plus tard, après qu'eurent paru les premiers deux volumes de ses nouvelles, que le nom de Tchirikoff, en 1902, paraît sous la plume des coryphées de la critique russe.

Tandis que Gorky, et après lui Andreieff firent leur entrée dans la littérature avec éclat, en triomphateurs, Tchirikoff mit 16 ans avant d'être connu et reconnu par notre grande critique. Et même alors, pour bien souligner que, tout en étant de la grande littérature, il ne venait qu'« après les étoiles de première et de seconde grandeur », on ajoutait : « Son verre est petit, mais il boit dans son verre. » Et l'on continuait à vanter sa connaissance profonde des « mœurs de province », ses « tableaux de la vie de province ». On le disait le chantre du sort des intellectuels russes, de leur *passion* et de leurs malheurs dans la vie russe. Et pour la connaissance des tendances successives, des aspirations alternantes des intellectuels russes, on compare Tchirikoff et on le met à côté du doyen des romanciers russes, Pierre Boborykine. C'est, en effet, le plus grand éloge qu'on

puisse faire à Tchirikoff, car comparer un *jeune* écrivain pour toute une branche d'activité littéraire à un écrivain connu et arrivé à la fin de son œuvre, c'est indiquer et souligner par là même que cet écrivain ira plus loin et grandira davantage : nous verrons tout à l'heure la vérité de cette réflexion. Ici nous avons voulu seulement faire cette observation, à propos des noms que nous venons de citer, que pendant que Gorky et Andreieff, après une période d'éclat et de vogue, subissent une éclipse que je voudrais croire momentanée, leur ami « cadet » Tchirikoff, sans foudre ni tonnerre, continue sa route en découvrant et élargissant de nouveaux horizons, en agrandissant son champ d'activité et en développant son talent et son action sur ses contemporains.

Encore un élément qui entre dans la réputation de Tchirikoff, comme chantre des intellectuels, c'est le monde des exilés, des internés et, en général, de ceux qui ont souffert et souffrent pour leurs convictions politiques et sociales. Ses œuvres sont une véritable épopée de la lutte que ces représentants de la culture européenne et de la civilisation ont à soutenir avec la sauvagerie des mœurs et les us primitifs de la société russe.

Depuis plusieurs années déjà, Tchirikoff s'est adonné en même temps au théâtre, et c'est un de nos auteurs dramatiques les plus en vogue. *La Maison des Kortcheguine* (drame en 4 actes), *les Mystères du Bois* (comédie en 5 actes), etc., etc., lui font un bagage des plus respectables. Mais ce fut le drame *les Juifs* qui le rendit célèbre, comme auteur dramatique. Ce fut pendant une de ses pérégrinations en province (ce n'est que depuis 4 ans que Tchirikoff a le droit d'habiter Saint-Petersbourg) qu'il passa de longs mois dans une ville de l'Ouest, Minsk, où il put étudier la vie, les mœurs et les souffrances de la population juive, victime des célèbres *pogromes*. Le drame présente précisément les péripéties d'un des pogromes qui ont ensanglanté plusieurs villes russes au début du siècle. Dans la pièce, comme dans la vie le pogrome fait des victimes non seulement dans la population juive, mais aussi parmi les chrétiens intellectuels et ouvriers conscients. Il y en a qui reprochent à cette œuvre forte et belle des scènes soi-disant « contraires à l'art ». Mais, de l'avis de tous les critiques, *les Juifs*, de Tchirikoff, est la pièce qui conservera le plus sûrement le nom et la gloire de l'auteur, et restera l'honneur de la littérature dramatique russe de cette époque.

J'ai essayé de présenter Tchirikoff aux lecteurs qui ne le connaissent pas sans avoir encore à en faire une étude d'ensemble, puisqu'il atteint à peine sa pleine maturité. Il ne fait qu'aborder seulement un genre nouveau pour lui, le grand roman. Le premier porte le titre : *l'Enfance*, qui va paraître dans *le Messager d'Europe*. Tchirikoff a encore devant lui toute une carrière littéraire à parcourir. Un de

nos meilleurs critiques littéraires, dans son étude jubilaire sur Eugène Tchirikoff, dit : « En jetant même un regard rapide sur le chemin littéraire fait par notre auteur, le bilan du passé est visible. Dans notre pauvre culture, dans notre atmosphère spirituelle peu stable, avec ses éternels mouvements, avec ses troubles incessants, à l'époque enfin des courants peu sains qui obscurcissaient les esprits même les plus clairs, nous devons hautement apprécier l'écrivain qui éveilla toujours les meilleurs sentiments humains, qui fut toujours au service de la sociabilité, de la culture et du progrès sans jamais avoir fléchi. Eugène Tchirikoff se trouve actuellement dans l'épanouissement de ses forces créatrices. Il est loin d'avoir dit son dernier mot, et nous pouvons en attendre encore beaucoup à l'avenir... »

Je n'ai rien à ajouter à ces lignes, sûr que j'aurai encore souvent l'occasion de parler de Tchirikoff, que toute la République des Lettres sans distinction d'école et de tendance vient de fêter dignement le 2 mars dernier.

Memento. — *Œuvres complètes de Tchirikoff*, éditions du « Znanié » œuvres de Tchirikoff, maison d'Edition Moscovite, 6e édition. *Œuvres nouvelles complètes* de J. Jassinsky, en séries à bon marché à 40, 30 et 20 copecks, éd. de « Troud », Saint-Pétersbourg.

E. SÉMÉNOFF.

LETTRES SCANDINAVES

M. Andersen Nexœ : *Pelle Erobreren, IV*, Pelle le Conquérant, 4e partie, Copenhague, Gyldendal.

J'ai rendu compte à cette place de la troisième partie du vaste roman de M. Martin Andersen Nexœ : **Pelle le conquérant**. C'est une épopée ouvrière, où les scènes et les sentiments intimes alternent avec les grands mouvements collectifs, et s'y mêlent. Pelle est un meneur ardent, sans aucune ambition, qui a le don d'entraîner les foules, et se laisse entraîner lui-même par son enthousiasme. Cette troisième partie se terminait par une grande manifestation pour célébrer la victoire ouvrière inespérée — victoire bien relative, d'ailleurs — que la foi et la ténacité de Pelle avait enfin obtenue. Mais, cette victoire, qui était en même temps un triomphe personnel, Pelle devait la payer cher, et connaissait déjà, en conduisant le cortège de ses camarades à travers la ville, toute l'étendue de son désastre privé. Pendant la longue grève, la misère avait menacé la santé de ses enfants, et sa femme, pour eux, s'était vendue. Et une perquisition faite chez lui avait permis d'étayer une accusation criminelle parfaitement fausse, mais contre laquelle il aurait peine à se défendre.

La quatrième et dernière partie commence quelques années plus

tard, lorsque Pelle sort de prison. Le mouvement ouvrier, auquel l'action de Pelle, autrefois, avait donné un si grand essor, a fait de considérables progrès. Mais il est devenu, ou du moins semble surtout devenu politique, et Pelle, privé de ses droits civiques, ne pourrait s'y mêler, quand même son caractère y conviendrait. La politique ne sera donc que vaguement entrevue : l'auteur, sans exprimer aucun dédain pour cette forme d'action, ne semble pas, toutefois, s'y intéresser particulièrement. Et Pelle, ne pouvant trouver de travail chez les fabricants à cause de son passé, réduit à s'établir savetier chez lui, se trouve pratiquement exclu du mouvement syndical, et confiné dans l'intimité de la vie de famille, qu'il a, jadis, trop négligée.

La femme de Pelle, Ellen, était un peu énigmatique dans le troisième volume, et elle l'était pour Pelle lui-même. Toute dévouée à son mari, et le laissant agir à sa guise, elle ne partageait pourtant pas son intérêt pour la « cause ». Elle se révèle même, et de plus en plus, essentiellement « bourgeoise », c'est-à-dire quelle est très terre-à-terre et avant tout préoccupée des siens et de leur bien-être. Son horizon est très limité. Si, pendant leurs premières années de mariage, Pelle n'avait pas tant vécu au dehors, ou s'il avait été déjà capable d'observer avec la pénétration que les revers et ses études pendant les années de prison lui ont donnée, il aurait sans doute été choqué de voir, chez sa compagne, une si complète indifférence pour ce qui le passionnait. Mais il est changé, il a réfléchi, il observe davantage, il n'a plus, à l'égard de ceux qui le contredisent par leurs idées ou leur manière d'être, l'incompréhension satisfaite des jeunes gens et des hommes sans expérience. Il se reproche de n'avoir pas su concilier son dévouement instinctif à une cause générale et lointaine avec une attention plus immédiate et pratique aux intérêts plus prochains de son intérieur familial, et cela le dispose à mieux apprécier les admirables qualités instinctives de bonté, d'absolu et inlassable dévouement d'Ellen. Il ne s'efforcera pas de la gagner à ses idées, car il se rend compte que ce serait vain, mais il la comprend mieux maintenant, et il l'aime, telle qu'elle est. Une affection plus profonde les unit. Cette idylle nouvelle dans le ménage de Pelle progresse au cours d'une période de lutte pénible contre la misère, et s'épanouit lorsque la vie leur devient meilleure. C'est, dans la grande œuvre épique, un roman intime et charmant, et le personnage d'Ellen est une des créations les plus heureuses de M. Andersen Nexœ.

L'opposition entre le Pelle du troisième volume, pour qui l'idéal est le principe de toute sa conduite, et le Pelle plus réfléchi du quatrième volume, pose un problème fréquemment traité par les écrivains scandinaves, surtout norvégiens. Il semble, dans *Sous le ciel vide*, que l'idéal est un refuge illusoire que se construisent les malheureux: M. Johan Bojer invite ainsi les hommes à regarder sans faiblesse la

réalité nue. Moins pessimiste, Ibsen a toutefois souvent représenté l'idéal comme un but inatteignable, et rappelé brutalement les gens, lui aussi, à la réalité quotidienne. On voit que, non sans analogie avec les deux auteurs norvégiens, et malgré la différence énorme des conceptions, M. Andersen Nexœ, danois, met à son tour en garde contre l'oubli du simple tous-les-jours.

Voilà, dira-t-on, un avis bien superflu, et il conviendrait plutôt d'éveiller les hommes à la conscience de notions supérieures à celle de leurs intérêts immédiats. Car la plupart pèchent plutôt par excès d'égoïsme que par excès de générosité. Leur avantage personnel, compris de la façon la plus étroite, les empêche souvent de défendre leur intérêt mieux entendu, leur intérêt collectif, même lorsqu'ils en ont conscience. Tel est bien aussi l'objet essentiel du livre de M. Andersen Nexœ : développer chez les ouvriers l'esprit de solidarité. Non pas qu'il prêche la solidarité. Il ne prêche à aucun moment. Son ouvrage n'est, à aucun degré, un livre d'édification socialiste. C'est une œuvre littéraire, dont la valeur n'est nullement gâtée par l'esprit de propagande. L'auteur met en scène le monde paysan, le monde ouvrier, parce que c'est ce qu'il connaît le mieux. Il a été ouvrier, il a été paysan, et les milieux paysans et ouvriers ont constamment posé devant lui. Il décrit ce qu'il a vu. Bien des chapitres de son livre, surtout dans le premier et le troisième volume, sont plutôt le récit de ses souvenirs personnels qu'un roman imaginé. Il a, bien entendu, composé son tableau, mais ses intentions n'en ont pas déterminé la composition, qui aurait ainsi été froide et sans vie. Ses idées ne paraissent d'ailleurs pas avoir la précision et la rigidité doctrinale qui auraient pu, par une sorte de déduction, lui dicter un roman de propagande.

Il a fait œuvre vivante, il a créé une foule de personnages très variés et bien vivants, nuancés, changeants, complexes et par moments très simples : en un mot, humains. Et la plupart de ces personnages sont assez nouveaux dans la littérature. Il a su leur donner à la fois la valeur de types généraux et d'individus bien caractérisés. C'est dire que le roman est intéressant par l'analyse psychologique autant que comme étude sociale. Ces deux aspects y sont même presque constamment unis.

Comment donc cet ouvrage, sans rien perdre de ses mérites littéraires, peut-il être, en outre, une œuvre de propagande ? L'auteur l'a écrit pour la classe ouvrière, qu'il représente comme la seule classe utile, puisqu'elle est la seule productive, et pourtant dépouillée des fruits de son travail : cet axiome fondamental sera aisément admis par ceux des lecteurs ouvriers qui n'y ont pas adhéré déjà. Il parle uniquement des ouvriers, comme l'un d'eux, et lorsqu'interviennent parfois des patrons et des bourgeois, il ne les montre que dans une

sorte de lointain assez vague, tels qu'ils peuvent se représenter dans la conscience des ouvriers qui n'ont avec eux rien de commun. Il parle des ouvriers, avec sympathie, cela va sans dire, mais d'une manière réaliste, comme il convient, et sans flatterie : précisément parce qu'il a été l'un d'eux et parce qu'il écrit pour eux avec une sympathie naturelle et telle qu'ils savent l'apprécier, il peut se permettre de ne pas les flatter, de parler librement, parfois même avec une certaine brutalité. Tout cela est bien fait pour que le monde ouvrier, déjà suffisamment éveillé à la conscience de classe, adopte le livre de M. Andersen Nexœ, et « s'y reconnaisse avec joie et fierté », comme il en exprime lui-même l'espoir. Cette joie et cette fierté seront plus efficaces pour inspirer aux lecteurs ouvriers le sentiment de solidarité que n'auraient pu l'être les développements abstraits les plus persuasifs, ou les histoires les plus habilement imaginées pour en démontrer la nécessité pratique.

M. Andersen Nexœ n'a donc pas eu un instant la tentation de composer un ouvrage plus ou moins subtilement didactique, ni même de chanter une ode à la gloire de son héros collectif, la classe ouvrière. Ses convictions étaient trop sincères, trop instinctives en lui, pour qu'il lui fût nécessaire d'accommoder le sujet à leur expression. Elles devaient spontanément imprégner toute l'histoire de Pelle, sans que l'auteur eût besoin de la plier à d'autres convenances que celles d'une œuvre littéraire. Cela n'a pas empêché la critique, en Danemark, de considérer *Pelle le Conquérant* comme un livre gâté par la préoccupation de la thèse à soutenir. Il a bien fallu tout de même reconnaître, et on l'a fait sans marchander les éloges, la richesse d'invention, le réalisme pittoresque qui rappelle Dickens, la finesse psychologique de certaines figures et de quelques situations. Mais, tout en louant presque chaque partie, on refusait d'admettre que le tout formât un ensemble satisfaisant, et l'on relevait certaines invraisemblances que l'auteur aurait commises au bénéfice de ses idées socialistes.

Quelles idées ? Certes, l'auteur est socialiste, ou plutôt socialisant : car il n'est pas membre du parti socialiste, et n'y a, je crois, jamais adhéré. Mais, en dehors de ce cette donnée générale, ses idées n'ont rien de doctrinaire. Il n'est, évidemment, l'homme d'aucun catéchisme social. Déjà, dans le troisième volume, qui est celui où le conflit entre la classe ouvrière et les classes possédantes est présenté sous la forme la plus simple, et, pour ainsi dire, la plus classique, on voit bien que M. Andersen Nexœ est, avant tout, un observateur d'esprit indépendant, un chercheur. Il cherche dans un sens déterminé, sans doute, mais il s'efforce de comprendre, plus qu'il n'est disposé à affirmer. A côté de Pelle, l'agitateur enthousiaste, « meneur » expérimenté déjà, mais à la philosophie un peu jeune, il a

placé Morten, soucieux de voir que les masses négligent trop leur développement intellectuel et moral, et qui considère avec une bienveillance assez scepti que l'action de son ami. Or, ni Pelle, ni Morten n'expriment pleinement, exclusivement, les tendances de l'auteur, qui semble pencher plutôt du côté de Morten dans ce troisième volume, pour se rapprocher davantage de Pelle, dans le quatrième.

Simples nuances, d'ailleurs. Si différents soient-ils, tous les ouvriers présentés dans *Pelle le Conquérant* sont intéressants, sympathiques, par quelque côté, et, pourrait-on dire, ils ont tous raison dans une certaine mesure, même les criminels. Et cela n'est pas sans vérité. Ils sont psychologiquement justifiés, même dans ce qu'ils font de méchant ou de maladroit, parce qu'ils n'ont pas l'initiative sociale, ils n'ont donc pas, au fond, la responsabilité même de leurs méthodes de défense. Mais ce serait là, à mon avis, le défaut de l'ouvrage, défaut sensible surtout dans la seconde partie du quatrième volume. Malgré la vigueur réaliste que montre M. Andersen Nexœ, soit dans l'invention et le récit des faits, soit dans la conception des caractères, son roman est une idylle, tous les gens sont trop naturellement bons et généreux, ou, lorsqu'ils ne le sont pas, leur excuse est trop immédiatement évidente.

Il ne résulte de là, pourtant, aucune impression de fadeur. Bien au contraire, cet optimisme essentiel suggère la possibilité de la régénération sociale vers laquelle s'efforcent Pelle, et Morten, et l'anarchiste Peter Dreyer, et le bourgeois intellectuel Brun : il en est même la condition. Il faut, en outre, que la solidarité nécessaire pour des fins pratiques donne aux ouvriers la conscience de cette bonté native, et qu'elle devienne leur loi. Il faut encore qu'ils acquièrent le sentiment de la responsabilité, qui se développera en eux à mesure qu'ils prendront l'initiative sociale. Telles sont, il me semble, non précisément les conclusions de cette épopée ouvrière, mais du moins les tendances que M. Andersen Nexœ y manifeste. On voit qu'elles ne constituent pas une doctrine économique. Elles sont individualistes, et indiquent surtout les conditions psychologiques nécessaires pour que la classe ouvrière soit apte à jouer le rôle auquel elle se prépare.

P.-G. LA CHESNAIS.

LETTRES TCHÈQUES

Terera Nováková : *Deti cisteho zivota*. Prague, Vilimek. — Arnost Dvorák : *Kral Vaclav IV*. Prague, Nova Edice. — Josef Braun : *Staroceské hrady*. Prague, A.-B. Cerny. — *Prehled Revue*. Prague, Placek. — Le Jubilé de J. Otto.

L'Académie tchèque a couronné récemment un énorme livre de 602 pages, — est-ce un roman, est-ce une tranche d'histoire locale contemporaine ? — où, sous le titre **les Enfants du Pur-**

Esprit. Mme Teuza Nováková décrit les ravages de ce qu'on pourrait appeler la Libre-pensée religieuse, dans une région perdue de la zone forestière ou une et aroma-pauvre, de la frontière tchèco-morave. C'est la permanence de l'esprit hussite, sous une modalité toute actuelle et, bien entendu, toute campagnarde, qui prouit sur un terrain admirablement préparé, et où déjà s'affrontent catholicisme et protestantisme, diverses maladies fort étranges. Et ce sont ces maladies que traite, avec le soin et l'abondance d'une Clara Viebig tchèque, une libre-penseuse tout court, cette fois, à l'impartialité sujette à caution, malgré les apparences, mais douée d'un grand sens de l'observation exacte. La médecine a « Théodore, libre-penseur et garçon charpentier », nous dit assez qu'il s'agit d'une succession de tableaux et portraits d'après nature, tracés avec amour par quelqu'un qui les reconnaîtra et sans doute s'y reconnaîtra.

Pas de héros central. Et c'est bien, puisque le sujet du livre est la désorganisation de tout un pays par la haine et l'anarchie religieuses. Le pays, dont Litomysl est, à quatre heures de voiture, la ville la plus proche, veut bien de la paix religieuse, en même temps que la masse de la lecture y favorise le réveil national. Quelques paysans se arment, tuées à l'esprit de libre examen et surtout de contradiction de leurs ancêtres, y vivent en querelle avec les deux églises s'emparent avec une avidité encore sexuaire, de quoi? Du Vieux-Catholicisme et de toutes les idées extérieures qui, vers 1848, avaient trouvé leur épître en Karel Havlicek. Cloisonnés dans leurs petites villes des mentalités étroites, les gens s'abreuvent à tort et à travers de la pensée non seulement du sarcastique « patriarche », mais aussi bien de Michelet, de Renan, du tchèque Stastny; ils refusent toute obéissance aux uns et s'appellent entre eux *les Enfants du Pur-Esprit* ou bien *les Enfants du Supérieur*, ou bien *ceux qui vivent par l'Esprit et que l'Esprit habite*. Ils appellent leurs femmes « assistantes » et leurs enfants, qu'ils refusent à l'école et qui n'y vont que par le gendarme, « rejetons ». Ils se rassemblent pour « entre-entendre », et bien entendu se disputer, chanter, tomber en extase ou ... dans les bras les uns des autres. Aussi le commun du peuple voit-il en eux tout simplement des *Adamites*. Malheureusement pour les *Enfants du Principe Supérieur*, si sévères dans leurs vues, ils vivent mal et nous donnent du fait de cet entêtement à ne vouloir que « l'Idée » l'horrible de leurs partis-pris, stables chez les uns, évolutifs chez les autres. Les uns et les autres, il va sans dire, ne se pardonnent pas. En revanche, eux-mêmes s'entre-divisent; les uns parcourent les étapes de cette idée inattendue, ou au contraire très logique, à travers l'entre-croisement des systèmes les plus impossibles. Un des prêtres catholiques, lui-même, dans ce milieu très spécial finit par se marier. Quant au pasteur évangélique, il a beau

se démener courageusement, à peine a-t-il extirpé le mal d'un côté que le mal renaît sous une autre forme. Dans la même famille chacun va de son côté, les uns à la messe, les autres au prêche, les autres aux conciliabules des *Festins d'amour :* quelques-unes, à vrai dire, échouent tout simplement dans les lieux de débauche des grandes villes d'Allemagne. Le pasteur, à la fin de l'épopée, car c'est une épopée de la désorganisation et de l'émiettement, laisse tomber les bras : « Toujours la contradiction, toujours l'obstination, tantôt héréditaires, tantôt amenées par le vent de l'étranger. En un tel pays jamais les gens ne cesseront d'être des dissidents. » Et même dans la vie politique et sociale je crains bien que ce ne soit, à tout jamais, le mot de la fin de tout en Bohême. Chacun y est dissident. Et le Tchèque, plus que tout autre, serait-il pas par définition le dissident de soi-même ?

C'est à la fois la force et la faiblesse du livre, du reste quelque peu influencé de Jirasek — non pas d'avoir été *écrit* par une femme, — elles écrivent au contraire souvent d'une façon charmante, particulièrement en Bohême, — mais de ce qu'une femme ait jeté son dévolu sur un tel sujet. Un homme, même slave, n'eût pu résister à la tendance — à la faute — de l'organiser un peu, ou si l'on veut simplement de le composer, de lui donner une unité en dehors de cette unité à rebours, qui, justement me plaît tant, et dont je ne sais vraiment si elle est force ou faiblesse. Un homme, d'autre part, eût pris parti et, à la lumière de sa conviction, les choses eussent conquis un tout autre relief. Il va sans dire qu'il n'y a là, — et c'était la sagesse pour une femme, — ni exposé de doctrines, ni dissertations philosophiques, en dehors du piétinement sur place des héros dans les continuelles redites d'une négation obstinée de la Bible et d'une affirmation péremptoire d'une sorte d'esprit réaliste et humanitaire, au nom duquel se produisent dans ce pays perdu les mêmes effets que dans n'importe quelle secte religieuse. Tout se développe avec un naturel et un inattendu du naturel souvent admirables, un épisode posé, puis un autre. Après quoi ils poussent, chacun dans son sens, ne s'entremêlant que là où il le faut. C'est en somme une œuvre d'entassement bien ordonné. Rien n'y est forcé, poussé à l'absurde, mais tout s'achemine avec lenteur à son développement nécessaire. Il y a là bien deux cents pages, qui intéressent presque exclusivement ceux qui connaissent le caractère tchèque. L'auteur y apparaît telle que ces mères soigneuses et intempérantes, qui aiment à raconter le moindre geste de leur enfant. Et nous nous écrions : « Comme c'est juste ! comme c'est bien ! » Et presque aussitôt : « Mais au nom du ciel, hue donc ! » Cette façon de raconter sans discuter, dans la même clarté diffuse, égale pour chacun, nous ramène tout à fait à la presque impersonnalité des romans de chevalerie et nous éprouvons une

fois de plus ici la justesse de ce « raccourci » où Suares constate que le romans russes — écrivons slaves — « sont les poèmes épiques des modernes ». Celui-ci est intéressant à lire partout où on l'ouvre, mais rien ne vous pousse à finir de ce qui vous a poussé à commencer. En effet, si l'on commence par le commencement, c'est qu'on en a l'habitude et puis qu'il est du reste bon de faire connaissance avec les personnages. Mais il n'y a pas plus gradation dans l'intérêt qu'il n'y a de personnage principal. Et c'est fini seulement parce que tous les Enfants de l'Esprit l'un après l'autre sont morts. Or, de nouvelles sectes sont déjà là, attendant les générations nouvelles, et l'auteur pourrait continuer indéfiniment.

Le drame de M. le Dr. Arnost Dvorak, **le Roi Vaclav IV**, est un drame à peu près de la même façon que le livre de Mme Novàkovà est un roman. Car ici encore, s'il y a bien un héros principal, il n'y a qu'une action négative. A savoir pourquoi et comment un roi n'arrive pas à vivre d'accord avec son peuple. C'est une succession de cinq tableaux choisis assez arbitrairement et auxquels je me demande un peu pourquoi on a donné le nom d'acte. Le roi, comme il convient en Bohême, est en conflit à peu près avec chacun, mais pas un de ces conflits n'est vraiment dramatique. Le grand intérêt y est pour moi un certain nombre de petits épisodes gracieux ou évocateurs de l'époque, de paroles poétiques, d'indications de décor qui veulent être aussi suggestives que celles de d'Annunzio. Pour ce qui est de la physionomie complexe de ce roi demi-fou, tour à tour caressant et exaspéré, sans politique décidée comme sans foi efficiente, je la crois certes consciencieusement étudiée, comprise et même dessinée, mais je regrette que, si bien motif à une véritable œuvre d'art, bonne pour la lecture, on n'ait su en faire le pivot d'un vrai drame national ou religieux. A quoi bon découper l'histoire en tranches, ou mettre une biographie en scène, quand même elle fournit ainsi matière à un spectacle harmonieux ou pittoresque, si elle ne fournit que cela ? Et surtout comme je regrette qu'un tel écrivain n'échappe pas au travers de faire prononcer à ses héros, Huss et Zizka notamment, au début d'une carrière, dont ils n'ont sans doute jamais prévu la suite, des paroles qui en impliquent la connaissance ou de ces prédictions après coup, qui sont d'un certain effet sur le vulgaire, mais qu'un art raffiné devrait s'interdire. Je suis du reste, ici comme ailleurs, singulièrement en méfiance à l'égard de l'histoire ressuscitée comme exprès pour qu'on la pare de nos points de vue d'aujourd'hui. Les tout grands artistes de l'histoire, un Pierre Gauthiez, par exemple, lorsqu'il nous raconte *Lorenzaccio* ou *Jean des Bandes Noires*, savent ne pas risquer un mot qui soit un *anachronisme moral* et je suis bien sûr qu'il en serait de même, s'ils avaient recours à la forme dramatique. Ce roi, qui fut sanguinaire et débauché, et,

chose étrange pour son temps, incrédule, lui dont la bouche est pleine d'intermittentes violences, n'en accomplit jamais une seule devant nos yeux, tempête et menace sans agir jamais. Je crois bien dans son caractère d'avoir voulu des choses contradictoires à peu près à la même minute; je voudrais qu'il lui arrivât tout de même d'en accomplir quelqu'une, fût-elle infime, autrement qu'en paroles. Tel quel, ce n'est plus qu'un ancêtre bavard de Louis XIII de France et de Louis II de Bavière, aux différences d'époque et de latitude près. Et veut-on toute ma pensée : c'est ici un langage trop châtié, trop artiste même pour être du vrai théâtre. Très vivant du reste, aux yeux de qui n'aime pas outre mesure l'énergie, cela vaut par des détails familiers, souvent exquis, plus que par les grandes lignes. Il arrive une fois à l'auteur, dans son signalement du personnage, de se demander si c'est *bien* là le Néron tchèque de la légende... A la fin du drame, la question demeure posée. J'ai l'impression, après *le Roi Vaclav IV*, comme du reste même après l'admirable *Mistr Campanus*, qu'à vouloir ainsi expliquer en douceur précautieuse les époques les plus violentes de l'histoire, pour faire la part du sentiment de chacun, qu'on en atténue singulièrement le relief. Tout comprendre, c'est tout pardonner; mais tout expliquer c'est de la science, ce n'est pas du théâtre. Et je crois bien que c'est encore dans le caractère tchèque d'*aujourd'hui* de rendre discoureur à son image non pas même le caractère tchèque d'autrefois, ce qui serait après tout légitime, puisqu'il fut toujours disputeur, mais même les figures étrangères les plus accusées de l'histoire. (Vaclav IV est de la maison de Luxembourg.) A tant peser le pour et le contre des choses, à si minutieusement analyser ceux d'un caractère, est-il bien sûr qu'on atteigne à plus de vérité artistique? Je ne dis pas d'exactitude. Les plus beaux actes du théâtre comme de la vie sont toujours ceux qui ne s'expliquent qu'après coup. Mais lorsque ces explications d'après coup prétendent être elles-mêmes du théâtre? Je voudrais voir un Verhaeren s'emparer des figures de Vaclav IV, de Huss ou de Zyska! Je n'aurais pas le temps de remarquer leur exactitude.

Sous le titre **les Vieux Châteaux tchèques**, M. Josef Branis apporte une importante contribution à l'histoire des origines tchèques. Il s'agit de prouver qu'avant le XII^e^ siècle leur construction ne témoigne d'aucune influence allemande, ni italienne. Les savants jusqu'ici les ont classifiés d'après leur matériel de construction (pierre de taille, moellons, briques) ou d'après leur but (lieux où l'on sacrifie, célèbre un culte, ensevelit, rend justice, d'où l'on commande une contrée, lieux où se réfugient les hommes et les bestiaux). M. Branis intervient et, se basant sur la topographie, les classe selon qu'ils servirent à lever le tribut, à loger des ducs, à protéger une frontière, à établir des postes ou des refuges. Il était de

la dernière importance de démontrer que tous ces lieux et leurs noms furent exclusivement slaves, que la manière dont ils furent construits est commune à tous les Slaves et que ceux-ci sont arrivés de Bohême apportant telles et telles connaissances. Les châteaux proprement tchèques se distinguent par leur énorme étendue (Jindrichuv Hradec, Strakonice) des châteaux, étroits et resserrés, de l'influence occidentale.

La Bohême a, sous le titre **Prehled Revue**, sa *Revue des Revues*, qui, sans commentaires, trouve moyen de résumer les 300 plus importants des 1200 journaux ou périodiques paraissant en Bohême. Et si ces chiffres sont éloquents à cause de la fièvre de lecture et d'instruction dont ils témoignent, il convient de rappeler le véritable événement qu'a été pour la littérature tchèque la célébration du jubilé de 40 ans d'activité de l'éditeur Otto, un simple teneur de livres, qui s'est élevé au premier rang des éditeurs du monde. C'est lui qui a les œuvres complètes de Vrchlicky (64 volumes), de Jirasek (36), de J. V. Sládek, de Karolina Svetla (30), de A. Heyduk (50), de Herites, Zikmund Winter et de Gabrielle Preissova. Mais, dans le domaine des sciences, son rôle est peut-être encore plus considérable et son nom restera attaché au grand dictionnaire encyclopédique en 28 volumes, qui est plus complet même que le grand dictionnaire anglais. Il a 28.941 pages avec 5.067 illustrations; il contient 150.000 articles et 479 planches en couleurs. 1.100 collaborateurs, l'élite tchèque, y ont travaillé pendant 25 ans. Le dernier catalogue de la maison annonce 3.000 œuvres et diverses publications, parmi lesquelles 15 revues littéraires ou savantes. Si l'on songe que tout cela ne s'adresse qu'à une population de 8 millions de Tchèques, Moraves, Silésiens, Slovaques, dont au plus 2 de lecteurs, on ne sait s'il faut s'effrayer le plus de la faculté d'absorption de ceux-ci, ou du zèle du premier des quinze ou vingt grands éditeurs tchèques.

WILLIAM RITTER.

VARIÉTÉS

La Conversion de Voltaire. — C'est tous les vingt-cinq ans environ que le Serpent de mer fait son apparition dans les gazettes. La conversion de Voltaire, elle aussi, revient sur l'eau à intervalles non moins réguliers et espacés. Le dernier sémaphore à la signaler est le livre de M. A. Tornezy, qui vient de paraître : *la Légende des Philosophes* (1), et c'est une occasion toute naturelle pour essayer de sonder, puisqu'on nous donne l'exemple de cette audace, le cœur et les reins du Patriarche de Ferney.

(1) A. Tornezy : *la Légende des Philosophes : Voltaire, Rousseau, Diderot, peints par eux-mêmes*. Perrin, 1910.

Non seulement, cette fois, on se porte garant de la réconciliation *in extremis* des deux vieilles ennemies, dame Philosophie et dame Eglise, mais on nous assure que, depuis longtemps, Voltaire avait passé avec armes et bagages à l'Adversaire. Même, on précise l'époque : 1760 ou 1761. A ce moment, Voltaire est près d'être septuagénaire, c'est l'âge, paraît-il, où les diables se font ermites; l'approche de la fin inévitable vous ôte le goût de la plaisanterie irrévérencieuse. De plus Voltaire est devenu son maître : richesse mobilière, seigneurie territoriale, royauté littéraire, il a tout et ne dépend de personne; donc plus besoin de faire le plaisantin pour courtiser quelque incrédule couronné comme Frédéric, ou d'accentuer le caractère agressif de son scepticisme pour obtenir les acclamations des Helvétius, des d'Holbach et des Lamettrie. Maintenant que Voltaire est une façon de petit souverain à Ferney et qu'il n'a rien à craindre de MM. de Genève, puisqu'il est en terre française, ni de MM. de Versailles, car il a de puissants amis à la Cour de Louis XV, il peut vivre à son gré, et il en profite pour faire acte de bon croyant, bâtissant une église, y suivant les offices, entretenant un aumônier, pourchassant les mauvaises mœurs chez ses vassaux, etc.

Or, continue-t-on, tout cela ne doit pas nous surprendre. Au fond, Voltaire n'avait rien de particulièrement hostile au catholicisme. Il a toujours affirmé sa croyance en Dieu et sa foi dans la vie future, et il a failli se brouiller sur ces articles avec pas mal de philosophes entichés d'athéisme et de matérialisme. D'autre part, il a toujours manifesté de l'antipathie pour les protestants et de la répulsion pour les juifs. Enfin, il n'a jamais marchandé les témoignages de respect aux représentants de la hiérarchie ecclésiastique; le Pape notamment n'a pas eu de courtisan plus empressé, et l'on trouverait chez lui, pour l'autorité tant spirituelle que temporelle du Saint-Siège, une dévotion qui aurait dû lui valoir quelque indulgence de la part de son terrible contempteur Joseph de Maistre.

Mais que faites-vous du fameux : Ecrasons l'infâme ? Erreur, simple erreur, répondent les tenants de l'opinion Voltaire converti. Infâme ne désigne pas l'Eglise, mais la calomnie, celle de ces innombrables aventuriers de lettres dont le Patriarche a eu à se plaindre toute sa vie ; telle lettre du 4 septembre 1765 à son intime ami Damilaville ne laisse pas de doute à ce sujet : « Les vrais sauvages sont les ennemis des beaux-arts et de la philosophie ; les vrais sauvages sont ceux qui veulent établir deux puissances ; les vrais sauvages sont les calomniateurs des gens de lettres. La calomnie mérite bien le nom d'infâme que nous lui avons donné... » La lettre continue assez longtemps et se termine sur ce rappel : « Adieu, mon vertueux ami, soutenez la vertu, confondez la calomnie et écrasez cette infâme. »

C'est aussi dans la *Correspondance* qu'on trouve des preuves, paraît-il, décisives des bons sentiments de Voltaire. Il n'avait pas à se gêner avec ses vieux amis les d'Argental, ses « chers anges », comme il les appelait, et c'est dans une lettre, qu'il leur adresse le 14 janvier 1761, qu'il s'exprime en termes à faire frémir ses correspondants officiels : « J'ai 67 ans, je vais à la messe de ma paroisse, je bâtis une église, j'y communie et je m'y ferai enterrer, mordieu, malgré les hypocrites. Je crois en Jésus-Christ, consubstantiel à Dieu, en la vierge Marie, mère de Dieu. Lâches persécuteurs, qu'avez-vous à me dire? »

Voilà le faisceau d'arguments. Mais je crains qu'à le dénouer et à l'examiner de près l'impression ne soit pas tout à fait celle de l'excellent M. Tornezy. Voyons d'abord cette lettre du 14 janvier 1761. Elle est un peu longue et je ne la transcrirai pas en entier, avec ses plaisanteries sur le *Droit du Seigneur*, la *Muse limonadière*, le Singe noir, l'Ami des hommes, Fréron et Lebrun-Pindare, mais il me faut du moins reproduire le passage d'où sont extraites les pieuses déclarations qu'on a lues :

« Voulez-vous vous amuser à lire ce chiffon? Voulez-vous le lire à Mlle Clairon? Il n'y a que vous et le duc de Choiseul qui en ayez. Vous m'allez dire que je deviens bien hardi et un peu méchant sur mes vieux jours. Méchant, non, je deviens Minos et je juge les pervers. — « Mais prenez garde à vous il y a des gens qui ne pardonnent pas. » Je le sais et je suis comme eux. J'ai soixante-sept ans; je vais à la messe de ma paroisse; j'edifie mon peuple; je bâtis une eglise; j'y communie et je m'y ferai enterrer, mort-dieu! malgré les hypocrites. Je crois en Jésus-Christ, consubstantiel à Dieu, en la vierge Marie, mère de Dieu. Lâches persécuteurs, qu'avez-vous à me dire? — « Mais vous avez fait *la Pucelle*. » Non je ne l'ai pas faite; c'est vous qui en êtes l'auteur, c'est vous qui avez mis vos oreilles d'âne à la monture de Jeanne. Je suis bon chrétien, bon serviteur du roi, bon seigneur de paroisse, bon précepteur de filles; je fais trembler jésuites et curés; je fais ce que je veux de ma petite province grande comme la main, excepté quand les fermiers généraux s'en mêlent; je suis homme à avoir le pape dans ma manche quand je voudrai. Et bien! cuistres, qu'avez-vous à dire? »

Il est certain que, replacée dans son contexte, comme disent les épluchеurs de textes, la profession de foi religieuse perd de son autorité, intercalée qu'elle est entre la menace : « je suis comme ceux qui ne pardonnent pas! » et la pirouette désavouante de *la Pucelle*. Il faut vraiment que l'auteur de *la Légende des Philosophes* ait lu tout le morceau avec des verres de couleur bien favorable; est-il même allé jusqu'au passage, un peu plus loin, où Voltaire ricane : « J'aime les vengeances qui me font pouffer de rire »? Mais juge pré-

venu et ventre affamé sont logés à la même enseigne. C'est encore avoir de la bonne volonté que trouver une défense de la foi chrétienne dans telle autre lettre à Helvétius (le nom seul du destinataire devrait faire réfléchir) du 19 janvier 1761 : « Ici, du moins, on peut croire à la Trinité comme je fais sans être persécuté » et le commentaire qu'en donne notre critique est désarmant : « Il y a là une protestation qui ne manque pas d'une certaine crânerie, et le vieillard dit son fait aux pasteurs protestants de Genève. » Oui, comme il l'avait dit quinze lignes plus haut aux archevêques qui excommunient les livres qu'ils n'entendent point: « Cet archeveque,dont vous me parlez,ferait bien mieux d'obéir au roi et de conserver la paix que de signer des torche-culs de mandements. »

Et la lettre du 4 novembre 1765, où « Ecrasons l'infâme » devient synonyme de Repoussons la calomnie ! n'est pas non plus pour rassurer complètement les simples chercheurs d'exactitude. Il y avait déjà quatre ou cinq ans au moins que Voltaire employait cette expression (je ne l'ai pas retrouvée avant le 8 mai 1761, mais elle peut être plus ancienne) et c'était dans un sens moins anodin. Je n'en veux pour preuve que ce billet toujours à Damilaville, du 2 mars 1763, à propos de l'attentat de Damiens : « Comment pouvez-vous dire que l'*inf.* n'a aucune part au crime de ce scélérat? Lisez donc la réponse : C'est la religion qui m'a fait faire ce que j'ai fait. » Et cette autre lettre de mai 1761 où, après des plaisanteries sur les excommunications et les morts et vivants qu'il faut défendre contre les gens d'église, Voltaire ajoute : « Courez tous sus à *l'inf.*., habilement ; ce qui m'intéresse, c'est la propagation de la foi, de la vérité, le progrès de la vérité et l'avilissement de *l'inf...* » Je ne fais pas difficulté d'ailleurs de reconnaître que l'infâme, dans son esprit, semble désigner la religion non pas en tant que religion, mais en tant que cause d'intolérance, et j'admets même que cette formule, qui, si je ne fais erreur, ne se trouve que dans les lettres au seul Damilaville, n'a pas l'importance qu'on veut lui donner ; ce Damilaville semble avoir eu la phobie du prêtre, mais comme il était homme à ménager, de par son droit, en tant que commis des vingtièmes, à la franchise postale, pour un épistolier aussi fécond et aussi amateur d'économies que Voltaire, peut-être celui-ci se croyait-il obligé de flatter sa manie par un refrain qui prenait allure de mot de guerre et qui n'était vraisemblablement qu'un écho des dires du commis.

Donc, et qu'on s'en réjouisse ou qu'on s'en afflige, il faut en prendre son parti, Voltaire a vécu en voltairien toute sa vie, et ni en 1761 ni après, il n'a pensé sérieusement à se convertir. Ceci ne doit pas surprendre,étant donnée sa nature réfractaire à toute préoccupation religieuse. Il n'avait ni le sens métaphysique, ni le sens esthétique, ni le sens éthique, ni le sens que j'appellerais charitique, ni enfin le

sens social. La religion n'aurait pu avoir prise sur lui que par son côté le moins noble, par la peur des chaudières « où damnés sont boullus », comme dit le vieux Villon, et l'on peut se demander, sans manquer à l'esprit critique, si Voltaire, malgré toute sa malice, ne s'était pas laissé prendre au jeu. Quand on suit de près sa vie on se demande s'il n'y a que comédie dans sa façon de suivre les offices, de faire ses Pâques, et de se mettre en règle avec sa vieille religion d'enfance : il donne la sensation d'un homme qui, assurément, est aussi hostile que possible aux églises tant catholiques que protestantes et qui pourtant cherche à prendre ses précautions pour le grand voyage. Le « on ne sait jamais qu'il a dû se dire » n'est pas en somme si éloigné du *pari* de Pascal.

Cela expliquerait les tergiversations de ses derniers jours. Sans emboîter le pas à Pecuchet converti, croyant dur comme roc que Voltaire est mort en mangeant ses excréments, on ne peut nier que le Patriarche mourant ait traversé une période d'affres bien douloureuse; *furiis agitatus obiit*, disait Tronchin, et cela peut aussi bien être simple désespoir de quitter cet heureux bas-monde chez un vieillard vivace qu'angoisse d'agoniser loin de son cher Ferney, où il avait, si à portée, son église à lui. *Deo erexit Voltaire*, et son aumônier non moins à sa discrétion, le père Adam, qui n'est pas le premier homme du monde, comme il se plaisait à ajouter. A Paris, au contraire, chez son ami le marquis de Villette, il se trouvait chambré, et ses disciples allaient monter la garde d'autant plus rigoureusement que déjà le malin vieillard leur avait glissé des mains. Le 2 mars 1778, ereinté par la vie qu'il menait à Paris depuis trois semaines, effrayé par Tronchin qui, pour le faire tenir tranquille, lui parla d'épée de Damocles suspendue sur sa tête, il se crut mort, appela un prêtre, et écrivit de sa main une rétractation de toute sa vie voltairienne : « Je soussigné déclare qu'étant attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang à l'âge de 84 ans, et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice, ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gauthier, prêtre, je me suis confessé à lui, et que si Dieu dispose de moi, je meurs dans la sainte religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera pardonner toutes mes fautes, et que, si j'avais scandalisé l'église, j'en demande pardon à Dieu et à elle. Voltaire. Le 2 mars 1778 dans la maison de M. le marquis de Villette, en présence de M. l'abbé Mignot, mon neveu, et de M. le marquis de Villevieille, mon ami. » L'authenticité de ce document n'a jamais été contestée ; il est d'ailleurs tout à fait dans la manière de Voltaire avec l'ironique incidence : « si j'avais scandalisé l'église... ». Enfin les *Mémoires secrets* de Bachaumont confirment l'exactitude du fait. « Le pasteur est revenu tous les jours jusqu'au vendredi exclusive-

ment, et jeudi surtout il est resté plus de deux heures dans la maison .»

Mais alors ce fut au tour des disciples et admirateurs de n'être pas satisfaits. « Condorcet, d'Alembert et les autres philosophes vinrent le gourmander fortement », et Voltaire, hors de danger, se mit, comme Panurge, à faire le bon compagnon. Pourquoi ne quitta-t-il pas Paris à ce moment-là? Assurément pour assister à la représentation d'*Irène*, qui eut lieu le 31 mars ; mais la fatigue même de cette sortie, qui, sauf erreur, fut la dernière, l'empêcha de partir pour le long retour à Ferney. Cette fois, on prit toutes les précautions pour que la visite du 2 mars ne se reproduisît pas. Le 28 mai, Bachaumont note : « Il paraît que la crainte de voir arriver des prêtres autour de lui une seconde fois et le déterminer à quelque démarche confirmative de la première est la cause du mystère qu'on observe. » L'abbé Gautier eut pourtant vent de quelque chose; il se présenta, le 30 mai, à 6 heures du soir, et ne fut pas reçu. Cinq heures plus tard, Voltaire expirait après une agonie très pénible (1). Tout ce que l'on peut dire, au point de vue conversion, c'est que si le malheureux vieillard avait été son maître, il aurait reçu volontiers l'ecclésiastique, mais, en vérité, ce ne sont pas là de ces conquetes dont une église a le droit d'être bien fière...

HENRI MAZEL.

LA VIE ANECDOTIQUE

Quelques artistes au travail. — La Tombe de Moréas. — Comment on devait mystifier les Artistes Français. — Epigrammes sur Rivoli. — On va jouer une Revue litteraire.

Nous sommes dans la saison des Salons. Il convient donc de parler des **artistes**. Et, avant tout, pour ne pas mêler les genres, regardons travailler quelques peintres. Les sculpteurs : Rodin, qui ressemble au Père Eternel, Elie Nadelmann, qui travaille couronné de roses, le singulier Manolo, qui commença par sculpter des mottes de beurre, Aristide Maillol, qui n'aime rien tant que varier ses travaux artistiques et qui présentement fabrique du papier, auront leur tour.

Zuloaga et Emile Bernard s'entendent parfois pour tirer en même temps le portrait du même personnage. Ainsi firent-ils pour le portrait de M. Elémir Bourges. Ainsi font-ils maintenant pour le portrait de Paul Fort. Zuloaga travaille avec enthousiasme, les couleurs l'enivrent, il essuie avec volupté, contre sa blouse, ses mains sales. Il recule pour mieux examiner son modèle, penche la tête et cligne

(1) Frédéric Lachèvre, *Voltaire mourant, enquete faite en 1778 sur les circonstances de sa dernière maladie*, Champion, 1908.

d'un œil. L'Allemand Franz Stuck, auquel il ressemble, ne travaille pas autrement. Rousseau le Douanier, mort l'année dernière, quand il peignait un sujet fantastique, s'épouvantait de ses propres imaginations et, tremblant, il était obligé d'ouvrir la fenêtre. Lorsqu'il tirait le portrait de quelqu'un, il était plus calme. Il prenait avant tout les mesures de son modèle et les inscrivait fort exactement sur sa toile, les réduisant à la dimension du châssis. Pendant ce temps, pour se récréer, le Douanier chantait des chansons de l'époque où il était employé de l'octroi : *le Vin de Suresne* ou *Aie ! aie! aïe*! *que j'ai mal aux dents*, ou *la Puce*, ou encore :

Moi, je n'aim' pas les grands journaux
Qui parl'nt de politique.
Qu'est-c'que ça m'fait qu'les Esquimaux
Aient ravagé l'Afrique ?
C'qui m'faut à moi, c'est *l'P'tit Journal,*
La Gazett', la Croix d'ma mère :
Tant plus qu'y a d'noyés dans l'canal,
Tant plus qu'ça fait mon affaire...

Et il s'arrêtait, parfois, pour prendre un peu de café.

Paul Signac, quand il travaille dans son atelier, a besoin que le parquet y soit ciré comme dans une salle de danse. Il veut que tout y soit bien rangé et cela se montre assez dans sa peinture où les couleurs ne se mêlent pas, où chaque point est à sa place.

Kees Van Dongen, peintre des danseuses de Music-Hall, artiste violent qui aime la Révolution sociale, les fards et la lumière électrique, entretient dans son atelier une propreté à ravir un habitant de Broek in Waterland, qui passe pour l'endroit le plus propre du monde. Au demeurant, Van Dongen est Hollandais et les Bataves, comme on le sait, ont la manie du nettoyage et de l'ordre.

Au contraire, Picasso, qui est Espagnol, cultive avec délices le désordre de son atelier où l'on voit pêle-mêle des idoles océaniennes et africaines, des pièces anatomiques, des instruments de musique, des fruits, des flacons et beaucoup de poussière. Le peintre y travaille lentement, pieds nus, en fumant une pipe de terrre. Autrefois, il travaillait la nuit.

Le docte Henri-Matisse peint avec gravité et solennellement comme si des centaines de Russes et de Berlinois le regardaient. Il travaille un quart d'heure à une toile et passe à une autre. Si quelqu'un se trouve dans son atelier, il l'endoctrine et cite Nietzsche et Claudel, mentionnant encore Duccio, Cézanne et les Néo-Zélandais.

Le dessinateur Rouveyre observe son modèle. Sans interrompre la conversation, il trace tout à coup quelques traits de crayons sur un petit carnet et s'excuse de ne point montrer ce qu'il vient de dessiner. Ce dessin, il le reprend à loisir, dix et vingt fois, s'efforçant de

bannir toute ressemblance entre le portrait et le modèle et n'y réussissant pas toujours. Les portraits les moins ressemblants lui coûtent le plus de peine. Il met parfois plus d'une année à les achever. Et lorsqu'ils lui paraissent bien éloignés de la réalité, voilà notre dessinateur content. La cruauté de cette méthode a donné quelques portraits surprenants qui, loin de la réalité, s'approchent singulièrement de la vérité.

Marie Laurencin peint pendant de longues heures sans s'arrêter et les fenêtres toujours fermées. Elle n'admet dans son atelier que sa chatte Poussiquette et chante *l'Ermite*, *la Romanesca*, *C'est à Cherbourg que la jeunesse brille*, ou encore :

Biron avait un' ceintur' d'or
Qui lui coûtait quinze mill' livres.
A son page, il l'avait donnée,
Mais ses parents lui ont ôtée...

Albert Marquet peint sous le coup d'un enthousiasme silencieux et cherche d'instinct les lignes et couleurs les plus simples, les plus rares. Il faut que tout soit simple autour de lui, simple. Il aime les chambres sans meubles, les murs blanchis à la chaux. Et que dire de la main de Renoir ! Gourde, malade, elle crée encore des merveilles...

§

Paris-Journal ne s'intéresse à rien tant qu'aux cimetières. Il ne se passe guère de jour où cette feuille ne convie ses lecteurs à visiter quelque tombeau célèbre. C'est tantôt celui de Verlaine, tantôt celui de Carrière. Dernièrement, le rendez-vous était fixé devant la **tombe de Moréas**. Ce grand poète fut incinéré, mais ses cendres ne gisent point dans une case murale du columbarium.

Elles reposent dans une tombe bien simple et digne d'un poète qui connut tant d'amertume. Une grille déjà rouillée en marque les limites.

Point de croix pour désigner la dalle aux prières des chrétiens et, sur une planchette de sapin, on ne lit que le nom du poète : *Jean Moréas*. Une seule couronne bien mystérieuse révèle le douloureux secret des *Stances*. Un ruban porte les noms de *Pierre et Madeleine*.

§

Les inventeurs de Boronali avaient juré de mystifier cette année la **Société des Artistes Français**. On avait loué un tableau authentique de M. Ingres. A la gouache, on eût changé la signature contre celle de Durand ou Dupont. On avait lieu d'espérer que le jury refuserait cette toile de maître. Alors, quelle joie sur la butte !...

Mais il paraît qu'on a renoncé à cette farce et ce n'est pas à moi de décider si l'on a eu tort ou raison.

§

Chantecler a été l'occasion pour les poètes français de reprendre un genre délaissé : l'**épigramme**. Pour ma part, je connais un jeune poète Normand qui n'a pas composé moins de quarante-quatre épigrammes où la Muse de M. Rostand est fort maltraitée.

Le *Rivoli* de M. Fauchois a aussi inspiré des épigrammes. En voici deux qui sont bien tournées. L'une a été insérée dans *l'Intransigeant :*

Après Beethoven,
Amen !
Après Rivoli,
Au lit !

La seconde, parce qu'il n'y a plus de ruelles, court les brasseries :

Le grand Napoléon, le jour de Rivoli,
Avait fait, par ma foi, une belle trouvaille,
Inutile vraiment puisque partout on lit
Qu'à l'Odéon Fauchois a perdu la bataille.

§

Le théâtre mondain va connaître de beaux jours. M. Alfred Mortier doit monter, sur une grande scène, une **Revue littéraire** dont l'auteur est M. André Salmon. On s'y amusera aux dépens des poètes, des romanciers, des peintres et des musiciens. Il y aura la scène de M. Jules Romains, celle de Mlle Marguerite Audoux, on se retrouvera au banquet Paul Fort avec un menu ridicule : *canard à la Roinard, Macaroni aîné*, etc. MM. Eugène Montfort et Guillaume Apollinaire réclameront avec insistance leur banquet. Enfin, l'on rira.

MONTADE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

A. Moret : *Rois et Dieux d'Egypte ;* Colin. 3 50

Histoire

J. Bainville : *Louis II de Bavière*, nouv. édit.; Nouv. Libr. Nat. 3 50

Baron de Batz : *Les Conspirations et la fin de Jean, baron de Batz, 1793-1822 ;* Calmann-Lévy. 7 50

V. du Bled : *La Société française du XVIe au XXe siècle ;* Perrin. 3 50

Prince de Faucigny-Lucinge : *Le Mariage de Thomas Ier, comte de Savoie, avec Marguerite de Faucigny ;* Daragon. 8 »

Robert-Frake Gould : *Histoire abrégée de la Franc-Maçonnerie*, traduit de l'anglais par Louis Lartigue; Bruxelles, Lebègue et Cie. » »

Souvenirs de Roustam, Mamelouck de Napoléon Ier, intr. de P. Cottin ; Ollendorff. 3 50

Littérature

Aurel : *Jean Dolent et la Femme;* Figuière. » »
H. de Balzac : *Curiosités littéraires et pages inconnues;* Bibliopolis. 2 »
André Beaunier : *Visages d'hier et d'aujourd'hui;* Plon. 3 50
Ad. van Bever : *Poètes du terroir, III;* Delagrave. 3 50
Gyp : *L'Affaire Débrouillar-Delatamize;* Calmann-Lévy. 3 50
Pierre de Lacretelle : *Les Origines et la Jeunesse de Lamartine;* Hachette. 3 50
J. de Mestral-Combremont : *La Pensée d'Edouard Rod. Morceaux choisis :* Perrin. 3 50
Vera Starkoff : *Le Vrai Tolstoï;* Figuière. » »
Louis Thomas : *L'Espoir en Dieu;* Dorbon aîné. » »
Baron Ch. Van Beneden : *Pendant dix-sept ans;* Bruxelles, Dechenne. » »

Philosophie

Ed. Abramowski : *L'Analyse physiologique de la Perception;* Bloud. 1 50
V. Bucaille : *Quelques années de la jeunesse de Montalembert;* Gabalda. 1 50
R. W. Emerson : *Société et Solitude,* trad. de M. Dugard. 3 50
Sedir : *Le Devoir Spiritualiste;* Beaudelot. » »

Poésie

F. Bernouard : *Futile;* « La Belle édition ». » »
Sylvain Bonmariage : *Le Livre du Dauphin;* B. Grasset. 3 50
Jehanne d'Orliac : *Les Roses d'Auteuil;* « La Belle Edition ». 2 »
C. Schiltz : *Vibrations;* « Les Tablettes ». » »
Fritz R. Vanderpij : *Les Saisons d'un Poète ;* Figuière. 3 50

Publications d'Art

Fernand Crooy : *Les Orfèvreries Anciennes conservées au Trésor de Hal;* Bruxelles, G. Van Œst et Cie. » »
Fierens Gevaert : *Peinture en Belgique. Les Primitifs flamands ;* Bruxelles, G. Van Œst. » »
Gustave Glück : *Les Tableaux de Peter Bruegel le Vieux au Musée Impérial à Vienne;* Bruxelles, G. Van Œst. » »
Henry Lemonnier : *L'Art Français du temps de Louis XIV (1661-1690);* Hachette. 3 50
Tilden : *L'Œuvre du Maître;* Hachette. 12 »
P.-P. de Weiner, E. de Liphart, James Schmidt, Baron N., Wrangel, etc. : *Les Anciennes Ecoles de Peinture dans les Palais et Collections privées Russes;* Bruxelles, G. Van Œst. » »

Questions juridiques

Dr Max Rumpf : *Le Droit et l'Opinion,* trad. de L. Hugueney; Larose. 3 50

Questions militaires

Ph. Fournez : *Histoire d'une forteresse, Landrecies;* Perrin. 5 »
Lieutenant-colonel E. Hardy : *Le Musée de l'Armée ;* Berger-Levrault. 3 »

Questions religieuses.

J.-G. Frazer : *Le Rameau d'or,* trad. de l'anglais par R. Stiebel et J. Toutain; Schleicher. 10 »

Roman

Léonid Andréiff : *Les Sept pendus,* trad. par L. Persky et A. Touchard; Fasquelle. 3 50
Pierre Biétry : *Le Trépied;* Soc. française d'imprimerie. 3 50
Cécile Cassot : *Héroïque;* Daragon 3 50
Lucie Delarue-Mardrus : *Tuons l'Amour;* Fasquelle. 3 50
Duclos : *Histoire de Mme de Selve,* intr. par Emile Henriot; Grasset. 2 »
Henri d'Hennezel : *Les Cendres du Foyer;* Grasset. 3 50
Jeanne Landre et Comtesse Xavier d'Abzac : *Camelot du Roy;* Louis Michaud. 3 50
F. de Moimandre : *Gazelle. Mémoires d'une tortue ;* Dorbon aîné. » »
G. Pourcel : *Robert Fougères;* Plon. 3 50
C. Santerre : *Dies Iræ;* Sansot. 3 50
Colette Yver : *Le Métier de Roi;* Calmann-Lévy. 3 50

Sciences

J. Andrade : *Le Mouvement* ; Alcan. » »
Prof. Pojenoff et Dr Ossicini : *La Suggestion et ses limites* ; Bloud. 1 50
Georges Bohn : *La Nouvelle Psychologie animale* ; Alcan. 2 50
Dr J. Guiart : *Les Parasites nouvelateurs des Maladies* ; Flammarion. 3 50

Sociologie

Abbé Cantens : *Rome et l'Eglise* ; Beaudelot. 1 25
F. Charmes, A. Leroy-Beaulieu, A. Rice, A. Vandal, etc. : *Les Questions actuelles de la Politique étrangère en Europe* ; Alcan. 3 50
F. Lapeyrère : *Les Causes d'Epargne*, Lecoffre. 2 »
Mermeix : *L'Angleterre. Aspects inconnus* ; Ollendorff. 3 50
Alfred Poizat : *Classicisme et Catholicisme* ; Jouve. 3 50
Georges Valois et François Renié : *Les Manuels Scolaires. Etudes sur la Religion des Primaires* ; Nouv. Libr. Nationale. 3 50

Théâtre

M. Delcourt : *Vieux-Pierre*, un acte ; « La Belle Edition ». 2 »
G. Espès de Metz : *...pu*, cinq tableaux de la Guerre ; Fournier. 3 50
Lannet de Lahorie : *Paris sous Napoléon. Le Théâtre-Français* ; Plon. 5 »
Jean-Marie Mestrallet : *André Chénier*, poème dramatique ; Sansot. 2 »
Nozière : *Jeanne*, fantaisie en 2 actes ; Dorbon aîné. » »
E. Reynold : *Les Moutons noirs* ; Figuière. 3 50

Voyages

Barine : *La Perle de Maghreb, Tlemcen* ; Alger, Impr. Algérienne, 3 50
Eugène Montfort : *En flânant de Messine à Cadix* ; Fayard. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

Le Monument de Paul Verlaine. — Une lettre de M. Paul Fromeaux. — Procès-verbal. — A propos d'Ernest Chesneau. — Une singulière polémique. — Deux lettres inédites de Sardou. — Correspondance de Frédéric le Grand avec Voltaire. — Un monument à Courajod. — Préceptes japonais pour vivre longtemps. — Le Sonnet universel.

Le Monument de Paul Verlaine. — M. Léon Dierx, président du Comité, a reçu de la questure du Sénat une lettre en date du 30 mars 1911 l'informant que « l'autorisation est accordée au Comité du Monument Verlaine d'ériger ce monument dans la pelouse comprise entre la statue de Gabriel Vicaire et la rue du Luxembourg, dans l'axe du grand rectangle à l'est, à l'endroit où est actuellement installé un vase en marbre ».

Le sculpteur, M. de Niederhausern-Rodo, a été mis en rapport avec M. Derrouez, architecte du Sénat, pour l'exécution des travaux, et l'inauguration du monument pourra avoir lieu avant l'époque des départs pour la campagne. Nous publierons le programme de la journée d'inauguration dès qu'il sera définitivement arrêté.

Nous avons reçu depuis le 16 janvier, date de la publication de la dernière liste de souscription (1) :

Mme Yvette Guilbert	100 fr.
Mme A. Sibilia del R. Giunasiodi	10
M. Jacques Daurelle	10
	120 fr.

(1) Voy. *Mercure de France*, 16 juin et 16 octobre 1910, 16 janvier 1911.

Conseil Municipal de Paris	100
M. A. Messein, éditeur : produit des souscriptions au volume *Hommage à Verlaine* (depuis le 9 janvier 1911)	231,95
Report des listes précédentes	5.486,05
Total	5.938 fr.

Conformément à l'article VII du règlement publié dans notre livraison du 16 juin 1910, une liste des dons reçus par le Comité va être adressée à chacun des souscripteurs dont la souscription nous est parvenue avant le 1er décembre dernier. Les œuvres et objets d'art pourront être examinés au *Mercure de France* tous les jours, de 3 à 5 heures, du 1er au 15 mai. Les listes remises aux souscripteurs devront être renvoyées au Comité, avec indication du choix fait par chacun d'eux (selon le mode prévu article VII et qui sera rappelé sur chaque liste), pour le 31 mai au plus tard. Les souscripteurs qui laisseraient passer cette date du 31 mai sans avoir rendu leur liste seraient déchus de leur droit à toute attribution.

§

Une lettre de M. Paul Frémeaux.

Colombes, le 1er avril 1911.

Cher monsieur Vallette,

Le Mercure de France a bien voulu éditer mon plus récent volume sur Sainte-Hélène : *Dans la chambre de Napoléon mourant.*

Quelque temps après son apparition, le 5 février, le docteur Cabanès, qui se dit « historien médical », a écrit dans *le Journal* un article intitulé : *Napoléon était-il tuberculeux ?*

Cet article renfermait les passages suivants : « La publication de documents prétendus inédits sur la dernière maladie de Napoléon a fait naître une controverse sur les causes qui ont provoqué la mort de l'empereur.... Le monde napoléonisant a été mis en émoi par la publication, d'ailleurs fragmentaire, d'un document émanant d'un des chirurgiens anglais qui ont assisté l'empereur à ses derniers moments. Il s'agit d'un rapport du docteur Archibald Arnott sur les cinq dernières semaines de Napoléon... Cette relation, nous la possédions depuis 1896, et si nous n'en avions fait état jusqu'alors, c'est qu'en vérité elle ne présentait à nos yeux qu'un intérêt de simple curiosité... »

Je ne suis pas nommé dans ces lignes, mais elles me désignaient le plus clairement du monde, puisque, *seul*, je venais d'offrir aux curieux d'histoire de l'inédit sur le sujet de Sainte-Hélène.

J'ai adressé une lettre au *Journal*, qui ne l'a pas insérée et s'est borné à déclarer, le 25 février : « M. Paul Frémeaux, auteur d'ouvrages intéressants sur la captivité et la mort de Napoléon Ier, s'est ému à tort de certains passages d'un article paru dans *le Journal* sous la signature du docteur Cabanès. En se posant cette question : *Napoléon était-il tuberculeux ?* le docteur Cabanès n'a été préoccupé que des témoignages médicaux et de leur interprétation. Il n'a entendu faire allusion à personne autre qu'au docteur Archibald Arnott, dont le rapport, publié en 1822, était d'ailleurs en sa possession depuis l'année 1896. »

Ainsi, c'est un chirurgien anglais, décédé en 1855, qui, en 1911, a « mis en émoi le monde napoléonisant » qui, ces temps derniers, a dopé la librairie, et que M. Cabanès a dénoncé !

Une si pauvre défaite ne m'a pas satisfait. J'ai insisté, mais vainement, auprès du *Journal*, afin d'obtenir l'insertion de ma lettre. J'aurais pu, si je n'avais pas tant attendu, la faire paraître dans un autre grand quotidien. Aujourd'hui, ma petite affaire, vieille de deux mois, a cessé d'être d'actualité. Elle conserve, cependant, de l'intérêt, et pour moi, qui ne me résigne pas à passer pour un mystificateur, et pour le *Mercure de France*, mon éditeur, qu'on ne doit pas croire la victime ou le complice d'une mystification.

Je vous demande donc, cher monsieur Vallette, de publier ce que j'écrivais au *Journal* et que voici :

Le docteur Cabanès a plusieurs fois annoncé, depuis une douzaine d'années, qu'il méditait « un grand ouvrage » sur la mort de Napoléon ; il m'en veut, — mais pourquoi ne le montre-t-il à visage découvert ? — de mes incursions sur un terrain qu'il s'était réservé et qu'il considère comme sa propriété. A l'apparition du volume : *Dans la chambre de Napoléon mourant*, il m'a d'abord, en me nommant, mais sans signer son attaque, traité de « fabricant de vieux neuf » dans une feuille boulevardière où il a des amis. Dans *le Journal*, autre assaut détourné ; il signe, mais il ne me nomme plus. Il parle de controverse, mais il s'arrange, par tous les moyens, pour que la controverse demeure, si possible, un monologue : le sien. Ce n'est ni très loyal, ni très crâne.

Le livre qui l'indispose, et sur lequel il essaie de jeter le discrédit, apporte ces contributions nouvelles à l'histoire de Sainte-Hélène : un journal d'Hudson Lowe, le célèbre geôlier, sur les trente-cinq derniers jours de Napoléon ; une note du docteur Baxter, un des principaux médecins de l'île-prison, sur la fréquence et la virulence locales de l'hépatite, et le récit, par un aide-chirurgien du nom de Henry, de l'autopsie de l'empereur. M. Cabanès a qualifié ces documents de *prétendus inédits*. Voudrait-il dire qui, avant moi, a publié le journal d'Hudson Lowe, tiré des cartons négligés du British Museum ? Qui, la note du docteur Baxter, extraite d'archives privées et que j'ai découverte, à Londres aussi, dans une famille ? Qui, enfin, le récit de l'aide-chirurgien Henry relatif à l'autopsie ?

Le journal d'Hudson Lowe est une pièce historique d'une importance capitale. On savait depuis longtemps, il est vrai, que le gouverneur de Sainte-Hélène avait, durant des années, refusé de prêter attention aux souffrances et à la maladie de Napoléon, et que l'agonie même de l'Empereur n'avait pu l'émouvoir. Mais on ne connaissait pas l'accablant témoignage d'Hudson Lowe contre Hudson Lowe, et des avocats se rencontraient encore, de l'autre côté de la Manche, pour défendre son attitude et garantir ses sentiments humains. La plaidoirie sera désormais impossible. La note du Dr Baxter, probablement rédigée par ce médecin pour Hudson Lowe, dont il était un familier, un ami, et tenue secrète, jamais publiée par son auteur, a une valeur moindre, mais d'ordre analogue. Pendant toute sa captivité, en effet, Napoléon s'est plaint — et avec raison, son autopsie devait le démontrer — d'une affection du foie. On lui objectait que son hépatite était une feinte politique, — une invraisemblance, — qu'elle ne pouvait avoir de

réalité dans la plus saine des îles tropicales. Naguère, des historiens anglais s'obstinaient à cette thèse. Le Dr Baxter, qui ne leur est pas suspect et dont ils invoquent volontiers l'autorité, les réduit au silence par sa déclaration posthume.

Je passe sur le récit de l'aide-chirurgien Henry, il n'a peut-être qu'un intérêt de curiosité, pour quelques détails nécropsiques qu'on y trouve sur la conformation physique de Napoléon, — et j'arrive au document qui émane d'Archibald Arnott, le chirurgien anglais adjoint au médecin français Antommarchi durant l'agonie de l'Empereur. M. Cabanès proclame triomphalement que ce dernier document lui était connu depuis 1896. Quoi de singulier à ce qu'il le possède depuis quinze ans, dans la forme qui est entre ses mains : celle d'une brochure imprimée il y a quatre-vingt-neuf ans, qui a beaucoup circulé, et dont il existe, son naïf orgueil l'ignore, un exemplaire à la Bibliothèque Nationale ? J'ai parlé longuement de la brochure en question dans un livre déjà vieux. Elle a été publiée par Arnott même. Il y raconte les instants suprêmes de Napoléon dans trente-cinq bulletins, datés du 1er avril au 5 mai 1821 ; un résumé de ces bulletins suit, adressé le 11 mai à Hudson Lowe, avec quelques remarques sur la maladie de l'Empereur. J'aurais pu, pour le volume paru récemment, traduire tout cela. Comme le fait observer M. Cabanès, je me suis contenté d'une publication « fragmentaire ». *Dans la chambre de Napoléon mourant* ne contient que les trente-cinq bulletins du Dr Arnott, mais je les donne dans le texte primitif, inédit, où ils ont été remis à Hudson Lowe. Entre ce texte et celui de la brochure, postérieure d'un an que M. Cabanès veut seule connaître, il n'y a que de rares différences, mais il y en a, et elles ne sont pas sans importance. Les signaler ici serait un peu long. Il suffit que je dise qu'Arnott, qui manqua à un si triste degré de clairvoyance pendant l'agonie de l'Empereur, a naturellement, dans sa version de 1822, rédigée à loisir pour un éditeur, réussi à pallier davantage son aveuglement que dans la relation pressée écrite en 1821, sur l'ordre de ses chefs, pour être expédiée de Sainte-Hélène à Londres, aussitôt après le décès de Napoléon.

La date d'un document et les circonstances dans lesquelles il a été établi ne doivent jamais être regardées comme négligeables. Je sais bien que M. Cabanès ne s'embarrasse pas de telles vétilles. De centième ou de première main, les documents, pour lui, ont toujours une valeur pareille. On n'a qu'à feuilleter ses livres. C'est de préférence dans des rééditions usées, ou, pis encore, dans des compilations suspectes, qu'il va chercher ses sources. Tous les témoignages ont à ses yeux la même autorité, ou, s'il les classe, s'il fait un choix, c'est sans discussion, sans justifications, à tort et à travers, selon ses besoins ou son caprice. Dans son article du 5 février, par exemple, il décide que, lorsqu'il s'agit du drame de Sainte-Hélène, les dépositions anglaises peuvent être dédaignées, qu'elles sont sans poids et sans intérêt. Il n'en est pas cependant de plus précieuses, de plus concluantes, s'il arrive, — et le cas se rencontre, — qu'elles confirment le bien-fondé des reproches que nous faisons à l'Angleterre au sujet de Napoléon. D'après sa propre déclaration encore, pour M. Cabanès, l'histoire de la maladie et de la mort de l'Empereur tient tout entière, et exclusivement, dans les publications d'Antommarchi et d'O'Meara. Je crois savoir que M. Frédéric Masson prépare sur cette question une étude qui paraîtra pro-

chainement. M. Cabanès fera bien de la lire, et d'essayer d'apprendre, d'un maître dans l'investigation historique, une foule de choses qui lui échappent. Après quoi, il pourra nous donner le grand ouvrage qu'il nous fait espérer depuis longtemps, et je souhaite, pour terminer par un mot aimable, que ses lecteurs aient la surprise d'y trouver, avec une documentation sérieuse, des qualités inattendues de style, des considérations originales et de la méthode.

Veuillez agréer, cher monsieur Vallette, mes remerciements, mes salutations et l'expression de mes sentiments dévoués.

PAUL FRÉMEAUX.

§

Procès-verbal.

A la suite d'une lettre publiée par M. Charles-Henry Hirsch dans le *Mercure de France* du 1er avril, M. Pierre Lasserre, s'étant jugé offensé par un passage de cette lettre, a chargé MM. Lucien Moreau et Maurice Pujo de demander une explication à M. Charles-Henry Hirsch, lequel a immédiatement désigné pour le représenter MM. Robert Mortier et Jean Bouchor.

Les témoins se sont réunis le 4 avril. Après les explications fournies par MM. Mortier et Bouchor, les quatre témoins ont été d'accord pour estimer que les opinions littéraires de M. Lasserre ont seules été visées dans la lettre de M. Hirsch.

Dans ces conditions, l'incident a été, d'un commun accord, considéré comme clos.

Fait en double à Paris, le 4 avril 1911.

Pour M. Pierre Lasserre :
LUCIEN MOREAU,
MAURICE PUJO.

Pour M. Charles-Henry Hirsch :
ROBERT MORTIER,
JEAN BOUCHOR.

§

A propos d'Ernest Cœurderoy.

26 mars 1911.

Monsieur,

Les *Jours d'Exil*, d'Ernest Cœurderoy, ont pu déplaire au critique du *Mercure*, M. Henri Mazel (n° du 16 mars 1911, p. 402) ; c'est son droit. Mais tout son mépris ne devra pas, me paraît-il, lui permettre de présenter au public des renseignements d'une inexactitude absolue sur ce livre et son auteur.

Ainsi je ne vois pas la nécessité d'appeler un *livre* qui est un livre et fut publié comme tel, « *le recueil de ses articles* ». — Et si Cœurderoy prit part à la journée du *13 juin 1849*, est-il nécessaire d'appeler cela « *les journées de juin* » qui, pour le lecteur au moins, signifient l'insurrection de juin 1848 ? — Après ces *journées de juin* l'auteur « *prit la poudre d'escampette et s'installa paisiblement à Lausanne* » — actes sans doute très comiques que le critique présente sous ce nouveau jour. — L'auteur écrit encore ces mots que le critique cite avec une ironie très peu voilée : « J'estime que les

aladies passeront quand nous vivrons selon l'ordre de la justice. » Est-ce bien extraordinaire » cela ? L'hygiène, la prophylaxie travaillent dans ce ns dès aujourd'hui. En choisissant ainsi l'observation la moins contestée, plus banale, qui peut se trouver dans tout livre d'un caractère social, le ilique a encore donné une preuve pratique de son mépris.

Mais ces deux derniers faits, le comique et la citation, peuvent être con-dérés du bon droit du critique. Les deux premiers faits, cependant, me raissent exceder ce droit, parce qu'ils lèsent les intérêts communs de uteur et du public d'être correctement représentés et renseignés quant ux faits matériels.

Etant celui qui a publié la réimpression du livre de Cœurderoy, qui est ort, je crois devoir, Monsieur, vous adresser ces remarques, et vous prie agréer, etc.

MAX NETTLAU.

§

Une singulière polémique. — L'année dernière, M. Henri Guilbeaux fait à l'Université nouvelle de Bruxelles un cours sur la poésie lyrique en llemagne, traitant tour à tour de Liliencron, de Dehmel, de Schlaf, de lofsmannsthal, de Conrad, de Zweig, etc., et à la même époque, il publiait ans une revue de Belgique quelques considérations sur la littérature des ays scandinaves. Il reçut à ce sujet la curieuse lettre suivante de M. Geor-es Brandès :

Cher Monsieur Guilbeaux, depuis longtemps déjà je voulais vous écrire, mais je avais pas votre adresse. J'apprends maintenant que vous faites un cours de ttérature à Bruxelles et je vous souhaite un grand succès. Vous m'avez traité onvenablement, mais vous ferez bien en ne parlant plus de moi au superlatif. De erhaeren, vous dites : le plus grand poète contemporain ; de moi, le plus grand itique vivant. N'exagérez jamais ! Les superlatifs, dit Metternich, sont la marque distinctive des sots, tandis que vous êtes un homme d'esprit et de talent. Vous ez pour moi, sans me connaître, une prédilection certaine. Je diffère cependant vous, du tout du tout. Vous aimez le vers libre, moi je préfère les vers de econte de Lisle et de Heredia. Vous aimez la littérature allemande. Moi, sans réjugé aucun, je ne l'aime point. Je ne puis supporter la langue allemande ; ce est pas en vain que j'étais jeune au temps de la guerre franco-allemande et je orte toujours en mon cœur le souvenir cuisant de la tyrannie allemande au Schles-ig. Ce qui est fâcheux pour vous, c'est que, en parlant des Scandinaves, vous êtes qu'un écho des Allemands et vous ne me jugez que comme la critique alle-ande me juge : *sit venia verbo*. Les Danois que vous louez sont pour moi une omination. Ce mirmidon Johannes Jorgensen et ce J.-B. Jensen, que vous bap-sez le Verhaeren de la prose, sont à mes yeux des imbéciles et des brutes. Mais à oi bon nous disputer ? Je n'en ai pas la moindre envie, et, du reste, pour le faire, s forces me manquent. Je sors à peine de l'hôpital où j'ai passé plusieurs mois et j'ai souffert cruellement. Si j'étais Français, je vous prie de croire que je ne 'amouracherais pas de l'Allemagne actuelle et je n'étudierais pas non plus les tres pays à l'aide de bésicles allemandes. Mon enthousiasme est ailleurs. Mal-reusement, vous n'avez jamais lu une ligne de moi, écrite dans la langue de on pays, et le sens critique, que vous admirez tant chez moi, n'est qu'un effet votre imagination et de votre bienveillance. J'espère que vous allez convertir s Belges à la religion allemande et qu'on vous applaudira à tout rompre, à tout sser.

GEORGES BRANDÈS.

M. Guilbeaux fut péniblement impressionné par cette lettre, qu'il donna la revue allemande *Die Zeitschrift*, de Hambourg, en l'accompagnant une réponse assez raide, mais cependant très digne. Et comme M. Bran-

dès, à la suite des conférences que M. Guilbeaux avait faites à Bruxelles sur les lyriques allemands contemporains, avait écrit à celui-ci une seconde lettre, M. Guilbeaux publia dans la même revue cette seconde lettre. La voici :

Cher Monsieur Guilbeaux, vous m'avez répondu d'une manière aimable et pourtant pas tout à fait satisfaisante.

De manière aimable, parce que je voulais vous taquiner un peu, et vous ne l'avez pas pris en mauvaise part (bien que vous n'ayez pas compris la part de la plaisanterie dans mes paroles).

Pas tout à fait satisfaisante, néanmoins, parce que vous ne faites que répéter ce que vous avez dit, sans vous occuper un instant de la pensée que je pourrais avoir quelque peu raison et que ma manière d'envisager les choses pouvait bien mériter quelque attention.

Je craignais précisément que je vous parusse *critique supérieur*, parce que je sais quelques langues de plus que les autres. *Si je le suis* (COMME JE LE CROIS MOI-MÊME), ce n'est pas pour cette raison, mais à cause de qualités que vous ne pouvez pas bien connaître en moi, puisque très peu de moi est traduit. Mais cela n'a pas d'importance. Je suis naturellement content de votre haute appréciation

Je n'ai pas besoin de vous dire que je ne suis ni nationaliste, ni chauvin, mais néanmoins *il me paraît pénible qu'un jeune Français sente aussi peu que vous la supériorité de ses compatriotes, là où elle existe réellement.*

Oui, *c'est une crânerie de votre part de louer Berlin et les Allemands !* Mais... il y a bien des « mais ».

Vous dites avec raison que la musique est le grand domaine des Allemands. Il n'y a pas de doute à cela. Mais quant à la poésie lyrique, il y a bien des restrictions à faire. D'après moi, la poésie anglaise est très supérieure. — Vous aimez Whitman, que Bazalgette a fait connaître en France. Je crois savoir ce qu'il vaut. Mais il est très inégal, et souvent sa poésie n'est que de la prose mal écrite. En tout cas, la langue française a ses lois à elle et ses exigences que vous ne voulez pas reconnaître :

« Point de contraintes fausses !
Mais que, pour marcher droit,
Tu chausses,
Muse, un cothurne étroit ! »

Vous ne sentez donc pas combien les Allemands manquent de goût ! Je vois avec effroi que vous voulez vous occuper même de cet idiot de Mombert, dont ils ont fait leur idole. Vous ne pouvez pas nier que vous êtes devenu Allemand dans votre manière de sentir et que vous avez perdu votre indépendance. C'est pour cela que vous louez les pires Scandinaves, admirés en Allemagne par des imbéciles.

Vous avez naturellement toute liberté de n'attacher aucune importance à ce qui précède. C'est par bienveillance pour vous que je l'ai écrit. *Dixi*, et dites publiquement le contraire !

Salutations cordiales.

GEORGES BRANDÈS.

M. Guilbeaux ne laissa pas cette seconde lettre sans réponse. Sans insister sur le mépris que M. Brandès paraît manifester pour les Allemands, il lui demande cependant pourquoi il n'a pas proclamé plus tôt ce mépris. « Serait-ce, comme on l'a dit, parce que, publiant de multiples articles et faisant de nombreuses conférences en Allemagne, vous aviez des raisons de cacher vos sentiments ? »

Si M. Guilbeaux a parlé de Mombert, c'est qu'il a voulu montrer dans son intégralité le mouvement lyrique allemand contemporain.

Ne sentez-vous pas, demande-t-il à M Brandès, la puissance, la personnalité, le rythme formidable et la modernité du magnifique Richard Dehmel ? Quant à Whitman, vous considérez son œuvre comme de la prose mal écrite ! Eh bien, je préfère l'humanité et la force de Walt Whitman à tous les sirops et à toutes les mélisses de Dumas fils, de M. Sudermann et de M. Fernand Gregh. Vous me

prochez d'avoir le mauvais goût des Allemands, mais vous avez à présent un oût plus détestable encore que celui du lamentable M. Faguet et de tous nos istres pédants qui, dans l'intimité, préfèrent un roman détective ou un feuilleton rnographique aux œuvres robustes et franches des Zola, des Mirbeau, des hilippe.

. . . . . .

Je vous croyais un indépendant à qui les questions de nationalité importent peu qui n'examine que les hommes et les œuvres. Or, vous qui me reprochez d'avoir épouse le goût allemand, je vous accuse, moi, non pas d'avoir une manière e sentir française, mais d'avoir adopté la méthode imbécile des boulevardiers naires, fats et nationalistes !

M. Brandès va-t-il répondre ? On attend sa troisième lettre.

§

Deux lettres inédites de Stendhal.

Timbre de la poste, mai 1823.

Monsieur, Monsieur Buchon, nº 4, rue Hautefeuille, près la rue Saint-André-des-Arts.

Mon cher et aimable ami, je ne dirai pas collègue, comme M. Berr,

Je connais tellement les libraires qu'avant de donner le coup de feu à Rossini, je serais bien aise d'avoir une convention *signée* avec le nôtre.

Voici un projet que je vous envoie. Vous qui êtes l'auteur des conditions es changerez comme il vous conviendra.

Il serait peut-être bien de envoyer la convention par *la petite poste* à M. Ambroise, afin de savoir en 24 heures s'il faut se mettre sérieusement l'ouvrage

Mille amitiés

STENDHAL.

Il serait plus rassurant d'avoir les 1200 frs comptant. Si cela est possible, changez la convon.

1er mai 1823

Timbre de la poste, 1835 (arrivée).

Monsieur, Monsieur Adrien de Jussieu, professeur au jardin du Roy, Paris.

WEYNEN.

(Timbre sec.)

11 déc.

N'admirez-vous pas, cher Professeur, le voyage de M. Chapu [?] de Marseille à Rome ? Cela prouve bien que cette âme n'est pas encore gagnée par l'absence de volonté que donne la boue de Paris

Tôt ou tard, vous serez Sous-directeur de l'Instruction publique. Nommez-moi alors à une chaire qui mourra avec moi. Je professerai l'histoire de la Musique et des Beaux-Arts en *ure*, ou seulement de ces 3 derniers. Je voudrais être inamovible, car je me sens hors de volonté de faire 300 visites en bas de soie le soir.

Bien des choses à M. Cambemds [?]. Un des malheurs de mon voyage de 33 est de ne l'avoir pas vu. Mille amitiés.

BRICANT.

§

Correspondance de Frédéric le Grand avec Voltaire. — Nous avons annoncé dans son temps l'acquisition faite par les archives royales de Prusse, avec l'appoint de la cassette impériale, d'un recueil manuscrit de lettres de Frédéric le Grand à Voltaire, qui se trouvait entre les mains d'un particulier français héritier du poète. M. Reinhold Koser, directeur général des archives prussiennes, est parti de là pour préparer, en collaboration avec M. le professeur Hans Droysen, de l'Université de Berlin, une édition critique de la correspondance de Frédéric le Grand avec Voltaire. Outre les originaux du manuscrit, ils ont utilisé les pièces conservées soit aux archives de la maison royale, à Charlottenbourg, soit aux archives d'Etat à Berlin. Enfin M. Droysen est allé à la bibliothèque publique de Saint-Pétersbourg, où, par une libéralité singulière, dit-il, on lui a permis de voir pour la première fois quelques volumes manuscrits des papiers de Voltaire achetés par Catherine II. Pour ce qui est de cette insigne faveur, le bon M. Droysen se vante un peu, à moins que les Russes ne se soient moqués de lui. Par deux fois, en effet, dans le milieu du XIXe siècle, des savants français, envoyés en mission officielle, M. Hector de Laferrière et M. Léouzon-Le Duc, avaient consulté les précieux papiers. Leurs rapports figurent dans les *Archives des missions scientifiques et littéraires*; et M. Léouzon-Le Duc, qui a tiré de Pétersbourg son *Voltaire et la police*, a laissé à la Bibliothèque nationale deux volumes de copies exécutées par lui en Russie.

Les deux volumes publiés jusqu'ici par MM. Koser et Droysen n'ont apporté jusqu'ici, le premier que 28 lettres nouvelles, et le second que trois. L'intérêt que peut offrir cette publication réside surtout dans les notes, puisées assez diligemment dans les archives allemandes. En revanche, les archives et bibliothèques françaises, si riches en documents voltairiens, ont été négligées par principe. M. Koser s'est exprimé là-dessus avec emphase, dans un discours prononcé le 23 janvier 1908 à la séance solennelle tenue par l'Académie de Berlin pour l'anniversaire du roi Frédéric II et le jour de fête de l'empereur Guillaume : « Maintenant, dit-il, une portion considérable des manuscrits de Voltaire est enfermée dans les archives prussiennes, après qu'une autre partie, dès la mort du poète, a été mise à la disposition du gouvernement russe. De même que le poète, sa vie durant, n'a trouvé aucune place où rester sur le sol de sa patrie, de même c'est encore à l'étranger qu'une retraite savante a été ménagée à l'ensemble de ses manuscrits. » On ose croire, cependant, que sa publication aurait été meilleure, s'il s'était informé dans nos collections.

§

Un monument à Courajod. — Un groupe d'admirateurs et d'amis de celui qui fut dans ses écrits et ses admirables leçons de l'Ecole du Louvre l'historien le plus pénétrant de notre art national et qui, en toute occasion, se constitua l'ardent et infatigable champion de nos traditions artistiques, Louis Courajod, ont formé le projet de lui élever à Orbais-l'Abbaye (Marne), où s'écoula son enfance et dont l'église fut l'objet de ses premiers travaux, un monument très simple dont l'exécution a été confiée au sculpteur Bouchard. Un Comité s'est constitué à Orbais même, sous la présidence de

M. Camille Blondiot, président du Comité des sites et monuments de la Marne. Ont été nommés membres d'honneur à Paris : MM. Aynard, Héron de Villefosse et le comte Paul Durrieu, membres de l'Institut; Eugène Lefèvre-Pontalis, président de la Société française d'archéologie ; André Michel, Henry Lemonnier, André Hallays, Raymond Kœchlin, Louis Gonse, J.-J. Marquet de Vasselot, Paul Leprieur, Paul Vitry et Gaston Brière.

M. André Michel, le successeur de Courajod au Musée du Louvre, recueille les adhésions et souscriptions qu'on voudra bien lui adresser (au musée) et qui, espère-t-on, seront nombreuses.

§

Préceptes japonais pour vivre longtemps. — Si le *Jiji Shimpo*, journal japonais des plus influents, entendait parler de la pierre philosophale et des efforts que tentèrent tant de savants alchimistes pour la découvrir, il pourrait de pitié. Transmuer les métaux en or, quel enfantillage ! Le *Jiji Shimpo* a trouvé mieux : l'art de ne presque pas mourir. Il suffit pour cela d'observer les douze préceptes suivants :

1° Passer le plus possible de temps au grand air;

2° Ne manger de la viande qu'une fois par jour;

3° Prendre chaque jour un bain bouillant ;

4° Porter des vêtements de drap grossier ;

5° Se coucher tôt et se lever de bonne heure;

6° Dormir six heures au moins et sept heures et demie au plus dans une chambre obscure, les fenêtres ouvertes;

7° Observer le repos hebdomadaire, durant lequel il ne faudra ni lire ni écrire;

8° Eviter toute explosion de passion; fuir tout excès cérébral;

9° Se marier. Les veufs et veuves devront écourter le plus possible le temps de leur veuvage ;

10° Prendre modérément du thé, du café, ne pas fumer, ne pas boire d'alcool ;

11° Eviter les chambres trop chauffées et les chambres chauffées par un calorifère ;

12° Pour disposer perpétuellement des organes qu'affaiblit l'âge ou l'épuisement, se nourrir des organes correspondants des animaux.

L'observation scrupuleuse de ces douze préceptes assurerait à tout homme bien constitué, selon le journal japonais, un minimum de deux cents ans d'existence.

§

Le Sottisier universel.

Nous portons notre destin écrit en nous. Mais il s'y cache mystérieusement. Il ne s'exprime pas sur notre visage dont le masque est trompeur, ni dans nos mains où de fallacieuses chiromancieuses vont le chercher ; il s'enferme modestement dans nos chaussures. — *Le Matin*, 18 mars.

Cet énigmatique Louis II de Bavière, en qui reparaissaient beaucoup des traits de son grand-père Louis Ier, le goût des constructions, le goût des arts, mais non pas le goût des femmes, car Louis II fut toujours un misanthrope. — *L'Action Française*, 14 mars.

Un peu de statistique... On sait le cas de ce paysan russe qui, de deux mariages, a eu soixante-sept enfants : la première femme a eu quatre grossesses quadruples,

sept triples et trois doubles; la seconde, six doubles et deux triples.— *Les Débats*, 9 mars.

Avouez que la femme en a [de l'esprit] à revendre, qui a écrit ce morceau. Nous serons tentés de trouver qu'elle en a trop, et du cruel, quand elle ajoute, d'un rude coup de dent : [etc...] — *Petit Temps*, 11 mars.

Le temps de publier la seconde édition [de *Rose et Blanche*], George Sand quittait son collaborateur. Elle lui laissait en partant la moitié de son nom. Le talent de Sandeau survécut à la rupture. Avec cette moitié de nom, il s'en fit un entier et très beau. — ANTOINE ALBALAT, *Journal des Débats*, 19 février.

Quant aux rédacteurs parlementaires, étouffés dans des tribunes étroites, assis devant des pupitres qui n'ont pas vingt-cinq centimetres carrés... — *L'Intransigeant*, 30 mars.

Coquilles

Nous en sommes aujourd'hui à compter 800.000 fonctionnaires pour 40 millions d'habitants, soit un fonctionnaire pour trente citoyens. — GEORGES CAHEN : *les Fonctionnaires*, p. 24.

M. Clémentel, après avoir rappelé ces derniers chiffres, s'écriait : « Où allons-nous si nous n'endiguons pas ce flot empoissonné ? ». — M. le Bâtonnier BUSSON BILLAULT, préface au livre sur *l'Enfance difficile ou coupable* de M. E. Prevost.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

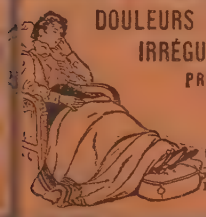
à l'usage des dames
soucieuses de leur santé.

Phie TRAPENARD. 35 rue des Dames. Paris

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
Dépuratif par excellence
POUR LES ENFANTS
POUR LES ADULTES

SIROP DE RAIFORT IODÉ
DE GRIMAULT & Cie
VENTE EN GROS
8, Rue Vivienne, PARIS.

APIOLINE
CHAPOTEAUT



DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des

VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
La Boîte de 50 Grains... 1'50
La Boîte de 105 Grains... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

LE MIRABEAU
d'Aix-les-Bains ouvrira
cette année le 15 Avril

SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

REVUE DES IDÉES

ÉTUDES DE CRITIQUE GÉNÉRALE

Fondée le 15 janvier 1904 et paraissant le 15 de chaque mois

Direction : 26, rue de Condé, à Paris

DIRECTEUR : REMY DE GOURMONT. RÉDACTEUR EN CHEF : LUCIEN CORPECHO

Secrétaires de la Rédaction : Georges Bohn et A. van Gennep.

Sommaire du n° 88 (15 Avril 1911).

L'origine de la croyance à la métempsycose, par M. B. P. Van der Voo.

A propos du rôle social de la femme, par M. Adolphe Reinach.

Notes et analyses :

Mécanisme de l'hémolyse par les mélanges de sérum sanguin et de venin de serp
par M. E. Pozerski.

Critère de l'espèce, par Mlle Anna Drzewina.

Le Danger des expériences négatives en biologie, par M. V. Cornetz.

Nenst et la chimie théorique ; la Morphologie dynamique, par M. M.

Les Conditions de la sincérité, par M. M. Mignard.

Grand gibier et terres inconnues, par M. Raymond de Passillé.

Chronique :

Cornet : La Représentation du mouvement en art. — La Sexualité des levures. —
Cancer des souris. — Vitesse du vent. — Les Maladies des plantes et des insect

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. Claude, 6, rue Vivienne.

Maison à Paris **194, AV. DE VERSAILLES.** Sce : 198m 23. Rev. br. : 7.813 fr. M. à pr. : 80.000 fr.

GENNEVILLIERS 2 MAISONS : 1° r. Félicie, 9. Surface : 400 m. Bail. 1.350 fr. M. à pr. : 20 000 fr. ; 2° av. des Lots-Communaux, 12 Surf. 610m40 M à pr. : 6.000 fr., et 2 TERRAINS de 300m chacun av. des Lots-Communaux. M. à pr. : 1.000 fr. chac. A adj, ét. Me Taupin, not. à Clichy, le 8 mai 1911, à 1 heure.

2 MAISONS à GAGNY 1° angle av. Johannès, 2. Cne 200 m. Louée 1 400 fr. M. à p. : 10.000 fr. ; 2° angle ave Johannès, 24. Cne 1.000 m. Libre loc. M. à p. : 8.000 f. Adj. Mairie Gagny, 23 avril, 2 h. 1/2, par Me Delvaux, not. Pontoise.

ANvers-sur-Oise 1° Gr. Prop., r. Gare, belle mais., jard. ; 2° Prop. contiguë, gr. et belle m., jard., etc. Adj. 30 avril, 3 h., 2 lots, ét. Me Delvaux, not. Pontoise. On peut traiter amiable av. adj.

Fonds de **NÉGOCIANT EN GROS,** graines et fourrages, à **Paris, 88, boul. Pereire.** A adj. ét. Aron, not., 26, av. Opéra, 22 Avril, 3 h. M. à pr. (p. ét. baissée) 25.000 fr. March. en sus. S'adr. not. et Prevost, syndic, 5, r. Anc.-Comédie.

VILLE DE PARIS

(Lotissement des Terrains, anc. hôpital Trousse
A adj. s. 1 ench., ch. not. Paris, le 2 Mai 191

Terrain **R. DE CHARENTON** et de Fr
d'angle et retour
Ch.-Baudelaire. Surf. 416 m. 29. M. à pr. : 20
le m. S'adr. Mes Delorme et Mahot de la Quérantoi
14, r. Pyramides, dép. ench.

MAISON à Paris **26, AV. DE TOURVIL**
Cont. : 820 m. environ. Rev. br. ann. : 38.169 fr
M. à pr. : 550.000 fr. Adj. sur 1 ench., ch.
9 mai. S'adr. Me Sabot, not., 6, r. Biot.

Demandez

le Catalogue complet

des Éditions

du

Mercvre de France

INS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

'ACANCES DE PAQUES

sitions : **ROME, FLORENCE**

oyages à prix réduits, **viâ Modane**
Vintimille avec la « Tessera ».

Compagnie délivre à sa gare de Paris, ses bureaux de ville à Paris et dans ses ipales gares, la « ***TESSERA*** » (**10 fr. 50**), ointement avec :

un livret (**0 fr. 30**) contenant 8 coupons, ant droit chacun à un parcours italien à réduit ;

un billet simple, à prix réduit, du point rée en ***Italie*** à ***Rome*** ou ***Florence***, en nge du premier coupon du livret ;

l'un quelconque des billets suivants pour arcours à effectuer sur le réseau P.-L.-M. ;

billet, aller et retour, ***Modane***, 1re, 2e et asses ;

billet, aller et retour, ***Vintimille***, 1re, 2e e classes;

billet, aller ***Modane***, retour ***Vintimille*** nversement) 1re, 2e et 3e classes.

Validité : 45 jours — Réduction : 25 °/o

-B. — La « **Tessera** » italienne, nécessaire pour ficier des avantages ci-dessus, consentis par les ins de fer italiens, est un carnet personnel donnant ment droit à des réductions pour l'entrée aux Ex- ions, la visite de divers Musées ou Palais des sitions ou des villes, etc.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

PYRÉNÉES ET GOLFE DE GASCOGNE

Billets d'aller et retour individuels pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les gares du réseau, valables 33 jours avec faculté de prolongation et comportant une réduction de 25 o/o en 1re classe et de 20 o/o en 2e et 3e classes.

Billets d'aller et retour de famille pour les stations thermales, balnéaires et hivernales, délivrés toute l'année de toutes les stations du réseau sous condition d'un minimum de parcours de 300 kilomètres aller et retour, réduction de 20 à 40 o/o suivant le nombre de personnes, validité 33 jours avec faculté de prolongation.

Billet d'excursion délivrés toute l'année au départ de Paris avec 3 itinéraires différents, *viâ* Bordeaux ou Toulouse, permettant de visiter Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne (*Biarritz*), Pau, Lourdes, Bagnères-de-Bigorre, Luchon, etc., validité 30 jours avec faculté de prolongation. Prix, 1er et 3e itinéraires : 1re classe, 164 fr. 50 ; 2e classe, 123 fr. — Prix, 2e itinéraire : 1re classe, 163 fr. 50 ; 2e classe, 122 fr. 50.

Cartes d'excursions individuelles et de famille dans le Centre de la France et les Pyrénées, divisés en 5 zones, délivrées au départ de Paris et des principales gares du réseau du 15 Juin au 15 Septembre et donnant aux voyageurs le droit de circuler à leur gré dans la zone de libre circulation choisie par eux, validité un mois avec faculté de prolongation.

Pour les billets de famille, la réduction varie suivant le nombre des personnes de 10 à 500/o.

CHEMIN DE FER DU NORD

STATIONS BALNÉAIRES ET THERMALES

jeudi précédant les Rameaux au 31 octobre, les gares du chemin de fer du Nord délivrent billets à *prix réduits* ci-après :

illets de saison pour familles, valables 33 jours ;
illets hebdomadaires et carnets valables rs, du vendredi au mardi et de l'avant-veille au endemain des fêtes légales ;
artes d'abonnement valables 33 jours, réduc- de 33 0/0 sur les abonnements ordinaires d'un s ;
illets d'excursion de 2e et 3e classes des anches et jours de fêtes légales, à destination des ons balnéaires seulement.

UN JOUR A LA MER

ous les dimanches, de juin à septembre, mise en che de trains de plaisir *à marche rapide* et à c *très réduits* en 2e et 3e classes ; *aller et retour s la même journée*, à destination des plages du au du Nord.

es billets délivrés pour ces trains comportent, *pour familles*, des réductions de 5 à 25 0/0.

Enlèvement et livraison des bagages à domicile

certaines dates, la Compagnie du Nord se charge *tuitement* de l'enlèvement et de la livraison des ages à domicile dans Paris pour les voyageurs se dant sur une des plages de son réseau ou en enant.

Pour plus amples renseignements, consulter les ches).

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée, les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

BULLETIN FINANCIER

Les gens de finances pataugent toujours dans l'indécision. On parle, il est vrai, d'amélio tion. Tout le monde espère, attend cette amélioration. Elle n'est pas encore venue.

La rente française est faible à 96,12. L'Extérieure espagnole recule à 97,67 après des prog incessants depuis de longs mois. Les fonds russes avaient fléchi assez sensiblement. Ils tend à remonter, le Consolidé 4 o/o à 95,55, le 4 o/o 1901 à 95,50, le 5 o/o 1906 à 106,10, le 4 1909 à 101,50.

Les chemins de fer manifestent des velléités de reprise. Le Lyon s'inscrit à 1180, l'Est à 8 l'Orléans à 1226, le Nord à 1563, le Midi à 1019.

Les Sociétés de Crédit se montrent également mieux disposées, le Crédit Lyonnais à 1480 Crédit foncier à 832, le Comptoir à 938, la Société Générale à 772, la Banque française à 3 l'Union Parisienne à 1155, le Crédit mobilier à 703.

Au point de vue des affaires, notons que l'emprunt turc se trouve retardé et probablem remis à la première quinzaine de mai. Il y a eu quelques petites émissions : le syndicat des B ques de Province s'est dissous, puis s'est reconstitué au capital de 50 millions; la Banque Pé a émis 100.000 obligations de 500 francs au bénéfice de l'Etat de Minas Géraès ; la Ban d'Athènes a offert au public 100.000 obligations de 100 fr. au cours de 122,50.

Ce n'est là que des préludes.

LE MASQUE D'OR.

P. S. Il vient de paraître un livre fort intéressant, plein de documents précieux, dont l'aut M. Edmond Théry, est un de nos plus savants économistes actuels. Je le signale avec plaisir.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

L'Assemblée générale des actionnaires s'est tenue le 3 avril, sous la présidence de M. Al Rostand, président du Conseil d'administration.

Après avoir entendu les rapports du Conseil d'administration, de la Commission de cont et des Commissaires des comptes, l'Assemblée a approuvé, à l'unanimité, les comptes de l'an 1910 qui se soldent par un bénéfice de 15.783.957 fr. 78 et décidé la répartition de 35 fra par action et de 4 fr. 745 par part de fondateur.

Le rapport du Conseil d'administration rappelle que pendant l'année 1910 le capital, porté 1909 à 200 millions de francs, a été, pour la première fois, utilisé en totalité. Malgré les in dations, le trouble causé par la grève des chemins de fer, l'activité des transactions n'a pas c de progresser, et les résultats de l'exercice ont été favorables.

La situation au 31 décembre 1910 s'élève à 1 milliard 659 millions au lieu de 1 milliard millions à la fin de l'année précédente, les dépôts à 1 milliard 203 millions contre 1 milli 101 millions.

Le mouvement des caisses a été de 73 milliards 259 millions à l'entrée et à la sortie; les ef entrés dans le portefeuille ont atteint 17 milliards 730 millions au lieu de 16 milliards 1 mil en 1909.

Les affaires financières traitées en 1910 ont été nombreuses.

Parmi les affaires intéressant des entreprises françaises, auxquelles le Comptoir Natio réserve toujours ses efforts les plus actifs, il faut citer, en 1910, la souscription ou le placem des obligations 3 1/2 o/o Chemin de fer Franco-Ethiopien, de l'emprunt 3 o/o de l'Afrique O dentale, des obligations 5 o/o de l'Energie Electrique du Littoral Méditerranéen et de la Com gnie Centrale d'Energie Electrique, des obligations 4 o/o Mines d'Anderny-Chevillon et des Ma sins du Printemps, des obligations 4 1/2 o/o Maison Brèguet, des obligations 5 o/o Forces Mo ces de la Haute-Durance et de l'Energie Electrique du Sud-Ouest, des obligations 3 3/4 o/o d Compagnie Parisienne de Distribution d'Electricité, des actions de la Compagnie Parisienne l'Air Comprimé.

Le Comptoir a, en outre, prêté son appui financier à la Compagnie Générale des Omnibus Paris, qui a enfin pu obtenir de la Municipalité le renouvellement de sa concession, et il a pa cipé à la garantie accordée à cette Compagnie pour l'augmentation corrélative de son capital.

Il a également prêté le concours de ses guichets aux emprunts Japonais 4 Mexicain 4 o/o, Marocain 5 o/o, Roumain 4 o/o, Serbe 4 1/2 o/o, Bons Helléniques 5 o/o, obligations 4 o/o Damas-Hama (Homs-Tripoli) Chicago-Milwaukee, Cleveland-Cincinnati, To fois, dans ces présentations, le Comptoir recherche non seulement la sécurité du placement, n aussi l'intérêt économique et politique de la France.

De même que les frais de premier établissement, les coffres-forts et le mobilier ont été com tement amortis dans les exercices précédents, les dépenses d'installations, de constructio d'aménagement effectuées au cours de l'année, ont été prélevées sur les produits de l'exerc toute créance litigieuse ou douteuse intégralement amortie.

Les réserves se trouvent, après répartition du bénéfice de 1910, portées au total de 35.859 fr. 15 c., non compris une réserve spéciale de 1 116.562 fr. 10 c. inscrite en contre-partie 26.681 parts de fondateur rachetées en exécution de la décision votée par l'Assemblée extrao n ire du 15 juin 190.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.

Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur, Directeur : M. P. BOYER. ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Etranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

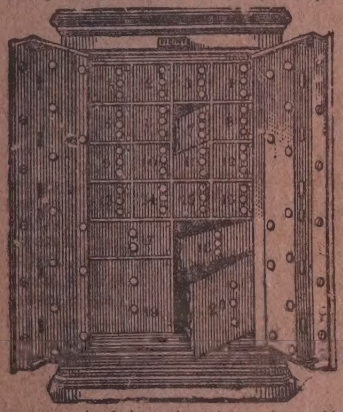
AGENCES

40 Bureaux de Quartier dans Paris — 15 Bureaux de Banlieue — 170 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public, *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées,* et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et Changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... 1 1/2 0/0 | Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0
De 1 an à 2 ans.... 2 0/0

Les Bons, délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Bagnères-de-Luchon, Bayonne, Biarritz, Boulogne-sur-Mer, La Bourboule, Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Le Havre, Hyères, le Mont-Dore, Nice, Pau, La Rochelle, St-Germain-en-Laye, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Trouville-Deauville, Vichy, Tunis, St-Sébastien, Monte-Carlo, Le Caire, Alexandrie (Egypte), etc.; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris
Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La Revue de la Quinzaine s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées :

Épilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthélemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiatrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Ésotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : André Fontainas.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Charles Morice.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Montade.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Échos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois.....	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Éditions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.